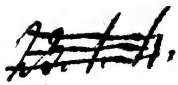
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
141
A
46
NAPOLI



HISTOIRE
DE LOUIS II,
PRINCE DE CONDÉ.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

SECOND DU NOM,

PRINCE DE CONDÉ,

PREMIER PRINCE DU SANG,

SURNOMMÉ *LE GRAND;*

Ornée de Plans de Sièges & de Batailles;

Par *M. DESORMEAUX.*

TOME QUATRIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE - N.E. - NAPOLI

A PARIS,

Chez DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

SOMMAIRE
DU SEPTIÈME LIVRE.

Procès du prince de Condé, & ſa condamnation. Le duc Charles de Lorraine eſt arrêté dans les Pays-Bas. Commencement de la campagne de 1654. Les François aſſiègent Stenai. Condé propoſe le ſiège d'Arras ; Arras eſt inveſti. Fautes énormes de Fuenſaldagne ; traits particuliers ; la ville d'Arras eſt preſſée ; inquiétudes de la Cour de France. Le Roi ordonne à ſes Généraux d'attaquer les lignes Eſpagnoles ; préparatifs & ſuccès de l'entrepriſe. Belles manœuvres de Condé ; il ſauve l'armée vaincue & arrête les progrès de Turenne. La Reine Chriſtine abdique la Couronne de Suède ; elle écrit à Condé ; elle arrive dans les

Pays-Bas ; conduite étrange de cette Princeſſe envers Condé. Campagne de 1655. Les François aſſiègent Landrecies ; Condé vole au ſecours de la place ; il veut livrer bataille ; les Eſpagnols lui lient les mains ; perte de Landrecies. L'Archiduc ſe retire dans le Hainaut ; conduite pitoyable de ce prince. Condé ſauve l'armée Eſpagnole ; Turenne prend les Villes de Condé & de Saint-Guilain. Défection de l'armée Lorraine. Cromwel joint ſes forces à celles de la France. L'Archiduc & Fuenſaldagne ſont rappelés ; D. Juan eſt nommé Gouverneur des Pays-Bas ; caractère de ce Prince. Campagne de 1656 ; Turenne & la Ferté aſſiègent Valenciennes ; Condé & D. Juan marchent au ſecours de la Ville ; ils attaquent & forcent les lignes Françoiſes ; Condé prend le maréchal de la Ferté & la moitié de ſon armée ; D. Juan ne

ſait point profiter de la victoire. Priſe de la ville de Condé ; Turenne ſe retire en Artois ; Condé l'y pourſuit ; manœuvres de ces deux Généraux ; retraite des Eſpagnols ; ils aſſiègent Saint-Guilain. Belle marche de Turenne ; il attaque la Capelle ; le ſiège de Saint-Guilain eſt levé & la Capelle perdue. Triſte ſituation de Condé. Le Roi d'Angleterre ſe refugie à Bruxelles avec ſes Frères ; Condé lui fait rendre les honneurs dus au rang ſuprême. Campagne de 1657. Le Prince reprend la Ville de Condé ; les Pays-Bas ſont attaqués par des forces ſupérieures. Turenne aſſiège Cambrai ; Condé lui en fait lever le ſiège. Siège de Mont-Médi par le Maréchal de la Ferté ; les Eſpagnols ſe défendent avec vigueur. Condé forme le projet de ſurprendre Calais ; l'entrepriſe échoue ; il propoſe à D. Juan de marcher à Paris ; celui-ci refuſe d'y

consentir ; il retourne sur les bords de la Meuse ; Mont-Médi capitule ; Turenne assiège Saint-Venant. Négligence incroyable de D. Juan ; la Cavalerie du Prince, commandée par Boutteville, défait le marquis de Ciron, & enlève les équipages de l'armée de Turenne. Condé & D. Juan marchent à Ardres ; le Prince veut emporter la place d'emblée ; les Espagnols s'y opposent ; Turenne prend Saint-Venant. D. Juan lève le siège d'Ardres & se refugie sous le canon de Dunkerque. Perte de Mardick ; Condé tombe dangereusement malade ; alarmes des Pays-Bas ; la France prend beaucoup d'intérêt à son sort ; la Reine lui envoie le Médecin Guenaud. Convalescence du Prince ; situation critique de la France. Mazarin négocie avec Condé sans succès. La ville d'Hesdin se donne au Prince ; le ma-

réchal d'Aumont eſt pris devant Oſtende ; conduite audacieuſe de Cromwel ; il exige de la France qu'elle aſſiège Dunkerque ; difficultés de l'entrepriſe ; Turenne les ſurmonte. Sécurité de D. Juan ; belle action de Louis XIV. Les Eſpagnols marchent au ſecours de Dunkerque. Faute de D. Juan ; Condé tâche envain de lui inſpirer de plus ſages réſolutions. Témérité du maréchal d'Hocquincourt ; il eſt bleſſé à mort devant les lignes françoiſes. Danger de Condé ; Turenne profite des fautes des Eſpagnols. Bataille des Dunes. Les François remportent une victoire complette & prennent Dunkerque ; Gravelines, Menin, Ypres tombent entre leurs mains. Déſaſtres des Eſpagnols ; voyage de la Cour de France à Lyon ; Philippe IV demande la paix ; négociation des Pyrénées ; elles ſont arrêtées par rapport aux intérêts de

Condé ; grandeur d'ame & déſintéreſſement de ce Prince. L'Eſpagne obtient enfin ſon rétabliſſement ; retour de Condé en France ; le Roi le reçoit en grace.

HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE SEPTIÈME.

1654.

JUSQU'ICI la Cour avoit ſuſpendu la foudre qui menaçoit depuis ſi long-temps Condé : elle eſpéroit que le Prince, vaincu d'un côté 1654.

par les chagrins, les dégoûts & les
1654. contradictions; ébloui de l'autre par les offres les plus magnifiques dont on ait jamais tenté l'ambition d'un Sujet, abjureroit enfin des Alliés qui ne savoient pas profiter de ses secours. Il n'en eût pas tant fallu sans doute pour ramener Condé au pied du trône; mais il craignoit d'y trouver Mazarin, & avec lui la disgrace & de nouveaux fers. Après avoir eu le triste & funeste honneur de balancer si long-temps les forces & la fortune de son maître, Condé croyoit ne pouvoir rentrer en sûreté dans sa Patrie que sur la foi d'un traité général. Sa défiance acheva de briser aux yeux de la Cour les liens qui le tenoient encore attaché à l'Etat. Le crime de quelques malheureux influa encore dans la querelle, & porta la haine à son comble entre le Prince & le Cardinal.

Histoire du cardinal Mazarin, t. IV, p. 27 & suiv.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 43.

Deux hommes qui sembloient n'être venus dans les Pays-Bas que pour attenter aux jours de Condé, furent arrêtés, jugés, condamnés & exé-

cutés. La voix publique, ſi ſouvent fauſſe & injuſte, accuſa Mazarin de les avoir ſubornés. Le caractère connu du Miniſtre ſuffit pour le juſtifier. Bientôt après le Cardinal ſe plaignit lui-même d'une conſpiration contre ſa vie; deux Officiers expièrent ſur la roue leurs deſſeins vrais ou faux; mais perſonne ne ſoupçonna Condé d'avoir trempé dans le complot. Mazarin étoit aſſez haï pour trouver des aſſaſſins dans le Royaume. Cependant le Cardinal, couvrant ſa vengeance particulière de l'autorité des Loix, preſſe la condamnation du premier Prince du Sang au milieu des fêtes conſacrées à l'himénée du ſecond. L'envie d'enrichir le Prince de Conti, ſon nouvel allié, des dépouilles du chef de ſa branche, n'auroit-elle pas excité le zèle du Cardinal?

1654. *Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. IV.*

Cependant le Roi, dont il conduiſoit la jeuneſſe, ſe rendit au Parlement, accompagné du duc d'Anjou ſon frère, & de preſque tous les Grands du Royaume, pour préſider au Procès criminel. Après les pro-

Mémoires de Monglat, t. X, p. 30.

cédures & toutes les formalités preſ-
1654. crites par la Loi, intervint un Arrêt foudroyant qui retranchoit Louis, Prince de Condé, de la race immortelle de Bourbon; le privoit de ſon nom auguſte, de ſes biens, de ſes honneurs & de la vie qu'il devoit perdre dans la forme & l'appareil qu'il plairoit à Sa Majeſté d'ordonner; & qui déclaroit ſa poſtérité déchue du droit de ſuccéder à la Couronne. Mais cette dernière clauſe contre les enfants d'un Prince du Sang, déclaré criminel de lèſe-Majeſté, étoit-elle au pouvoir du Roi & du Parlement? Ne bleſſoit-elle pas le droit public & fondamental de la Nation? C'eſt la naiſſance & la loi qui donnent à l'infini aux deſcendants de Hugues Capet le droit inconteſtable à la Couronne. Le Roi n'en eſt que le dépoſitaire & l'uſufruitier; il ne peut ni deshériter ſon ſang, ni appeler un étranger à ſa ſucceſſion, ni démembrer ſon Domaine. Cette heureuſe néceſſité eſt ſans doute la plus noble prérogative de nos Monarques; elle aſſure la

Couronne à leur poſtérité, tant qu'il exiſtera un ſeul Prince légitime, iſſu de mâle en mâle de Hugues Capet. 1654.

Cependant dix mille François, à la tête deſquels on comptoit des Montmorenci, des Foix, des Duras, des la Trémoïlle, des Coligni, des Champagne-la-Suze, compagnons de la fortune de Condé, étoient proſcrits avec lui. Le préſident Viole, Marſin, Perſan & Lenet, accuſés dans l'Arrêt d'avoir ſéduit le Prince, furent traités avec plus de ſévérité; ils eurent la tête coupée en effigie; & ſans doute que le reſpect dû au Sang royal épargna à Condé lui-même un affront qui eût rejailli juſque ſur le trône.

Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. X, p. 36.

A la vue d'une pourſuite ſi implacable, les amis du Prince, qui étoient encore nombreux en France, lui écrivirent de ſe ménager davantage dans les hazards de la guerre, & ſur-tout de bien ſe donner de garde de tomber entre les mains de Mazarin. Mais Condé, indocile à des conſeils ſi prudents, n'en pro-

Manuſcrits de Condé.

digua pas moins ſa vie dans tout le
1654. cours de la guerre.

Les têtes les plus illuſtres éprouvoient alors les viciſſitudes & les outrages de la fortune. Pendant que la France, étonnée, effrayée, déploroit la perte de ſon héros, & de tant d'enfants retranchés de ſon ſein, l'Eſpagne voyoit languir le duc de Lorraine dans les fers.

Mémoires du marquis de Beauveau.

On prétend que le comte de Fuenſaldagne le ſacrifia au reſſentiment de Condé qui en avoit été abandonné & trahi tant de fois. Mais la conduite imprudente du Duc ſuffiſoit pour le perdre. Il avoit mis le comble au mécontentement de ſes Alliés par ſon avarice, ſa bizarrerie, ſon inconſtance, ſon inutilité, & ſur-tout par les railleries ſanglantes qui lui échapoient contre les Généraux & les Miniſtres Eſpagnols. L'année précédente il avoit déclaré qu'il ne ſe mettroit point en campagne, qu'une Bourgeoiſe de Bruxelles, qu'il aimoit éperduement, ne l'en vînt prier; & il avoit

Ibidem.

fallu que le Conſeil ſe rendît en cortège chez les Parents de la jeune Citoyenne pour l'engager à cette démarche. Un jour que l'Archiduc le preſſoit de lui donner des troupes pour une expédition qui demandoit autant de ſecret que de célérité ; Charles lui répondit qu'il en confére-roit avec ſon Conſeil. Au bout de quelques jours l'Archiduc alla ſavoir chez lui le réſultat du Conſeil : *Je ne l'ai pas encore conſulté*, répondit le Duc, *mais il ne tiendra qu'à vous que je vous donne cette ſatisfaction ſur-le-champ :* en même temps il appela un vieux cocher qu'il préſenta à Léopold : *Voilà mon Conſeil*, lui dit-il, *je n'en eus jamais d'autre.* Enſuite ſe tournant vers cet étrange Miniſtre : *Les Eſpagnols*, continua-t-il, *me demandent des troupes, dois-je leur en accorder ? Parle, décide. Oui*, repondit le cocher qui connoiſſoit le caractere de ſon maître, *mais à condition qu'ils nous donneront de l'argent. Vous avez entendu*, continua le Duc en s'adreſſant à Léopold, *ſes réponſes m'ont toujours ſervi de loi ;* & quoique

1654.

Ibidem.

tous les ſubſides euſſent été payés,
1654. il fallut encore lui compter une ſomme conſidérable. C'eſt par ces moyens adroits & les contributions qu'il levoit en Franche-Comté, dans le pays de Liège & les Electorats Eccléſiaſtiques, qu'il avoit acquis plus d'argent comptant que n'en poſſédoit aucun Monarque de l'Europe ; mais ce qui acheva de le perdre furent les menaces terribles auxquelles il ſe laiſſa emporter lorſqu'il apprit que Condé, en vertu de ſes traités avec l'Eſpagne, devoit jouïr de toutes les conquêtes que l'on feroit en France, à trois lieues de la frontière. Alors il ne mit plus de bornes à ſa jalouſie & à ſa fureur. Les Eſpagnols, inquiets & effrayés, n'eurent pas beaucoup de peine à ſe défaire d'un Allié plus dangereux qu'utile. Condé ne fut informé de ſa diſgrace que lorſqu'il eût été arrêté. Cependant le Duc enfermé dans la Citadelle d'Anvers, s'abandonnoit à tous les tranſports de la rage. On connoît ce billet auſſi terrible qu'énergique, qu'il trouva le

Ibidem.

moyen de faire tenir dans un pain au comte de Ligneville, Général de ſon armée : *Qu'il ne ſoit pas dit que je n'ai à mon ſervice que des coquins & des traîtres ; faites voir à toute l'Europe qui je ſuis ; pillez, brûlez, maſſacrez, moquez-vous des menaces qu'on vous fera de me faire mourir ; demeurez unis, & ne reſpirez que pour venger Charles de Lorraine.* 1654.

Mais Ligneville regarda d'un œuil indifférent la chûte & la priſon de ſon Maître. Fuenſaldagne prodigua l'argent & les promeſſes parmi les troupes du Duc ; il acheva de les calmer en leur donnant pour chef le duc François, frère du priſonnier, qu'il fit venir de Vienne.

La jalouſie ſembloit alors héréditaire dans les Princes de la Maiſon de Lorraine contre ceux de la Maiſon de Bourbon. Le duc François exigeoit de Condé qu'il lui rendît la premiere viſite. Celui-ci traitoit ſes prétentions de chimériques. L'aigreur augmenta entre les deux Princes, & le duc François ne tarda pas à donner à Condé des marques de haine.

1654. Le mois de Juin étoit arrivé & les troupes des deux Nations n'étoient pas encore entrées en campagne. Les Eſpagnols manquoient d'argent & de magaſins ; les François avoient été retenus par le ſacre du Roi, qui, dans cette auguſte cérémonie, ne vit autour du trône d'autre Prince du Sang que le duc d'Anjou.

Cependant Mazarin qui cherchoit peut-être plus à venger ſes injures particulières que celles de la France, propoſoit le ſiège de Stenai, ſeul débris preſque de la fortune immenſe de Condé. Sa volonté ſervoit de loi au Roi, à la Reine & à tous les Généraux. Une armée de quinze mille hommes, conduite par Fabert, s'avance devant Stenai : une autre de dix-huit mille hommes, aux ordres de Turenne & de la Ferté, couvre le ſiège, & Mazarin mène toute la Cour à Sedan pour éclairer de plus près les opérations de la guerre.

Hiſtoire du vicomte de Turenne, t. I.

A cette nouvelle, Condé preſſe les Eſpagnols de marcher au ſecours de Stenai, l'une des Villes les plus

fortes de la frontière : mais le duc François de Lorraine déclara qu'il ne se mettroit point en route qu'on ne lui eût promis de le remettre en possession de cette Ville, qu'il réclamoit comme l'une des dépendances de la Lorraine. Le Prince, sans s'amuser à des plaintes inutiles, proposa aux Espagnols le siège d'Arras. La grandeur de l'entreprise les étonnoit : *Que hazardez-vous*, leur dit-il ? *Ou les François abandonneront le siège de Stenai, ou ils le continueront : s'ils prennent le premier parti, vous sauverez une place qui couvre vos frontières ; & s'ils persévèrent dans leurs entreprises, je vous rendrai maître d'Arras : en ce cas-là moi seul je perdrai. Il faut savoir sacrifier ses intérêts à ceux de ses Alliés.* 1654. *Manuscrits de l'Hôtel de Condé.*

Il n'y avoit plus que la disette d'argent qui arrêtât le Conseil. Les fonds qu'on attendoit d'Espagne par la voie de Gènes avoient manqué. Le génie de Condé suppléa encore à cette ressource. Il fit observer à l'Archiduc que les Peuples de son gouvernement, fatigués des courses *Relation du secours d'Arras, par la Mesnardiere.*

& des ravages de la garniſon d'Arras,
1654. contribueroient volontiers de tous leurs biens à la priſe d'une Ville dont les maîtres perpétuoient chez eux tous les fléaux de la guerre. Fuenſaldagne accort, adroit, éloquent, fin, plus propre en un mot à négocier qu'à combattre, ménagea ſi bien l'eſprit des Flamands, qu'il en obtint, à titre de ſubvention volontaire, tout l'argent & toutes les munitions néceſſaires au ſuccès de cette expédition, la plus grande que l'Eſpagne eût entrepriſe dans tout le cours de cette guerre.

Ibidem. Condé marcha auſſi-tôt à la Baſſée avec un corps de troupes, comme
Mémoires de Monglat, t. IV, p. 58. s'il en eût voulu entreprendre le ſiège. M. de Bar, Lieutenant-Général, couvroit Arras avec un camp volant. Le Gouverneur de cette Ville avoit fortifié ce corps de toute la Cavalerie de ſa garniſon, & il paroiſſoit impoſſible d'attaquer la place. Mais le Prince prit des meſures ſi juſtes qu'il parut devant Arras ſans que Bar, qui campoit pour ainſi dire aux portes, eût eu le temps de

ſe jeter dans la Ville. Les dix mille chevaux que Condé conduiſoit furent ſuivis du corps des Lorrains qui montoit à ſix mille hommes. Le lendemain l'Archiduc & Fuenſaldagne arrivèrent au camp avec quatorze mille Eſpagnols, Italiens & Walons. 1654.

Arras, l'une des Villes les plus célèbres du Royaume, en étoit devenu le rempart depuis qu'elle avoit ceſſé d'en être la terreur. Sa ſituation ſur la Scarpe, ſa grandeur, l'étendue de ſes fortifications eût exigé un plus grand nombre de défenſeurs & d'aſſaillants; mais, comme on l'a déja remarqué ailleurs, on faiſoit alors de grandes choſes avec de petits moyens.

Le premier ſoin des aſſiégeants fut de conſtruire des lignes qui avoient ſix lieues de circuit. Le Prince n'épargna rien pour les rendre redoutables: elles avoient douze pieds de largeur & dix de profondeur. Plus loin, du côté de la campagne régnoit un avant-foſſé, large de neuf pieds & profond de ſix. Il avoit établi des redoutes & des fortins de *Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t. I.*

cent pas en cent pas le long des
1654. lignes, & les avoit garnis d'artillerie.
Manuscrits de l'Hôtel de Condé. Le terrein, qui s'étendoit de l'avant-fossé aux lignes, étoit parsemé de douze rangs de trous disposés en forme d'échiquier, pour fermer le passage à la Cavalerie : enfin on avoit tracé une ligne de contrevallation depuis le village d'Onzain jusqu'à la Scarpe, pour arrêter les sorties de la garnison. Le camp étoit garni d'épaulements où les troupes devoient se mettre à couvert. Ces travaux occupèrent l'armée entière & douze mille Pionniers pendant dix jours & dix nuits.

Mémoires du duc d'York. Tel étoit la disposition des quartiers. Condé ayant sous lui les François & les Allemands, campoit depuis le ruisseau de Crinchon jusqu'au village du Tilloi. L'Archiduc rempliſſoit avec ses troupes l'espace qui règne entre le village du Tilloi & la Scarpe. Plus loin, au-delà de la rivière, les Espagnols, commandés par Fuensaldagne, occupoient le chemin de Lens, & joignoient le poste des Italiens. Ceux-ci communiquoient

niquoient avec les Lorrains qui s'étendoient depuis le village de Perne jusqu'au quartier de Condé. La Scarpe & les ruisseaux qui se perdent dans cette rivière étoient couverts de Ponts. 1654.

Cette position, munie de tous les secours de l'art, paroissoit impénétrable; mais M. de S. Lieu, Maréchal de camp, n'avoit pas attendu que toutes les avenues d'Arras fussent fermées pour se jeter dans la Place, il fondit avec quatre cents chevaux sur les quartiers du Prince, qui l'arrêta, le combattit & lui tua deux cents hommes. Cependant S. Lieu trouva le secret d'entrer dans la Ville avec les débris de sa troupe. Le lendemain le comte de Montmorenci-Equancourt, Lieutenant-Général de Picardie, se fraya un passage dans Arras à travers le camp des Lorrains. Cet exploit lui coûta aussi la moitié de son Régiment qui montoit à quatre cents maîtres. Le Chevalier de Créqui eut le même sort en traversant le camp des Italiens. De treize cents chevaux que *Ibidem.*

1654. M. de Bar avoit deſtinés au ſecours d'Arras, il n'en entra que ſix cents dans la Ville; mais le zèle, la valeur & l'activité de Créqui, d'Equancourt & de Saint-Lieu furent plus utiles à M. de Mont-de-Jeu, Gouverneur de la Place, que ne l'auroit été un ſecours de deux mille hommes.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Une violente conteſtation s'étoit élevée entre Condé & Fuenſaldagne pour ſavoir de quel côté on ouvriroit la tranchée. Le Prince vouloit qu'on formât deux attaques à la fois qui embraſſaſſent la partie la plus foible de la Ville, & qui partageaſſent les forces de la garniſon. Condé avoit contribué quatorze ans auparavant à la conquête d'Arras; il y avoit fait preſque tous les préparatifs de ſes campagnes en Flandre; il connoiſſoit enfin la place mieux que tous les Ingénieurs de l'Europe. Cependant l'avis de Fuenſaldagne l'emporta: on attaqua la corne de Guiche, l'endroit des fortifications en apparence le plus négligé, mais en effet le plus aiſé à défendre. Condé ne paſſa pas un jour du ſiège ſans

proteſter contre la conduite de Fuenſaldagne; mais il ne put rien obtenir de l'opiniâtreté de l'Eſpagnol. Sa préſomption coûta cher à ſon maître. Après trente jours de travaux, les aſſiégeants ne s'étoient emparés que d'un ouvrage peu important, dont ils achetèrent la priſe au prix du ſang de plus de deux mille hommes. 1654. *Ibidem.*

On n'entreprendra point de donner ici le journal du ſiège qui ne préſenteroit que les mêmes détails & les mêmes fautes. Mont-de-jeu, malgré la foibleſſe de la garniſon, défendit la Place avec une capacité qui lui mérita le bâton de Maréchal de France. Créqui, Montmorenci-Equancourt, S. Lieu ſe ſignalèrent par les ſorties les plus vigoureuſes ſur tous les quartiers de l'armée, il n'y eut que celui de Condé qu'ils reſpecterent. Le Prince étoit preſque toujours ſous les armes pour voler au ſecours de ſes Alliés.

Cependant la nouvelle du ſiège d'Arras avoit répandu l'inquiétude & l'alarme dans le Royaume. Arras pris, tous les chemins de la Capitale étoient *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du prince de Condé, t. II.*

ouverts à Condé ; la victoire alloit
1654. le ramener aux portes de Paris, plus fier & plus terrible ; les factions, plutôt vaincues qu'éteintes, ne renfermoient plus dans le silence leurs plaintes & leurs menaces. La chûte de Mazarin, la paix & la suppression d'une partie des impôts formoient tous les vœux de la multitude. Il est constant qu'une seule disgrace pouvoit précipiter encore une fois le Ministre du faîte des honneurs. La plupart des grands ne respiroient que le retour & les avantages du Prince, qui, mieux secondé de ses alliés, eût enfin triomphé de la fortune de son rival.

Dans ces circonstances critiques, le Cardinal ordonna à Turenne & à la Ferté d'abandonner les rives de la Meuse pour se rendre sur celles de la Scarpe. Le Prince, informé de leur marche proposa d'aller au-devant d'eux & de les combattre dans les plaines de la Picardie ; ou au-moins de les attaquer dès qu'ils paroîtroient à la vue des lignes, harassés des fatigues d'une longue route.

Mémoires de Beauveau, Liv. III.

Le comte de Ligneville & le duc de Wirtemberg, qui ne manquoient point d'expérience, appuyoient cet avis ; mais Fuenſaldagne le combattit. Il prétendoit que la victoire affoibliroit les aſſiégeants, & qu'il ne leur reſteroit pas aſſez de monde après la bataille pour s'emparer d'une ville auſſi forte qu'Arras. Condé, confondu de tant de contradictions, prit le Ciel à témoin des obſtacles que Fuenſaldagne apportoit à la conquête d'Arras & à la défaite de l'ennemi. *Votre obſtination*, lui dit-il, *coûtera cher au Roi Catholique. Dites-nous quel parti vous prendrez, lorſqu'aſſiégé dans votre camp par les troupes Françoiſes, la communication vous ſera coupée avec les Pays-Bas : que deviendrez-vous lorſque les munitions de guerre & de bouche vous manqueront ? Pour moi, dont les conſeils ſont ſi conſtamment rejetés, mais dont le zèle ne ſe démentira point, j'eſpère trouver les moyens de ſauver le corps de troupes qui eſt à mes ordres : c'eſt le ſeul ſervice que vous ne pourez m'empêcher de rendre au Roi votre Maître.* Cette vive 1654.

apoſtrophe ne toucha ni l'Archiduc
1654. ni Fuenſaldagne. La défiance, la jalouſie, ou plutôt l'eſprit de vertige, ſembloient préſider à toutes leurs réſolutions.

Pendant ce temps-là les François traverſoient les plaines de Picardie & d'Artois, où il étoit ſi aiſé de les accabler. Ils parurent le 19 Juillet à la vue des lignes, & s'emparèrent du poſte excellent de Mouchi-le-Preux. Turenne, par ſa poſition, coupoit aux Eſpagnols les chemins de Douai, de Bouchain & de Valenciennes. Le marquis de Beauveau-Deſpenſe, campé auprès de Bapaume, interceptoit tous les convois qu'on tiroit de Cambrai. Le comte de Broglie, qui s'étoit jeté dans Lens, arrêtoit ceux de Lille: enfin le comte de Lillebonne, poſté à Perne avec un camp volant, fermoit la communication d'Aire & de Saint-Omer. Les Eſpagnols, aſſiégés dans leurs lignes, auroient été dès-lors réduits à lever le ſiège ſans le paſſage de Saint-Pol qui demeura libre par la faute de l'ennemi. Mais les ſecours

Mémoires de Turenne.

qu'on en tiroit ſe bornoient à quelques ſacs de farine & de poudre que les Cavaliers apportoient en croupe dans un camp qui s'affamoit de jour en jour. 1654.

Bientôt le feu des aſſiégeants ceſſa, & ils demeurèrent ſpectateurs immobiles de celui de la garniſon & des manœuvres de Turenne. Pour comble de malheur, on apprit que Chamilli, après avoir défendu Stenai pendant un mois entier, avoit rendu la Place, & que l'armée victorieuſe accouroit devant Arras ſous les ordres du maréchal d'Hocquincourt, auquel s'étoient joints la Maiſon du Roi & tous les Courtiſans en état de combattre. *Mémoires du duc d'York.*

Turenne fut au-devant du maréchal d'Hocquincourt avec toute ſa Cavalerie, ſans que les Eſpagnols daignaſſent profiter de ſon abſence pour attaquer la Ferté. Il conduiſit la nouvelle armée juſques ſur la Scarpe. Hocquincourt paſſa la rivière & fut s'établir ſur une éminence appellée le camp de Céſar, ſituée de l'autre côté de la Ville, c'eſt-à-dire, *Relation de la levée du ſiège d'Arras, par la Meſnardiere.*

dans l'endroit le plus éloigné de
1654. Mouchi-le-Preux, où ſes Collègues s'étoient fortifiés. Il ſe ſaiſit en arrivant de l'Abbaye du Mont-Saint-Eloi, où les Eſpagnols avoient jeté cinq cents hommes. Condé formoit le projet de le faire repentir de ſon audace; il avoit tellement concerté ſes meſures qu'il l'eût attaqué, défait & enlevé avant que Turenne & la Ferté euſſent pu arriver à ſon ſecours; en un mot, il répondoit de l'événement; mais Fuenſaldagne s'oppoſa encore à ſon projet. On laiſſa Hocquincourt s'établir tranquillement dans un poſte d'où il achevoit de bloquer les lignes des aſſiégeants.

Mémoires de Beauveau, Liv. III.

Il y avoit déja plus de quinze jours que les deux armées n'étoient éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon, lorſque le vicomte de Turenne jugea à propos de reconnoître de plus près la ſituation des lignes Eſpagnoles: il s'avança avec le duc d'York, le duc de Joyeuſe & preſque tous les Officiers Généraux, ſous l'eſcorte de quelques eſcadrons. Il fit lentement le tour du

camp : arrivé au quartier de Condé, il en admira la force, & le trouva impénétrable. Cependant le Prince qui l'obſervoit de deſſus une hauteur, détache le duc de Wirtemberg avec un corps de Cavalerie pour le combattre. Le Duc attaque les Eſcadrons François & les culbute : le duc de Joyeuſe eſt bleſſé mortellement, & l'avantage de Wirtemberg eût été plus grand s'il ne ſe fut arrêté au milieu de la victoire. 1654.

Mémoires de Turenne & du duc d'York.

Cet échec n'empêcha point Turenne de retourner deux jours après au quartier des Italiens, commandés par D. Fernand de Solis. Il s'en approcha de ſi près qu'il eut pluſieurs hommes tués ou bleſſés à ſes côtés. Ceux qui l'accompagnoient lui repréſentoient qu'il haſardoit l'armée en expoſant ſi fort ſa perſonne ; mais Turenne, qui connoiſſoit le caractère des Généraux Eſpagnols, l'ordre & la diſcipline de leurs armées, à la tête deſquelles il n'avoit éprouvé que des défaites & des contradictions, leur répondit qu'il ſe ſeroit bien donné de garde de ſe montrer ainſi

devant M. le Prince; mais qu'il étoit
1654. bien sûr que Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef; qu'il donneroit avis de sa démarche au comte de Fuensaldagne; que celui-ci iroit prendre les ordres de l'Archiduc; que l'Archiduc enverroit prier le prince de Condé de se trouver au Conseil; que cependant il auroit le temps de reconnoître les lignes & de rentrer dans son camp avant que le Conseil eût achevé de délibérer. Tout se passa en effet avec les mêmes formalités & la même lenteur que l'avoit prévu le Vicomte.

Mémoires manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Cependant les Espagnols resserrés de plus en plus ne savoient plus quel parti prendre. Ce fut alors qu'ils eurent recours au Prince. Il s'agissoit de ravitailler le camp. Condé jeta les yeux sur le comte de Boutteville pour aller chercher un convoi immense à Douai & le conduire au camp au milieu de trois armées ennemies.

Le Comte, guidé par les conseils de Condé, sort des lignes avec deux mille chevaux, échappe à la vigi-

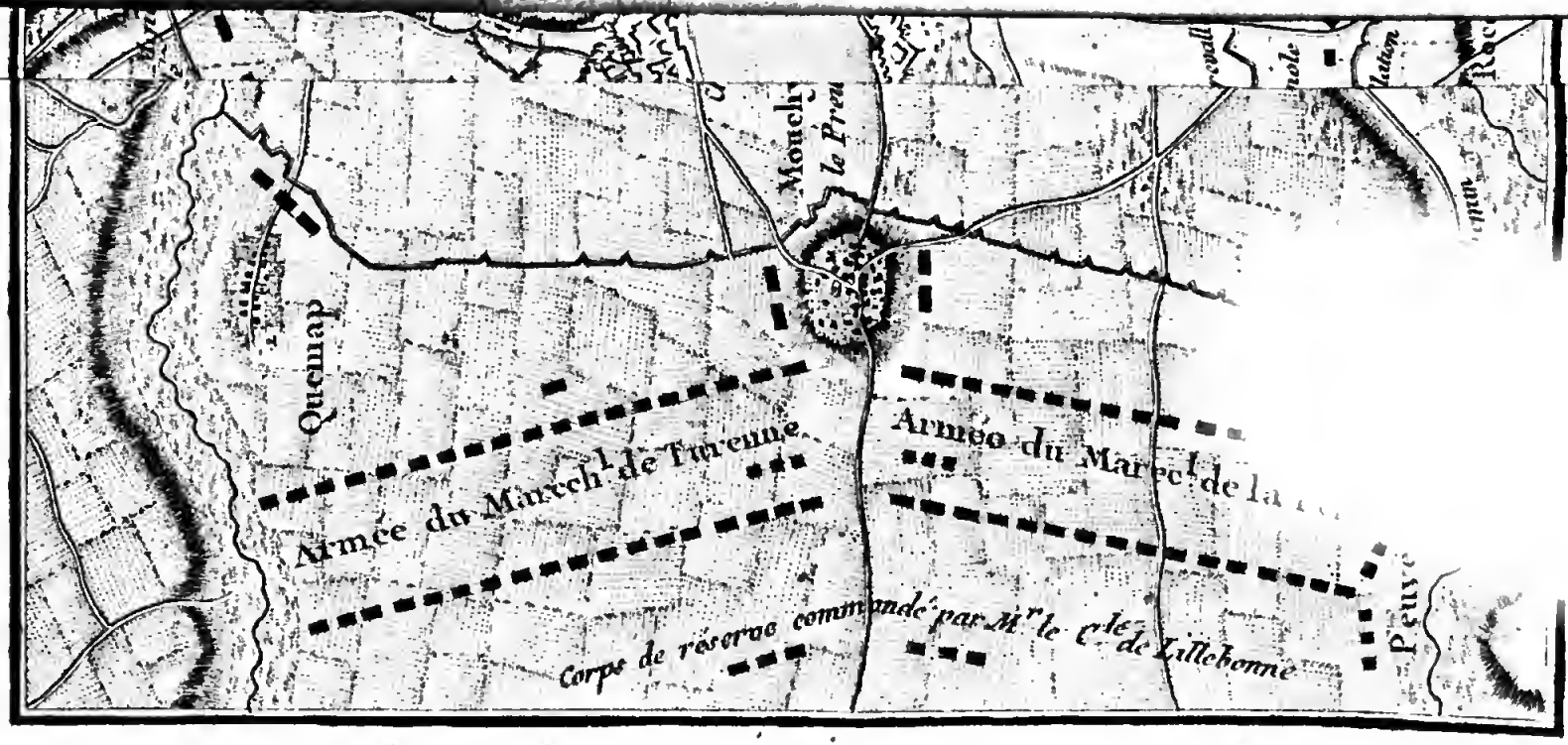
lance de l'ennemi & ſe rend à Douai.
A cette nouvelle, Turenne, la Ferté, 1654.
Hocquincourt s'ébranlent pour l'enlever ſur la route. Le jeune Boutteville manœuvra avec tant d'adreſſe, de ruſe & de précaution ; il fit tant de marches & de contremarches, qu'il ſe joua de tous les efforts de trois Généraux blanchis ſous les lauriers. Il entra dans le camp au milieu des acclamations des troupes, ſans avoir perdu un ſeul homme & un ſeul chariot. Turenne alla décharger ſa colère ſur la ville de Saint-Pol, où il ne trouva que trois cents Cavaliers démontés.

Cet exploit ſi hardi & ſi brillant de Boutteville changea entiérement la face des affaires. Les aſſiégeants, juſqu'ici dénués de vivres & de munitions de guerre, n'attendoient qu'un événement ſiniſtre. Ils redoublent alors de zèle & de courage. Les aſſiégés, au-contraire, épuiſés de veilles & de fatigues, voyoient avec douleur qu'il ne leur reſtoit pas aſſez de poudre pour ſoutenir un ſeul aſſaut. Mont-de-jeu trouva

le ſecret d'informer les Maréchaux
1654. de l'extrêmité où il étoit réduit.

Le ſiège d'Arras eſt une des époques les plus mémorables du dernier ſiècle. Du ſalut ou de la perte de cette place dépendoient la paix intérieure, le bonheur des Peuples & la gloire de la France. Le danger qui la menaçoit augmenta l'audace des mécontents. On s'aſſembloit d'une maniere ſéditieuſe à Paris & dans les Provinces. Le duc d'Orléans, refugié à Blois, aimoit mieux vivre dans la ſolitude que dans une Cour où tout retentiſſoit de plaintes & d'imprécations contre Condé. Mademoiſelle n'attendoit peut-être que les progrès de la fermentation pour ſe mettre à la tête du Parti; mais le principal inſtrument des troubles, le Chef ſur qui les Factieux comptoient le plus, étoit le Cardinal de Retz.

Mémoires du cardinal de Retz. Ce Prélat, arrêté au Louvre, priſonnier à Vincennes, avoit été transféré au Château de Nantes. Ses Partiſans, ou plutôt l'infortune l'avoit réconcilié avec Condé; il agiſſoit


Quemap
Armée du Marechal de Turenne
Armée du Marechal de la
Corps de réserve commandé par Mr le Cte de Lillebonne

de concert avec lui. Déja il s'étoit sauvé de sa seconde prison ; il prenoit la poste pour se rendre à Paris, recommencer de nouvelles barricades, & inonder sa Patrie de sang & de calamités. La fortune de la France la sauva des fureurs du Pontife, il tomba de cheval, se démit l'épaule, & trouva à peine le moyen de se sauver dans une misérable barque qui le conduisit en Espagne : de-là il gagna Rome où il remua long-temps de secrets & de puissants ressorts. La Religion s'intéressa à ses disgraces ; Paris s'émut en sa faveur, & Rome même osa tonner. Il ne sortit de la Capitale du monde Chrétien que pour aller chercher un asyle auprès de ce même Condé qu'il avoit outragé tant de fois, & il ne cessa de menacer Mazarin de ses tristes & intrépides regards, jusqu'à ce que la mort l'eût délivré de cet ennemi dont le génie sans doute étoit moins puissant, mais aussi qui le surpassoit en sagesse & en conduite. 1654.

Cependant Mazarin, étonné des cris & des murmures qui s'élevoient

Histoire de Turenne, par Ramsai, t. I.

de toutes les parties de la Monarchie,
1654. voyoit la perte de ſa fortune dans celle d'Arras. Il preſſe les Maréchaux de ſecourir une place ſi importante. Turenne propoſoit de livrer l'aſſaut aux lignes ennemies, mais elles paſſoient pour inattaquables dans le camp des François : chaque Soldat en exagéroit la force & la profondeur ; prévenu qu'il n'y a que de la honte, des coups & la mort à gagner dans une entrepriſe ſi téméraire, il garde un triſte & morne ſilence ; le découragement ſembloit s'être communiqué aux Généraux mêmes. Hocquincourt vouloit qu'on ſe retirât après avoir fait une ſimple tentative pour ſauver l'honneur des armes du Roi. La Ferté faiſoit une deſcription ſi effrayante du danger, en préſence des Officiers & des Soldats, qu'il n'en falloit pas davantage pour achever d'abattre la conſtance des troupes. Turenne avoit beau repréſenter qu'il étoit impoſſible à une armée de vingt-ſix à vingt-ſept mille combattants de défendre une ligne de ſix lieues de

circuit ; que si l'on faisoit avancer en même temps divers corps, l'un deux trouveroit bientôt un poste moins fortifié, à travers lequel les bataillons repoussés ailleurs s'ouvriroient un chemin jusque dans Arras ; qu'en choisissant les ténèbres de la nuit on déconcerteroit les Généraux ennemis ; qu'aucun d'eux n'oseroit abandonner son quartier jusqu'à ce que le jour lui permît de discerner les objets, ou bien qu'il secourroit tout au plus son voisin. Le zèle, l'expérience & les lumières de ce grand homme échouèrent contre les préjugés & la frayeur : la division augmenta dans le camp, & le Roi se vit obligé d'envoyer aux Généraux un ordre absolu de combattre. 1654. *Ibidem.*

Cette loi suprême du Monarque dont on ne pouvoit plus s'écarter, réunit enfin les trois Maréchaux. Ils convinrent de fondre, chacun à la tête de son corps, sur le quartier de D. Fernand de Solis, & sur la partie du quartier de Fuensaldagne la plus voisine de Solis, postes *Ibidem.*

1654. qu'ils regardoient comme les plus foibles, parce qu'ils étoient les plus éloignés de Condé. On devoit en même temps former trois fauſſes attaques; la première vis-à-vis du Prince; la ſeconde, vis-à-vis des Lorrains, & la troiſieme, en face du camp de l'Archiduc. Les troupes deſtinées à en impoſer à ceux-ci, devoient, dès que l'action auroit été engagée, jeter de grands cris, faire des mouvements rapides, & remplir d'inquiétude & d'alarme les quartiers menacés.

Le combat fut fixé au milieu de la nuit du 24 au 25 Août. Ce jour-là le ſoleil n'étoit pas encore couché que Turenne & la Ferté s'ébranlent du camp de Mouchi-le-Preux & traverſent la Scarpe ſur quatre ponts, ne laiſſant à la garde des bagages que les convaleſcents des deux armées. Ils arrivèrent avec un ordre & un ſilence admirable au poſte qu'ils avoient déſigné à Hocquincourt pour le point de jonction. Mais celui-ci, établi comme on a vu au camp de Céſar, égaré par ſes

guides, n'arriva que deux heures après ſes Collègues. 1054.

Juſqu'ici la lune avoit éclairé l'horiſon ; mais tout à coup elle diſparoît, l'air ſe couvre de nuages, & il s'éleve des lignes des Eſpagnols un vent frais & aſſez conſidérable pour les empêcher d'entendre le bruit & le mouvement des deux armées qui ne manœuvroient qu'à quatre cents pas des retranchements. Turenne & la Ferté, las d'attendre leur Collègue, jugent à propos de profiter des faveurs de la fortune : ils avancent d'un pas rapide à l'ennemi ; chaque armée étoit précédée de cinq bataillons rangés en bataille ſur une même ligne, pour embraſſer un plus grand front d'attaque. Chaque bataillon avoit à ſa tête un grand nombre de Pionniers chargés de faſcines, de claies, d'échelles, de pics & de pelles ; & en queue un eſcadron. L'armée du Vicomte enveloppoit le quartier de D. Fernand ; à gauche, celle de la Ferté avoit en face celui de Fuenſaldagne ; Hocquincourt devoit agir à la droite de

Turenne. Les Troupes Françoiſes
1654. montoient à vingt-ſix mille combattants, elles égaloient en nombre les Eſpagnols, & les ſurpaſſoient en expérience & en courage. Pour comble de bonheur, une partie des troupes de Solis montoient la tranchée cette nuit-là même.

Il étoit deux heures après minuit lorſque les François, arrivés au pied des lignes, découvrent leurs méches. Le feu excité par le vent diſſipe les ténèbres & préſente aux regards étonnés des Eſpagnols deux armées qui vont fondre ſur eux. Trois coups de canon, tirés conſécutivement par ordre de Solis, annoncent à ſon quartier & aux quartiers voiſins l'ennemi & le danger. En un inſtant la ligne eſt éclairée de falots, & on ſe prépare de part & d'autre au combat.

Relation de la levée du ſiège d'Arras, par la Meſnardiere.

Cependant Turenne précipitoit ſon attaque : il ſurmontoit tous les obſtacles que l'art & l'induſtrie oppoſoient à la valeur. Déja il s'étoit emparé du premier retranchement ſans qu'il lui en eût coûté de ſang.

L'ennemi réſervoit ſon feu pour le charger lorſqu'il ſeroit parvenu à la portée du mouſquet. Les François continuent de marcher au milieu des décharges les plus terribles ; ils ſe jettent en foule dans le ſecond foſſé, gagnent le parapet & y plantent leurs drapeaux en criant *Vive le Roi & Turenne*. En un moment les trous creuſés en forme d'échiquier ſont remplis de faſcines & de Gabions. Les paliſſades arrachées préſentent un chemin facile à la Cavalerie qui inonde les lignes. L'Infanterie Italienne, qui d'abord avoit témoigné de la réſolution, enfoncée, diſperſée, abandonne ſon poſte & va chercher un aſyle dans les quartiers voiſins qu'elle remplit d'épouvante & de terreur. Le marquis de Caſtelnau, en pourſuivant la victoire, tomba dans un corps de garde des aſſiégés qui, le prenant pour un Général ennemi, le conduiſit dans la place & le préſenta à Mont-de-jeu. Celui-ci, écoutant à peine les détails de la victoire, ſort d'Arras avec Caſtelnau, Créqui, Montmorenci-Equancourt, Saint-

1654.

Ibidem.

Lieu & toute la garniſon, pour ache-
1654. ver la défaite de l'ennemi.

Pendant ce temps-là la Ferté attaquoit le quartier de Fuenſaldagne avec la même valeur, & non avec le même ſuccès. Il rencontra les troupes de l'Archiduc qui étoient accourues au ſecours de Fuenſaldagne. Repouſſé du ſecond retranchement, il n'entra dans les lignes qu'avec beaucoup de peine & de péril, & à la faveur des troupes victorieuſes de Turenne. Deux quartiers étoient emportés lorſque Hocquincourt arriva; il entra dans celui de Solis qui étoit abandonné, & tournant ſur celui des Lorrains, il pénétra dans leur camp & les en chaſſa.

La victoire ne pouvoit guère être plus entière & plus déciſive. Les trois armées Françoiſes étoient maîtreſſes de la moitié des lignes Eſpagnoles; elles communiquoient avec Arras. Il étoit cinq heures du matin lorſque Condé apprit une nouvelle ſi affligeante. Le vent & l'éloignement lui avoient dérobé le bruit de l'artillerie, & Traci, qui devoit

lui livrer une fauſſe attaque, étoit demeuré immobile dans un vallon. 1654.
Cependant il s'agiſſoit de ſauver plus de vingt mille hommes qui, enfermés entre les Villes & les troupes de France ne pouvoient manquer d'être la proie de l'ennèmi. Condé monte à cheval, ſuivi de ſa Cavalerie; il paſſe la Scarpe, partie ſur des ponts, partie à gué; il traverſe les quartiers de l'Archiduc & de Fuenſaldagne, qu'il trouve remplis de tumulte, de confuſion & de frayeur.

Les Généraux François avoient peine à croire que Condé, dans une ſi grande défaite de ſon Parti, eût d'autres penſées que celles de ſauver le corps qui étoit à ſes ordres. La ſécurité & l'orgueuil de la victoire manquèrent de leur coûter cher. Le Prince tombe ſur une partie des troupes diſperſées & acharnées au pillage, & les taille en pièces. Le Régiment des Gardes qui ſe préſente à lui eſſuie le même ſort : le maréchal de la Ferté, du haut d'une éminence, apperçoit l'effroi

Ibidem.

Mémoires du marquis de Beauveau; de Monglat; de Turenne & d'York.

& la déroute des ſiens ; il accourt à
1654. leur ſecours avec ſa Cavalerie : mais en moins de quelques minutes il eſt lui-même repouſſé & battu. C'en étoit fait de l'armée Françoiſe, de l'aveu même de Turenne, dans le déſordre où le pillage & la défaite de la Ferté l'avoient miſe ; elle eût été taillée en pièces ou réduite à fuir dans Arras, ſi Condé eût été ſoutenu de quelques bataillons ; mais les Généraux Eſpagnols, au-lieu de ſeconder leur libérateur, fuyoient. Turenne, après avoir eu la gloire de les battre, eut encore celle d'arracher les ſiens à la honte & à la mort. Il pénètre avec quelques eſcadrons ſur la hauteur que la Ferté avoit abandonnée avec tant d'imprudence ; il y trouve quelques pièces d'artillerie & les pointe contre le Prince. Ces deux grands hommes ſe preſſentirent, ſe devinèrent à leur brillante manœuvre. Condé s'écrie qu'il n'y a que Turenne capable d'avoir réparé ſi promptement la faute & le déſaſtre de la Ferté : Turenne, de ſon côté, avoue qu'il

Parallele de Condé & de Turenne, par S. Evremont.

n'y a que M. le Prince capable de s'arrêter au milieu de la poursuite des vaincus, & de ne pas s'exposer inutilement & témérairement sur la hauteur. 1654.

Il y avoit plus de deux heures que le Prince tenoit en échec toutes les troupes Françoises, lorsque Mont-de-jeu accourt d'un côté avec sa garnison, & Hocquincourt de l'autre avec son armée. Condé, voyant qu'il alloit avoir à combattre toutes les forces ennemies avec une poignée de soldats, songea enfin à la retraite. Il repassa fiérement la Scarpe sans que Turenne osât descendre de l'éminence pour l'attaquer. Le marquis de Bellefonds, plus hardi, paya de sa défaite l'honneur de s'être mesuré avec lui. Après avoir mis la rivière entre l'ennemi & son corps, le Prince rallia tout ce qui restoit de troupes Espagnoles, Italiennes & Lorraines, pendant que Marsin repoussoit Hocquincourt. Condé prit ensuite la route de Cambrai à travers de vastes plaines où il étoit si aisé de l'attaquer & de l'accabler. *Mémoires de Beauveau.*

Sans ceſſe il tournoit la tête, bravant
1654. l'armée victorieuſe. Toutes les troupes qui oſèrent le pourſuivre eurent le même ſort que Bellefonds & Hocquincourt. Il arriva enfin ſur le ſoir à Cambrai, emmenant avec lui des priſonniers & des drapeaux. Il y avoit plus de dix heures que l'Archiduc, profitant de la valeur du Prince, s'étoit ſauvé à Douai avec ſes Gardes; il traverſa le camp de Mouchi-le-Preux où Turenne campoit la veille. Les François demeurés à la garde des bagages le reconnurent, mais ils n'oſèrent l'attaquer à cauſe de leur petit nombre. Fuenſaldagne joignit l'Archiduc à Douai avec un ſeul eſcadron.

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé.

Les annales de l'Hiſtoire ne vantent point de retraite plus belle, plus hardie & plus ſage que celle de Condé. Elle augmenta ſa réputation dans toute l'Europe. Les Habitants des Pays-Bas, qu'une défaite entière eût rangés ſous la domination de la France, conçurent pour leur libérateur la vénération la plus profonde. A Madrid on apprit en même temps les

les fautes, l'opiniâtreté & la foi-
bleſſe de Fuenſaldagne; la prévoyan- 1654.
ce, les reſſources & la gloire de Condé. Philippe IV, ſenſiblement touché d'un exploit qui lui avoit ſauvé ſes troupes, & une partie de la Flandre, écrivit en ces termes au Prince : *Mi primo, he intendedo toto eſtava perdido, V. A. ha conſervada toto. Mon Couſin, j'ai ſu que tout étoit perdu & que V. A. a tout conſervé.* *Ibidem*

Il eſt vrai que la perte des Eſpagnols ne montoit guère qu'à trois mille hommes pris ou tués; mais toute leur artillerie, compoſée de ſoixante trois pièces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, la vaiſſelle d'or & d'argent des Généraux & une grande partie des bagages tombèrent entre les mains des vainqueurs.

La France célébra la délivrance d'Arras avec des tranſports d'autant plus vifs, que ſa perte l'eût expoſée aux plus terribles malheurs. Les Peuples étoient ſi mécontents que, même après la victoire, Mazarin ſe crut

1654. obligé de supprimer une partie des droits les plus onéreux. Le jeune Monarque, dans une lettre adressée au Corps Municipal de Paris, ne fait pas difficulté d'avouer que le repos du Royaume n'étoit pas moins dû à la vigilance, à la fermeté & au zèle du Prévôt des Marchands & des Echevins, qu'à la conduite de son Ministre, & aux succès de ses Généraux. *Nous savons très-bien que vous ne vous êtes pas contentés de demeurer inébranlables dans votre devoir dans un temps où plusieurs se laissoient ébranler; mais que vous vous êtes opposés courageusement aux mauvais discours & aux pratiques séditieuses. . . . La victoire & les fêtes publiques nous font oublier des offenses dont nous eussions été contraints de nous ressentir dans une conjoncture d'affaires moins heureuse. Nous avons de plus ordonné d'abolir, tant dans notre bonne ville de Paris, que dans le reste du Royaume, quelques nouveaux droits dont nous avons appris que la levée incommodoit le plus nos Sujets.* Ce langage de la clémence & de la modération, si digne d'un Père de la

Histoire du cardinal Mazarin, t. X, p. 76.

Patrie, faiſoit plus d'honneur au Roi que la victoire même. 1654.

Cependant toute la vigueur de Condé ne pouvoit ranimer celle des Eſpagnols ; ils n'oſèrent plus paroître en campagne. Turenne & la Ferté partagèrent leurs forces : le premier s'avança vers le Queſnoi ; l'autre alla ſe préſenter devant Clermont en Argone. Turenne réduiſit le Queſnoi qui n'étoit défendu que par une garniſon de deux cents hommes : il fortifia avec un ſoin extrême ce poſte important ; de-là il entra dans le Hainaut où il porta le ravage & la terreur. Condé vola au ſecours de cette Province avec quarante eſcadrons & les Milices du Pays, à la tête deſquelles il harcela, fatigua & reſſerra tellement l'armée ennemie, qu'il la réduiſit à de grandes incommodités. Turenne ſe retira en Picardie, en prenant toutes les précautions imaginables pour éviter d'en venir aux mains avec Condé, qu'il ne redoutoit jamais tant, que lorſqu'il ne partageoit point le commandement avec l'Archiduc & Fuenſaldagne.

Mémoires de Monglat, t. X.

Mémoires manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

1654. Pendant que Condé ſauvoit les Provinces & les Places de ſes Alliés, il perdoit les ſiennes. Le Maréchal de la Ferté fit la conquête de Clermont. Il ne devoit bientôt plus reſter au Prince que ſa gloire. Mais au-lieu de trouver chez ſes Alliés la ſenſibilité & la reconnoiſſance qu'ils devoient à tant de ſacrifices & de travaux, il n'en recevoit que des marques d'ingratitude, de jalouſie & de petiteſſe, capables de le ſoulever contre eux, s'il n'eût écouté que ſon reſſentiment.

On a vu dans les volumes précédents, la haute idée dont la Reine de Suéde étoit prévenue en faveur du vainqueur de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue. La priſon & les malheurs de Condé n'avoient fait qu'étendre de plus en plus l'intérêt qu'elle prenoit à la deſtinée d'un ſi grand homme. Elle ne s'entretenoit que de ſa valeur, de ſes exploits & de ſon génie également propre à la guerre, aux ſciences & aux affaires. En un mot, c'étoit peut-être avec Deſcartes, le ſeul homme qui exci-

Mémoires de Monglat ; de Beauveau ; de Motteville, &c.

tât ſon admiration en Europe. Le commerce qu'elle entretenoit avec lui étoit ſi vif & ſi étroit, qu'on craignoit à la Cour de France qu'elle ne lui donnât ſa couronne & ſa main, ſi le Prince devenoit libre par la mort d'une épouſe que ſes infirmités & les Médecins ſembloient avoir condamnée depuis long-temps. Mais la conduite de Chriſtine ſurprit toute l'Europe. Cette Reine, auſſi dégoûtée de commander à un peuple de ſoldats, tels qu'étoient alors les Suédois, qu'éloignée de ſe ſoumettre à un maître en choiſiſſant un époux, abdiqua la couronne. Ce ſacrifice du Trône à la Philoſophe, dans une Princeſſe de vingt-cinq ans, fut regardé par les uns comme ſublime, & par les autres comme l'action inſenſée d'une jeune enthouſiaſte. Chriſtine dédaigna & mépriſa les opinions du vulgaire, dans la claſſe duquel elle renfermoit preſque tous les hommes. Mais le ſuffrage de Condé étoit d'un prix infiniment glorieux à ſes yeux. On connoît cette lettre qu'elle lui écrivit 1654.

en descendant du Trône, & où l'on
1654. voit toute la hauteur de son ame. *Je me tiens autant honorée par votre estime, que par la couronne que j'ai portée. Si après l'avoir quittée vous m'en jugez moins digne, j'avouerai que le repos que j'ai tant souhaité me coûte cher; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une couronne, & je ne noircirai jamais une action qui m'a paru si belle par un lâche repentir; & s'il arrive que vous condamniez cette action, je vous dirai pour toute excuse que je n'aurois pas quitté les biens que la fortune m'a donnés, si je les eusse crus nécessaires à ma félicité, & que j'aurois prétendu à l'empire du monde, si j'eusse été aussi assurée d'y réussir ou de mourir que le seroit le Grand Condé.*

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Cette lettre fut suivie de plusieurs autres, dans l'une desquelles Christine mandoit au Prince qu'elle avoit abjuré la Religion en même temps que le Trône de ses Ancêtres, pour embrasser le culte Romain. Elle ajoutoit, que pressé du desir de le voir & de l'entendre, elle prenoit la route des Pays-Bas; qu'elle le sui-

vroit à la tête des armées, & qu'elle combattroit à ſes côtés avec l'écharpe rouge. Elle ne ceſſoit de répéter à tous ceux qui l'accompagnoient dans ſon voyage, qu'elle n'avoit qu'un regret; c'étoit qu'il n'y eût pas à Bruxelles un logis aſſez vaſte pour contenir ſon Héros & elle. Après tant de témoignages d'eſtime & d'attachement de la part d'une Reine qui portoit juſqu'à l'indécence le mépris de ſon ſexe, Condé devoit-il s'attendre à trouver chez elle plus de légéreté, de foibleſſes & de caprices qu'elle n'en reprochoit elle-même aux autres femmes? 1654. *Ibidem.*

Chriſtine avoit pour compagnon de voyage D. Antonio Pimentel, Ambaſſadeur d'Eſpagne en Suède. L'empire qu'elle avoit laiſſé prendre ſur elle à cet Eſpagnol, dégradoit l'héroïſme & la philoſophie. Arrivée à Anvers, l'Ex-Reine trouva l'Archiduc qui étoit venu lui faire les honneurs des Pays-Bas. Il n'y eut point de déférence qu'elle ne témoignât à ce Prince qu'elle n'eſtimoit pas. Elle fut le recevoir juſqu'à

la deſcente de ſon caroſſe. Cependant
1654. Condé de retour de la campagne, demandoit le même traitement; mais Pimentel obtint d'elle qu'elle mettroit de la différence entre l'un & l'autre. Un vain cérémonial, l'injuſtice & la foibleſſe, penſèrent mettre une barrière éternelle entre la Reine & Condé.

Un jour que Chriſtine recevoit à Bruxelles les hommages de l'un & de l'autre ſexe, Condé cède à la curioſité de voir une femme ſi célèbre. Il ſe gliſſe dans ſon appartement & augmente le nombre des courtiſans. Ses traits étoient trop profondément gravés dans l'ame de la Reine pour qu'elle les méconnût. A la vue du Prince elle jete un cri de joie & de ſurpriſe, ſe lève & court à lui pour le combler d'honneurs & de diſtinctions. Condé fuit, elle le ſuit juſqu'à la porte; mais le Prince ſe tournant vers elle : *Tout ou rien, Madame*, lui cria-t-il; & en même-temps il diſparut.

Cependant tout retentiſſoit à Bruxelles de plaintes contre les Miniſ-

tres Eſpagnols qui, au-lieu de reconnoître les grands ſervices de Condé en augmentant les honneurs dont il étoit ſi digne, ne s'occupoient qu'à le priver de ceux qu'il ne devoit qu'à ſon auguſte naiſſance. Ils en eurent honte eux-mêmes, & s'empreſſerent de réparer leurs fautes en ménageant une entrevue au Mail entre la Reine & Condé; mais la froideur avoit ſuccédé à l'intérêt. Condé rendit au ſexe, à la philoſophie & à la royauté, les hommages qu'il leur devoit : d'ailleurs la converſation fut réſervée & circonſpecte. En voyant de plus près Chriſtine, l'eſtime de Condé s'étoit affoiblie, & les écarts de cette Reine dans les Pays-Bas, en France & en Italie, ne contribuèrent pas peu à l'effacer entièrement de ſon cœur. Il reſpecta toujours en elle un génie brillant & ſupérieur, de grands talents, des connoiſſances rares & profondes, le goût exquis des lettres & des arts : mais il condamna avec toute l'Europe ſes caprices, ſes ſingularités, ſes excès, ſa cruauté, ſa vie errante,

1654.

Ibidem.

le déréglement de ſes mœurs, &
1655. ſes aventures plus dignes d'une Héroïne de Roman que d'une Reine qui avoit illuſtré le Trône.

Le Printemps approchoit & Condé propoſoit d'aſſiéger le Queſnoi, qui ouvroit une entrée aux François juſque dans le cœur du Hainaut. Mais l'élévation du Prince fatiguoit Fuenſaldagne. Il combattit ſes projets ſans ménagement & le réduiſit pendant toute la campagne à être ſpectateur des ſuccès de Turenne.

Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t.I.

Pendant qu'on prenoit à Bruxelles des réſolutions ſi foibles, Turenne & la Ferté menaçoient la frontière avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Après bien des marches & des contre-marches, dont l'objet étoit impénétrable, Landrecies ſe trouva inveſtie. Ce ne fut pas ſans peine que le Prince arracha alors les Eſpagnols de leurs quartiers d'hiver. Il ſe mit enfin en marche & arriva le 12 Juin ſur les hauteurs de Catillon, à une portée de canon des lignes Françoiſes. Mais Turenne, qui avoit prévu la manœuvre de Condé, s'é-

toit hâté de faire tranſporter dans ſon camp une ſi grande quantité de munitions de guerre & de bouche, qu'elle ne pouvoit être épuiſée en un mois : il continua donc le ſiège. L'armée Eſpagnole montoit à vingt mille hommes. Le Prince vouloit attaquer les lignes ennemies, on rejeta ſon conſeil. Il forma alors un projet dont le ſuccès eût ſauvé Landrecies : c'étoit de marcher à la Fère, où le Roi s'étoit établi, n'ayant auprès de lui que deux Compagnies des Gardes Françoiſes. Il eſt conſtant qu'à la première nouvelle du péril de la Cour, Turenne eût abandonné ſon entrepriſe pour voler au ſecours de ſon maître ; mais Fuenſaldagne traita de chimérique le projet de Condé, & il fallut y renoncer. 1655.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 83.

Cependant le Prince rempliſſoit la Picardie de détachements qui portoient par-tout le ravage & la terreur. Un de ces corps s'avança juſqu'à Ribemont auprès de la Fère. Auſſitôt le bruit ſe répand que c'eſt l'avant-garde de l'armée Eſpagnole que Condé conduit en perſonne. La

frayeur s'empare de tous les eſprits,
1655. & le Roi ſort de la Fère à neuf heures du ſoir avec beaucoup de précipitation. Il ne ceſſa de marcher pendant toute la nuit, & ne s'arrêta qu'à Soiſſons. Si Mazarin eût écouté les repréſentations du ſage Villeroi, il n'eût pas expoſé le jeune Monar-
Ibidem. que à cette retraite nocturne. Au-reſte, ce fut à cette unique alarme que ſe bornèrent les exploits des Eſpagnols pendant tout le cours du ſiège de Landrecies qui dura plus d'un mois. Dès que la place eut capitulé, ils allèrent chercher un aſyle derrière la Sambre & l'Eſcaut. Louis XIV ſe rendit alors à ſon armée; il deſcendit le long de la Sambre & pénétra juſqu'à Bavai: mais il s'agiſſoit de paſſer la Haine pour établir le théâtre de la guerre dans le Hainaut.

Des retranchements multipliés, des lignes, des redoutes, des plates-formes, une inondation générale rendoient les bords de la Haine preſque inacceſſibles. Depuis la ville de Saint-Guilain juſqu'à celle de Con-

dé, on ne pouvoit en approcher qu'à la faveur d'une chauſſée longue & étroite. Mazarin, témoin des cris de joie & d'allégreſſe que la préſence du Roi excitoit dans l'armée, vouloit qu'on forçât un paſſage ſi dangereux, défendu par toutes les forces ennemies. Mais Turenne avoit formé un plan moins hazardeux pour chaſſer les Eſpagnols de leur poſte. C'étoit de paſſer l'Eſcaut au-deſſus de Bouchain, en laiſſant Valenciennes à droite ; de repaſſer le même fleuve auprès de Condé, & de ſe porter ſur le flanc droit de l'ennemi qui n'étoit couvert que par un bouquet de bois. Son ſentiment prévalut : le Roi & Mazarin ſe retirèrent au Queſnoi, & l'armée marcha vers Bouchain. 1655.

Mémoires de Turenne ; d'York ; de Monglat, &c.

A cette nouvelle l'Archiduc quitte les bords de la Haine, où il laiſſe Condé avec un corps de troupes, & s'avance au-devant des François pour leur diſputer le paſſage de l'Eſcaut. Il choiſit une poſition auprès de Saint-Amand, la Ville à droite, un bois à gauche, & en

front une vieille ligne qu'il négligea
1655. de réparer. Condé l'exhortoit à attendre Turenne dans ce poſte, l'un des plus avantageux des Pays-Bas. Il lui repréſentoit qu'une retraite devant un ennemi ſupérieur lui coûteroit une partie de ſon armée & les places qu'elle couvroit. Il ajouta qu'il ne défendroit point les bords de la Haine qu'il ne lui donnât ſa parole d'honneur de défendre ceux de l'Eſcaut. L'Archiduc promit tout ;
Ibidem. mais il étoit réſervé tantôt à la lenteur, tantôt à la précipitation, & preſque toujours à l'impéritie de renverſer les conſeils de Condé. En effet, l'Archiduc n'eut pas plutôt appris que les François continuoient leur marche, que tout ſon courage l'abandonna. Il n'eut pas honte, au mépris des promeſſes les plus ſaintes, de décamper, ou plutôt de fuir. Mais la vivacité de ce mouvement rétrograde ne l'eût pas garanti d'une défaite entière en repaſſant l'Eſcaut, s'il n'eût imploré le ſecours de Condé pour couvrir & aſſurer ſa retraite.

n'étoit que dans les dangers les plus extrêmes, & lorſque tout étoit déſeſpéré que l'on avoit recours aux lumières du Prince. Condé, malgré ſes menaces, ne vit plus que le péril de ſes Alliés : il ſe chargea d'arrêter, avec ſept ou huit eſcadrons, une armée ſupérieure & encouragée par le ſuccès. Déja Turenne avoit formé ſes diſpoſitions. Caſtelnau étoit en marche avec douze eſcadrons & trois bataillons pour attaquer les Eſpagnols en flanc, pendant qu'il les combattroit lui-même de front, à travers cette ligne imparfaite dont on a parlé. Mais au-lieu de trouver l'armée de l'Archiduc dans ſon poſte, Caſtelnau ne rencontra que Condé qui venoit de prendre le commandement de l'arrière-garde. Turenne lui ordonna alors de ſe porter ſur l'ennemi & de l'amuſer juſqu'à ce qu'il pût fondre ſur lui avec le gros de l'armée. Le Marquis exécuta cet ordre avec beaucoup de zèle & de courage ; il pourſuivit Condé de défilé en défilé ſans lui donner le temps de reſpirer. 1655. *Ibidem.*

1655. Le Prince eut beſoin de toute ſa vigueur pour ne pas ſuccomber dans ſa retraite. Il s'arrêtoit de temps en temps, préſentant le front à l'ardent Caſtelnau. Il n'avoit plus que deux ou trois défilés à franchir lorſqu'il ſe vit ſur les bras deux eſcadrons que d'autres ſuivoient. Quoique le Prince n'eût alors que trente maîtres auprès de lui, il fait volte face, charge les deux eſcadrons, les bat & étonne les autres. Trois fois il repouſſa l'infatigable Caſtelnau; mais, malgré ſon audace, Condé comprit qu'il ne pouvoit éviter ſa perte s'il ne joignoit la ruſe à la valeur. Il ordonna à Coligni de demander une entrevue à Caſtelnau, & de l'amuſer le plus long-temps qu'il pouroit. Pendant que ces deux Officiers s'embraſſent & ſe comblent de carreſſes, le Prince arrive au pont de Beuvrange & paſſe l'Eſcaut preſque à la portée du mouſquet de l'ennemi. Turenne en arrivant le vit en ſûreté de l'autre côté du fleuve.

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. I.

Cependant le Vicomte avoit envoyé à Mazarin une relation détail-

lée de la retraite de Condé, qu'il peignoit comme une fuite. Le paquet fut intercepté & apporté au Prince. Son indignation fut extrême en voyant que Turenne se vantoit de l'avoir réduit à se sauver avec beaucoup de précipitation. Le Prince, n'écoutant alors que son ressentiment, écrivit au Vicomte, à la Ferté & à Castelnau. Le fiel & l'aigreur avoient dicté la première de ces lettres. Condé mandoit à Turenne, que s'il n'eût vu son nom au bas de la dépêche, il eût pris cette production pour celle d'un misérable Gazetier; que s'il se fût présenté à l'avant-garde de son armée, il auroit bien vu qu'il n'avoit pas fui, mais que le soin qu'il prenoit de sa conservation ne lui permettoit guère de se trouver dans les postes où il n'y avoit que des coups à gagner. Il se plaignit à la Ferté de l'injustice & de la mauvaise foi de son Collègue; il le prenoit pour juge de sa conduite, avec d'autant plus de raison qu'il étoit plus avancé vers lui, & qu'il ne savoit pas ménager

1655.

Mémoires de Turenne.

ſa vie comme Turenne. Il louoit
1655. Caſtelnau ſur la vivacité & la préciſion de ſes manœuvres, mais il le croyoit trop homme d'honneur pour ne pas avouer que s'il avoit été attaqué avec courage, il s'étoit bien défendu, & avoit exécuté ſa retraite en homme de guerre & ſans rien perdre. La Ferté & Caſtelnau élevèrent dans leur réponſe la conduite du Prince juſqu'au Ciel; ils tâchèrent auſſi de diſculper Turenne. Le Vicomte garda un morne & profond ſilence ſur cette aventure; mais il ſe vengea en prenant Condé & Saint-Guilain, dont la conquête ne lui coûta pas huit jours.

Au-lieu de raſſembler ſes troupes, de choiſir des poſitions avantageuſes, de fatiguer l'ennemi & de défendre le Hainaut, l'Archiduc prit le parti de les diſperſer dans les principales Villes & de ſe retirer à Bruxelles; il laiſſa à Condé le ſoin de défendre le terrein avec un corps de ſix mille chevaux. Le Prince arrêta les progrès de l'ennemi & le battit quelquefois en détail. Il enleva le Ré-

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. I.

giment de cavalerie du marquis de Reſnel à Thuin; quelques jours après il ſurprit & défit la grande garde de l'armée de Turenne : enfin le comte de Buſſi-Rabutin, qui couvroit un fourage vers Valenciennes avec huit eſcadrons, fut entièrement défait. Le Régiment du Roi perdit ſes étendards. Condé ne put voir ſans douleur ces trophées entre les mains des Eſpagnols; il les renvoya au marquis de Montpeſat, Colonel du Régiment du Roi, en le priant de les préſenter de ſa part à S. M. & de lui dire que ce n'étoit point à ces étendards qu'il en vouloit. Mais le Monarque les refuſa, en diſant qu'il arrivoit ſi rarement aux Eſpagnols de battre les François, qu'on ne devoit point leur envier les marques de leur victoire. 1655. *Ibidem.*

Pendant que Condé ſoutenoit à peine la fortune chancelante de l'Eſpagne, le zèle & l'intrigue combattoient encore en ſa faveur dans ſa Patrie. La ducheſſe de Châtillon ne ſouffroit qu'avec la plus ſenſible douleur l'exil & la proſcription de ſon

amant. Il n'y avoit rien dont elle ne
1655. fût capable pour ranimer ſon Parti. Elle rallioit à Paris, & preſque ſous les yeux de la Cour, tous les mécontents : enfin elle agit auprès du maréchal d'Hocquincourt avec tant de ſuccès, qu'il promit de livrer au Prince les villes de Péronne & de Ham, les clefs de la France. Mazarin n'apprit qu'en frémiſſant le nouveau danger qui menaçoit le Royaume. Il ſe hâta de négocier, l'or à la main, avec Hocquincourt. En même-temps il rappella du Hainaut l'armée de Turenne pour donner plus de poids à la négociation. Hocquincourt héſite, balance & préſente à l'Europe le ſpectacle de l'audace. Recherché publiquement par les Envoyés d'Eſpagne & de France, il leur donne des audiences réglées & ſolennelles, rapportant ſans détour aux uns ce que les autres lui offroient pour les engager à augmenter leurs enchères. Quand il ſe ſeroit agi de la vente de ſon patrimoine, le Maréchal n'en auroit pas traité d'une manière plus réfléchie & plus publique. Les Eſ-

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

pagnols lui promettoient la ſomme de quatre cents mille écus & la Lieutenance générale des Pays-Bas. De ſi grands avantages, & encore plus ſon penchant, alloit le décider en faveur du Prince, lorſque Mazarin s'aviſa de faire arrêter la ducheſſe de Châtillon. Il menaça le Maréchal de lui faire éprouver un ſort tragique s'il oſoit livrer ſes places à l'ennemi. Vaincu par l'idée du danger où étoit expoſée la Ducheſſe, Hocquincourt donna enfin la préférence au Roi. On lui compta deux cents mille écus pour Ham. Son fils aîné eut le gouvernement de Péronne, & la Ducheſſe fut élargie. Le Maréchal porta dans ſes Terres les dépouilles de ſon Maître, avec la même impunité que ſi c'eût été celles de l'ennemi.

1655. *Mémoires de Montglat, t. IV, p. 94.* *Hiſtoire de Mazarin.*

Condé étoit à peine déchu de ſes eſpérances, qu'il eut la douleur de voir ſes Alliés recevoir un échec plus funeſte que la perte d'une bataille. Il y avoit plus d'un an que le duc Charles de Lorraine gémiſſoit dans le Château de Tolède. Ennuyé

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 96.

1655. d'un ſort ſi peu convenable à la dignité d'un Souverain, le Duc propoſa à la Cour de Madrid de lui vendre ſon armée. Il ne demandoit pour prix d'un ſi grand ſacrifice que la liberté & quelques terres. Le traité tranſpira. Le duc François, qui voyoit dans la perte de cette armée celle de la grandeur de la maiſon de Lorraine, s'y oppoſa. Il échauffa le Soldat & l'Officier, qui déja étoient en proie aux remords de ſervir un Roi qui détenoit leur Maître dans les fers. Tous proteſtent qu'ils périront plutôt que de ſouffrir une incorporation honteuſe dans les troupes Eſpagnoles. Bientôt le marquis d'Haraucourt donna l'exemple de la défection en paſſant en France avec quatre Régiments de Cavalerie. Fuenſaldagne, tranſporté de fureur, ne connoiſſoit qu'un expédient digne des Conquérants de l'Amérique; il vouloit fondre ſur les Lorrains & les paſſer au fil de l'épée. Condé arrêta à peine une exécution ſi barbare. L'Archiduc écrivit au duc François pour l'engager à ſe rendre auprès de

Mémoires du Marquis de Beauveau.

lui à Bruxelles. Le Prince Lorrain, qui craignoit d'y trouver le même sort que son Frère, eut recours à l'artifice. Il répondit à l'Archiduc qu'il ne pouvoit quitter son armée ébranlée par l'exemple dangereux d'Haraucourt, sans courir risque de lui voir abandonner les drapeaux; qu'il n'y avoit qu'un moyen de terminer les plaintes & les murmures séditieux du Soldat oisif, c'étoit de l'occuper. Il reçut ordre d'investir Condé; mais au-lieu de prendre la route de cette Place, le Duc prit celle de Landrecies, où il arriva avec sept mille hommes qui ne respiroient que la vengeance. Ce désastre ne doit être compté pour rien en comparaison de ceux dont l'Espagne étoit menacée. 1655.

Cromwel étoit alors au plus haut degré de la grandeur : il ne lui manquoit que le nom auguste de Roi pour achever de couronner le crime le plus heureux & le plus grand que le soleil ait jamais éclairé. Cet Usurpateur, si ferme dans ses desseins, si résolu dans ses entreprises, 1656.

Histoire du Cardinal Mazarin, t. IV.

si jaloux de la gloire de sa Nation,
1656. plus touché de la réputation & de la puissance que des titres; éclairé, ambitieux, profond & décisif, couvrant, en un mot, l'ame d'un scélérat des talents d'un grand homme, avoit paru suivre les traces de Henri VIII, & tenir la balance de l'Europe. Londres étoit devenu le centre des négociations. L'Espagne & la France lui faisoient des avances à l'envi l'une de l'autre. Madrid prodigua tout pour obtenir son appui. Mazarin le mérita en dissimulant les outrages que la France en avoit reçus, & en sacrifiant à ses soupçons le Roi d'Angleterre & ses Frères qui avoient trouvé une seconde Patrie dans le Royaume. Pendant que Cromwel combloit l'Ambassadeur d'Espagne de caresses & de distinctions, ses flottes les plus formidables de l'univers, tentoient la conquête de l'Amérique. Repoussés à Saint-Domingue, les Anglois envahirent la Jamaïque, & le Protecteur se préparoit à accabler les Espagnols dans l'ancien & le nouveau monde, sans leur avoir déclaré la guerre. Mazarin

Mazarin ne s'étoit ligué avec l'ennemi des Rois qu'après avoir envoyé offrir la paix à Philippe IV juſque dans ſon Palais à Madrid ; mais il exigeoit deux conditions : la premiere, que le Monarque Eſpagnol donnât au Roi ſa Fille & ſon Héritière Marie-Thérèſe ; la ſeconde qu'il abandonnât Condé. Philippe aima mieux combattre juſqu'à la derniere extrêmité que de conſentir à voir ſon immenſe ſucceſſion paſſer dans une Maiſon étrangère & ennemie. Le ſacrifice de Condé, dont le bras ſoutenoit ſon Trône, ne lui paroiſſoit pas moins douloureux. Cependant il étoit attaqué par la France, l'Angleterre, le Portugal & la Savoie, & l'eſprit de vertige le privoit chaque campagne d'une partie des reſſources qu'il auroit trouvées en Condé. Il falloit, en un mot, ſe réſoudre à la perte des Pays-Bas, ou en rappeller des Généraux & des Miniſtres également incapables & malheureux. L'Archiduc fut renvoyé à Vienne où il ne s'occupa que de la muſique. Fuenſaldagne, dont la diſ-

1656.

Ibidem.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

grace eût éclaté ſans la protection de
1656. D. Luis de Haro, alla porter dans le Milanès ſes fautes, ſon opiniâtreté & ſes malheurs. D. Juan d'Autriche & le marquis de Caracene leur furent ſubſtitués. Mais il n'y avoit qu'un moyen de ſauver les Pays-Bas, c'étoit d'en confier la défenſe à Condé, ſans réſerve & ſans reſtriction. On prétend que Philippe lui offrit ce gouvernement, mais que le Prince, qui ne portoit qu'à regret les armes contre ſa Patrie, ne put jamais ſe réſoudre à prêter le ſerment de fidélité à un autre Roi que le ſien. Sa fortune en ſouffrit. Il eſſuya des contradictions de la part de D. Juan, qui l'empêchèrent plus d'une fois de vaincre.

D. Juan d'Autriche, fils du Roi d'Eſpagne & d'une Comédienne, avoit reçu de la nature de grandes qualités; mais abandonné à lui-même à cet âge orageux où l'homme a ſi grand beſoin des lumières d'un ſage, ſon éducation n'avoit pas répondu aux emplois importants dont il devoit être un jour revêtu. Le cou-

Mémoires du duc d'York.

rage & l'amour de la gloire ne ſuppléèrent pas toujours à l'expérience & aux connoiſſances qui lui manquoient. Paſſé tout-à-coup de l'obſcurité & de la misère au comble des honneurs & de la fortune, reconnu fils de Roi & traité en Infant d'Eſpagne, ſon Père lui conſia le ſalut de l'Etat. La fortune couronna ſes premiers efforts. Il réprima la Sicile, dompta Naples & reprit la Catalogne; mais il triompha plus par le ſecours des circonſtances & la foibleſſe des ennemis, que par la ſupériorité de ſes talents. Ce jeune Prince, auſſi occupé des vains honneurs de la repréſentation, que des deſſeins d'un grand Capitaine, ne ſe livroit pas aſſez aux travaux pénibles du commandement. Il tranſporta dans le camp la molleſſe, la gravité, l'orgueuil & l'étiquette de la Cour de Madrid. Condé, le plus actif des hommes, ne vit pas ſans frémir ſa deſtinée unie à celle d'un Général inviſible au milieu de ſon armée; qui, au-lieu de porter des regards attentifs ſur la ſituation du Pays, la

1656.

Ibidem.

nature du terrein, la variété des
1656. postes, la disposition des campements, se tenoit presque toujours
Ibidem. renfermé dans sa tente. D. Juan eût cru déroger à sa naissance & à sa dignité, s'il eût été reconnoître lui-même une place. Il prétendoit qu'un Général ne devoit se montrer qu'un jour de bataille. Au-reste, il étoit si jaloux de son autorité, qu'il en eût coûté la tête à un Officier général, s'il eût osé prévenir ou interpréter ses ordres.

Le marquis de Caracene avoit de la valeur, de l'expérience, de la pénétration, de l'honneur & des talents. Il eût eu des succès à la guerre, si la lenteur, l'irrésolution,
Ibidem. un flegme outré ne lui avoient souvent fait perdre des instants qu'il n'appartient qu'au génie de saisir. Cependant D. Juan & le Marquis étoient, malgré leurs défauts, les guerriers les plus illustres de l'Espagne. D'après cette disette d'hommes, doit-on être surpris des revers de la Monarchie ? ou plutôt quelle idée ne doit-on pas avoir de Condé

qui, presque toujours traversé par de pareils Alliés, ayant en tête Turenne & les troupes les plus aguerries de l'Europe, balança si long-temps la fortune de la France? 1656.

Les succès de la dernière campagne encourageoient Turenne à frapper des coups plus décisifs dans le cours de celle-ci. La frontière des Pays-Bas, ouverte dans presque toute son étendue, ne lui laissoit que l'embarras du choix de ses conquêtes. D'abord il tenta de surprendre Tournai; mais un corps de quatre mille hommes que Condé fit marcher sous la contrescarpe de cette Ville, renversa ce dessein. Une marche également sage & belle le porta à Valenciennes, qu'il investit la nuit du 14 au 15 de juin. *Manuscrits de l'Hôtel de Condé.*

Cette Ville, aussi riche que forte, est partagée par l'Escaut & entourée de la Ronelle, qui forme presque par-tout des marais profonds & presque inaccessibles, & d'écluses pour inonder les campagnes voisines. Une vaste pleine s'étend de Valenciennes jusqu'à la ville de Condé. Plus loin, du côté de Saint Amand, s'élève le

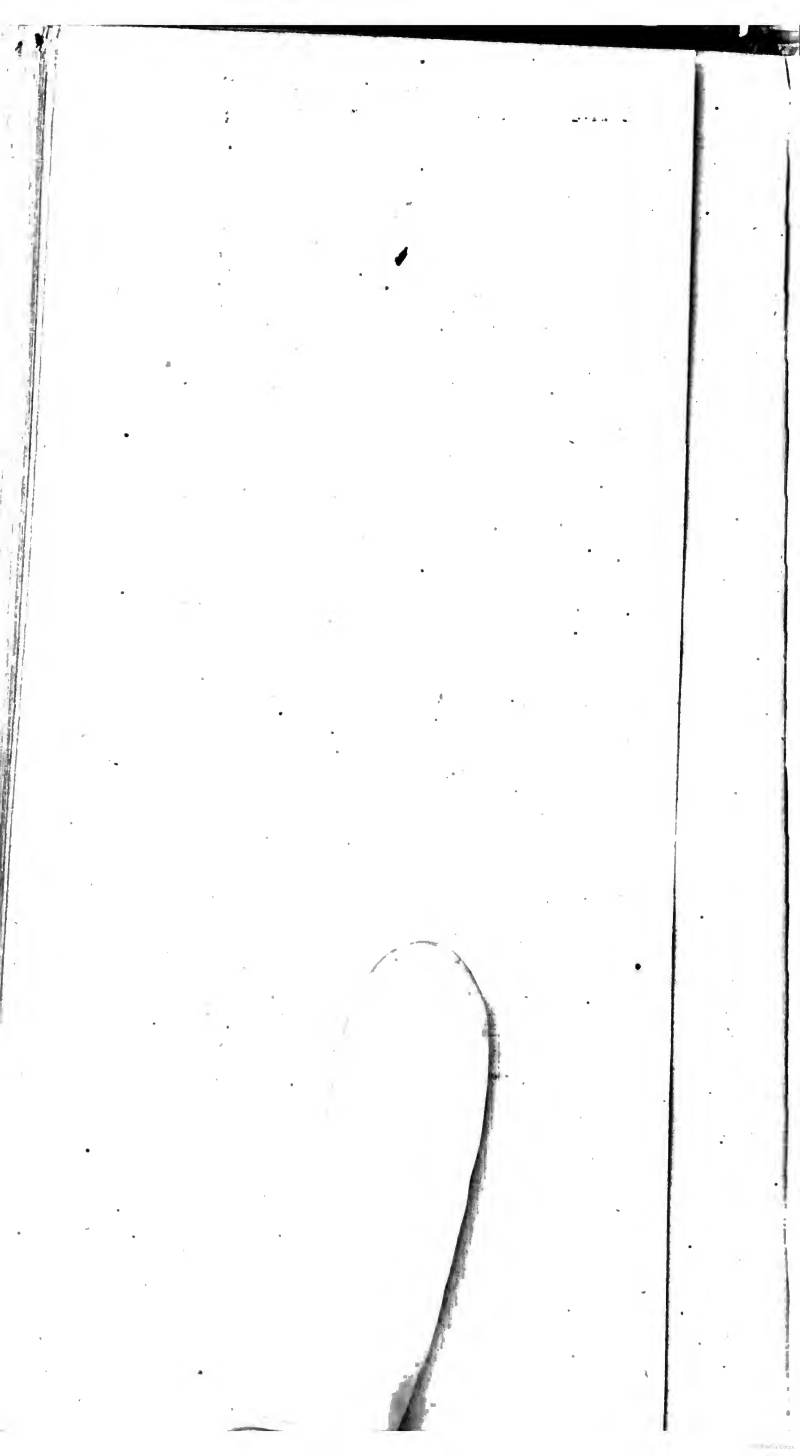
Mont Azin qui domine l'Eſcaut.

1656. L'armée de Turenne montoit à huit mille hommes d'Infanterie & à huit mille de Cavalerie. Elle occupoit toute l'étendue de terrein qui règne depuis l'Abaye de Saint-Sauve, ſur le bord de l'Eſcaut, juſqu'à la partie du même fleuve qui regarde Bouchain. L'armée de la Ferté, égale en nombre, ſe fortifioit de l'autre côté de l'Eſcaut, & l'on avoit établi au-deſſus & au-deſſous de Valenciennes des ponts, à la faveur deſquels les troupes des deux Généraux communiquoient enſemble.

Mémoires de Turenne, par Ramſai, t. I.

Tout ſembloit répondre du ſuccès. La foibleſſe de la garniſon de Valenciennes, qui n'étoit compoſée que de mille hommes; la lenteur de D. Juan qui n'avoit pas encore raſſemblé ſes troupes, dont le nombre, en épuiſant les garniſons, n'excédoit pas vingt mille combattants; & les progrès des François. Cependant Condé s'étoit mis en campagne avec un corps de troupes pour inquiéter & harceler l'ennemi. Son premier ſoin fut de faire ouvrir les écluſes de Bouchain pour

Lannes
Vieux de
Vieux
Amand
Planc
d'Arances
D'ESPAGNE
Ar
Ann
Ann
Arm
Deûle
Chemin de
Chemin de Roubaix
Try
Fonte



augmenter les eaux de l'Eſcaut & les faire refluer dans le camp des François. L'inondation fut ſi grande, l'eſpace de mille pas de l'un & de l'autre côté du fleuve, que les deux Généraux ſe virent obligés d'employer preſque toutes les troupes à ſaigner des réſervoirs, à creuſer des canaux & à élever des digues. Mais enfin le travail & la patience, victorieux de tous les obſtacles, les rendirent maîtres de l'inondation qu'ils rejetèrent vers la Ville, dont un quartier fut ſubmergé. 1656. *Mémoires de Turenne, d'York; de Monglat, &c.*

Pendant ce temps-là, D. Juan joignoit Condé avec toutes ſes forces. Ils approchèrent l'un & l'autre des lignes des aſſiégeants juſqu'à la demi-portée du canon. L'armée occupoit les deux rives de l'Eſcaut, ſur lequel elle avoit conſtruit pluſieurs ponts.

Cette poſition mettoit les Généraux en état d'inquiéter tantôt Turenne, tantôt la Ferté. Condé s'approchoit toutes les nuits de l'un ou de l'autre camp, menaçant de l'attaquer. L'ennemi l'attendoit ſous les

armes. Cette fatigue extraordinnire,
1656. jointe aux travaux du siège, le minoit & le consumoit. Ce ne fut qu'après l'avoir ainsi affoibli pendant huit nuits consécutives, que le Prince choisit celle du 9 au 10 pour le combattre.

Voici les dispositions qu'il fit, de concert avec D. Juan & Caracene, pour le succès d'une si grande entrepriſe. Il destina six mille hommes au comte de Marsin pour tenir Turenne en échec, & se réserva, à lui & à D. Juan, le reste de l'armée pour fondre sur les lignes de la Ferté. Il trouva en même temps le secret d'avertir les assiégés de lâcher toutes les écluses à l'entrée de la nuit, & d'augmenter leur feu.

Vie manuscrite du prince de Condé.

C'étoit le comte de Henin & D. Franciſco de Meneſſes qui défendoient Valenciennes. Juſqu'ici ils avoient repouſſé tous les efforts des François; mais la garniſon, accablée de veilles & de travaux, diminuée ſenſiblement, ne ſuffiſoit pas pour garder tous les poſtes; elle eût ſuccombé dans un aſſaut: il n'y avoit

qu'une victoire prompte & signalée qui pût arracher Valenciennes des mains de Turenne. 1656.

Ce Général pénétra le projet de Condé, ou par ses espions ou par la force de son génie. Persuadé que le principal effort du Prince tomberoit sur son Collègue, il lui fit offrir la moitié de son armée. La Ferté, également fier, jaloux & présomptueux, reçut les offres de Turenne comme une injure. Tout sembloit dévouer ce Général à la honte d'une défaite inévitable. *Histoire de Turenne, t. I.*

Cependant Condé & D. Juan avoient réuni toutes leurs troupes. Ils marchent aux lignes de la Ferté avec beaucoup d'ordre & de silence. Le Prince, après avoir formé son attaque sur le plus grand front possible, arrive au premier fossé sans être découvert, malgré les avis que la Ferté avoit reçus. Aussi-tôt il donne le signal du combat, ou plutôt de la victoire. Il ne fallut que le temps d'approcher des lignes pour les emporter. On doit avouer, à la gloire du maréchal de la Ferté, qu'il prit alors un parti

digne d'un grand homme de guerre : Il raſſembla ſa Cavalerie & fondit ſur les vainqueurs, avec la valeur la plus intrépide. Mais la fortune lui oppoſa Condé qui, après avoir ſoutenu ce choc, l'attaqua à ſon tour, l'enfonça & le repouſſa. Deux Régiments de l'armée de Turenne, qui accouroient au ſecours du Maréchal, eurent le même ſort. Quatre nouveaux Régiments, qui ſuccédoient à ceux-ci, trouvèrent à peine leur ſalut dans la fuite la plus prompte. Cette victoire ſi complette ne coûta pas une heure & cent hommes à l'heureux Condé.

1050. *Mémoires de Monglat, t. IV; de Buſſi-Rabutin, t. I.*

Pendant que l'Infanterie victorieuſe entroit en foule dans Valenciennes, le Prince, à la tête de la Cavalerie, pourſuivoit les François. Les bagages arrêtés ſur les ponts étoient un obſtacle à la fuite. Bientôt les vaincus, preſſés, entaſſés les uns ſur les autres ne virent plus que le fer de l'ennemi & le fleuve dont l'inondation avoit groſſi les eaux. Tout ce qui avoit échappé à la première fureur des Eſpagnols fut tué, pris ou noyé. Le maréchal

de la Ferté tomba lui-même entre les mains de Condé avec tous les Officiers Généraux (excepté le marquis d'Uxelles) les Colonels, quatre cents Officiers & quatre mille cinq cents Soldats. Il ne ſe ſauva de cette armée, deux heures auparavant ſi floriſſante, que deux mille hommes qui, ayant jeté leurs armes, ſe retirèrent à Condé. 1656.

Les cris de joie qui s'élevoient de tous les quartiers de la Ville, le ſon triomphant des cloches apprirent à Turenne la malheureuſe deſtinée de ſon Collègue. D'abord ce Général repouſſa Marſin qui l'avoit attaqué, & marcha au ſecours de la Ferté à travers une digue de huit cents pas & très-étroite. Mais l'inondation qui augmente & qui a bientôt ſubmergé la digue, l'arrête, & il s'apperçoit que l'armée de la Ferté n'exiſte plus. Turenne ſe hâte de retourner à ſon camp; il retire les troupes de la tranchée & fait ouvrir les lignes en cinq ou ſix endroits. Il en ſortit d'abord avec beaucoup de confuſion & de précipitation; mais en entrant *Mémoires de Turenne.*

1656. dans la plaine, il rétablit peu-à-peu l'ordre. La beauté & la rapidité de ſa manœuvre ne l'eût pas encore ſauvé, ſi Condé, qui ne reſpiroit que la gloire de battre deux armées en une même nuit, eût été ſecondé par D. Juan. Celui-ci, ſatisfait d'une victoire qui mettoit entre ſes mains l'artillerie, le tréſor, les équipages, les drapeaux, le Général & la moitié d'une armée, ne voulut point ſortir de Valenciennes. Il abandonna à ſes troupes le pillage des deux camps. Le Prince entra le dernier dans la Ville qu'il venoit de ſauver, &, quoiqu'il fût très-fatigué; il ne voulut point prendre de repos qu'il n'eût été conſoler le maréchal de la Ferté. Il le trouva au lit, abattu, conſterné, pleurant moins ſon malheur que celui de la France. *J'aurois mieux aimé*, lui dit-il, en le ſerrant dans ſes bras, *que la fortune eût mis votre Collègue en mon pouvoir. N'allez pas croire que je le craigne en campagne; je vous craindrois beaucoup plus que lui: mais puiſque vous êtes mon priſonnier, vous jouirez bientôt de la*

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé.

liberté. Je vous renverrois dès aujourd'hui ſi je n'étois obligé de garder des meſures avec les Eſpagnols. Quant à l'argent de votre rançon, je n'en veux point de vous; mais ſi le Roi en offre, ne trouvez pas mauvais que je le reçoive. Ah! je ne le ferois jamais, ajouta-t-il, *en d'autres circonſtances.* Peu après il le renvoya en France comblé d'honneurs & de careſſes. 1656.

Cependant Turenne, au-lieu d'aller chercher un aſyle juſque dans le cœur du Royaume, prenoit les réſolutions les plus fières. Il s'étoit arrêté ſous le Queſnoi, la droite de ſon armée appuyée à un bois, la gauche aux murs de la Ville; il avoit en front une petite rivière. Ses troupes montoient à ſeize mille hommes, ſans compter ſept cents fuyards qu'il avoit recœuillis du naufrage de la Ferté. Au-reſte, l'audace de Turenne pouvoit avoir les ſuites les plus déplorables. Son camp n'étoit point retranché, faute d'outils; ſon artillerie ne conſiſtoit qu'en ſix pièces de canon; enfin la frayeur étoit ſi grande dans ſon armée qu'il ſe vit obligé de faire

feu ſur de vieux ſoldats qui décam-
1656. poient malgré lui. Il eſt conſtant, d'après le témoignage d'un Officier général qui ſervoit ſous Turenne, que ſi M. le Prince eût paru les deux jours qui ſuivirent la défaite de la Ferté, c'en étoit fait d'une armée qui étoit la dernière reſſource de la France. *Mais*, continue-t-il, *ou D. Juan n'en crut pas ce grand Capitaine, ou plutôt Condé lui-même, par un retour de tendreſſe pour ſa Patrie, très-compatible avec ſon honneur, conniva à la prudence exceſſive des Eſpagnols, pour ne pas la livrer entre leurs mains.*

Mémoires de Buſſi-Rabutin.

Si Turenne n'eût appréhendé que la perte du Queſnoi & de quelques autres Places frontières, il ſe ſeroit retiré en Picardie. Mais il connoiſſoit l'audace du Prince qui ne l'auroit pas laiſſé reſpirer un inſtant dans ſa retraite. Des mouvements rétrogrades auroient augmenté l'inquiétude & la frayeur des peuples, & peut-être ranimé le courage d'un Parti qui n'étoit pas encore tout à fait anéanti.

Les Eſpagnols ſortirent enfin de Valenciennes. Ils avoient reçu un renfort de deux mille Allemands. Ils parurent ſur le bord de la rivière dont on a parlé, & qui étoit guéable par-tout. D. Juan s'étoit tellement flatté que l'ennemi ne l'attendroit pas dans un poſte ouvert de toutes parts, qu'il avoit déjà ordonné à trois mille chevaux de le pourſuivre dans ſa retraite. Sa ſurpriſe fut extrême en le voyant tranquille & immobile dans ſon camp. Il lui ſuppoſa des reſſources qu'il n'avoit pas, & au-lieu de l'attaquer ſans lui donner le temps de ſe reconnoître, il ſe contenta de le tâter par de fréquentes eſcarmouches. Turenne les ſoutint avec fermeté. Le Soldat François, raſſuré par ces petits ſuccès, & plus encore par la confiance intrépide de ſon Général, commença à ne plus tant redouter un ennemi qui ne ſavoit pas ſe prévaloir des careſſes de la fortune. Enfin D. Juan ſe défiant de plus en plus de l'événement d'un combat, ne penſa plus qu'à la conquête de Con- 1656. *Ibidem.*

dé. Quoique cette Place eût été ra-
1656. vitaillée, quoiqu'elle fût défendue
Ibidem. par une garniſon de cinq mille hommes, elle ſuccomba en peu de jours.

Auſſi-tôt après la perte de cette Ville, Turenne quitta le Hainaut, paſſa l'Eſcaut & alla établir en Artois le théâtre de la guerre. Son armée entièrement rétablie égaloit alors en nombre celle des Eſpagnols. Turenne s'étoit vanté pluſieurs fois que ſi l'ennemi marchoit à lui pour le combattre, il lui épargneroit la moitié du chemin. Il n'en fallut peut-être pas davantage pour engager Condé à tenter le haſard d'une bataille. Il vint camper à Fampon, à une lieue de l'armée françoiſe. Déja il avoit fait ſes diſpoſitions; il devoit attaquer Turenne, dont la droite étoit appuyée au ruiſſeau de Souché & la gauche à Lens. Le Vicomte, qui par ſa poſition prêtoit le flanc, attendit à peine le commencement de la nuit du 31 Août pour aller prendre le poſte de la Buſſiere. Cette retraite ſi précipitée de la part d'un

Général, qui jusqu'ici avoit fait des démarches si audacieuses, étonna son armée. Condé le suit, passe le défilé de Souché & se poste dans cette même plaine de Lens, où, huit ans auparavant, il avoit remporté une victoire si signalée. Son projet étoit de s'emparer du poste de Houdain, & de couper à l'ennemi les vivres qu'il tiroit d'Arras. Le Vicomte, voyant qu'il alloit être affamé ou réduit à combattre dans un poste désavantageux, prit le parti d'abandonner son camp & de prévenir Condé à Houdain. Il choisit la nuit pour couvrir sa retraite. Ce nouveau mouvement acheva d'effrayer le Soldat. Cependant Turenne n'eût jamais gagné Houdain, si D. Juan eût voulu se prêter à l'activité du Prince. Mais ce Général si lent ne se mit en route qu'avec répugnance: les François étoient déja sur la hauteur, & il se vit obligé de s'arrêter entre la Bussiere & Houdain. 1656. *Ibidem.* *Ibidem.*

L'armée Françoise rempliſſoit toute l'étendue de la hauteur, qui est roide & escarpée. On ne pouvoit

aborder la droite à cauſe d'un grand
1656. nombre de ravins ; mais la gauche n'avoit d'avantage que la poſition des lieux. D'ailleurs le terrein étoit ſi étroit, ſi reſſerré, il y avoit ſi peu d'intervalle entre les deux lignes de l'armée, qu'il eût été impoſſible à Turenne de manœuvrer. Condé, qui connoiſſoit admirablement la ſituation du pays, & qui d'ailleurs voyoit de grandes marques d'étonnement & de frayeur dans les troupes françoiſes, preſſe D. Juan de marcher à l'ennemi, en lui répondant de la victoire. Mais au-lieu d'agir, celui-ci héſite, balance ; il aſſemble le Conſeil de guerre qui dure trois heures. Le temps s'écoule en de vaines conteſtations ; la nuit ſurvient, & Turenne en profite pour retrancher la gauche de ſon armée. Condé ne déſeſpéroit pas encore de la victoire, mais les Eſpagnols refuſèrent de combattre : tout ſe réduiſit à une canonade & à de vives eſcarmouches. Cependant les François qui avoient tant redouté l'ennemi abſent, ſe raſſurèrent en voyant ſon incertitude & ſon inaction.

Ibidem.

L'inſtant de combattre s'étant évanoui, D. Juan propoſa le ſiège de Saint-Guilain, pour achever de chaſſer les François du Hainaut. Condé fut chargé de la retraite qui ne pouvoit être plus périlleuſe. Il s'en acquita avec cette fierté & cette préciſion qui caractériſent toutes ſes actions. Il marcha ſur ſa gauche & s'arrêta dans une petite plaine avec un corps de Cavalerie, juſqu'à ce que les Eſpagnols euſſent fait une longue traite. Turenne, qui étoit ſorti de ſon camp avec quatre eſcadrons ſoutenus de toute ſa Cavalerie de la droite, fut réduit à être le ſpectateur & l'admirateur de la manœuvre du Prince; mais il ne tarda pas à faire oublier cet exploit par un plus beau encore. 1656.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Monglat, t. IV.

Les Eſpagnols n'avoient pas ouvert la tranchée devant S. Guilain, qu'il ſe mit en marche pour ſurprendre & attaquer la Capelle. Cette Place paroiſſoit ſi peu menacée que D. Juan n'y avoit laiſſé qu'une garniſon de cent hommes. Les moyens dont ſe ſervit le Vicomte lui firent

Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t. I.

plus d'honneur encore que le ſuccès.
1656. Un jour de marche eût pu le porter de l'Artois devant la Capelle ; mais il s'agiſſoit de tromper l'ennemi qui ſe ſeroit oppoſé à ſon entrepriſe. Il rentre en France, marche pendant trois jours & trois nuits, & après une courſe de trente lieues arrive devant la Capelle.

Le marquis de Chamilli, l'un de ces braves François qui avoient mieux aimé perdre leurs établiſſements en France que d'abandonner Condé, commandoit dans la Ville. Son fils, jeune encore, & depuis ſi illuſtre par ſes talents militaires, trouva le ſecret de le joindre avec ſoixante chevaux. Un renfort ſi foible ne pouvoit reculer la perte de la Capelle. D. Juan fut d'autant plus étonné de cette entrepriſe imprévue de Turenne, qu'il avoit établi ſes magaſins dans la Place. Il fallut lever le ſiège de Saint-Guilain pour accourir au ſecours d'une Ville que les circonſtances rendoient ſi précieuſe. Mais la fortune ſembloit prendre plaiſir à confondre ſes entrepriſes. Une pluie

continuelle & orageuſe fatigua tellement l'armée, dans ſa marche, qu'elle fut hors d'état de combattre en arrivant. Le lendemain Condé, croyant les troupes rétablies par le repos de la nuit, vouloit les mener à l'aſſaut du camp ennemi; D. Juan ne goûta point le projet. Le Prince propoſa alors de marcher à Péronne où il entretenoit des intelligences. Au-lieu d'agir, les Eſpagnols délibérèrent. Pendant ce temps-là, la Capelle, dont les dehors avoient été emportés, ouvrit ſes portes, & D. Juan ne leva le ſiège de S. Guilain que pour être ſpectateur de la perte d'une place plus forte. 1656. *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

Ainſi ſe termina la campagne, dont la fin couvrit Turenne de gloire. Elle lui valut l'avantage ineſtimable de ne plus partager avec la Ferté le commandement des mêmes armées. Peut-être eût-il fallu, pour rendre les choſes égales entre lui & Condé, que celui-ci eût auſſi diſpoſé ſeul de toutes les forces des Pays-Bas.

Cependant les troupes du Prince manquoient de tout. L'Eſpagne épui-

1656. sée ne pouvoit preſque plus fournir aux ſubſides qu'elle s'étoit engagée de lui payer. Une partie des Pays-Bas, redoutant les excès d'une ſoldateſque réduite à l'indigence, refuſoient de la recevoir en quartier d'hyver. Quatorze mille Payſans bien armés, bien aguerris étoient venus ſe retrancher à Borcklos ſur les bords du Jaar, bien réſolus de défendre l'entrée de leur Pays. Le comte de Boutteville, chargé de conduire quatre mille chevaux dans ces contrées, attendit les ténèbres de la nuit pour attaquer les Payſans qu'il défit entièrement. Cette victoire fut d'autant plus utile à Condé qu'elle lui ſauva un corps de troupes qui eût déſerté s'il n'eût trouvé des ſecours & une ſubſiſtance capables de le rétablir des fatigues de la campagne.

Mémoires de S. Germain.

Mais la joie de ce ſuccès fut troublée par les nouvelles que Condé reçut de France. Le duc d'Orléans, qui juſqu'ici avoit entretenu un commerce ſecret avec lui, qui avoit préféré l'exil & la ſolitude à la Cour, vaincu tout-à-coup par le bruit qui

Mémoires de Monglat, t. IV.

ſe répand que le Roi eſt prêt à marcher à Blois pour s'aſſurer de lui, ou le chaſſer du Royaume, s'humilie & recherche l'amitié de Mazarin. Il en obtint le rétabliſſement de ſes penſions, & de vaines careſſes. Mademoiſelle n'attendoit que cet exemple pour paroître à la Cour, & la Maiſon royale ſe trouva inſenſiblement réunie, à l'exception de Condé & de ſon fils. 1656.

L'Eſpagne éprouvoit de nouveaux malheurs en Italie & en Amérique. Valence, le rempart du Milanès, auſſi mal défendu par Fuenſaldagne que l'avoient été les Pays-Bas, tomba entre les mains des François, & l'Amiral Anglois Blaack prit & coula à fond les galions de l'Amérique auprès de l'île de Téneriffe. Ces ſuccès reſſerrèrent les liens de l'alliance entre la France & l'Angleterre. Cromwel couvrit la mer de ſes vaiſſeaux, & il promit au Roi un ſecours de ſix mille Anglois, vieux fanatiques, engraiſſés du ſang de leurs concitoyens, deſtructeurs farouches de la Religion, du Trône & des

Loix de leur Patrie, pour lui aider
1656. à prendre Dunkerque & Mardick qui devoient lui être remis entre les mains.

Pendant que l'heureux uſurpateur rempliſſoit l'Europe du bruit de ſon nom, ſa haine implacable pourſuivoit les enfants du Roi infortuné qu'il avoit fait périr ſur l'échafaud. Les trois Stuarts cherchèrent un aſyle dans les Pays-Bas. Ils y furent reçus avec la froideur, l'indifférence & le mépris que l'indigence & l'adverſité inſpirent au vulgaire des hommes. A peine remarquoit-on à Bruxelles l'exiſtence d'un Roi privé de trois Couronnes, & de ſes deux Frères. Condé, ſenſiblement touché, eſſaya de les conſoler en leur rendant de plus grands reſpects qu'il n'eût peut-être fait dans l'éclat de leur ancienne fortune. Il croyoit que c'étoit à lui de réparer les outrages du ſort, & de faire voir à toutes les Nations qu'il reſte aux Rois détrônés une majeſté ſainte, un caractère ſacré qu'il n'eſt point au pouvoir de la fortune de leur ôter. L'exemple de

Manuſcrits pour ſervir à l'hiſtoire de Louis de Bourbon, Prince de Condé.

de Condé influa. Charles II reçut enfin tous les honneurs dûs au rang suprême. Il attacha sa destinée à celle de Philippe IV, & lui fournit quelques troupes d'Irlandois fidèles, à la tête desquels les ducs d'Yorck & de Gloceſtre combattirent pour la querelle de l'Espagne. 1656.

Condé croyoit qu'il n'y avoit que des prodiges d'activité, de valeur & de vigilance capables de sauver les Pays-Bas, menacés par des ennemis si nombreux & si puissants. Il enflamme D. Juan & l'entraîne en campagne sur ses pas dès le commencement de Mars. Il investit Saint-Guilain, & le jour même de l'ouverture de la tranchée il en fit attaquer les dehors avec tant de vigueur, qu'il les emporta. Schomberg, qui défendoit la Place, se hâta de capituler; mais ce fut à cet unique exploit que D. Juan borna ses efforts. Il renvoya son armée en quartiers d'hyver, bien réſolu de ne l'en faire sortir qu'au mois de Juin. 1657. *Mémoires du Vicomte de Turenne.*

Cependant deux armées françoises étoient aux portes des Pays-Bas.

Turenne commandoit la première
1657. qui montoit à vingt-cinq mille hommes, il s'avançoit vers la Flandre maritime, & la Ferté entroit dans le duché de Luxembourg, ſuivi de quinze mille combattants. D. Juan ne penſoit qu'à rendre la côte de la mer reſpectable. Il dégarnit toutes les autres places de ſon Gouvernement pour fortifier celles de Dunkerque, de Gravelines, d'Ypres, d'Oſtende & de Nieuport. Sa foibleſſe étoit ſi grande qu'il ne laiſſa dans Cambrai, cette Ville ſi importante, que trois compagnies de Mortes-payes.

Ibidem. Auſſi-tôt Turenne forme le projet de ſurprendre & d'emporter Cambrai. Mazarin, qui depuis long-temps ſouhaitoit de joindre à ſes titres ceux d'Archevêque & de Prince de Cambrai, l'encourage dans ſa réſolution. Il marche lui-même avec le Roi vers Montreuil, comme s'il n'eût eu d'autre vues que celles d'étendre les conquêtes de Sa Majeſté vers la mer. Mais tout-à-coup Turenne franchit l'Eſcaut, marche jour & nuit avec ſa Cavalerie & inveſtit Cam-

brai. Son Infanterie arriva deux jours après. Des meſures priſes avec tant de prudence & de dextérité ſembloient répondre du ſuccès. Il ne devoit pas lui en coûter quatre jours pour réduire une Ville qu'il avoit ſurpriſe ſans garniſon & ſans magaſins. 1657.

La fortune de ſon Rival l'emporta. Condé faiſoit la revue de ſa Cavalerie auprès de Mons. Il rencontre le Courier du Gouverneur de Cambrai qui alloit informer D. Juan de l'arrivée imprévue des François. Sur-le-champ le Prince, ne conſultant que ſon courage, ſe met en route, ſuivi de trois mille chevaux & arrive à Valenciennes. Là il fait part aux Officiers généraux qui l'accompagnoient de la nouvelle du ſiège de Cambrai & de la réſolution qu'il avoit priſe de ſecourir la Place. Il part de Valenciennes à onze heures du ſoir, ſans équipages & ſans artillerie. Les obſtacles qu'il prévoyoit paroiſſoient inſurmontables. Il falloit éviter l'armée de la Ferté qui couvroit le ſiège, ou bien ſe faire jour au milieu

d'elle & forcer les lignes de Turenne.

1657. Un guide que Condé prit l'égara & le conduiſit dans une forêt ſombre, épaiſſe & preſque impratiquable. On fut obligé de deſcendre de cheval & de traverſer des ſentiers remplis de ronces & d'épines. L'erreur du guide fut utile. Malgré le ſecret de cette marche étonnante, Turenne en avoit été averti. Il s'étoit porté avec toute ſa Cavalerie ſur une avenue où le Prince devoit paſſer ſelon tous les principes de la guerre. Le Prince, après des travaux incroyables, ſe trouva, ſur les deux heures du matin, dans une plaine aſſez large pour contenir ſes eſcadrons. Il les range en bataille ſur trois lignes, donne le commandement de la première à Boutteville, ſe met à la tête de la ſeconde, & confie la troiſième au comte de Marſin.

Mémoires de Monglat ; d'York ; de Turenne ; de Buſſi-Rabutin, &c.

Il avançoit au milieu des ténèbres avec autant d'ordre que de ſilence. Bientôt il rencontre les régiments de Clérembaut & de Mazarin. Au cri de *Qui vive*, le Prince, ſans rien répondre, détache un eſcadron &

lui ordonne de charger. Il ne doutoit point que le bruit du combat n'attirât de ce côté-là toutes les forces de l'ennemi, & que cependant il ne pût pénétrer jusque dans Cambrai, au milieu des lignes de Turenne, affoiblies & dégarnies. La fortune, d'accord avec la prévoyance, répondit à ses vœux. En effet, après s'être débarrassé avec autant de valeur que de présence d'esprit d'un Capitaine du régiment de Clérembaut qui pensa le prendre ou le tuer sans le connoître, il força les lignes ennemies & parvint aux barrières de la Ville. Le Gouverneur s'attendoit si peu à un secours si extraordinaire, qu'il refusa longtemps de les ouvrir, craignant que ce ne fût un piège de Turenne pour le surprendre. Enfin, après s'être bien assuré que c'étoit Condé lui-même qui avoit ainsi hasardé sa liberté & sa vie pour le sauver, il le reçut à genoux avec les Habitants. Peu après, la ville de Cambrai, voulant immortaliser le souvenir de cette grande action, fit

1657. *Ibidem.*

frapper une Médaille d'or avec cette
1657. inſcription latine : *Virgini ſacrum & Condæo Liberatori : En l'honneur de la Vierge & de Condé notre Libérateur.*

Le bruit de l'artillerie, le ſon de toutes les cloches & les acclamations qui s'élevoient de tous les quartiers de la Ville, apprirent moins à Turenne un événement ſi ſurprenant, que l'aſpect de Condé & de trois mille chevaux rangés en bataille ſur les contreſcarpes. Ce Général céda à la néceſſité ; il ne s'obſtina point à prendre une Place devenue invincible depuis qu'elle avoit le Prince pour défenſeur. Il ſe retira déſeſpéré de la gloire que ſon Rival venoit d'acquérir à ſes dépens. Sa marche de la Capelle, ſi juſtement admirée, étoit effacée par une plus belle, & il avoit la douleur de renoncer à une conquête qu'il tenoit déja, pour ainſi dire, entre les mains. En effet, le comte de Salazar devoit abandonner la Ville pour ſe retirer dans la Citadelle, le jour même que Condé y entra.

Memoires de Buſſi-Rabutin, t. I.

Les Eſpagnols, qui n'avoient recours au Prince que lorſqu'il n'y avoit plus rien à eſpérer, lui avoient écrit pour le prier, non-ſeulement de ſauver Cambrai, mais encore tous les Pays-Bas menacés d'une invaſion. Condé ne reçut la lettre qu'après avoir rendu le ſervice qu'ils n'oſoient eſpérer. Il ſe rendit à l'armée de D. Juan, dont les forces réunies ne montoient qu'à dix-huit mille hommes. 1657.

Turenne de ſon côté, reçut le ſecours de ſix mille Anglois, qui lui avoit été promis. Mais malgré la ſupériorité de ſon armée il n'oſa fixer le théâtre de la guerre dans la Flandre maritime, dont les Places étoient abondamment munies de troupes & de magaſins. Il jeta les yeux ſur le duché de Luxembourg.

Le maréchal de la Ferté, fortifié d'un corps de quatre mille hommes d'Infanterie que Turenne lui envoya, ſe préſente devant Mont-Médi, réputé la clef du Luxembourg. La foibleſſe des Eſpagnols ne leur avoit pas permis de jeter plus de quatre

cents hommes dans la Place. Un
1657. Régiment qui entreprit de pénétrer à travers les lignes de la Ferté, fut taillé en pièces. Turenne étoit accouru sur les bords de la Meuse pour couvrir le siège ; & le Roi à Sedan, d'où il encourageoit ses troupes.

Mémoires pour servir à l'Histoire du prince de Condé.

Mais Condé formoit un projet plus décisif : il vouloit prendre Calais. Il est constant que la conquête de cette Ville, dans un temps où la France & l'Angleterre unissoient leurs forces pour s'emparer de Dunkerque, l'eût couvert de gloire. Il feignit d'abord de ne penser qu'au secours de Mont-Médi. Il part des environs de Mons & gagne la Meuse. Turenne le côtoyoit de près. Mais tout-à-coup le Prince disparoît avec sa Cavalerie ; il traverse le Hainaut, la Flandre, l'Artois, & arrive en quatre jours de marche à une lieue de Calais, dont la garnison venoit d'être affoiblie par un détachement qui s'étoit rendu à Ardres.

C'étoit le prince de Ligne qui avoit tout préparé à Gravelines

pour le ſuccès de l'entrepriſe. La gloire de l'exécution lui fut réſervée. 1657.
Il part au commencement de la nuit du 30 Juillet avec quatre mille hommes, il avoit ordre d'arriver aux portes de Calais à l'inſtant même que le reflux de la mer le mettroit à portée d'entrer dans la Baſſe-ville. La perte de deux heures fit échouer un projet ſi bien combiné. Il ſurprit d'abord & enleva la garde établie au Pont-Thierri. Il ſe rendit maître de la Baſſe-ville, qui n'eſt ſéparée de la haute que par un quai; mais en attaquant la paliſſade de la contreſcarpe, il éprouva une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas. Le comte de Charots, Gouverneur de la Ville, combattoit en perſonne dans ce poſte avec les principaux Habitants & la garniſon. Le ſuccès étoit indécis lorſque les vagues de la mer, qui déja s'élevoient & battoient les murs de la Ville, obligèrent les aſſaillants de ſe retirer & d'abandonner les inſtruments qui devoient faciliter la victoire. *Mémoires du duc d'York.*

Le malheureux ſuccès de l'entre-

prise n'étonna pas Condé. Ce Prince,
1657. qui n'étoit jamais las de s'essayer avec la fortune, proposa aux Espagnols de passer la Somme, & de pénétrer jusqu'à Paris, tandis qu'ils avoient encore trois jours d'avance sur Turenne. Il prétendoit, non-seulement effrayer le Royaume dégarni de troupes, par une invasion si soudaine, si imprévue, mais exciter de nouvelles révolutions. Le Roi d'Angleterre, qui servoit dans cette armée en qualité de Volontaire, & le duc d'York appuyèrent un sentiment si hardi. La grandeur de l'entreprise étonna D. Juan. Il délibéra, & donna le temps à Turenne d'accourir & de couvrir les principales Places du Royaume. Les exploits des Espagnols se réduisirent à des ravages terribles dans le Santerre; ils regagnèrent ensuite les bords de la Meuse pour tâcher de secourir Mont-Médi, dont la défense savante & héroïque tenoit toute l'Europe en admiration.

Mémoires de Condé.

Mazarin s'étoit cru obligé de conduire le Roi à ce siège fameux pour

ſoutenir le courage des aſſiégeants qui commençoient à ſe rebuter de tant d'attaques auſſi ſanglantes qu'infructueuſes. La préſence du jeune Monarque applanit tous les obſtacles ; le Gouverneur de la Ville fut tué ſur la bréche ; le Maire, qui lui ſuccéda, eut le même ſort. Les aſſiégés, réduits à deux cents hommes, ſe voyant menacés d'un nouvel aſſaut, envoyèrent des Députés au camp pour obtenir une capitulation digne de leur courage : on la leur refuſa. Ce fut alors que ces braves gens, changeant de langage & prenant celui de la fierté, s'adreſſèrent au Roi & lui dirent, qu'ils s'étoient en quelque ſorte conſolés de leur diſgrace par l'éclat de leur Vainqueur ; mais que, puiſqu'on ne vouloit pas accorder à des hommes pleins d'honneur des conditions convenables, ils alloient rentrer dans la Ville, & s'enſevelir ſous ſes débris. Mazarin, effrayé de cette réſolution, envoya après eux le maréchal de la Ferté, avec un ordre ſecret de les ſatisfaire. La garniſon ſortit

1657.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 249.

de Mont-Médi, après s'être défendue
1657. pendant quarante-ſix jours de tranchée ouverte.

Après cette conquête, la Ferté remit la conduite de ſon armée à Turenne. Le Vicomte, dépoſitaire de toutes les forces du Roi, gagna l'Artois & mit le ſiège devant Saint-Venant.

Cette Ville, ſituée ſur la Lys, n'avoit qu'une garniſon de trois cents hommes. La marche de Turenne, qui avoit fait vingt-cinq lieues en trois jours, ne lui avoit pas permis de traîner après ſoi ſon artillerie & ſes équipages. Condé preſſe D. Juan de marcher au ſecours de S. Venant avant que l'ennemi ait reçu ſon canon & fortifié ſes lignes; mais les inſtances les plus vives n'ébranlèrent point le Général Eſpagnol. Il ne décampa que deux jours après pour ſe rendre à Calonne ſur la Lys. Ce fut là qu'il apprit que l'ennemi avoit mis ſon camp en ſûreté. Il y avoit encore un moyen de ſauver S. Venant; c'étoit d'intercepter les convois, ſans le ſecours deſquels

Hiſtoire du vicomte de Turenne, par Ramſai.

il étoit impoſſible aux François de pourſuivre le ſiège. 1657.

Il en étoit parti un de Béthune, compoſé de cinq cents chariots, & eſcorté ſeulement de trois eſcadrons. Nouvelles inſtances du Prince pour engager D. Juan à décamper de Calonne à la pointe du jour. D. Juan préféroit le repos à la gloire; il ne ſe mit en marche qu'à midi. Malgré la perte d'un temps ſi précieux, le duc d'York, qui conduiſoit une colonne d'Infanterie, découvre ſur les quatre heures du ſoir le convoi. Il court au prince de Lignes qui commandoit cinq eſcadrons & l'exhorte à fondre ſur l'ennemi. *Je m'en donnerai bien de garde*, lui répondit celui-ci, *il iroit de ma tête ſi j'oſois engager une action ſans en avoir reçu l'ordre de D. Juan.* On envoie à D. Juan & à Caracene. L'un & l'autre, étendus dans leur caroſſe, goûtoient tranquillement les douceurs de la ſieſte. Ils étoient environnés d'une nombreuſe troupe de domeſtiques, qui n'étoient occupés qu'à éloigner de leurs Maîtres le bruit & les impor-

Mémoires du duc d'York.

tuns. Aucun d'eux ne voulut pren-
1657. ſur ſoi de les réveiller. Le convoi paſſa, & les deux Généraux n'en témoignèrent pas le plus léger regret. Confondu de tant de molleſſe & de négligence, le duc d'York en témoigna ſon étonnement au prince de Condé. *Ah! vous ne connoiſſez pas les Eſpagnols*, lui répondit-il, *pour voir des fautes à la guerre, c'eſt avec eux qu'il faut la faire.* On ne remarque ces petits traits que pour donner quelque idée de tout ce que Condé eut à ſouffrir auprès de ſes Alliés.

Cependant Turenne attendoit le tréſor, les équipages de ſon armée & un convoi immenſe. Il en avoit
Ibidem. confié la conduite à Ciron, Lieutenant-Général, qui commandoit un camp volant de huit régiments de Cavalerie & de deux mille hommes d'Infanterie. Le Vicomte ne lui avoit rien tant recommandé que d'éviter le comte de Boutteville que Condé avoit détaché avec quinze cents chevaux.

Boutteville, guidé par les conſeils de Condé, après avoir long-temps

& inutilement voltigé autour de Ciron, feint de se retirer. L'ennemi se met en route & gagne Lilers, qui n'est qu'à une lieue de S. Venant. Déja la tête du convoi entroit dans les lignes françoises : Ciron, croyant n'avoir plus rien à craindre, étoit venu lui-même rendre compte à Turenne du succès de ses soins. Mais son récit n'étoit pas encore terminé que son corps de troupes étoit attaqué, battu, dispersé par ce même Boutteville qu'il croyoit bien loin. Turenne, averti du désastre par les cris des fuyards, vole avec l'armée au secours des siens ; mais le trésor étoit enlevé, les équipages pillés & brûlés. Boutteville, presque enveloppé par une armée entière, manœuvra avec tant d'audace & de rapidité, qu'il se retira sans perdre un seul homme. Cette action si belle excita l'admiration de Turenne. Il avoue lui-même dans ses Mémoires que la perte fut immense.

1657.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Turenne.

Elle l'eût réduit à lever honteusement le siège, sans les ressources qu'il trouva dans sa grandeur d'ame

& ſon déſintéreſſement. Il fit couper
1657. ſa vaiſſelle d'argent & celle de tous les Officiers Généraux, & la diſtribua aux Soldats qui manquoient de tout. Ce ſecours paternel leur fit oublier les incommodités ſans nombre auxquelles ils étoient en proie. Tant de zèle & de courage fit juger à Condé que S. Venant étoit perdu. Il preſſa D. Juan de ſe dédommager de cette perte par la conquête d'Ardres. A peine arrivé devant la Place, le Prince va la reconnoître & ſe prépare à l'emporter d'emblée. Ses diſpoſitions lui aſſuroient la victoire. La garniſon, compoſée de trois cents hommes, ne pouvoit défendre tous les poſtes. Mais D. Juan refuſa de concourir à l'activité du Prince; il voulut entreprendre le ſiège dans les formes, & il en coûta deux jours pour tracer une ligne de circonvallation que les circonſtances rendoient inutile. L'ardent Condé ſe déſeſpéroit de tant de précautions timides & ſuperflues. On attaqua enfin la Place & on en emporta tous les dehors. Mais l'armée de

Mémoires du duc d'York.

Turenne, maîtresse de S. Venant commençoit à paroître, & D. Juan aima mieux renoncer à une conquête certaine, que d'être forcé de livrer une bataille d'où dépendoit la destinée des Pays-Bas. Il alla chercher un asyle derrière les rivières d'Aa & de la Colme. Peu après il se refugia sous le canon de Dunkerque, abandonnant malgré Condé la campagne à l'ennemi. Turenne profita des vaines alarmes des Espagnols pour prendre la Mothe-aux-bois qu'il fit raser. Il marcha ensuite vers la Colme & attaqua Mardick. Cette Place, moins florissante qu'en 1646, ne fit que très peu de résistance : il la remit aux Anglois. Ce présent leur fut funeste ; il leur coûta deux mille hommes qui furent emportés en peu de temps par la malignité & la corruption de l'air. 1657.

Les fautes & les revers des Espagnols, la mort du duc de Bourbon second fils de Condé, la défection d'un ami, de Marsin qui l'abandonna pour s'attacher au Roi d'Angleterre, tant d'efforts devenus inutiles par 1658.

Mémoires pour servir à l'histoire du prince de Condé.

l'imprudence de ſes Alliés, & plus
1658. encore peut-être le regret de porter ſi long-temps les armes contre ſa Patrie, minoient & conſumoient peu-à-peu la jeuneſſe floriſſante de ce Prince. Il tomba dangeureuſement malade au commencement de cette année à Bruxelles. A cette triſte nouvelle, l'alarme & la douleur ſe répandirent dans les Pays-Bas. En France on ne put s'empêcher de faire éclater le vif intérêt qu'on prenoit à la deſtinée d'un grand homme, plus malheureux que coupable. Ce ſentiment ne doit point étonner. Le Prince n'avoit rien épargné dans tout le cours de la guerre pour faire voir au Roi & à la Nation que ce n'étoit que la défiance qui l'avoit écarté ſi loin de ſon devoir. Ses efforts mêmes en faveur de l'Eſpagne n'avoient jamais eu d'autre objet qu'une paix ſolide, ſous les auſpices de laquelle il pût recouvrer ſa Patrie, ſa ſûreté & ſon repos. En un mot, il n'avoit jamais cru les liens ſacrés qui l'attachoient à la France diſſous & rompus. On doit auſſi

avouer à la gloire d'Anne d'Autriche, qu'elle ne vit plus dans le Prince malade que le Vainqueur de Rocroi. Elle ſe hâta de lui envoyer le Médecin Guenaut, en qui il avoit une confiance particulière. Mazarin ne témoigna pas moins de zèle & d'empreſſement. Il vouloit ſans doute faire voir à Condé que les nuages formés par l'envie, l'ambition & la cupidité de quelques particuliers avoient eu plus de part à leurs diſſenſions funeſtes, que la haine & l'animoſité. Condé, après avoir langui quelque temps entre la vie & la mort, ſe rétablit peu-à-peu. Sa convaleſcence fut célébrée avec tranſport dans les Pays-Bas, & la France entière félicita la ducheſſe de Longueville de le voir échappé d'un ſi grand danger.

1658.

Mémoires de Madame de Motteville, t. V, p. 259.

Cependant tout ſe préparoit à l'ouverture de la campagne, la vingt-quatrieme depuis le commencement de cette guerre auſſi longue, auſſi opiniâtre & auſſi mémorable que celles dont Rome & Carthage étonnèrent autrefois notre hémiſphère. L'Eſ-

pagne étoit preſque ſans reſſources.
1658. La France commençoit à ſuccomber elle-même ſous le poids d'un fléau ſi rédoutable. On voyoit éclore dans preſque toutes les Provinces des ſemences de révoltes, dans leſquelles on ſoupçonnoit les premieres têtes de l'Etat de tremper. On demandoit la convocation des Etats Généraux, la réforme des abus, le retour de la paix & le rappel de Condé. En un mot, les affaires étoient dans une eſpèce de criſe, & le Royaume menacé de grandes révolutions. Pour comble d'inquiétude, Cromwel exigeoit de la Cour qu'elle aſſiégeât Dunkerque ; il menaçoit ſur un réfus de tourner ſes armes contre la France & de lui enlever Calais avec le ſecours des Eſpagnols. C'étoit ainſi que cet Uſurpateur, ſe prévalant des circonſtances, faiſoit la guerre à la ſeconde Monarchie de l'Europe, & bravoit la première. Son autorité étoit pleine de vigueur & d'énergie, & ſes forces floriſſantes, pendant que celles de ſes voiſins étoient uſées & conſumées par tant de travaux & d'efforts.

Mémoires de Monglat, t. IV.

Mazarin eut beſoin de toute ſa ſoupleſſe & de ſa dextérité pour ménager un Allié ſi ſuſpect & ſi redoutable. Il remuoit en même temps de puiſſants reſſorts en Allemagne, pour priver le jeune Léopold de la Couronne impériale, ou au-moins pour obtenir qu'il ne pût ſecourir l'Eſpagne, ni comme Chef de l'Empire, ni comme Archiduc d'Autriche. Peu après il frappa un coup qui n'eût pas été moins déciſif s'il eût été couronné du ſuccès. Il fit preſſentir Condé ſur ſon accommodement particulier. Tout ce qui s'étoit paſſé pendant la maladie du Prince, avoit calmé & adouci ſon reſſentiment. La négociation fut pouſſée très-loin : on convint de tous les articles, & cependant le traité échoua. La défiance d'un côté & la crainte de l'autre, furent ſans doute les ſeuls obſtacles qui les arrêtèrent. Condé ne devoit rentrer dans le Royaume que ſous la protection de la paix générale. 1658.

Mémoires manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

La Ville d'Heſdin, alors l'une des plus importantes de la Frontière,

échappoit à la France. Un Major
1658. de la Ville, appellé Fargues, me-
nacé de perdre ſon emploi, trouva
Mémoires de Turenne & de Monglat. le moyen de gagner la garniſon & de ſe rendre maître de la Place. Il avoit beſoin d'un appui pour ne pas ſuccomber dans une entrepriſe ſi téméraire : il embraſſa le parti de Condé. En même-temps le maréchal d'Hocquincourt ménageoit au Prince une faction puiſſante en Picardie & en Normandie. Une partie de ces deux Provinces n'attendoit que ſes ordres pour ſe ſoulever. Pour comble de malheur, le maréchal d'Aumont avoit été défait & pris en voulant ſurprendre Oſtende. Des commencements de campagne ſi malheureux étonnoient les Peuples. Sans doute que la fortune avoit réſolu de balancer les ſuccès & les revers juſqu'à l'événement glorieux qui devoit décider la querelle en faveur de la France.

Cependant il s'agiſſoit de prendre Dunkerque ou de perdre l'alliance de l'Angleterre ; mais cette entrepriſe ſouffroit des difficultés preſque

insurmontables. Comment assiéger cette Ville située au milieu du pays ennemi, sans avoir réduit auparavant Bergues, Furnes & Gravelines. Mais si l'ennemi, aussi heureux qu'à Valenciennes, vient à forcer les lignes, il faut donc se résoudre à la perte de l'armée entière qui, n'ayant point de retraite, tombera au pouvoir du Vainqueur. D'ailleurs si l'on forme le siège au Printemps, la Cavalerie ne pourra subsister faute de fourage : si l'on attend plus tard, l'ennemi aura le temps de rassembler ses forces & de couvrir la Place. Le Conseil de France ne savoit à quoi se résoudre. Cromwel presse, menace, tonne ; & on ne peut plus reculer sans honte & sans péril. Turenne enfin eut ordre de marcher : c'étoit à son génie d'applanir les chemins de la victoire.

1658. *Relation du siège de Dunkerque, par la Mesnardiere.*

Ce Général prit d'abord la route d'Hesdin, comme s'il eût entrepris d'en former le siège. D. Juan, trompé par de fausses démonstrations, envoya un corps de troupes camper sous les murs de la Ville menacée,

dont la garniſon rempliſſoit preſque
1658. toute la Picardie d'épouvante & de ravages. En même temps il diſperſa le reſte de ſes forces dans les places de l'Artois & de la Flandre, comme s'il n'eût eu rien à craindre pour celles qui ſont ſituées ſur la mer.

Manuſcrits de Condé. Condé entreprit envain de lui ouvrir les yeux. Il lui repréſenta que Cromwel ne s'étoit ligué avec la France que pour arracher Dunkerque à l'Eſpagne ; que tous les efforts des deux Nations ſe concentreroient ſur cette Place. Le marquis de Leyde, Gouverneur de Dunkerque, où il n'y avoit qu'une garniſon & des magaſins médiocres, ſe joignit envain à Condé, il ne put rien obtenir. D. Juan n'attribuoit la perte de Mont-Médi & de Saint-Venant qu'aux ſoins ſuperflus qu'il avoit pris la campagne dernière de jeter toutes ſes forces dans les places maritimes.

Cependant Turenne, après avoir menacé Heſdin, ſe portoit ſur la Lys, plutôt pour montrer aux Anglois qu'il ne tenoit pas à la France d'exécuter ſes promeſſes, que dans l'eſpérance de

de pénétrer ſur la côte de la mer. Mais quelles furent ſa joie & ſa ſurpriſe lorſqu'il apprit que les Eſpagnols n'avoient laiſſé dans Dunkerque qu'une foible garniſon, & qu'ils n'avoient pas encore achevé de conſtruire deux forts ſur le canal de Bergues, capables ſeuls de l'arrêter. Il force ſa marche, précédé par le chevalier de Créqui qui prit un régiment Irlandois dans Caſſel. Les Eſpagnols effrayés abandonnent les deux forts & d'autres poſtes. Turenne n'eût à ſurmonter dans ſa route que les obſtacles de la nature & la fatigue. Il avance à travers des chemins rompus par des pluies continuelles, des ſentiers & des marais où l'ennemi pouvoit à chaque pas le combattre avec ſuccès. Enfin il parvint devant Dunkerque après avoir repouſſé un régiment Eſpagnol qui vouloit ſe jeter dans la Place. Le lendemain il reçût un renfort de ſix mille Anglois, & un plus grand nombre de François qui lui formèrent une armée d'environ vingt-deux mille combattants.

1658.

Relation du ſiège de Dunkerque, par la Meſnardière.

1658. En même temps la flotte d'Angleterre, forte de vingt vaiſſeaux de guerre & d'un plus grand nombre de frégates, parut devant le port de Dunkerque & le bloqua.

Mémoires de Turenne.

Le premier ſoin de Turenne fut de tracer des lignes au milieu d'un terrein ſabloneux & ingrat. Le Roi vint encourager les troupes par ſa préſence. Dans le court eſpace de temps qu'il ſéjourna au camp, il donna aux François & aux Anglois la plus haute idée de ſon ame. Le trait ſuivant, peu connu, mérite de l'être. Il paſſoit à cheval dans le camp, peu accompagné. Il apperçut un ſoldat françois qui ſe débattoit au milieu d'une troupe d'Anglois yvres. Auſſi-tôt le Roi, ſaiſi d'une généreuſe pitié, vole au ſecours de ſon ſujet & le prend par le collet pour l'arracher à la cruauté des inſulaires qui vouloient le tuer. Ceux-ci diſputent leur victime au Monarque qu'ils ne connoiſſoient pas : pluſieurs compaſſoient déja leurs méches ſur le mouſquet pour le faire repentir de ſon zèle. Un

Relation du ſiège de Dunkerque, par la Meſnardiere.

autre, plus emporté, tire l'épée & la poſe ſur le ſein de Sa Majeſté. Le comte de Noailles, Capitaine des Gardes, frémiſſant d'indignation, de crainte & de fureur, alloit tuer l'inſolent d'un coup de piſtolet. Le Roi lui défend de tirer & rabat l'épée de l'Anglois avec autant de ſang froid que de bonheur & d'adreſſe. Au même inſtant arrive un Officier de cette nation; il mit ces malheureux en fuite, en leur criant de toutes ſes forces dans ſa langue que c'étoit le Roi de France. 1658.

Dunkerque étoit exactement inveſti, que D. Juan ignoroit encore cette nouvelle. En voyant approcher les François, il avoit cru qu'ils alloient attaquer Saint-Omer, & il en avoit renforcé la garniſon. Cependant il s'agiſſoit de ſauver une Ville dont le ſalut le touchoit plus que celui d'une Province entière. La précipitation, l'étonnement ſuccédèrent à la lenteur & à la confiance. Il ſe mit en marche avec ſa Cavalerie & une partie de ſon Infanterie, ſans attendre ſon artillerie & ſes bagages, & *Ibidem.* *Mémoires du duc d'York.*

arriva à Furnes le 12 de Juin. Auſſi-
1658. tôt Condé, D. Juan d'Autriche, les ducs d'York & de Gloceſtre, Hocquincourt que ſa malheureuſe deſtinée avoit amené à l'armée, Caracene, D. Eſtevau de Gamare, le prince de Ligne & Boutteville s'avancent avec quarante eſcadrons pour aller reconnoître les lignes des aſſiégeants. On s'arrête à Zudcotte. Le duc d'York & Caracene ſont détachés avec deux eſcadrons pour examiner la partie du camp des François qui s'étendoit le long de la mer. Pendant ce temps-là Boutteville marchoit avec deux eſcadrons de Cravates au milieu du chemin qui eſt entre les dunes
Ibidem. & la prairie; il ſurprit & enleva la petite garde de l'ennemi; il tomba enſuite ſur la grande, compoſée du régiment de Soiſſons, & la mit en déroute; il pénétra juſqu'aux lignes qu'il reconnût à ſon aiſe. Boutteville, ſatisfait de tant de ſuccès, venoit en rendre compte à Condé, à qui il amenoit des priſonniers. Il rencontre Hocquincourt. Celui-ci, auſſi jaloux de ſe ſignaler que s'il n'eût commencé qu'à porter les ar-

mes, preſſe Boutteville de retourner aux lignes ennemies. Le comte lui repréſente qu'il a répandu l'alarme dans le camp des François ; il lui fait voir les chevaux de ſes eſcadrons fatigués, épuiſés, hors d'haleine ; enfin il lui prédit qu'il ne peut rebrouſſer chemin ſans s'expoſer à être pris ou tué. Hocquincourt fait de nouvelles inſtances, & Boutteville cède en frémiſſant. Ils avancent ; le Maréchal avec cette ardeur emportée dont il avoit donné tant de preuves pendant ſa vie, Boutteville avec cette prudence qui caractériſe la vraie valeur. Arrivés au bord du foſſé, quelques-uns des leurs le franchiſſent : mais à l'inſtant une Compagnie Suiſſe, embuſquée derrière une petite Dune, fait une décharge, & le Maréchal reçoit une bleſſure mortelle. Pendant ce temps-là, Condé, D. Juan & le duc d'York accouroient, ſoit par une vaine émulation de courage, ſoit plutôt pour rappeller le Maréchal. Ils le trouvèrent mourant : eux-mêmes étoient expoſés au danger le plus

1658.

Ibidem.

effrayant. Un corps de Cavalerie
1658. ennemie étoit ſorti du camp à la faveur des Dunes, ſans être apperçu, & il s'étoit ſaiſi d'une éminence, d'où il alloit couper les Généraux du gros de leur eſcorte & les envelopper.

Le duc d'York & Boutteville ſe chargerent de la retraite qui ne pouvoit être plus périlleuſe. Ils firent volte-face, & préſenterent un front intrépide à l'ennemi, pour donner le temps à Condé & à D. Juan de ſe ſauver & d'emporter le malheureux Hocquincourt. Leur réſolution étonna les François, qui au-lieu de combattre, héſitent & délibèrent. Cependant Caracene paroît avec des eſcadrons frais, & ſa préſence oblige l'ennemi à ſe renfermer dans ſes lignes. On arriva à Zudcotte, où Hocquincourt expira entre les bras de Condé avec des regrets & des remords bien capables d'expier ſa faute, ſi quelque choſe pouvoit expier la défection d'un ſujet envers ſon Roi. Condé donna des larmes à un ſpectacle d'autant

plus touchant, qu'il lui rappelloit ſes propres écarts. 1658.

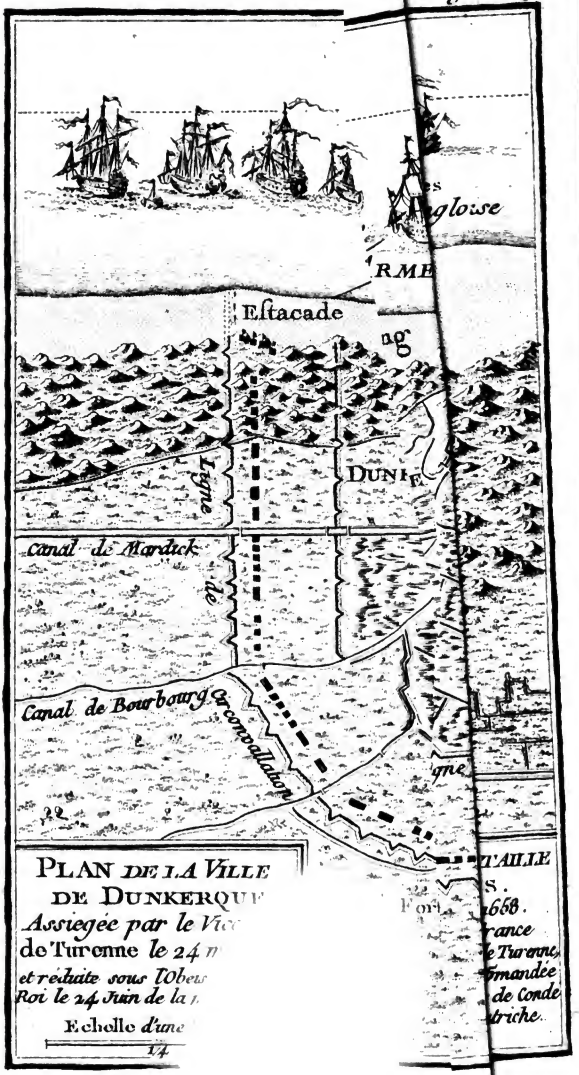
La mort imprévue & déplorable du Maréchal répandit la triſteſſe, la défiance & le découragement dans l'armée. Le Soldat la regardoit comme un préſage ſiniſtre ; mais c'étoit la conduite imprudente & téméraire de D. Juan qu'il falloit regarder comme le ſeul préſage funeſte.

D. Juan avoit convoqué un grand Conſeil, pour délibérer ſur les moyens de ſauver Dunkerque. Condé dit qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre ; c'étoit de camper entre les canaux de Furnes & de Hundſcotte ; d'attendre dans ce poſte, où il ſeroit impoſſible à Turenne de les attaquer, leur artillerie & le reſte de leurs forces ; & cependant de harceler l'ennemi & de lui couper les fourages, dont la diſette feroit périr la Cavalerie en peu de jours. D. Juan ouvrit un autre avis : il propoſa d'avancer entre les Dunes le plus près qu'il ſeroit poſſible des lignes Françoiſes. Condé repréſenta à D. Juan qu'il ne ſeroit pas plutôt

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé.

engagé au milieu de ces montagnes
1658. de ſable, que l'ennemi ſortiroit de
Gallerie de Chantilli. ſon camp pour le combattre. *Ils auront*, continue-t-il, *de grands avantages ſur vous. Le poſte que vous voulez occuper n'eſt favorable qu'à l'Infanterie ; celle des François eſt plus nombreuſe & plus aguerrie. Et moi*, reprit fiérement D. Juan, *je ſuis perſuadé qu'ils n'oſeront ſeulement regarder l'armée de S. M. C.* Il cita l'événement de Valenciennes. *Ah!* répliqua Condé en ſoupirant, *vous ne connoiſſez pas M. de Turenne: Jamais Général n'a ſu ſi bien ſe prévaloir des conjonctures, & on ne fait pas impunément des fautes devant un ſi grand homme.* D. Juan ne répliqua rien, mais il ordonna la marche, & vint ſe poſter entre le canal de Furnes, & la mer, au milieu de ces Dunes, où il étoit impoſſible à la Cavalerie de s'étendre & de manœuvrer.

Le lendemain Condé, qui voyoit de plus en plus le danger, fit de nouveaux efforts auprès de D. Juan pour l'engager à ſe retirer le long de l'Eſtran, tandis qu'il en étoit



PLAN DE LA VILLE
DE DUNKERQUE
Aſſiegée par le Vic
de Turenne le 24 J
et réduite ſous l'Obeï
Roi le 24 Juin de la
Echelle d'une
14

temps encore. *Nous retirer*, répondit le prince Eſpagnol ; *ah ! ſi l'ennemi oſe combattre, cette journée ſera la plus belle & la plus heureuſe qui ait jamais éclairé les armes du Roi Catholique. Elle ſera en effet fort heureuſe*, répliqua Condé, *ſi vous ordonnez la retraite.* Mais la préſomption & l'opiniâtreté de D. Juan devoient coûter plus cher encore à l'Eſpagne, que ſa lenteur & ſa négligence. Il acheva de diſpoſer ſon armée au milieu de ce terrein reſſerré, inégal & montueux. La droite qu'il commandoit s'étendoit le long des Dunes juſqu'au flot de la mer ; la gauche, aux ordres de Condé, étoit appuyée au canal de Furnes : le camp n'étoit point retranché, faute d'outils & d'inſtruments propres à remuer la terre.

1658.

Ibidem.

Le premier ſoin de Condé fut d'établir une communication facile entre les divers corps de ſon aîle, ſur tous les petits foſſés & les ouatergans qui coupoient le terrein. Il conſtruiſit un pont ſur le canal de Furnes pour être à portée de jeter un puiſſant ſecours dans Dunkerque.

Relation du ſiège de Dunkerque, par la Meſnardiere.

1658. Rien ne détermina plus Turenne à hazarder le combat, que la manœuvre du Prince. Ce Général n'avoit pu, faute de gazons, revêtir ſes lignes ; le foſſé étoit peu large, peu profond & continuellement rempli de ſable que le vent agitoit ſans ceſſe. Le quartier des Anglois étoit encore plus négligé, & il eſt conſtant que Condé eût forcé des lignes dont il connoiſſoit la foibleſſe. Turenne paſſa une partie de la nuit du 13 au 14 Juin à former ſon ordre de bataille. Il envoya enſuite un Aide-de-camp au Général Anglois pour le prier de ſe tenir prêt à combattre le lendemain à la pointe du jour. L'Officier voulut en même-temps rendre compte à l'Etranger des raiſons qui le déterminoient à une action générale. *Allez*, répondit l'Anglois en l'arrêtant, *je m'en fie bien à M. de Turenne ; j'entendrai ſes raiſons après la bataille.* C'étoit ainſi que les Alliés de la France traitoient avec Turenne. Il s'en falloit bien que ſon Rival éprouvât la même confiance auprès des Eſpagnols.

Mémoires de Turenne & de Buſſi-Rabutin.

Cette nuit-là même, un Page du marquis d'Humières se sauva de l'armée de D. Juan & gagna le camp des François. Il arriva auprès de Turenne qu'il trouva couché par terre, enveloppé dans un manteau, & en proie à mille pensées diverses. Il lui dit que les Espagnols, ne se défiant point de sa jeunesse & de son inexpérience, l'avoient laissé promener en toute liberté dans leur camp; que leur artillerie & une partie de leur Infanterie n'étoient point encore arrivées, & qu'ils manquoient de poudre. Turenne, dans l'excès de sa joie, fit répéter deux fois au jeune homme des nouvelles si agréables. Il se recoucha ensuite dans la douce espérance d'illustrer à jamais la journée suivante. 1658. *Ibidem.*

Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée avança sur deux lignes. La première occupoit plus d'une lieue d'étendue, depuis le bord de la mer jusqu'au canal de Furnes. Elle faisoit halte de temps-en-temps pour régler ses mouvements. Les troupes observoient un si bel ordre

point consulté le tableau dans les emplois qu'il avoit distribués aux Officiers généraux, mais le génie & les talents. Ainsi le marquis de Créqui, jeune encore, avoit le commandement de la droite : Turenne l'opposoit à Condé, dont il redoutoit l'audace & les ressources imprévues. Humieres & Bussi-Rabutin secondoient Créqui à la première ligne, Montmorenci-Equancourt commandoit la seconde; l'aîle gauche obéissoit au marquis de Castelnau, dont la réputation ne le cédoit qu'à celle de Créqui. On voyoit à la première ligne de cette aîle les Anglois commandés par Thomas Morgan, & les Lorrains par Ligneville. La seconde ligne étoit aux ordres de M. de Varennes; Gadagne & Bellefonds étoient à la tête du corps de bataille. La Sale commandoit un corps de Gendarmes, posté entre les deux lignes, & le duc de Richelieu la réserve. Turenne avoit porté la pré-

voyance plus loin : il avoit placé à une distance égale de l'armée & du camp six escadrons qui étoient à portée de combattre l'ennemi ou d'accourir au secours des lignes, si la garnison faisoit une sortie. 1658.

L'armée françoise montoit à près de vingt-deux mille combattants ; mais Turenne en avoit laissé six mille devant la Place. Ce Général ne prit point de poste ; il demeura entre les deux aîles pour observer de plus près les manœuvres de l'une & de l'autre armée, & voler par-tout où la nécessité l'appelleroit. Condé s'apperçut le premier du mouvement des François ; il accourt au galop pour en découvrir l'ordre & les desseins : il alla ensuite avertir D. Juan de se préparer à l'orage. La confiance de ce Général ne se démentit point. Il osa soutenir au Prince que Turenne n'avoit d'autre dessein que d'enlever la garde avancée. Condé, sans s'amuser à une réplique inutile, se tourne vers le duc de Gloceſtre & lui demande s'il s'est trouvé à quelque bataille : *Non*, répondit le jeune

Mémoires du duc d'York.

1658. Stuard. *Eh bien*, pourſuivit Condé, *vous allez en voir perdre une d'ici à une demi-heure.* En même-temps il s'éloigna, joignit ſon aîle & lui ménagea tous les avantages qui dépendoient de lui.

L'illuſion de D. Juan ne s'évanouit que lorſqu'il vit approcher en même-temps l'armée françoiſe & les frégates, les brulots & les vaiſſeaux plats de la flotte Angloiſe qui rangeant l'Eſtran, ſe préparoient à foudroyer la partie de l'armée Eſpagnole qui étoit appuyée à la mer. A cet aſpect, D. Juan n'oſe porter de la Cavalerie ſur l'Eſtran. Cette faute fut une des principales cauſes de la perte de la bataille. En effet, cette Cavalerie n'eut eu à ſouffrir que quelques inſtants du feu des frégates Angloiſes: elles n'auroient oſé tirer dans la mêlée indiſtinctement ſur leurs ennemis & ſur leurs alliés; & ce poſte dégarni mit les François à portée de faire couler derrière les Dunes de l'Infanterie & du canon qui prirent les Eſpagnols en flanc & en queue, pendant que le combat étoit le plus opiniâtre.

D. Juan avoit rempli les Dunes de ſa meilleure Infanterie ; elle étoit ſoutenue de la Cavalerie rangée ſur deux lignes. Le marquis de Caracene, les ducs d'Yorc & de Gloceſtre, les princes de Ligne & de Robeque, D. Eſtevan de Gamare, MM. de Requeſens, de la Moterie & de Richebourg commandoient les divers corps de cette aîle. Condé, à la gauche, n'avoit que deux régiments d'Infanterie qui ne compoſoient qu'une ligne. Il avoit été obligé de ranger ſa Cavalerie ſur huit lignes à cauſe de l'inégalité du terrein. Boutteville, Coligni, Foix de Meilles, Champagne-la-Suze, Perſan, Guitaud, Chamilli, Rochefort, Luſſan, Ravenel, Romainville & toute cette brave nobleſſe qui avoit tout ſacrifié pour le ſuivre, étoient à la tête de toutes ces brigades. On remarquoit auſſi les étendards du Prince, ornés de fleurs de lis d'or, avec une frange de ſoie iſabelle & rouge. Le corps de la deviſe étoit une grande flamme pétillante dans du bois, avec ces mots

1658.

Relation de la bataille des Dunes, par la Meſnardiere.

latins, *Splendeſcam, da materiam :* allégorie qui pouvoit tenir lieu de reproches aux Eſpagnols, qui, preſque toujours lui lioient les mains.

1658.

Cependant l'artillerie qui précédoit l'armée françoiſe, annonçoit ſon approche par des décharges auſſi rapides que meurtrières. A ce feu redoutable les Eſpagnols n'avoient à oppoſer d'autres armes que la patience. Pour comble de malheur, D. Juan, qui auroit dû combattre avec quatorze mille ſoldats, n'en comptoit pas dix mille ſous ſes drapeaux. La moitié de ſa Cavalerie étoit au fourage : enfin cette armée embarraſſée au milieu des dunes & des ouatergans, incertaine, chancelante, ſurpriſe & découragée, n'attendoit que le plus ſiniſtre événement.

Mémoires du duc d'York.

Le combat s'engagea d'abord à la droite des Eſpagnols qui, plus avancés vers Dunkerque à cauſe des dunes qu'ils occupoient, ſe trouvèrent plutôt à portée d'être attaqués. D. Juan & Caracene, honteux de tant de fautes & d'opiniâtreté, cherchè-

rent à les réparer en donnant des marques de la valeur la plus intrépide. 1658.
Ils avoient posté sur une dune aussi haute qu'escarpée, l'élite de leur Infanterie. C'est-là qu'ils attendent l'ennemi la pique à la main. Les Anglois les attaquent avec une espèce de fureur; ils grimpent sur la dune à travers un feu prodigieux. Le second rang soutient le premier avec la crosse du mousquet; lui-même étoit soutenu ainsi par le rang suivant. Les Espagnols les repoussent, les renversent & les précipitent à coups de piques. On voit les morts & les blessés rouler pêle mêle du haut de la colline, & tomber avec autant de roideur que de pesanteur sur les derniers rangs qu'ils écrasent. Trois fois les Anglois retournent à la charge, & trois fois ils renouvellent le spectacle affreux qu'on vient de décrire. De nouvelles troupes se mêlent aux premières, les blessés retournent d'eux-mêmes au combat; ceux à qui il ne reste qu'un souffle de vie menacent encore les Espagnols du geste & de la voix. A la vue de tant

d'animosité D. Juan disoit que les
1658. François combattoient en hommes & les Anglois en démons. Mais on doit se souvenir qu'il avoit affaire aux fanatiques de Cromwel, à ces vieux soldats qui avoient versé à longs flots le sang de leurs concitoyens. Cependant la disposition des Espagnols & l'avantage de leur poste les eût enfin fait triompher de tous les efforts des Anglois, si Castelnau n'eût ouvert à ceux-ci le chemin de la victoire. Ce Général, voyant l'Estran découvert & la marée retirée, tourne rapidement & sans obstacle autour de la principale dune, pointe son artillerie dans le flanc des Espagnols & les met en désordre. Presque tout ce qu'il y avoit de troupes sur la dune fut pris ou tué, après des prodiges de valeur. Ce fut alors que les François, les Anglois & les Lorrains réunis étendent un plus grand front & embrassent à la fois l'attaque de plusieurs dunes. Par-tout le succès couronna leurs efforts. Les Espagnols accablés plient, reculent & prennent la fuite. En vain D. Juan,

Relation de la bataille des Dunes, par la Mesnardiere.

Ibidem.

les ducs d'York & de Gloceſtre, le marquis de Caracene, les princes de Ligne & de Robeque ſe jetent dans la mêlée & combatent la pique à la main; le ſoldat les abandonne, & ils ſont obligés de ſe retirer eux-mêmes. 1658.

Autant l'Infanterie eſpagnole avoit déployé de courage & de fierté, autant la Cavalerie montra d'irréſolution & de foibleſſe. Au-lieu de prendre le large & de charger en raſe campagne, elle ſe tint renfermée & pour ainſi dire enſevelie au milieu des dunes pendant toute l'action. Le corps de bataille ſe retira ſans attendre l'ennemi.

Il n'y avoit plus qu'à la gauche où l'on ſe battît encore. Un poſte déſavantageux, le défaut de canon, la diſette de poudre, le découragement du ſoldat, tout faiſoit déſeſpérer de la victoire à Condé; mais en jugeant qu'il falloit être battu, il avoit formé le projet le plus noble que Général eût jamais tenté en des conjonctures ſi affligeantes : c'étoit de ſecourir Dunkerque. Il vouloit s'ouvrir un chemin dans la Ville à

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. II.

travers l'aîle de Créqui & les foibles
1658. lignes du camp, & peu s'en fallut qu'il n'eût la gloire de réuſſir.

L'aîle droite des François n'étoit plus qu'à cent pas : ſon artillerie jetoit déja le déſordre & l'épouvante dans les deux Régiments d'Infanterie qui compoſoient la première ligne de Condé. Le Prince vint les raſſurer ; il leur ordonna de ne charger que lorſque l'ennemi ſeroit en préſence. Mais cette Infanterie découragée s'enfuit après une ſeule décharge. Créqui pourſuit ſon avantage ; il attaque la Cavalerie du Prince & la fait reculer plus de quatre cents pas. Des commencements ſi funeſtes, & la triſte nouvelle qu'il apprit en même-temps que D. Juan étoit entiérement défait n'étonnerent point Condé. Il ſe mit à la tête de ſes eſcadrons rompus, les mena à la charge, renverſa l'ennemi & le pourſuivit à ſon tour plus de ſix cents pas. Trois fois Créqui, Buſſi, Humieres, Equancourt lui oppoſent de nouvelles troupes, & trois fois Condé les fait reculer. Il n'avoit plus que quel-

Relation de la bataille des Dunes, par la Meſnardiere.

ques pas à faire pour achever de percer la droite des François ; rien ne l'empêchoit plus de ſecourir Dunkerque. Il avance plein de confiance & de joie, lorſqu'il eſt arrêté par un bataillon du régiment des Gardes Françoiſes qui étoit poſté ſur une dune, d'où, comme de deſſus un amphitéâtre, il ne tiroit pas un ſeul coup inutile ſur cette maſſe de Cavaliers qui environnoit Condé. Cependant Créqui, ayant rallié les ſiens, revient au combat, plus terrible. Le feu augmente, & les eſcadrons du Prince, attaqués de front & en flanc, ne peuvent bientôt plus réſiſter. Condé lui-même eut ſon cheval bleſſé. Cet accident ne l'empêcha pas d'avancer & de ſauter un grand foſſé ; mais ſon cheval accablé de ce dernier effort, s'abat & tombe ſous lui. Boutteville & Coligni s'empreſſent de l'arracher du péril en lui offrant le leur ; Condé ne pouvoit ſe réſoudre à acheter ſon ſalut au prix du ſang de ſes amis. Ce combat de tendreſſe & de généroſité manqua d'être funeſte aux uns 1658.

& aux autres. Le Prince accepta enfin
1658. le cheval de Grouſſoles un de ſes
Ibidem. gentilshommes. Pendant qu'on le remonte, Coligni & Boutteville font face à l'ennemi & ſe ſacrifient pour lui donner le temps d'échapper. Il n'avoit pas un inſtant à perdre ; il étoit déja preſque enveloppé par les différents corps de Créqui qui ſe ſuccédoient les uns aux autres. Le régiment de Villequier l'environnoit d'un côté, & un eſcadron du régiment de Turenne deſcendoit d'une éminence pour achever de lui couper les chemins de la retraite. Condé vit toute la grandeur du péril, mais ſon ame intrépide n'en fut point émue. Il donne la main à ſon cheval & raſe le flanc de l'eſcadron de Turenne au ſeul moment qu'il le falloit pour ne pas être tué ou pris : il ne s'arrêta qu'à cent cinquante pas. Ce fut là qu'il rencontra D. Juan, les ducs d'York & de Gloceſtre, les princes de Ligne & de Robeque qui venoient combattre avec lui. Ils n'eurent part qu'à la retraite. Condé l'ordonna & l'exécuta en grand Ca-

pitaine. Il tourna tête pour donner le temps à D. Juan, dont le cheval étoit tombé mort sous lui ; d'en remonter un autre. 1658.

Au-reste, Turenne qui croyoit avoir tout à redouter du courage indomptable de Condé, se conduisit avec une extrême circonspection. Il arrêta la seconde ligne de son armée sur le champ de bataille, & ne permit à la première de suivre les vaincus que jusqu'au canal de Furnes. Enfin il passa la nuit suivante à cheval pour être prêt à combattre le Prince, si, malgré sa défaite, il osoit tenter le hazard d'une seconde action, ou le secours de Dunkerque. *Ibidem.*

Pendant que les deux armées combattoient, à la vue de cette Ville, avec un sort si différent, le marquis de Leyde faisoit une sortie & tomboit sur une poignée d'assiégeants qui étoient demeurés à la garde des tranchées. Leyde pénétra jusqu'aux tentes, où il mit le feu ; mais bientôt après il fut obligé de rentrer dans la Place.

1658. Tel fut l'événement de la mémorable bataille des Dunes. On pourroit la comparer à celle de Zama en Afrique. Elle termina, comme elle, une guerre opiniâtre & difficile. Elle fut livrée par des Généraux qui pour la réputation & les talents, ne le cédoient pas à Scipion & à Annibal.

La principale perte tomba ſur les Eſpagnols qui eurent près de trois mille hommes tués, bleſſés ou pris. Condé n'en perdit guère que cinq cents ; mais il eut la douleur de voir preſque tous ſes amis, qui avoient prodigué leur vie pour le ſauver, tomber entre les mains du Vainqueur. On comptoit ſur-tout parmi eux Boutteville, Coligni, Foix-de-Meilles qui mourut de ſes bleſſures, Romainville, & de Roches, ſon Capitaine des Gardes.

Cependant le Marquis de Leyde, qui n'avoit plus d'eſpérance d'être ſecouru n'en défendoit pas moins la Place avec toute la valeur & l'intelligence dont il avoit donné tant de marques. On lui annonce qu'un régiment Italien a abandonné ſon poſte.

Ibidem.

Le

Le généreux Vieillard, quoique malade, le ramene à la charge, en lui faiſant quelques légers reproches. Ceux-ci lui avouèrent qu'ils craindroient moins les coups s'ils étoient armés comme lui d'une cuiraſſe. Auſſi-tôt Leyde jete ſa cuiraſſe, prend une pique, marche à la brêche, & donne, à des ſoldats indignes de porter un ſi beau nom, l'exemple du courage le plus froid & le plus déterminé. Bientôt il reçut une bleſſure mortelle dont il expira deux jours après, honoré des larmes de tous ſes concitoyens. Dunkerque, privé de ſon défenſeur, tomba aux pieds du Roi de France. Louis XIV entra dans la Ville en conquérant; mais ce ne fut que pour la remettre aux Anglois. La perte de Dunkerque fut ſuivie de celle de Bergues, de Furnes & de Dixmude, dont les garniſons furent faites priſonnières de guerre. 1658.

Ces revers, joints à une déſertion inouïe, réduiſirent l'armée Eſpagnole à dix mille hommes. Comment tenir la campagne contre Turenne, qui *Mémoires de Turenne; d'York; de Buſſi-Rabutin.*

en avoit plus de vingt mille, contre
1658. la Ferté qui en conduiſoit dix mille? Dans ces circonſtances, D. Juan diſperſa le reſte de ſes forces dans les principales Places de ſon Gouvernement. Condé ſe jeta dans Oſtende où il n'y avoit ni vivres, ni munitions de guerre. D. Juan ſe chargea de la défenſe de Bruges; le marquis de Caracene de celle de Nieuport, & le prince de Ligne alla commander dans Ypres.

La maladie du Roi de France ſuſpendit les progrès de ſes armées. Ce Prince s'étoit retiré à Mardick, au milieu de la contagion & du mauvais air. Les inſtances de la Cour l'obligèrent à ſe tranſporter à Calais. Ce fut là qu'il fut attaqué d'une fièvre maligne qui le réduiſit aux dernières extrêmités. Perſonne n'ignore qu'il deſcendoit au tombeau ſans le ſecours de l'émétique. Sa convaleſcence calma les intrigues qui déja agitoient la Cour, & la France n'apprit qu'avec les tranſports les plus vifs que ſon jeune Roi lui étoit enfin rendu.

Cependant le maréchal de la Ferté assiégeoit Gravelines, qu'il ne réduisit qu'en trente jours de tranchée ouverte. Turenne, qui avoit couvert le siège, n'osa poursuivre ses conquêtes sur la côte maritime. Il entra dans la Flandre & prit Oudenarde. Condé quitta alors Ostende pour se jeter dans Tournai qui étoit menacé. Le Prince de Ligne commandoit un corps de quatre mille hommes, à la tête duquel il devoit renforcer les garnisons des Places de Flandre; mais il fut surpris & entièrement défait pour n'avoir pas suivi le conseil que Condé lui avoit donné de mettre la Lys entre lui & l'ennemi. Ce désastre, aussi funeste que la bataille des Dunes, entraîna la perte de Menin & celle d'Ypres, dont la conquête coûta mille hommes aux François. 1658.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Turenne alla ensuite camper aux portes de Tournai, dont il n'osa entreprendre le siège. Condé, qui n'avoit à ses ordres qu'une poignée d'Infanterie & mille hommes de Cavalerie, ne laissa pas de le fatiguer

par ſes courſes & de lui livrer plu-
1658. ſieurs petits combats, dont l'avantage fut preſque toujours balancé.

Mais ce n'étoit pas ſeulement dans les Pays-Bas que l'Eſpagne ſuccomboit. Elle perdoit en Italie les villes de Trin & de Mortare; & ſur la frontière de Portugal, la bataille d'Eſtremos, qui mit le comble à ſes revers. Bientôt après la défection forcée du Roi de Hongrie & de Bohême, du jeune Léopold qui ne put obtenir le vain titre d'Empereur qu'en abjurant l'Eſpagne, & en promettant de ne plus lui envoyer de troupes, acheva de détruire toutes les reſſources de Philippe IV.

La victoire au-contraire affermiſ-
1659. ſoit la fortune de la France, & les mécontents n'oſoient plus élever une voix ſéditieuſe. Il eſt conſtant que Mazarin eût pu alors réduire les Pays-Bas ſous la dominatian de ſon Maître; mais en continuant la guerre il craignoit d'augmenter la haine & l'envie contre lui. Cependant ce politique adroit, ruſé, fécond en reſſources, étoit bien réſolu de ne

point ſigner de traité avec l'Eſpagne, à moins que le mariage du Roi avec l'Infante n'en fût la baſe. Il s'agiſſoit d'amener Philippe IV à ce point difficile. Le Cardinal, peu délicat ſur les moyens, conduiſit la Cour à Lyon & ménagea une entrevue entre le Roi & la princeſſe Marguerite de Savoie. En même temps qu'il flattoit la jeune Princeſſe des eſpérances les plus douces, il écrivoit au comte de Fuenſaldagne, avec qui il avoit conſervé un commerce étroit, qu'il étoit temps enfin que l'Eſpagne optât entre une guerre éternelle & la paix, aux conditions propoſées & rejetées tant de fois. 1659.

Les lettres de Mazarin parvenues à Philippe IV, & ſur-tout la nouvelle du voyage de Lyon, le jetèrent dans une extrême perplexité. Il étoit avancé en âge, uſé de travaux, de ſoucis & de débauches. Laiſſera-t-il en mourant à ſes enfants encore au berceau, un ennemi tel que Louis XIV, jeune, fier, ambitieux, comblé de tous les dons de la nature & de la fortune ? D'ailleurs il faudra donc renoncer au

1659. ſceptre de Portugal qui lui eſt échappé, ſi une paix ſolide avec la France ne lui permet d'employer toutes ſes forces pour chaſſer les Bragances d'un trône ſur lequel ils s'affermiſſoient de jour en jour. La naiſſance de deux enfants éloignoit la crainte de voir Marie-Thérèſe porter la monarchie dans la Maiſon de France. D'après toutes ces réflexions, Philippe, qui croyoit s'être aſſez eſſayé avec la fortune, dépêcha Pimentel à Lyon, avec ordre d'offrir l'Infante & la Paix. Le Miniſtre fut reçu avec joie. Le Roi l'amena à Paris, & bientôt il y eut des articles préliminaires de ſignés, une ſuſpenſion d'armes arrêtée, & les deux premiers Miniſtres convinrent de s'aboucher ſur les frontières des deux Royaumes, pour achever le grand ouvrage de la paix. Ils le firent avec tout l'éclat & l'appareil convenable à la majeſté des deux premiers Rois de l'Univers qu'ils avoient l'honneur de repréſenter. L'île des Faiſans, inconnue juſqu'alors, attira les regards de toutes les Nations. Mazarin &

D. Luis de Haro étoient chargés des intérêts de presque toute la république chrétienne. Il s'agissoit de régler ceux de l'Angleterre qui venoit de perdre Cromwel, du Portugal, de la Savoie, de la Lorraine, de Parme, de Modène, & sur-tout de Condé, dont le sort ne touchoit guère moins l'Europe, que celui de tant de Souverains & de Peuples. 1659. *Histoire du Traité des Pyrénées.*

On ne s'étendra pas ici sur ces combats & ces assauts de la politique, dans lesquels l'un & l'autre Ministre déployèrent tour-à-tour la force, la souplesse, la dextérité, la prévoyance, la patience & la constance. On se renfermera dans son sujet. Les intérêts de Condé les occupèrent plus eux seuls que ceux de l'Europe, & on ne sera occupé que de ceux-là.

D. Luis de Haro, ce Ministre si chéri de son Maître & de sa Nation, aussi recommandable par l'honneur, la probité & la générosité, que par les talents de l'esprit, avoit promis à Condé de le rétablir dans son an-

cien éclat ; & il eût mieux aimé perdre sa fortune & la vie, que de manquer à sa parole.

1659.

Cependant les intérêts de Condé avoient été réglés dans les articles préliminaires, & ce n'étoit pas sans peine que le Roi avoit consenti qu'il reviendroit en France, mais dépouillé de ses charges & de ses gouvernements, réduit aux seuls privilèges de sa naissance. En acquiesçant à cette condition, D. Luis de Haro avoit tendu un piège à Mazarin. Il vouloit l'attirer aux conférences, le montrer en spectacle, & lui demander, à la face de l'Europe, le rétablissement entier de M. le Prince. Si le Cardinal le refuse, s'il ose rompre la négociation, on ne manquera pas d'attribuer sa conduite à la haine & à la crainte. Il lui imprimera sur le front la honte d'une tâche éternelle, & le rendra odieux à toute la France qui ne soupiroit pas moins après Condé qu'après la paix : enfin il ébranlera peut-être la fortune & le crédit du Ministre.

Ibidem.

Dès la première conférence, D.

Luis remplit ſon objet. Il demanda le rétabliſſement pur & entier du premier Prince du Sang. Mazarin fut d'autant plus confondu qu'il avoit fait dire ſouvent au Roi, & qu'il s'étoit vanté lui-même pluſieurs fois de n'y jamais conſentir. Il répondit que, connoiſſant le caractère ardent de M. le Prince, ſa complaiſance ſans bornes pour madame de Longueville, dont le génie entreprenant avoit élevé tant de tempêtes, il ſe donneroit bien de garde de le laiſſer revenir dans le Royaume avec la même puiſſance & la même autorité. D. Luis juſtifia Condé, & il ajouta qu'on ne devoit pas appréhender qu'une femme ſeule pût exciter des troubles. *Ah!* répartit Mazarin, *vous ne connoiſſez guère nos femmes. Les vôtres ne ſe mêlent que de l'amour; mais en France elles oſent & peuvent tout.* Il lui en nomma trois : Meſdames de Longueville, la Palatine & de Chevreuſe, dignes de gouverner un Royaume, & capables en même temps de le bouleverſer. *Puiſque vous ne voulez rien accorder à un ſi grand* 1659. *Ibidem.*

1659. *homme*, poursuivit D. Luis, *c'est au Roi, mon maître, à le dédommager d'une manière proportionnée aux services qu'il lui a rendus.* Le Cardinal prétendit que les intérêts de M. le Prince étoient réglés, & D. Luis n'insista pas davantage.

Lettre 12 du cardinal Mazarin à M. le Tellier.

La seconde conférence fut plus vive & plus animée. D. Luis, persuadé par Lenet, qu'il n'y avoit qu'à lasser Mazarin, pour en arracher tout ce qu'il voudroit, revint à la charge. Il essuya de nouveaux refus. Ce fut alors qu'élevant la voix, il déclara d'un ton ferme, que la gloire du Roi son maître, ne lui permettoit point de renvoyer son allié & son appui dépouillé & ruiné; qu'il étoit résolu de lui accorder, sur la frontière des Pays-Bas, la Souveraineté de Cambrai, d'Aire & de S. Omer, ou bien le duché de Luxembourg; *& nous verrons*, ajoute-t-il en souriant, *comment vous vous accommoderez d'un voisin si redoutable.* Cette espèce de menace indigna Mazarin; mais il eut la force de cacher son émotion. Il répondit qu'il

Mémoires de Dumont.

agréoit la propoſition ; que le Roi rendroit même à l'Eſpagne toutes les Places qu'il avoit conquiſes ſur elle, à condition qu'elle renonceroit à toutes ſes prétentions ſur le Portugal. D. Luis répondit qu'il n'y avoit nulle comparaiſon à faire entre le duc de Bragance & M. le Prince. *Vous avez raiſon*, répartit Mazarin : *l'un n'a rien qu'un corps de troupes, & l'autre eſt maître de deux Royaumes depuis plus de vingt ans.* 1659.

La troiſième conférence ne préſente que le même objet : même zèle, même feu d'un côté, même refus de l'autre. *Mais*, ajouta D. Luis, *puiſque vous craignez ſi fort de voir M. le Prince établi à vos portes, vous ne pouvez au-moins vous diſpenſer de conſentir que Sa Majeſté lui cède les deux Calabres, ou la Sardaigne ; car enfin il n'y a qu'une couronne qui puiſſe le dédommager & remplir la juſte reconnoiſſance de mon Maître. Si M. le Prince*, répliqua Mazarin, *ſe laiſſoit éblouir par l'éclat d'une couronne, il faudroit qu'il renonçât entièrement à la France. Il le fera*, continua D. Luis,

pourvu que M. le duc d'Enguien repré-
1659. *ſente ſa perſonne, & jouïſſe de ſes biens & de ſes dignités.* Quoique le Cardinal eût peine à croire que l'Eſpagne pût ſe réſoudre à de ſi grands ſacrifices, il répondit que le Père & le Fils ne faiſoient, ſelon les principes du droit, qu'une même perſonne; que ce partage ſeroit d'ailleurs contraire aux intérêts de la France; que tout ce que le Roi pouvoit accorder à M. le Prince, étoit qu'il reçût une ſomme conſidérable d'Eſpagne pour acheter de nouvelles terres dans le Royaume. *Au-reſte*, ajouta-t-il avec l'air de l'amertume & de l'indignation, *il eſt bien étonnant que vous témoigniez plus d'attachement à M. le Prince que nous n'en témoignons pour le Portugal.*

Sur ces entrefaites, Condé apprit à Bruxelles que ſes intérêts ſeuls retardoient le ſalutaire ouvrage de la paix. Ce fut alors, que déployant toute ſa grande ame, il écrivit ainſi à Lenet, ſon Négociateur. *Vous avez principalement mes intérêts & ceux de mes amis à ménager. Vous trouverez*

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du prince de Condé.

ſans doute de grands obſtacles au ſuc-
cès ; mais ſi vous êtes dans la néceſ- 1659.
ſité d'abandonner l'un ou l'autre de ces objets, ne balancez point, ſacrifiez-moi. N'allez pas croire que je vous écrive ceci pour tromper l'Ambaſſadeur ; c'eſt ma dernière volonté : préférez les intérêts de mes amis aux miens : je veux abſolument qu'ils ſoient ſatisfaits. Sans cela rien ne peut me plaire, & avec cela tout me plaira. Pour moi je ſaurai bien ſuivre ma deſtinée juſqu'au bout.

Un trait ſi magnanime ne fit qu'augmenter la haute idée que D. Luis de Haro avoit du Prince. Il cita, dans la conférence ſuivante, l'exemple du Prince de Conti & de M. de Turenne qui, après avoir partagé les écarts de Condé & avoir porté les armes contre le Roi, jouïſſoient de ſa confiance & de ſa faveur. Il avança même, comme une maxime conſtante & connue de toute l'Europe, que la rebellion, depuis plus de cent ans, ne paſſoit preſque pas pour un crime en France. Le Cardinal lui répondit qu'il étoit vrai

Hiſtoire du Traité des Pyrénées.

1659. que le prince de Conti & le maréchal de Turenne avoient éprouvé la clémence du Roi ; mais qu'ils étoient rentrés dans l'obéiſſance avec ſoumiſſion, & ſans rien prétendre. Il avoua auſſi que les François manquoient plutôt à leur devoir que les Eſpagnols ; mais qu'ils y retournoient plus vîte. Il cita l'exemple de la Hollande, eſclave révoltée de l'Eſpagne, devenue libre à force de perſévérance ; au-lieu que la révolte, bien-loin d'avoir fait perdre un pouce de terrein à la France, n'avoit fait qu'affermir de plus en plus l'autorité légitime.

Lettres de Mazarin, à M. le Tellier.

Cette réplique vigoureuſe n'empêcha point D. Luis de s'écrier qu'il n'y avoit point de milieu ; qu'il falloit ou voir Condé rétabli, ou le voir Souverain. Le Cardinal répondit d'un ton plus ferme encore, qu'il étoit temps que Condé choisît d'être tout-à-fait François, ou tout-à-fait Eſpagnol ; que le Roi ne ſouffriroit jamais qu'il fût décoré d'une couronne qui ſerviroit de monument de ſa révolte à la poſtérité,

& d'encouragement à ceux qui imiteroient ſon exemple ; qu'il lui laiſſeroit ſeulement toucher une groſſe ſomme d'argent, pour l'indemniſer de ſes pertes ; que cent conférences n'avanceroient pas plus cette affaire déja réglée dans les articles préliminaires ; en un mot, que ſi D. Luis inſiſtoit davantage, il prendroit le parti de retourner à Paris, fortement perſuadé que toute l'Europe n'imputeroit qu'à l'opiniâtreté de l'Eſpagne la rupture d'une paix que les ſeuls intérêts de M. le Prince avoient déja fait échouer trois ans auparavant. 1659.

D. Luis n'oppoſa que le flegme à l'emportement. Il avoit reçu la veille une lettre de Condé dans laquelle il lui témoignoit que ce n'étoit qu'avec la plus ſenſible douleur qu'il voyoit la paix s'éloigner ; qu'il n'étoit pas juſte que la plus belle partie de l'Europe fût déſolée plus long-temps à ſon ſujet ; qu'il étoit d'ailleurs las & honteux de diſputer plus long-temps le terrein à ſon Roi ; qu'il aimoit mieux ſe ſoumettre & même s'expoſer à tout, que de prolonger

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

les maux de la république chrétienne.
1659. D. Luis communiqua cette lettre à Mazarin : enſuite prenant la parole : *Puiſqu'on ne veut pas*, dit-il, *permettre à mon Maître de donner des Places à ſon Allié, il faut en donner au Roi très-chrétien pour l'engager à rendre ſes bonnes graces au premier Prince de ſon Sang. J'offre Avenes & toutes ſes dépendances.* Mazarin n'avoit jamais prétendu exclure Condé de ſa Patrie. Il conſidéroit combien ce Prince, qui n'étoit qu'à la fleur de ſon âge, pouvoit rendre de ſervices à l'Etat ; mais il vouloit qu'il n'y revînt qu'entiérement changé & ſoumis. C'étoit bien l'intention de Condé ; la ſoumiſſion à ſon maître ne lui auroit jamais rien coûté ; ce n'étoit que la dépendance ſervile d'un Miniſtre qui avoit récompenſé ſes travaux & ſes ſervices de la priſon, qui importunoit & fatiguoit ſa grande ame.

Mazarin ſe rendit enfin. Il demanda ſeulement encore que l'Eſpagne reſtituât Juliers à l'Electeur Palatin. Il eût fallu donner des Villes pour recouvrer un homme tel que

Condé, & Mazarin eut le bonheur & l'adreſſe d'en obtenir. L'Eſpagne de 1659.
ſon côté faiſoit tellement conſiſter ſa gloire au rétabliſſement du Prince, que D. Luis déclara qu'il auroit encore donné Cambrai ſi Mazarin l'eût exigé. Ces combats ſi longs & ſi opiniâtres entre les deux Miniſtres; ces propoſitions exorbitantes, d'une part pour récompenſer le Prince, & de l'autre pour qu'il ne le fût pas; la crainte que Mazarin ne diſſimula peut-être pas aſſez de le voir établi aux portes de la France, tout annonce la haute opinion qu'ils avoient de lui. L'article de M. le Prince accordé, le traité de paix ne ſouffrit preſque plus de contradiction : mais lorſqu'il s'agit de rédiger les articles dans le traité général, il s'éleva entre les deux Miniſtres la conteſtation la plus violente. Celui d'Eſpagne vouloit qu'ils fuſſent conçus en des termes qui ſembloient établir une eſpèce d'égalité entre le Maître & le Sujet. Mazarin fut indigné. Lenet, qui connoiſſoit les intentions du Prince,

Lettres du cardinal Mazarin à M. le Tellier.

1659. consentit que le Roi parlât en maître qui pardonne. Il y avoit huit articles, dont voici la substance : Que M. le Prince seroit rétabli dans ses honneurs, ses biens, ses titres & ses gouvernements ; que M. le duc d'Enguien son fils auroit la charge de Grand-Maître, avec un brevet de survivance pour M. le Prince ; on lui permettoit de recevoir un million d'écus de l'Espagne, sans compter les subsides qui lui étoient dus par cette Couronne, & qui montoient à plus de cinq millions. A ces conditions M. le Prince remettoit au Roi les places de Rocroi, du Câtelet, de Hesdin & de Linchamp, dont il étoit encore en possession.

Histoire du Traité des Pyrenées.

Tous ceux qui avoient suivi sa fortune furent rétablis dans leurs biens en vertu du même traité, & l'Espagne les indemnisa des pertes qu'ils avoient souffertes. En un mot, on peut dire que jamais Prince, qui n'étoit pas Souverain, ne sortit avec plus de gloire que Condé de l'abîme où les passions l'avoient égaré. Le

traité fut ſigné le 7 de Novembre.

Pour comprendre toute la joie du Prince, il faut ſe rappeller tout ce qu'on n'a fait qu'indiquer ſur les regrets, les remords & le repentir qu'il avoit de s'être laiſſé ſéduire par mille illuſions qui ne s'étoient évanouies que depuis qu'il étoit dans les pays étrangers. C'étoit avec la plus ſenſible amertume qu'il avouoit ſes erreurs & les condamnoit en préſence de ſon fils & de ſes amis. Il faiſoit ſentir au premier la malheureuſe condition d'un Prince du Sang obligé à chercher un aſyle dans les Pays étrangers & à dépendre de la protection d'une puiſſance ennemie qui ſe défie toujours de lui, & à qui il n'eſt jamais permis à lui-même de ſe fier. De vains honneurs, d'inutiles acclamations, peuvent-ils le dédommager de cette tendre vénération, de cet amour ſi vrai que la nature a gravé d'une main immortelle dans l'ame des François pour le ſang de leur Maître. Il l'inſtruiſoit, par le récit de ſes propres malheurs, à redouter les ſuites des grandes paſ-

1659.

Actions mémorables du Prince de Condé, par le P. Bergier.

1659. sions, de la haine, de la vengeance & de l'ambition ; & lorsque dans le cours d'une si belle vie il en venoit à cette prison fatale, la source de ses infortunes & de celles de la France, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier avec le sentiment de la douleur : *Ibidem.* *Hélas ! je n'aimois, je ne respirois que la gloire du Roi & le bien de l'Etat.* Mais ce qui le soutint dans l'accablement où il étoit, ce fut l'espérance de rentrer un jour dans les bonnes graces de son Maître ; de lui faire oublier, à force de grandes actions, des écarts trop longs. Les Espagnols qui lisoient dans son ame, essayerent en vain d'effacer de son cœur cet amour de la patrie. Ils lui offrirent l'honneur & les avantages de la Souveraineté, s'il vouloit s'attacher à eux par des liens indissolubles. Il rejeta leurs offres avec une indignation secrete. Tout le feu des passions, irrité par une misère profonde, ne fut pas capable de détruire, ni même de diminuer ce sentiment si beau & si noble que l'honnête homme conserve pour les lieux qui l'ont vu

naître. Il ne put consentir à acheter une Couronne en renonçant à la douce espérance de revoir sa Patrie. Enfin il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux que d'être toujours infidèle. 1659.

Réduit à gémir de ses propres succès, sa valeur héroïque, son expérience, ses talents, le plus beau don de la nature, après celui d'une belle ame, sembloient lui être devenus odieux. Il eût voulu oublier & faire oublier aux autres tous les exploits qui avoient signalé son bras contre la France. En un mot, Condé avec l'écharpe Espagnole, ne cessa jamais d'avoir l'ame Françoise.

Le sacrifice d'une Souveraineté, si pénible à tant d'ames vulgaires, ne fut pas le plus grand qu'il fit. La Reine de Pologne, Marie de Gonzague, qui devoit principalement à feue Madame la Princesse & à Condé lui-même, l'honneur du diadême, avoit passé du lit du Roi Vladislas dans celui de Casimir son frère & son successeur. *Ibidem.*

Casimir, Général d'armée, Jé-

1659. suite, Cardinal & enfin Roi, n'avoit connu sur le trône que l'amertume & l'infortune. Attaqué en même-temps par les Cosaques rebelles & les Suédois, ses mains ne pouvoient plus soutenir un sceptre presque brisé. La Reine elle-même, autrefois si ambitieuse, ne regardoit plus qu'avec indifférence une Couronne trempée de tant de sueurs, de larmes & de sang. Ils soupiroient à l'envi l'un de l'autre après la retraite & le repos. Mais pour ne pas abandonner des Sujets malheureux à la merci des ennemis redoutables qui ravageoient la Pologne, ils jetèrent les yeux sur Condé pour lui faire tomber la Couronne. La Reine communiqua ses vues secretes aux plus grands Seigneurs de Pologne. Au seul nom de Condé, les Palatins ne délibérerent plus. Le Prince avoit un corps d'armée de dix mille hommes, secours considérable dans de si tristes circonstances; mais son courage & son génie valoient mieux encore. La Reine envoya un de ses Ministres jusque dans les Pays-Bas

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

offrir le trône à Condé. Elle ne mettoit qu'une condition à ce grand service; c'étoit que le duc d'Enguien épousât sa nièce, la princesse Anne de Bavière qu'elle & Casimir avoient adoptée. Condé agréablement surpris d'un trait si généreux, répondit avec les sentiments de la plus haute reconnoissance; mais il ajouta qu'il n'accepteroit la Couronne que de concert avec la France, & qu'il aimeroit mieux n'être pas Roi que de l'être à l'insçu de son Maître légitime, & malgré lui. Bientôt après le traité des Pyrénées fut conclu, & Condé retourna en France. 1659.

On ne sauroit croire avec quels regrets le virent partir tous les Peuples des Pays-Bas & la Cour de Bruxelles, dont il avoit fait l'ornement & les délices. Toutes les Villes lui députèrent leurs Citoyens les plus distingués pour lui rendre de solennelles actions de graces des services & de la protection qu'ils en avoient reçus; ils lui offrirent aussi des présents considérables; mais Condé n'accepta que les hommages. *Ibidem.* 1660.

Il donna en partant à ſes créanciers
1000. plus de ſix cents mille livres de billets, qu'il paya dans le cours de l'année ſuivante, malgré le déſordre de ſes affaires.

Cependant le Marquis de Caracene, accompagné de tous les Grands des Pays-Bas, le ramenoit juſque ſur la frontière. Condé entra en Champagne, n'ayant avec lui dans ſon caroſſe que le duc d'Enguien & les comtes de Boutteville & de Guitaut. Il fut témoin ſur ſa route
Ibidem. de la joie de tous les Peuples, qui ne marquèrent guère moins de ſatisfaction de ſon retour que de celui de la paix. Par-tout on voulut s'empreſſer à lui rendre les hommages les plus ſincères; mais il déclara qu'il n'en recevroit aucun qu'il n'eût eu l'honneur de voir le Roi. Il ſe rendit à Coulomiers, où le duc & la ducheſſe de Longueville l'attendoient. L'entrevue fut touchante. Madame de Longueville avoit peine à contenir toute la joie qu'elle reſſentoit en voyant ce Frère chéri. Mais ce ſentiment délicieux étoit mêlé de quelques

quelques inquiétudes. Les malheurs & les fautes de Condé étoient principalement ſon ouvrage. Elle l'avoit abandonné après l'avoir précipité dans un abîme de maux, & elle appréhendoit qu'il ne lui reſtât dans l'ame quelque trace de chagrin & d'aigreur contre elle. Mais elle ne trouva en lui qu'un ami, un conſolateur & un père qui mêla ſes larmes aux ſiennes. Deux jours après, Madame la Princeſſe arriva des Pays-Bas à Coulomiers. Condé avoua que depuis dix ans il n'avoit goûté un moment ſi pur que celui où, rendu à lui-même, il lui étoit permis d'embraſſer ſes parents & ſes amis. Le devoir l'arracha bientôt des bras de l'amitié. Il traverſa le Royaume entier, accompagné du ſeul duc de Longueville, pour aller joindre le Roi, qui ſéjournoit alors en Provence. Cependant, malgré ſon impatience, il ne put s'empêcher de ſe détourner de ſa route pour aller voir la ducheſſe de Châtillon. Arrivé à Valence en Dauphiné, il trouva le

1660.

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, p. 112.

prince de Conti & le maréchal de
1660. Grammont. Il accœuillit ce Frère,
Ibidem. dont il avoit eu tant à ſe plaindre, avec la même tendreſſe que Madame de Longueville. Il continua enſuite ſa route vers Aix. Il rencontra à deux lieues de-là le cardinal Mazarin qui étoit ſorti au-devant de lui. Après l'avoir embraſſé, il monta avec lui dans le même caroſſe; ils deſcendirent enſemble chez le Roi qui les attendoit ſeul dans ſa chambre avec la Reine ſa mère. Le Prince ſe jeta aux pieds de ſon Maître, qui le releva auſſi-tôt. Il n'eût pas plutôt déſavoué ſa conduite, & prié le Roi d'en perdre le ſouvenir, que le jeune Monarque lui répondit : *Ah! mon Couſin, après les grands ſervices que vous avez rendus à ma Couronne, puis-je me ſouvenir d'un mal qui n'a apporté de dommage qu'à vous ſeul : tout eſt oublié & pardonné.* Le Prince parut à la Cour comme s'il n'en étoit jamais ſorti. Le Roi lui parloit avec la même confiance & la même familiarité de

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier.

tout ce qui s'étoit passé dans la guerre intestine que s'il n'en eût pas été le principal acteur. Condé, touché jusqu'au fond de l'ame d'un accœuil si tendre & si magnanime, déclara tout haut que l'univers s'écrouleroit, que tous les éléments se confondroient, qu'on le verroit toujours inséparablement attaché à son devoir ; & il passoit pour si vrai, qu'il ne vint dans l'esprit d'aucun Courtisan de suspecter la sincérité de ses protestations. Pendant huit jours qu'il demeura à la Cour, il fut comblé de caresses & de distinctions. Mazarin lui donna de très-grands repas dans lesquels on acheva d'ensevelir toutes les traces des anciennes divisions. Il n'y eut qu'un trait qui dût lui coûter. Aussi-tôt que le traité des Pyrénées eût été signé, Mazarin fit dire à Condé qu'il lui céderoit la droite chez lui, mais qu'il la prendroit par-tout ailleurs. Il citoit l'exemple de Richelieu qui n'avoit pas rougi d'en user ainsi vis-à-vis de feu M. le Prince. Mais Ma-

1660.

Lettres du Cardinal Mazarin.

zarin avoit-il oublié que ce monu-
1660. ment de la témérité & de la tyrannie n'avoit fait qu'ajouter à la haine qu'on portoit à l'insolent Ministre qui avoit eu l'audace de se prévaloir de la foiblesse de Louis XIII?

SOMMAIRE DU HUITIÈME LIVRE.

CONDÉ retourne à Paris ; il y reçoit un accœuil flatteur. Sageſſe de ce Prince ; il va au-devant du Roi juſqu'à Amboiſe ; il aſſiſte à l'entrée du Monarque dans la Capitale. Conduite de Mazarin à l'Egard du Prince, de la Reine-mere & du Roi ; maladie de ce Miniſtre. Condé dédaigne toutes les cabales pour ne s'attacher qu'au Roi. Mort de Mazarin. La voix publique appelle Condé au timon de l'Etat. Le Roi ſe charge lui-même du gouvernail. Condé mene une vie privée ; ſon goût pour les arts ; ſa tendreſſe pour ſon

Fils ; traits particuliers. Louis XIV règne avec éclat ; mariage du duc d'Enguien. Le Roi entreprend la guerre contre l'Eſpagne. Campagne de Flandre ; Condé n'eſt point employé ; chagrins du Prince ; il projete la conquête de la Franche-Comté ; le Roi adopte ſon plan. Condé joint la ruſe à la force ; il trompe les Comtois & les ſubjugue ; le Roi lui donne le Gouvernement de la Province domptée. Paix d'Aix-la-Chapelle. Le Trône de Pologne eſt vacant. La France concourt à l'élection de Condé ; elle change de ſyſtême. Le Prince renonce à ſes prétentions ; ſuite de cette affaire. On publie à la Diéte un Libelle diffamatoire contre le Prince ; il eſt exclus

de l'Election ; ſa fermeté. Affaires domeſtiques. Gourville les rétablit ; joie de Condé ; traits particuliers. Le Roi viſite le Prince à Chantilli. Guerre de Hollande ; Condé eſt l'ame de cette expédition. Beau trait du Monarque envers le Prince ; il en reçoit un conſeil ſalutaire. Condé prend Weſel & d'autres places ; il propoſe le paſſage de l'Iſſel & enſuite celui du Rhin ; ſon projet eſt ſuivi ; il eſt bleſſé au poignet ; ſa conſtance ; le Roi lui rend viſite. Succès des François. Louis XIV manque la conquête d'Amſterdam pour n'avoir pas ſuivi les conſeils du Prince ; ſuite de la campagne ; fautes du Vainqueur. Le Roi ſe repent de n'avoir pas ſuivi les conſeils de Condé & de

Turenne. Le Prince revient en France ; il eſt chargé de la défenſe de l'Alſace ; ſa belle conduite ; ſon humanité. Le Roi l'honore de toute ſa confiance ; il n'en profite que pour lui rendre des ſervices importants. Reconnoiſſance du Roi. Fin du Livre.

HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG;
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE HUITIÈME.

1660.

LA FRANCE entière avoit eu les egards fixés sur l'entrevue du Roi & du Prince; elle applaudit à la 1660.

1660. générosité de l'un, & à la noble confiance de l'autre. Condé reçut à son retour les honneurs & les hommages dûs à sa naissance & à son rang. La joie éclatoit de toute part; mais plus particuliérement à Paris, cette ville immense qui avoit été si long-temps le théâtre de l'erreur, de l'esprit de vertige & de la révolte. Le Peuple, oubliant tout ce qu'il avoit souffert, en faveur de Condé, pendant la guerre civile, lui donna des marques éclatantes de tendresse & de vénération. La Noblesse & la Magistrature ne désemplissoient point les appartements de l'Hôtel. Tous les Citoyens se félicitoient d'avoir enfin recouvré un Héros qu'ils avoient vu, presque en naissant, les délices, l'appui & le libérateur de l'Etat, & qui depuis en avoit été la terreur. Ils admiroient cette carrière inouïe de victoires & de conquêtes, d'infortunes, de fautes & de révolutions qui le rendoient, à trente-neuf ans, l'homme le plus célèbre de l'Europe. Le Prince justifia par sa conduite un intérêt si vif & si

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

univerſel. Il avoit acquis à l'école de l'adverſité, des vertus qui lui avoient été inconnues dans l'ivreſſe des ſuccès. 1660.

Ce changement ſalutaire, le fruit de l'expérience & des réflexions, avoit échappé à la Cour; la popularité de Condé y cauſa des ombrages; la ſageſſe du Prince les diſſipa bientôt : il ſe déroba aux applaudiſſements de la multitude, & fit un voyage en Bourgogne, où on l'accœuillit avec des larmes de joie. *Actions du prince de Condé, par l'Hailliér.*

Cependant des hommes avides, inquiets, factieux, fondoient des eſpérances criminelles ſur l'avenir, perſuadés qu'il étoit impoſſible que la concorde fût de longue durée entre deux hommes, dont l'un avoit tout envahi, & l'autre preſque tout perdu. Ils ſe préparerent à irriter les ſoupçons de Mazarin, & à provoquer le reſſentiment de Condé. Déja il offroient une entremiſe perfide à l'un & à l'autre; c'étoit ainſi qu'ils avoient égaré autrefois la vertu de Condé : mais il n'étoit pas à ſe repentir de s'être fié à des Courtiſans *Mémoires du prince de Tarente, p. 230 & ſuiv.*

si dangereux. Il rejeta avec dédain
1660. des avances funestes, & il déclara hautement qu'il ne se serviroit jamais d'autre organe que du sien pour discuter les intérêts qu'il avoit à ménager avec le Ministre.

Ce fut dans des dispositions si sages qu'il sortit de la Bourgogne pour aller au-devant du Roi jusqu'à Amboise ; les Courtisans attendoient avec impatience le dénouement de cette seconde entrevue. Condé redoubla de respect & de soumission ; le Roi, de son côté, renchérit sur l'accœuil qu'il avoit fait au Prince à Aix. Les mécontents se turent, & Condé suivit Sa Majesté à Paris.

L'entrée de Louis XIV dans la Capitale est sans doute le plus beau de tous les triomphes. Il amenoit la paix, la concorde, l'abondance, la prospérité & les arts. Une Reine brillante du plus grand éclat, sembloit être le gage de la félicité de deux puissantes nations. Les uns admiroient la magnificence, l'ordre & la pompe d'un spectacle si auguste ; les autres, plus sensibles,

ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant le Roi, entouré des grands, recevoir les hommages de ſes ſujets, au milieu de ce même Fauxbourg de S. Antoine, autrefois ſouillé du ſang de tant de Citoyens. Au-reſte, les regards n'étoient pas tellement confondus ſur le Monarque & ſa jeune épouſe, qu'on n'enviſageât encore avec le plus vif intérêt Condé auprès du trône, dont il n'alloit plus être déſormais que l'appui & le défenſeur. 1660.

La mort de Gaſton, duc d'Orléans, l'en approchoit de plus près; mais il s'en falloit bien que le crédit du Prince augmentât à proportion de ſon élévation. Il avoit, à la vérité, conſervé ſa place au Conſeil; mais ce n'étoit qu'un titre illuſoire depuis que Mazarin ne daignoit plus en tenir. Ce Miniſtre avoit concentré en ſa perſonne toute l'autorité royale, & il n'avoit garde de la partager avec un ennemi réconcilié. De vains éloges, des égards apparents, une conſidération extérieure, voilà tout ce qu'il prodiguoit au Prince, tandis qu'il ſapoit en ſecret

tout ce qui lui restoit de crédit, de
1660. puissance & de fortune.

Le Prince avoit ramené dans le Royaume ce corps d'excellentes troupes, à la tête duquel il avoit soutenu & ébranlé la Monarchie. Mazarin se défioit de l'extrême attachement de ces guerriers à un chef sous lequel ils avoient vieilli en combattant, & il saisit adroitement l'occasion de s'en défaire.

Mémoires de Choisi, p. 104. La République de Venise, qui figure à peine aujourd'hui en Europe, luttoit alors seule contre tout le poids de l'empire Ottoman. L'isle de Candie que les Turcs n'avoient pu lui ravir en vingt campagnes, étoit inondée de sang chrétien & musulman. Venise, affoiblie par des défaites & par des victoires, invoquoit l'appui de la France. Mazarin se prêta avec joie aux besoins de la République. Il composa un corps de cinq mille hommes de tout ce qu'il trouva de plus nerveux dans les troupes du Prince, & il y joignit son régiment Italien. C'étoit ainsi qu'il sacrifioit ses amis pour perdre ses

ennemis avec plus de décence. Le prince Alméric d'Eſt eut la conduite de cette expédition. Les aſſauts, les ſorties, les maladies contagieuſes, firent périr en ſix mois le Général & l'armée. 1660.

On démêle dans la conduite du Miniſtre un deſſein ſecret d'affoiblir les privilèges & la dignité du premier Prince du Sang. Non content de s'être arrogé le droit injuſte de le précéder, (attentat qui bleſſoit la majeſté de la nation, qui ne reſpecte rien tant après ſon maître que ceux qui peuvent le devenir) il ſouffroit que les Princes des maiſons de Lorraine & de Savoie s'abſtinſſent de le voir, parce qu'il leur refuſoit la main chez lui, Condé ſe tut, perſuadé que c'étoit au chef de la Maiſon Royale d'en conſerver la préémi-nence. Il étoit diſpoſé à tout ſacrifier, excepté l'honneur, pour donner l'exemple du reſpect & de la ſoumiſſion; il vivoit en particulier ſans ſe mêler de rien : ſon éclat parut s'obſcurcir aux yeux du Courtiſan qui n'adore que le crédit & le pou-

Mémoires de prince de Tarente, p. 232 & ſuiv.

voir ; mais le rang, la réputation, le mérite donnèrent toujours à Condé une considération supérieure à la faveur.

1660.

Il n'étoit rentré en France qu'avec de la gloire & beaucoup de dettes. Mazarin, par un des articles du traité des Pyrénées, avoit trouvé le secret de le dépouiller des sommes considérables dont il avoit secouru l'Etat pendant la minorité. Il fit plus, il encouragea en secret le duc de Lorraine à revendiquer sur lui le Clermontois, dont les revenus montent aujourd'hui à cent mille écus : c'étoit le seul bien dont l'Etat eut récompensé les victoires de Condé. Ce procès, entre le premier Prince du Sang & un Souverain, tint tout le Royaume en suspens. L'éloquence de l'Avocat-Général Talon décida le triomphe de la meilleure cause. Tout le monde applaudit au succès de Condé, & il alla lui-même remercier le Magistrat dont le génie avoit su lui conserver les principaux débris de sa fortune.

Lettres de Guy-Patin.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Si quelque chose eût pu consoler

Condé des dégoûts qu'il eſſuyoit, c'eût été de voir Anne d'Autriche en eſſuyer de plus grands. Elle languiſſoit ſans crédit, & preſque ſoumiſe à l'autorité ſuprême dont elle avoit revêtu un étranger qui la traitoit avec hauteur & mépris. Le Roi lui-même n'étoit pas à l'abri de l'arrogance du Miniſtre, qui l'avoit preſque réduit à n'être que ſon premier courtiſan. Mais il faut écouter un Seigneur, témoin de la foibleſſe de la famille royale : c'eſt le comte de Montglat qui parle. 1660.

Le Cardinal ne venoit jamais chez le Roi, mais le Roi alloit pluſieurs fois le jour chez le Cardinal, auquel il faiſoit ſa cour comme un ſimple particulier, empêchant lui-même qu'on n'entrât. Il recevoit le Roi ſans ſe contraindre; à peine il ſe levoit quand il entroit ou ſortoit, & jamais ne le conduiſoit hors de ſa chambre. Quand le Roi accordoit quelque grace, Mazarin le gourmandoit comme un écolier. Lorſque le Cardinal étoit malade, la Reine-mère l'alloit voir tous les jours; il la traitoit comme ſi elle eût été une cham-

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 25.

1661. *brière, & quand on lui venoit dire qu'elle montoit, il fronçoit le ſourcil & diſoit en ſon langage : Ah ! cette femme me fera mourir, tant elle eſt importune ! ne me laiſſera-t-elle jamais en repos ? Il ne ſe contentoit pas de la mépriſer, il lui rendoit de mauvais offices auprès du Roi, lui diſant qu'elle gâteroit tout s'il lui donnoit de l'autorité. Il pouſſa ſi avant ſon ingratitude & ſon peu de reſpect, qu'on diſoit qu'on n'avoit jamais vu faire litière de la Royauté comme il faiſoit.*

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI.

Quoiqu'Anne d'Autriche dévorât tout en faveur de la paix que Mazarin avoit procurée à la France, elle eut cependant quelquefois la force de condamner le choix qu'elle avoit fait du Cardinal, pour le mettre à la tête du Gouvernement. Elle déclara qu'elle n'avoit jamais méſeſtimé ceux qui avoient été d'avis de l'expulſer du Royaume. N'étoit-ce pas juſtifier Condé, les Parlements & la moitié de la Nation ?

Si Louis XIV conſentoit à être traité par le Cardinal comme un pupille qui n'eſt pas encore émancipé,

c'eſt à la reconnoiſſance qu'il faut attribuer ſa conduite. Elevé dans l'ignorance & la molleſſe, jeune & ſans expérience, entouré de la famille & des créatures de Mazarin, guidé par l'exemple & les leçons de ſa mère, il croyoit ne devoir point mettre de bornes à ſa complaiſance envers un Miniſtre qui prétendoit lui avoir conſervé la couronne. Il laiſſoit donc l'avide & ambitieux étranger régner paiſiblement ſous ſon nom. 1661. *Mémoires de Montglat, t. IV, p. 253.*

Mazarin tomba dangereuſement malade. La Cour étoit partagée en différentes cabales. Condé les mépriſa toutes pour ne s'attacher qu'au Roi. On lui repréſenta envain que tous les partis ſe réuniroient contre lui pour le perdre. Il répondit qu'il n'avoit que trop à rougir d'avoir pris autrefois des meſures déſavouées par la vertu; que quand même tous les partis s'éleveroient contre lui, il trouveroit aiſément les moyens de les détruire l'un après l'autre, avec l'appui de l'autorité royale, dont il *Mémoires du prince de Tarente, p. 237.*

ne vouloit plus être que le défenſeur.
1661. La mort délivra enfin Louis XIV d'un Miniſtre qui ne pouvoit plus régner qu'aux dépens de la gloire de ſon maître.

Si la vie de Mazarin avoit été celle d'un politique habile, profond, laborieux & infatigable, ſa mort fut celle d'un grand homme. Il enviſagea ſa fin d'un œuil ferme & intrépide : perſuadé qu'un premier Miniſtre doit mourir debout, il travailla & gouverna juſqu'à ſon dernier ſoupir. Il ne recommanda rien tant au Roi en mourant, que d'écarter ſa mère, ſon frère & les Princes du Sang de l'adminiſtration, & ſur-tout de n'élever jamais perſonne au poſte de premier Miniſtre, dont l'autorité ne pouvoit être que funeſte & redoutable au Monarque & à la Nation. Perſonne n'ignore qu'il diſpoſa dans ſon teſtament des principaux emplois de l'Etat, & de plus de cent millions de nos livres d'aujourd'hui.

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI, p. 19.

Il ne tenoit qu'à Louis XIV de s'approprier cette fortune immenſe,

le ſang du peuple. Les juſtes & trop tardifs remords de Mazarin la lui avoient offerte. Mais, trop heureux d'hériter en quelque ſorte du pouvoir ſuprême, il mépriſa l'argent pour ne s'occuper que du rôle pénible & ſublime de Roi. 1661.

Cependant on ne pouvoit croire qu'un Prince, d'auprès de qui on avoit écarté avec tant de ſoin le travail, l'application & les connoiſſances; qu'un Prince, le plus beau & le plus ſenſible des hommes, eût le courage de ſe charger, à vingt-trois ans, de la conduite de tant de millions d'hommes; qu'il préférât les épines de l'adminiſtration aux attraits de la volupté.

La voix publique appelloit au gouvernail de l'État les pilotes qui avoient le plus d'expérience, & principalement Condé. Elle vantoit en lui la force & l'étendue du génie, la connoiſſance des intérêts des principales puiſſances de l'Europe qu'il avoit tour-à-tour combattues & ſervies; l'art de conduire & de ménager

Lettres de Guy-Patin, t. III.

les hommes, art qu'il avoit acquis
1661. dans les mouvements convulsifs des factions & des partis; la noblesse & la vérité de son caractère : en un mot, la nation ne lui connoissoit presque plus que des vertus & des talents, depuis qu'il étoit malheureux.

Le parti que prit Louis XIV étonna & confondit ses sujets & ses voisins; il s'annonça en Roi & agit en homme qui méritoit de l'être. Toute la distinction qu'il mit entre Condé & le reste de sa Cour, fut de lui faire part le premier de la résolution qu'il avoit prise de gouverner par lui-même & de tenir seul les rênes de l'Etat. Dépositaire de sa propre puissance, il n'en fit réfléchir les rayons que sur trois ou quatre Ministres qu'il chargea des détails. On sçait combien le Tellier, Colbert, Louvois & Lyonne contribuèrent à la gloire naissante de leur maître.

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI, p. 32.

Ici commence un règne nouveau, l'époque la plus brillante & la plus majestueuse de l'histoire moderne. Louis XIV sçut allier les plaisirs aux

travaux, la magnificence à l'ordre & à la diſcipline; la dignité & l'élévation aux graces. Il rétablit les Finances, réforma les abus & créa la Marine. Légiſlateur de ſes Etats, il encouragea les arts, dont le tribut l'immortaliſera plus que ſes conquêtes. Sa puiſſance, préparée par la politique de Richelieu, & les victoires de Condé & de Turenne, le rendit l'arbitre & la terreur de l'Europe. Heureux s'il n'en eût été que le modèle, le pacificateur & les délices! 1661.

Les François qui n'avoient ſupporté qu'en gémiſſant la domination abſolue des premiers Miniſtres, apprirent avec joie qu'ils n'auroient plus déſormais d'autre maître à révérer que celui qu'ils tenoient de la Divinité. Condé rendit grace au Ciel d'avoir enfin vu diſparoître le règne de ces Rois ſubalternes, dont l'orgueuil & l'ambition avoient excité tant de tempêtes. Louis XIV ne l'initia point, à la vérité, au ſecret des affaires; mais les Reines ni Monſieur n'y avoient pas

1661. plus de part; & le Monarque, qui ſut toujours ſe reſpecter lui-même en la perſonne des Princes du Sang, voulut qu'ils gagnaſſent en honneurs & en reſpects, ce qu'ils perdoient en autorité. Condé, de ſon côté, n'aſpira plus qu'à plaire à ſon maître & à le ſervir. Après avoir diviſé le Royaume à la tête d'une grande faction, il dédaigna de prendre part aux petites intrigues qui agitoient la Cour ſans la troubler. Sa modération lui attira des reproches de la ducheſſe de Meckelbourg, autrefois madame de Châtillon. Elle lui demanda s'il ſe ſouvenoit encore d'avoir vu la Cour & les Miniſtres à ſes pieds. *Ah! madame*, lui répondit Condé, *je n'ai pas beſoin qu'on m'excite à faire valoir l'autorité que je crois due à ma naiſſance. Mais ſi vous aviez démêlé comme moi le caractère du Roi; ſi vous ſçaviez combien il eſt délicat, ombrageux & jaloux de ſon pouvoir, vous ne me donneriez pas des conſeils auſſi inutiles que dangereux.*

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte, p. 147.

La vie ſimple, unie & preſque philoſophique

philoſophique de Condé ne fournira plus d'événements éclatants, juſqu'à ce que la gloire & la défenſe de l'Etat le rappellent à la tête des armées. 1661.

Ce Prince n'eût pu ſupporter le poids d'une vie privée, s'il n'eût ſçu la rendre auſſi illuſtre dans les jeux de la paix que dans les travaux de la guerre. Il n'étoit point de ces guerriers qui croient que rien ne manque à leur gloire quand ils ont forcé des Villes, gagné des batailles, ou conquis des Provinces. Il avoit acquis tout ce qui peut rendre un homme vraiment grand aux yeux d'une Nation polie & éclairée. Il aimoit avec tranſport & cultivoit avec ſuccès ces arts nobles & agréables dont l'Italie avoit été le berceau, & dont la France devenoit le temple. Corneille, Molière, Racine, Deſpréaux, la Fontaine, Boſſuet, Bourdaloue, la Bruyère, le Brun, le Nôtre n'avoient guère moins de part à la ſociété & aux carreſſes du vainqueur de Rocroi, que les Grammont, les Luxembourg, & les la Rochefoucault. Les chefs-d'œuvre en

Actions mémorables du prince de Condé, par Bergier.

tout genre ſe multiplièrent : ſans
1661. doute que l'accœuil & les vues de l'héroïſme échauffent autant le génie que les bienfaits du trône.

La nature réſervoit à Condé des plaiſirs encore plus doux & plus touchants. Il n'y a point de Maiſon dans l'univers qui offre des exemples plus frappants & plus fréquents de la tendreſſe paternelle & de la piété filiale, que celle qui règne depuis ſi long-
Ibidem. temps en France ; point de père & de fils qui ayent porté ce ſentiment délicieux plus loin que Condé & Enguien. On diſoit du premier que ſon amour pour ſon fils avoit ſurpaſſé toutes ſes autres paſſions. Mais cet amour mâle & éclairé ne reſpiroit que la gloire & le bonheur du jeune Prince. Condé avoit eu la force de s'en ſéparer dans le temps même qu'il étoit preſque ſon unique conſolation, pour l'envoyer au collège de Namur. Ce grand homme connoiſſoit par ſa propre expérience, tout le prix & les avantages de l'éducation publique. Il attribuoit la foibleſſe, l'ignorance du cœur hu-

main, le ſtupide orgueuil de la plupart des grands, à cette éducation ſolitaire, où ils ne voient ſouvent que des eſclaves dans ceux qui les ſervent, & des courtiſans dans ceux qui les inſtruiſent (*a*). Mais au ſortir du collège il ne voulut s'en repoſer que ſur lui-même du ſoin d'élever l'eſprit & d'aggrandir l'ame de ſon fils. Il auroit cru manquer à la Patrie, s'il ne lui eût formé un héros. Il lui communiqua ce goût exquis des lettres & des ſciences, qui lui avoit adouci à lui-même tant de fois les amertumes de l'exil & de l'adverſité. Il lui dévoila ſur-tout les principes de l'art dans lequel il excelloit. Mais il ne s'en tint pas à la théorie : dès que la guerre eût ouvert une noble carrière à l'ardeur du duc d'Enguien, il le mena aux leçons vivantes ; il le conduiſoit lui-même par la main à la tranchée : il lui apprenoit à re- 1661.

(*a*) Le duc d'Enguien eut pour Gouverneur le comte d'Auteuil, gentilhomme diſtingué par ſa probité & ſa valeur, dont les deſcendants ſont encore aujourd'hui attachés à la Maiſon de Condé. *Voyez* l'Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé par l'Huilier.

connoître une place, à camper une
1661. armée, à la ranger en bataille, à la faire manœuvrer avec préciſion, à tirer d'un poſte tous les avantages imaginables. On voyoit alors ce tendre père, qui par-tout ailleurs pâliſſoit au moindre danger de ſon fils, ſurmonter tous les ſentiments de la nature. Le duc d'Enguien, né avec beaucoup de pénétration & toute la valeur des Bourbons, fit des progrès dignes d'un tel maître. Il ne lui manqua que de commander en chef pour acquérir une grande réputation. Les ſentiments du père augmentèrent avec le mérite du fils; ils parvinrent au point que Condé, ne reſpirant plus que la gloire du duc d'Enguien, offrit aux Polonois d'aller commander leurs armées contre les Turcs & les Tartares, s'ils vouloient placer ſon fils ſur le trône. Il ne ſe mit au rang des Candidats que lorſque cette Nation eût déclaré qu'elle ne pouvoit conſentir d'être gouvernée par un Prince de vingt-cinq ans.

Ibidem.

L'un des premiers ſoins de Louis

XIV avoit été de rendre ſa Cour la plus brillante & la plus magnifique de l'Univers. Il avoit décoré de l'Ordre du Saint-Eſprit plus de ſoixante de ſes principaux Sujets, à la tête deſquels on voyoit Condé, Enguien & Conti. Sa Majeſté porta les égards pour le premier Prince du Sang, juſqu'à lui accorder le pouvoir de nommer un Chevalier des Ordres. Le choix du Prince tomba ſur le comte de Guitaut ſon premier gentilhomme. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalouſie & le reſſentiment des gens de qualité qui avoient tout abandonné pour le ſuivre. Coligni, plus irrité, parce qu'il avoit fait de plus grands ſacrifices, céda aux tranſports violents qui l'agitoient. Il alla trouver le Prince, & lui remettant les proviſions de la charge de Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de Condé : *Non*, dit-il, *Monſeigneur, vous ne méritez point tout ce que nous avons fait pour vous, Boutteville & moi. Quoi ! dans la ſeule occaſion que vous aurez peut-être de nous obliger jamais, vous nous*

1661.

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte, p. 350.

préférez un homme tel que Guitaut. Si
1661. *j'ai jamais des enfants*, ajouta-t-il en fureur, *je leur casserai la tête plutôt que de souffrir qu'ils s'attachent à d'autres qu'au Roi. S'il commet des injustices, on les souffre plus patiemment de son Maître que d'un autre.* Condé, vif, fier, impatient, peu accoutumé aux reproches, sçut pourtant se contenir, il n'opposa que la douceur & la modération à l'emportement. *Si j'ai nommé*, dit-il, *Guitaut préférablement à Boutteville & à vous, c'est que j'ai cru que vous obtiendriez l'un & l'autre de votre qualité, ce qu'il ne pouvoit espérer de la sienne. Si j'avois pu prévoir que les choses se fussent passées ainsi, j'en aurois peut-être usé autrement. Vous devez être content de cette satisfaction; il ne tiendra pas à moi que vous ne le soyez encore plus dans la suite.* Les excuses de Condé ne calmèrent point Coligni; il se retira l'esprit rempli d'aigreur & d'amertume.

Au-reste, Guillaume de Pechpeyroux, comte de Guitaut & de Comminge, dont Coligni parle avec

tant d'injuſtice & de mépris, étoit parvenu à la fortune par toutes les voies de l'honneur, du courage & de l'eſprit : il avoit verſé une partie de ſon ſang pour le Prince ; il paſſoit en un mot pour un des gentilshommes les plus accomplis du Royaume. Le Favori du grand Condé ne pouvoit être un homme médiocre. 1661.

Mazarin étoit mort, mais ſes maximes & ſa politique régnoient encore à la Cour. Elle conçut une joie maligne de voir Condé abandonné par un homme qui lui avoit été dévoué juſqu'à l'enthouſiaſme ; & ce fut peut-être autant pour inviter les autres amis de Condé à la déſertion, que pour récompenſer le mérite de Coligni, qu'elle le combla de careſſes, & le nomma Général de l'armée qu'elle envoya au ſecours de l'Empereur contre les Turcs. Coligni ne ſoutint pas en Hongrie la haute réputation qu'il avoit acquiſe en Flandre ſous Condé. Le comte de la Feuillade eut tout l'honneur de la victoire de Saint-Godard. Coligni ſe retira diſgracié dans ſes terres de

Mémoires de Buſſi - Rabutin, t. II.

Bourgogne. Il y mourut en 1686.

1661. S'il eſt vrai, comme on l'a ſoupçonné, qu'il ne mit tant d'éclat & de hauteur dans ſa rupture avec Condé, que pour s'attirer les regards & les bienfaits de la Cour, il en fut bien puni; puiſqu'il lui en coûta ſa fortune & ſa réputation. Condé ne ſe vengea de lui qu'en protégeant ſon fils, & en le faiſant Colonel du régiment de Cavalerie de ſon nom. Ce fils mourut en 1694 ſans enfants de Mademoiſelle de Laſſai; & en lui finit l'illuſtre & ancienne Maiſon de Coligni, ſi féconde en grands hommes (*a*).

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny, t. III, p. 287.

Moréri, art. Coligni.

La conduite de Condé démentoit bien les reproches d'ingratitude dont Coligni oſoit le noircir. Il n'étoit occupé qu'à ne laiſſer échapper aucun de ſes amis à ſa reconnoiſſance. Quelque temps avant le trait dont on vient de parler, il avoit reçu

(*a*) La branche du comte de Coligni, dont il eſt queſtion, étoit ſéparée depuis plus d'un ſiècle de celle de l'Amiral, éteinte en la perſonne de Gaſpard IV du nom, duc de Châtillon, tué au combat de Charenton.

quatre cents mille écus de la Cour d'Eſpagne ; il manquoit lui-même du néceſſaire & n'avoit plus de ſervices à attendre de ſes partiſans. Cependant, ſans avoir égard à ſa ſituation, il leur diſtribua la ſomme entière, & il voulut qu'il ne demeurât d'autres traces d'un ſi grand bienfait que celle que la reconnoiſſance imprimeroit elle-même dans le cœur de ceux qu'il avoit obligés. Il n'y eut que le comte de Boutteville qui refuſât de s'enrichir des dons du Prince. Condé l'en dédommagea en lui ménageant l'alliance de l'héritière de la maiſon de Luxembourg ; & il ſervit depuis ſes amis avec tant de zèle & de ſuccès que le collège des Maréchaux de France & celui des Capitaines des Gardes-du-Corps ne furent preſque compoſés que de ceux qui avoient partagé ſes fautes & ſes malheurs. On reprocha à Louis XIV d'avoir mieux récompenſé les ſerviteurs du Prince que les ſiens.

1661.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Cependant l'autorité royale s'affermiſſoit de plus en plus. Condé

soumis, qui eût osé lutter contre
1662. elle ? C'étoit à qui des Princes & des Parlements signaleroit son zèle avec plus d'éclat. La concorde avoit amené les temps les plus heureux de la Monarchie. Point de jour qui n'éclairât de nouvelles prospérités & de nouvelles fêtes, plus brillantes que celles dont l'imagination a embelli tant de Romans. Une des plus dignes d'une Cour guerrière fut le Carousel, que Louis XIV donna à la Capitale, dans la cour des Thuileries, qui en a retenu le nom. Le Monarque lui-même, les Princes, les Héros dont la France étoit remplie, étoient les acteurs de ces jeux de la paix, la plus noble image de la guerre. Les Chevaliers divisés en cinq quadrilles nombreux, représentoient les Nations les plus célèbres de l'Univers, les Romains, les Perses, les Turcs, les Indiens & les Sauvages. Louis XIV, Monsieur, Condé, Enguien, Guise brilloient à la tête de chaque division. En voyant courir Condé & ce Guise, si célèbre par son courage, ses duels,

ſes amours & ſes aventures romaneſques, on diſoit tout haut : *Voilà les Héros de l'Hiſtoire & de la Fable.* 1662.

Chantilli avoit plus de charmes pour Condé, que la Cour qu'il ne gouvernoit plus. Il vouloit créer en quelque ſorte ce lieu agreſte qui n'avoit preſque point alors d'autres ornements que ceux qu'il avoit reçus de la nature. Mais la poſſeſſion en étoit précaire entre ſes mains. Mazarin avoit réſervé au Roi le pouvoir d'acquérir Chantilli par un article ſecret du traité des Pyrénées ; & Louis XIV s'expliquoit déja ſur le deſir qu'il avoit d'en jouir. *Sire*, lui répondit Condé, *vous êtes le Maître ; mais j'ai une grace à demander à V. M., c'eſt de m'en laiſſer le Concierge.* Le Roi comprit toute l'énergie de la réponſe, & il eut la grandeur d'ame de ſacrifier ſon goût au bonheur de ſon Sujet. *Siècle de Louis XIV.* *Mémoires de Choiſi.*

Le Roi faiſoit des acquiſitions plus utiles & plus glorieuſes. Il achetoit Dunkerque de l'indigent & prodigue Stuard. Il recevoit la Lorraine & le Barrois des mains de

1663. l'inquiet Charles IV, qui les lui cédoit, à condition que tous les Princes de la Maiſon de Lorraine ſeroient agrégés à la Maiſon Royale, & appellés à la Couronne. Ce traité abſurde demeura ſans exécution par la ſageſſe du Parlement, qui ne le vérifia qu'à condition qu'il n'auroit d'effet qu'après qu'il auroit été ratifié par toutes les perſonnes qui y avoient intérêt. Le Donataire lui-même en plaiſantoit avec Condé, chagrin de ſe voir aſſocié tant de compagnons: *Vous n'avez jamais fait, qu'un Prince du Sang dans toute votre vie, & moi je viens d'en faire vingt-quatre d'un trait de plume.* La gloire d'incorporer à la Monarchie deux belles Provinces, du conſentement de toute l'Europe, étoit réſervée à Louis le Bien-Aimé. Son prédéceſſeur ſe vengea de l'inquiétude & des inconſtances du duc de Lorraine en envahiſſant ſes Etats. Il protégeoit en même-temps le Portugal contre l'Eſpagne, l'Empereur & Veniſe contre les Turcs, l'Electeur de Mayence contre ſes Sujets

Mémoires d'Avrigni, t. III, p. 256.

révoltés, la Hollande contre l'Angleterre & l'évêque de Munſter; il attaquoit les Algériens juſque ſur leurs foyers; il conſtruiſoit le canal de Languedoc; il rempliſſoit toute l'Europe de ſon nom & de ſa puiſſance. 1663.

Ce fut au milieu de ces ſuccès que l'Eſpagne & Rome oſèrent l'offenſer en la perſonne de ſes ambaſſadeurs. La ſeule menace d'envoyer Condé & Turenne dans les Pays-Bas, terraſſa Philippe IV; il ſe prêta à toutes les ſatisfactions qu'un gendre fier & irrité exigea. Il reconnut, à la face de l'Univers, la prééminence de la Couronne de France ſur la ſienne. Chigi, plus foible encore, oſa lutter plus long-temps, il eût volontiers troublé & armé toute la république chrétienne pour s'épargner la honte d'une réparation qui lui ſembloit incompatible avec l'orgueuil de la Thiare. Mais ces temps malheureux, de ſuperſtition, de fanatiſme & de barbarie, où la voix d'un Pontife ſuffiſoit pour exciter un embraſement univerſel, étoient diſparus; & la marche d'une armée françoiſe, qui deſcendoit les Alpes

sous les ordres du maréchal du Plessis Praslin, arracha enfin du Pape un
1663. désaveu qui fut accompagné des circonstances les plus humiliantes. Le Monarque fit graver l'insulte & la réparation sur l'airain, au milieu de Rome même, étonnée de se voir en proie aux mêmes affronts dont elle avoit autrefois accablé les Rois & les Nations.

Le Cardinal Chigi, neveu du
1664. Pape, parut en France, revêtu de la qualité de Légat, non pour humilier les Rois comme ses prédécesseurs, mais pour en être humilié. On s'efforça de le combler d'honneurs pour lui faire dévorer l'amertume d'une démarche inouïe. Condé & Enguien furent le recevoir aux portes de Paris, & le conduisirent aux pieds du trône où il venoit demander pardon.

Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, t. V. p. 266.

Condé goûta cette année la joie la plus pure. Il établit le duc d'Enguien : il ne tenoit qu'à lui d'unir la destinée de son fils avec celle d'une petite-fille d'Henri IV, Mademoiselle d'Alençon. Il préféra les liens de l'a-

mitié à ceux du ſang. Le duc épouſa la princeſſe Anne de Bavière, petite-fille de cet Electeur Palatin, qui ne fut décoré du vain titre de Roi de Bohême, que pour devenir le plus malheureux de tous les hommes. Elle avoit pour mère la célèbre Anne de Gonzague, dont on a tant parlé dans le cours de cet ouvrage. Le Roi & la Reine de Pologne adoptèrent la jeune Princeſſe, & la marièrent comme leur fille unique. Ils la dotèrent des duchés d'Oppelen & de Ratibor, en Siléſie, évalués à plus d'un million d'écus, & de pluſieurs autres millions en argent & en pierreries. Le Roi, de ſon côté, agit en père; il fit un don conſidérable au duc d'Enguien; il voulut qu'on exprimât dans le contrat de mariage tous les ſentiments d'eſtime & de conſidération dont il étoit pénétré pour M. le Prince. Il aſſiſta au repas nuptial avec les Reines & toute la Maiſon Royale.

1664.

1666.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Contrat de mariage du duc d'Enguien.

Ce mariage devoit avoir encore des ſuites plus fortunées. Il eût conduit les jeunes époux au trône de

Pologne, ſi la Reine Marie eût été
1666. moins haïe. Elle remua envain les reſſorts les plus puiſſants en leur faveur ; ſes intrigues furent regardées comme un attentat à la liberté de la Nation, & on lui fit un crime d'avoir oſé pour un étranger ce qui ne lui auroit pas été permis de tenter pour ſon propre fils. Rien n'écarta plus dans la ſuite le duc d'Enguien du trône, que ces efforts prématurés pour l'y placer.

La goutte, dont Condé avoit déja reſſenti quelques atteintes, l'attaqua violemment cette année, & le retint long-temps à Chantilli. Il eut le courage de réduire preſque toute ſa nourriture au lait, & ce régime lui conſerva la vie encore plus de vingt ans. On le verra bientôt à la tête des armées déployer la même vigueur d'eſprit & de corps que dans ſa jeuneſſe.

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, p. 169.

Il étoit à peine rétabli qu'il apprit que les Princes & les Héros ne ſont pas plus à l'abri des traits de la méchanceté & de la calomnie que le vulgaire des hommes. Il ſe vit dé-

chiré dans un ouvrage que la voix publique attribuoit à Buſſi-Rabutin. 1666.
Mais ce qui le révoltoit plus que ſa propre injure, c'eſt que l'auteur n'épargnoit pas davantage la ducheſſe de Longueville, cette ſœur qu'il aimoit ſi tendrement. Il ne put s'empêcher de témoigner combien il étoit ſurpris & indigné de l'excès de témérité de Buſſi. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle d'un de ſes Gentilshommes. Il aſſembla tous les bas-Officiers de l'Hôtel, les harangua & les arma de l'inſtrument dont on ſe ſert quelquefois pour imprimer l'affront le plus ſanglant. Les préparatifs du châtiment parvinrent à Madame de Longueville. Tranſie de frayeur, elle vole chez ſon frère & tombe à ſes pieds, fondant en larmes, en lui demandant la grace du coupable. Condé eut horreur du complot; il fit appeller le gentilhomme, & lui demanda d'un air irrité, qui l'avoit chargé du ſoin de ſa vengeance; il lui défendit, ſous les peines les plus ſéveres, de corriger un écrivain qu'il ne vouloit

punir que par le mépris. Mais
1666. Louis XIV ſe montra moins indulgent; il en coûta la liberté & la fortune à Buſſi; il ne ſortit de priſon que pour languir preſque tout le reſte de ſa vie dans l'exil, malgré les éloges dont il fatiguoit chaque année ſon maître.

Le Roi avoit acquis la réputation d'un Monarque politique, ferme, magnanime & magnifique; il aſpiroit encore à celle d'un conquérant. Les triomphes de la France pendant ſa minorité avoient été l'ouvrage de Condé & de Turenne; ils retentiſſoient dans toute l'Europe. Mais plus on en vantoit l'éclat, plus Louis XIV ſe ſentoit dévoré du déſir de les égaler. La carrière s'ouvrit enfin à ſon ambition.

Philippe IV étoit mort, laiſſant une Monarchie épuiſée, & un ſucceſſeur au berceau. La Reine, ſa veuve, dont l'ame étoit auſſi haute que l'eſprit borné, ne prit les rênes du gouvernement que pour les confier à un Jéſuite Allemand. La honte d'obéir à un Religieux ſans expé-

rience, à un étranger ſans génie, indigna les Grands, la Nobleſſe & les Peuples. La minorité de Charles III ne fut célèbre au-dedans que par des troubles, & au-dehors par des revers. L'Eſpagne n'exiſtera plus que pour ſervir de matière aux triomphes de la Maiſon de Bourbon, juſqu'à ce qu'elle devienne ſon patrimoine. 1666.

Anne d'Autriche modéroit l'ardeur impétueuſe du Roi ſon fils; mais, attaquée d'un cancer douloureux, elle ſuccomba ſous l'excès de ſes maux. Elle emporta au tombeau les regrets de la Nation dont elle étoit devenue les délices depuis qu'elle ne la gouvernoit plus. Chaque jour de ſa vie étoit marqué par des bienfaits, & elle n'approchoit du trône que pour plaider les intérêts de l'humanité. Condé mêla ſes larmes à celles de la France: il vivoit avec cette Princeſſe, depuis ſon retour en France, dans la confiance la plus étroite. Peut-être gémiſſoient-ils l'un & l'autre de ne s'être pas mieux connus.

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI.

1666. Cependant Louis XIV, délivré d'un frein qu'il avoit toujours respecté, s'observoit moins : son ambition devint plus ardente, sa volonté plus absolue, sa magnificence plus dispendieuse. Le délire de la prospérité, le fanatisme de la fausse gloire, le poison des passions égarèrent quelquefois sa jeunesse. Mais s'il ne fut pas homme & Roi impunément, on apperçoit au-moins jusque dans ses erreurs, tous les traits qui peignent une ame supérieure à celle de tous les Rois, & peut-être de tous les hommes de son temps.

1667. Il avoit déja rempli l'Europe de manifestes, par lesquels il réclamoit presque tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, en vertu de l'ancien droit de dévolution, qui dans ces Provinces, exclut de la succession paternelle les mâles du second lit, en faveur des filles du premier. Il citoit l'exemple récent des Etats du Brabant qui, en prêtant serment de fidélité à l'Archiducheſſe Claire Eugénie, fille du premier lit de Philippe II, la reconnurent en qualité

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny, t. IV, p. 320.

de ſouveraine, non à cauſe de la donation de ſon père, mais en vertu de ſon droit ſucceſſif. L'Eſpagne, de ſon côté, alléguoit la renonciation de la Reine; mais la dot de cette Princeſſe n'ayant point été payée, elle rentroit dans tous ſes droits. On négocia : Louis XIV conſentoit à modérer ſes demandes; la fierté Autrichienne dicta la réponſe de la Régente d'Eſpagne; elle déclara qu'elle ne démembreroit pas un village de la Monarchie. Le fer décida la querelle. 1667.

Louis XIV fondit ſur les Pays-Bas, à la tête de cinquante mille hommes; il ne daîgna pas ſeulement déclarer la guerre; c'étoit une ſucceſſion ouverte dont il alloit prendre poſſeſſion, bien accompagné. Il aſſocia à la gloire de ce triomphe facile, Turenne préférablement à Condé. Il ſe ſouvenoit encore de la révolte & des exploits du Prince, qui avoit ſauvé à l'Eſpagne les Provinces dont il alloit entreprendre la conquête. Le trait étoit demeuré ſi profondément gravé dans ſon cœur, qu'un jour,

Mémoires de Madame de Maintenon.

1667. jetant des regards avides sur plusieurs villes de la Flandre, il ne put s'empêcher de dire à Condé : *Sans vous je ſerois le maître de tout ceci. Ah ! Sire*, répondit le Prince, *vous aviez promis de n'en jamais parler.*

Cependant tout plioit sous les armes victorieuses du Roi. Tel étoit l'anéantissement de l'Espagne, qu'elle ne put opposer plus de huit mille hommes à une puissance qu'elle avoit menacée autrefois d'engloutir dans ses vastes domaines. Marsin les commandoit : Marsin, le seul ami que Condé n'avoit pu faire comprendre dans l'amnistie, & le seul grand homme de guerre qu'eût alors l'Espagne. Charleroi, Ath, Douai, Armentières, Furnes, Courtrai, Oudenarde, Aloſt, dénués de garnisons & de magasins, tombèrent entre les mains du Roi. Lille, défendue par six mille soldats & vingt mille bourgeois, ne tint que neuf jours; Marsin lui-même fut battu : en un mot, la fortune fit tout pour le Roi, mais le Roi manqua à la fortune. Ce Prince croyant en avoir assez fait

Mémoires de la Fare, p. 70.

pour sa gloire & pour celle de l'Etat, quitta l'armée pour voler aux pieds de sa maîtresse, dans un temps où tout lui annonçoit la conquête entière des Pays-Bas. L'Angleterre & la Hollande combattoient pour l'empire de la mer. Léopold respiroit à peine de la guerre contre les Turcs. La Suéde n'employoit que des menaces, & le reste de l'Europe que des vœux & des plaintes en faveur de l'Espagne. L'histoire ne ménage pas plus Turenne que Louis XIV ; elle lui reproche de s'être arrêté trois semaines à Charleroi, au-lieu de marcher droit à Bruxelles, dont la prise eût entraîné celle de toutes les Provinces. 1667.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 291.

L'état de Condé à Chantilli étoit triste & violent. Il ne respiroit que l'instant de réparer ses fautes, & il se voyoit condamné à l'inaction la plus douloureuse. Ne pouvant combattre pour la Patrie, il lui offrit au-moins un autre lui-même, le duc d'Enguien. Ce jeune prince se comporta en digne fils d'un tel père. La gloire qu'il acquéroit dans tous les siéges étoit la seule consolation que

Condé fût en état de goûter. Mais
1667. Enguien, livré à toute l'ardeur de ſon zèle, tomba dangereuſement malade devant Lille. On le tranſporta à Douai. Les larmes de Condé n'étoient pas encore taries ſur la deſtinée du prince de Conti, qu'une mort prématurée venoit de lui enlever à la fleur de ſon âge : on lui annonce le danger de ſon fils unique, dans un inſtant où le chagrin, les regrets & la goutte lui avoient abattu le corps & l'eſprit. Mais il trouva bientôt des forces dans ſa tendreſſe & ſon courage. Il vola auprès du jeune Duc, & ne l'abandonna point qu'il ne l'eût rendu à la vie. Il retourna enſuite dans ſa retraite; il ne s'y occupa que du ſoin d'effacer les exploits de Turenne par de plus grands, ſi le génie de la France le rappelloit au commandement des armées.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Les progrès de Louis XIV avoient répandu l'alarme & la terreur en Europe. Déja l'Angleterre & la Hollande avoient ſuſpendu leur haine pour mettre un frein à l'ambition du Monarque françois. La Suéde ſe joignoit

gnoit à elle ; l'Allemagne frémiſſoit de honte & d'indignation. On ne pouvoit plus pénétrer dans les Pays-Bas ſans rencontrer de nouveaux & de puiſſants obſtacles. 1667.

Dans ces circonſtances, Condé jeta les yeux ſur la Franche-Comté, pour la donner au Roi en moins de temps que n'en avoit employé Turenne pour conquérir une partie des Pays-Bas. Quoique le Prince ne fût jamais entré en Franche-comté, il en connoiſſoit mieux la ſituation, les forces, les places, les paſſages, les loix & les uſages que les Miniſtres & les Généraux d'Eſpagne. Il communiqua ſon projet au marquis de Louvois qui, jaloux de la faveur de Turenne, ne pouvoit lui oppoſer que Condé. Le Roi, touché du zèle & des lumières du Prince, adopta ſon plan, & lui en confia l'exécution.

La Franche-comté, l'une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'Europe, a plus de quarante lieues de long, ſur trente de large. Cette Province, plutôt protégée que dominée par l'Eſpagne, ne contribuoit

1667. que de ſes vœux au ſalut & à la proſpérité de la Monarchie dont elle étoit une piéce ſéparée, iſolée & inutile. Mais les Comtois, dans le ſein d'un gouvernement ſi doux, ou plutôt de la liberté, au milieu des plus riches préſents de la nature, étoient pauvres, faute d'induſtrie, de commerce, d'arts & de manufactures.

Hiſtoire de la conquête de la Franche-Comté, par Peliſſon, t. II.

L'autorité étoit partagée entre le Parlement ſiégeant à Dole, & le Gouverneur de la Province. De-là les intrigues, la jalouſie, les factions & la diſcorde, ces fléaux avant-coureurs de la chûte des Etats.

Le Marquis d'Yenne, de la Maiſon de la Baume, gouvernoit alors la Franche-Comté. Il avoit ſervi ſous Condé dans les Pays-Bas; & il lui étoit reſté une ſi haute idée de ſon ancien Général, qu'il ne lui demeura que l'impreſſion de la crainte & du reſpect, lorſqu'il le vit paroître en armes ſur la frontière. Juſques-là il s'étoit conduit avec prudence; prévoyant l'orage dont la Province étoit menacée, il avoit imploré l'appui de

toutes les puiſſances de l'Europe. Il s'étoit adreſſé au Parlement pour en obtenir des ſecours; mais cette Compagnie ne voulut pas même lui délivrer l'argent provenant de la vente des ſels qui étoient en dépôt à Dole. Elle ſe repoſoit de la défenſe de la Patrie ſur les Allemands, & particuliérement ſur les Suiſſes qui ne redoutoient pas moins alors le voiſinage de la France que les Hollandois. La Nobleſſe indignée cenſuroit avec aigreur la conduite des Magiſtrats dont elle ne ſupportoit le joug qu'avec impatience. 1667. *Ibidem.*

Les forces de la Province n'étoient point mépriſables; elles conſiſtoient en deux mille hommes de troupes réglées, ſept mille bourgeois enrégimentés, qu'on appelloit les Elus, établis dans les villes de Beſançon, de Dole, de Salins & de Grai, en neuf mille hommes de milices, diviſés en trois légions qui n'avoient ſans doute que ce beau nom de commun avec les légions Romaines, & quatre cents gentilshommes, obligés de monter à cheval

pour voler à la défenſe de la Patrie
1667. au premier ſon de la trompette.

Ces milices n'étoient pas, à la vérité, aguerries; mais elles pouvoient puiſer dans l'amour de la liberté un courage indomptable. Les Comtois, ce peuple belliqueux, ſpirituel, impatient, opiniâtre, attaché juſqu'à l'enthouſiaſme au gouvernement & à la religion des Eſpagnols, avoient fait plus d'une fois échouer, par leur valeur tous les efforts de la France pour les ſubjuguer. Il n'y avoit que le ſecret & la rapidité qui puſſent aſſurer le ſuccès de l'invaſion; il falloit joindre la ruſe à la force pour conquérir pendant l'hiver une Province qui trouveroit peut-être au Printemps toute l'Europe armée pour ſa défenſe.

Condé, perſuadé qu'il faut plutôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies, ne demandoit que quatorze mille hommes, dix pièces de canon, ſix ſemaines & le choix de ſes Officiers généraux, pour ſoumettre une Province qui pouvoit lui oppoſer plus de vingt mille combattants.

Il ſe rendit en Bourgogne, ſous prétexte de préſider aux Etats du Duché, mais en effet pour préparer ſecrétement l'expédition. En attendant les troupes qui devoient arriver ſucceſſivement, il envoya en Franche-Comté deux de ſes gentilshommes, appellés Ricouſſe & Riviere, pour reconnoître les places & en lever les plans. Ils ſe déguiſèrent ſi bien, & ſe conduiſirent avec tant de ſageſſe & de circonſpection, qu'ils vinrent à bout d'exécuter heureuſement leur commiſſion. 1667. *Ibidem.*

Au milieu des ſoins innombrables dont il étoit agité, Condé ne paroiſſoit occupé que des fêtes qu'il donnoit à la Nobleſſe, & des Etats dont il prolongeoit adroitement la durée pour ne pas rendre ſuſpect aux Suiſſes, aux Allemands & aux Comtois ſon ſéjour à leurs portes.

Déja le bruit ſe répandoit que les Suiſſes avoient promis un ſecours de quatorze mille hommes à leurs voiſins. Perſonne n'ignore que cette Nation guerrière peut mettre en un jour plus de cent mille hommes ſous

les armés. Il falloit donc la prévenir,
1667. la tromper, ou acheter ſon inaction; il falloit ſur-tout enchaîner la défiance & la vigilance des Comtois, naturellement inquiets & ombrageux.

Voici le moyen auquel le Prince eut recours. Il envoya à Beſançon le comte de Chamilli, qu'il avoit nourri Page, homme plein de valeur, de zèle, d'élévation & de diſcernement, ſous prétexte de quelques affaires domeſtiques, mais en effet pour reconnoître de nouveau les paſſages & les places, & ſur-tout pour engager le Parlement à ſolliciter la neutralité de la Province.

Dans les guerres ſanglantes qui s'étoient élevées entre les Maiſons de France, de Bourgogne & d'Autriche, la Franche-Comté avoit eu quelquefois recours à ce moyen pour écarter de ſon ſein les horreurs de la guerre. On voyoit ce coin de terre jouïr d'un calme heureux & profond, pendant que tout étoit rempli à ſes côtés, d'alarmes, de ſang & de calamités. Il en coûtoit cent mille écus par an à la Province, mais le Parle-

ment en eût donné volontiers deux cents mille pour conserver la paix & l'empire dont il étoit en possession. 1667.

Bientôt le comte de l'Aubespine, Chevalier d'honneur de la Compagnie, & le conseiller Joubelot vont trouver le Prince à Dijon, en qualité de Députés de la Patrie. Condé les reçut avec beaucoup de grace & d'affabilité : il entra avec eux en négociation; mais il eut soin de la traîner en longueur pour avoir le temps d'achever ses préparatifs : enfin il exigea cinq cents mille livres & renvoya les députés chercher des pouvoirs plus étendus. Le Parlement se soumit à tout promptement. Condé qui appréhendoit d'être éclairé de trop près à Dijon, fit demeurer les Députés sur la frontière, en attendant de nouveaux ordres de la Cour. *Mémoires de Monglat, t. IV.*

Cependant les troupes s'avançoient avec autant de diligence que de secret sur les bords de la Saone & du Rhône. On avoit publié qu'elles marchoient en Catalogne. Condé les arrêtoit à mesure qu'elles arri- 1668. *Histoire de Louis XIV, par Pelisson, t. II.*

voient. Sa correſpondance étoit établie, non avec le Miniſtre de la
1608. guerre, mais avec le duc d'Enguien qui concertoit tout avec le Roi, à l'inſçu des Courtiſans & de tout ce peuple oiſif de politiques, qui n'eſt occupé qu'à découvrir & à cenſurer les projets & la conduite du Prince.

Malgré tant de précautions le myſtère tranſpira. Ce fut de Paris qu'on apprit à Dole que la Franche-Comté alloit être attaquée. La Cour, pour diſſiper ces bruits, fit voler les courriers de Dijon; on ne remit les paquets à la poſte que plus de huit jours après ce prétendu accident.

Condé avoit fixé l'invaſion au commencement de Février; il vouloit prévenir les ſuites d'une Diette générale que la nation Helvétique avoit indiquée pour ce même mois. Il ſçavoit que l'éloquence d'un ſeul homme ſuffit ſouvent pour émouvoir
Ibidem. un Peuple libre. Il eſt conſtant que les Suiſſes furent ſi effrayés de la conquête rapide de la Franche-Comté, qu'ils ne firent que s'aſſembler, ſe fortifier, garder les paſſages

& éprouver le canon, après cet événement. Ils portèrent même le reſſentiment ſi loin, qu'ils pourſuivirent criminellement les Officiers de la même Nation qui avoient ſuivi le Roi dans cette expédition. 1668.

Cependant les Comtois, éveillés comme d'un ſommeil léthargique, prennent des réſolutions vigoureuſes. Ils convoquent les Milices & l'arrière-ban pour le 8 de Février. Ils avoient dépêché en Suiſſe l'Abbé de Watteville, avec ordre d'offrir ſept cents mille écus à la république pour en obtenir une armée, & l'Abbé de Bellevaux à la Diette de Ratisbonne, pour effrayer le corps Germanique du fantôme de la Monarchie univerſelle, dont on attribuoit le projet abſurde à la France.

Condé reſpiroit enfin, tout concouroit à lui livrer ſa proie. Le marquis de Ciudad Rodrigo, Gouverneur des Pays-Bas, ayant à ſe défendre contre un ennemi tel que Louis XIV, avoit refuſé une trêve de ſix mois que le Monarque lui avoit offerte. Il dédaignoit de rece-

voir comme une grace, ce qu'il eſpéroit obtenir des rigueurs de l'hiver.

1668.

Le Prince entra en Franche-Comté le 4 de Février, précédé d'un manifeſte foudroyant, par lequel, après avoir établi les droits de la Reine, il ſommoit les Comtois de reconnoître le Roi en qualité de Souverain, ſous peine de la vie. Il avoit aſſocié à la gloire de cette conquête Luxembourg & Chamilli. Ils brûloient d'envie, à ſon exemple, d'effacer aux yeux du Roi des exploits criminels, par des victoires légitimes & déciſives. Condé ſe ſaiſit des portes de Rochefort ſur le Doux, de Peſmes ſur l'Oignon, & du Château de Marnai. C'étoit un coup de maître; il coupoit la communication entre Beſançon, Dole, Salins & Grai qu'il tenoit inveſtis. La Nobleſſe convoquée, les Légions diſperſées ne pouvoient plus s'aſſembler ſans être enveloppées & taillées en pièces. De-là Condé courut à Beſançon avec quinze cents hommes, pendant que Luxembourg, encore moins accompagné, prenoit

Ibidem.

la route de Salins. Ni l'un ni l'autre ne traînoit de canon après ſoi, tant les chemins étoient rompus par des pluies continuelles. 1668.

Arrivé aux portes de Beſançon, le Prince ſe ſaiſit des hauteurs qui environnoient la place, & s'en ſervit pour dérober à l'ennemi le petit nombre des ſiens. Cependant il agiſſoit comme s'il eût eu une puiſſante armée. Il fit ſommer une ville qui renfermoit dans ſon ſein quatre fois plus de combattants qu'il n'avoit de ſoldats. *Ibidem.*

Beſançon parut d'abord diſpoſée à vendre cher ſa liberté. On vit l'Archevêque lui-même, la pique à la main, monter la garde à la tête de ſon Clergé. Mais les Bourgeois, cédants à la frayeur qu'inſpiroient le nom & la préſence de Condé, conſentirent à perdre la liberté, pourvu qu'on leur laiſſât le Saint-Suaire.

Condé n'avoit garde de les en priver. Il entra le 7 Février dans la Capitale. Ce jour-là même Luxembourg ſe préſentoit devant Salins; il trouva deux mille hommes de mi-

lice bourgeoiſe qui brûloient leurs
1668. fauxbourg. Soudain il les attaque,
Ibidem. les enfonce & les pourſuit juſque dans la ville dont il s'empare. Les forts qui auroient pu réſiſter pendant plus d'un mois, ſe rendirent ſans tirer un coup de canon. Condé avoit déja pris une grande quantité de petites villes & de châteaux, à la faveur deſquels il coupoit tous les ſecours étrangers.

Le Roi n'étoit encore qu'à Dijon lorſqu'il apprit la priſe de Beſançon & de Salins. La difficulté de la conquête entière de la Province, au milieu de l'hiver, avoit paru ſi grande, qu'il avoit cru devoir borner ſes exploits à la réduction de ces deux places. Mais encouragé par les promeſſes de Condé, qui lui écrivit qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour voir tous les Comtois tomber à ſes pieds; il continua ſa route avec le duc d'Enguien, & marcha à Dole, où Condé & Luxembourg le joignirent.

Le Prince ne penſoit qu'à ſauver à l'armée les dangers & les fatigues

d'un siège qui eût pu la détruire dans une saison si rigoureuse. Il fom- 1668.
ma les assiégés ; mais les habitants de Dole, se souvenant qu'ils avoient autrefois bravé pendant trois mois tous les efforts des François, répondirent qu'ils s'ensveliroient sous les ruines de la Patrie & de la liberté. Le Parlement qui alloit perdre l'empire en changeant de maître, les marquis de Saint-Martin & de Messimieu les entretenoient dans des dispositions si magnanimes.

Condé attendit à peine la nuit pour disposer trois attaques. Les circonstances, la saison, le défaut d'artillerie, l'activité de son caractère ne lui permettoient point d'ouvrir des tranchées & d'employer les moyens lents de l'art. Il falloit vaincre promptement ou périr. Tous les dehors furent insultés & emportés l'épée à la main. Le marquis de Villeroi pénétra, à la tête du régiment de Lyonnois, jusque dans la demi-lune, d'où il arracha un drapeau qu'il envoya au Roi. Condé dirigeoit & modéroit l'audace des troupes ; il tenoit

ſon fils par la main & lui donnoit
1668. des leçons au milieu du feu le plus terrible. Après la victoire, ce Condé, ſi fier dans l'action, alloit rendre compte au Roi de tous les détails, avec autant d'empreſſement que s'il eût eu ſa fortune & ſa réputation à établir. C'étoit une maxime de ce grand homme, que rien n'honore autant l'inférieur que le reſpect envers le ſupérieur; & que ſi quelque choſe pouvoit combler l'intervalle immenſe qu'il y a entre le Roi & le Sujet, ce ſeroit l'accompliſſement exact & ſcrupuleux de tous les devoirs que la vertu & l'honneur impoſent.

Ibidem. Les Volontaires étoient ſi empreſſés de témoigner leur courage aux yeux du Roi & de Condé, qu'ils s'expoſoient témérairement & ſans néceſſité. Condé ſe vit obligé d'établir des bornes au-delà deſquelles il n'étoit permis à perſonne de paroître. Il donna ordre aux troupes de garde de tirer ſur les tranſgreſſeurs; mais en écartant le danger des autres, il s'y livroit lui-même tout en-

tier ; il viſitoit en plein jour les travaux. Son ardeur applanit tous les obſtacles, & il ſe vit bientôt en état de prendre la place de force. 1668.

Louis XIV ne pouvoit conſentir à livrer cette ville floriſſante aux ſuites horribles d'un aſſaut. Il la fit ſommer encore une fois ; il demandoit aux habitants s'ils vouloient hazarder leurs vies, leurs biens, *leurs* privilèges, l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, en faveur de l'Eſpagne qui les abandonnoit à leur malheureuſe deſtinée. Le péril fit la plus vive impreſſion ſur les Magiſtrats. Ils conſentirent à reconnoître le Roi en qualité de Souverain. Les marquis de Saint-Martin & de Meſſimieu refuſèrent hautement de ſigner une Capitulation qu'ils regardoient comme infâme.

Le lendemain le Roi entra en triomphe dans Dole, ayant à ſes côtés Condé & Enguien. Il deſcendit à l'Egliſe, où il fit chanter le *Te Deum*. Il trouva dans la ville cent mille écus que le Parlement n'avoit pas voulu confier au marquis

d'Yenne pour fortifier la Province.
1668. Cette même Compagnie appuya le ſerment de fidélité qu'elle fit au Roi d'un arrêt qui dévouoit à la mort tous les Comtois qui refuſeroient de ſe ſoumettre à leur nouveau Souverain. Deux Conſeillers ſuivirent l'armée pour faire exécuter l'arrêt.

Condé étoit déja devant Grai, ville preſque auſſi forte que Dole; le marquis de Lullins défendoit la place; il avoit du courage, de la réputation; & il ne répondit qu'à coups de mouſquets aux Députés du Parlement qui ſe préſentoient pour l'exhorter à ſuivre le torrent de la révolution.

Cependant le marquis d'Yenne, au-lieu de verſer juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour défendre la Province qui lui étoit confiée, s'étoit retiré au château de Joux, ſur la frontière de la Suiſſe, d'où il attendoit le ſuccès des négociations de l'Abbé de Watteville, en Suiſſe, & de l'Abbé de Bellevaux, en Allemagne. Le marquis de Maupeou l'aſſiégea dans cette place, qui paſſoit

pour imprenable ; non-seulement il se rendit lâchement, mais il consentit d'aller au camp du Roi devant Grai, pour lui faciliter la conquête de cette ville. 1668.

L'Abbé de Watteville lui avoit donné l'exemple de l'infidélité. Cet homme d'abord Militaire, ensuite Chartreux, puis Musulman & enfin Ecclésiastique, avoit une éloquence mâle & rapide, une politique déliée & artificieuse, qui n'étoit retenue ni par le frein de l'honneur ni par celui de la vertu. Il n'eut pas plutôt vu Besançon entre les mains de Condé, qu'il lui écrivit qu'il devenoit François avec sa Patrie. Quoique le Prince se fiât peu aux offres d'un parjure & d'un scélérat qui offroit de vendre son pays, dont il possédoit les meilleurs bénéfices, il ne laissa pas de l'encourager par ses promesses. Watteville, accoutumé de sang froid au crime, va trouver Yenne, & se servant de l'ascendant des ames fortes & déterminées sur les ames foibles, il lui persuada de livrer lui-même au Roi les restes *Ibidem.*

malheureux de ſa Province. Il l'a-
1668. mena au camp, & Condé acheva d'éblouïr par ſes carreſſes un homme que la peur avoit déja ſubjugué. Le Marquis trouva le ſecret d'entrer dans Grai avec Watteville. Dès-lors l'autorité de Luilins diſparut, & les deux traîtres effrayèrent tellement la garniſon & les habitants, en leur exagérant les forces du Roi, que la ville ouvrit ſes portes.

Le Roi en fut quitte pour une penſion de vingt mille livres dont il récompenſa la perfidie du marquis d'Yenne. Il donna le haut Doyenné de Beſançon, qui ne lui coûtoit rien, & une ſomme médiocre, à l'Abbé de Watteville. On ne vit jamais de traîtres vendre leur patrie à meilleur marché. Les Gouverneurs des autres places, auſſi vils que leur chef, ne demandoient que de l'argent pour ſuivre ſon exemple. Condé, avare des tréſors de l'Etat, les réduiſit tous en les menaçant du gibet.

Ce fut ainſi qu'il ſe rendit maître de la Franche-Comté en quatorze jours. Le même courier apprit au Gouver-

neur des Pays-Bas l'invaſion de cette belle Province & ſa perte. La préſomption & l'aveuglement combattirent d'abord en faveur du Prince. La lâcheté & la corruption firent le reſte & lui épargnèrent la moitié du temps qu'il avoit deſtiné à cette expédition. Le Roi admira lui-même ſa fortune & les talents de Condé. L'éclat d'un ſi grand ſervice le toucha au point qu'il ne put s'empêcher de dire au duc d'Enguien : *J'avois toujours eſtimé votre père, je ne l'avois jamais aimé; mais je l'aime aujourd'hui autant que je l'eſtime.* Il lui donna le gouvernement de la Province dont il venoit d'agrandir le Royaume. 1668.

Mémoires de Monglat, t. IV.

L'Eſpagne, ayant à combattre un Roi ſi puiſſant, ſi heureux, eût entiérement ſuccombé ſans la compaſſion politique de toute l'Europe. Elle implora particuliérement le ſecours de la Hollande. C'eſt un ſpectacle bien frappant de l'inſtabilité des choſes humaines que celui de l'Eſpagne preſque ſuppliante aux genoux de la Hollande, qu'elle avoit cru dompter cent ans auparavant par le ſeul ap-

pareil des ſupplices. Les Hollandois,
1668. moins touchés des revers de leurs anciens maîtres, qu'effrayés des progrès de la France, cherchoient dans toute l'Europe des alliés qui les aidaſſent à arrêter la fortune d'un Monarque, dont les Généraux ſembloient invincibles. La crainte forma les nœuds de la triple alliance. L'Angleterre, la Suède, la Hollande réunies, oſèrent preſcrire des bornes aux conquêtes du Roi. Condé & Turenne l'exhortoient à braver des menaces qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre impuiſſantes. Il avoit trois armées ſur pied : la première devoit marcher à Bruxelles, la ſeconde à Oſtende & la troiſième en Hollande, ſous Condé. Aucune Nation n'étoit préparée à la guerre, & les Pays-Bas euſſent été engloutis avant que d'être défendus.

Louis XIV héſitoit ; il ne s'étoit pas encore eſſayé à combattre toute l'Europe à la fois. Les Miniſtres, jaloux de la gloire & de la faveur de Condé & de Turenne, que la guerre rendoit néceſſaires, lui arra-

chèrent les armes des mains, en lui exagérant les forces de ſes voiſins. 1668.
L'Eſpagne ſacrifia toutes les Places qu'elle avoit perdues dans les Pays-Bas pour recouvrer la Franche-Comté qui lui étoit inutile.

Le crédit de Condé ne déchut point pendant la paix. La naiſſance d'un petit-fils, la vénération publique, les charmes de l'amitié, de la ſociété & de Chantilli, lui avoient ramené des jours plus ſereins. Ce fut dans ces circonſtances que le trône de Pologne vaqua par l'abdication du Roi Caſimir.

La réputation de Condé s'étoit étendue du midi au nord de l'Europe. Il comptoit autant d'admirateurs en Pologne que dans ſa Patrie; & une partie de la Nation ne ſouhaitoit rien tant que de voir un grand Capitaine retracer la gloire du règne des Jagellons. Condé, plus jaloux de l'élévation de ſon fils que de la ſienne, regardoit le trône d'un œuil philoſophique. Il conjura Louis XIV, qui avoit paru ſenſible à la gloire de voir un Roi de plus dans la Maiſon

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

de Bourbon, de faire tomber la Cou-
1668. ronne ſur la tête du duc d'Enguien.

Une foule de concurrents la demandoient en même-temps. Le Czar la ſollicitoit pour ſon fils, âgé de huit ans. Il fondoit ſes titres ſur les deux principaux mobiles de l'humanité, l'eſpérance & la terreur. Il promettoit d'un côté des millions & des places à la république, ſi elle couronnoit un enfant; de l'autre, il menaçoit de dévaſter ſes plus belles Provinces ſi elle le rejetoit. Mais on éluda ſes inſtances, & on mépriſa ſes offres. Ragotski, Souverain de Tranſilvanie, ne fût pas plus heureux. Le trône ne fut plus diſputé que par le duc d'Enguien, le prince Charles de Lorraine & le duc de Neubourg.

Le nom d'Enguien n'étoit point agréable aux Polonois à cauſe des efforts que Caſimir & la Reine Marie avoient faits en ſa faveur. Sa jeuneſſe lui nuiſoit peut-être encore davantage auprès d'une Nobleſſe vénale & corrompue, qui ne regarde les fréquentes vacances du trône que comme un des moyens les plus ſûrs

de s'enrichir. La France propoſa alors Condé. Tout ſembloit lui aſſurer la Couronne. La Pologne, menacée par les Turcs, les Tartares & les Ruſſes; travaillée au-dedans par des factions & des vices intérieurs, avoit beſoin d'un grand homme de guerre & d'Etat. Les Concurrents de Condé ne pouvoient lui être comparés. Le prince de Lorraine avoit, à la vérité, le germe de tous les talents; mais il ne faiſoit que d'entrer dans la carrière de la gloire que Condé avoit parcourue avec tant d'éclat. Le duc de Neubourg, avancé en âge, chargé d'une nombreuſe famille, n'ayant que des vertus pacifiques, paroiſſoit peu propre à gouverner une Nation dont le Roi doit être le premier guerrier. 1668.

Pendant qu'on balançoit dans les Diétines le mérite des trois Prétendants, un nouveau Concurrent s'efforçoit dans l'ombre du myſtère de leur ravir les ſuffrages & la Couronne : c'étoit la Reine Chriſtine, qui, ayant à peine abdiqué le trône, s'étoit apperçue qu'un Souverain,

Mémoires de la Reine Chriſtine, t. III, p. 340 & ſuiv.

ſans Etats, n'eſt qu'une Divinité
1668. ſans culte. Elle expioit par de longs repentirs la légéreté d'une démarche dont le faſte l'avoit éblouïe. Son orgueuil eût été flatté de ſe voir rappellée au rang ſuprême qu'elle avoit foulé aux pieds, par les vœux & le choix d'une Nation qui a tant d'intérêt à ne placer ſur le trône que le génie, le courage & la vertu.
Ibidem. Son ame ſembloit devenir plus grande à la vue d'une perſpective ſi glorieuſe. *Si l'on vouloit m'élire Reine*, écrivoit-elle au Nonce du Pape, *à condition que je n'irois point à l'armée pour y commander, je refuſerois le trône le plus éminent & le mieux affermi. Sacrifier ma vie pour le ſalut de la Pologne, & immortaliſer mon ſexe, voilà où ſe bornent tous mes vœux . . . . . Sachez que de tous mes rivaux, je ne crains que le prince de Condé. C'eſt un prodige de ſcience, de valeur & d'intrépidité : il réunit en lui ſeul toutes les ſublimes paſſions des plus grands hommes.* Mais dans une autre dépêche l'intérêt & la jalouſie lui faiſoient tenir un langage bien différent.

Après

Après avoir déprimé, dans les termes les plus indécents, les ducs d'Enguien, de Lorraine & de Neubourg, elle en revenoit à Condé : *Pour le Prince de Condé*, dit-elle, *il m'eſt le plus formidable de tous. Sa naiſſance, qui approche de la mienne, ſon mérite, ſon argent, tout cela ne peut être combattu que par la forte averſion que les Polonois ont contre le nom François. Il faut tâcher de le rendre odieux & ſuſpect, & le repréſenter comme un Prince violent, dont la bile échauffée voudra ſe venger ſur la Pologne de tous les chagrins qu'il a eſſuyés à la Cour de France. N'oubliez pas de le peindre comme un homme qui, ayant la tête remplie de la vaſte puiſſance du Roi de France, ſera peu propre à gouverner un Peuple libre. Son unique but ſera d'opprimer la liberté & d'établir ſon autorité ſur le modèle de celle de ſon Roi, & ſur-tout de rendre le trône héréditaire dans ſa famille. Ce projet pouroit lui réuſſir par le puiſſant appui de ſa Patrie qui conſacrera toutes ſes forces en ſa faveur, quand ce ne ſeroit que pour s'en défaire.* Et plus bas : 1668. *Ibidem.*

1668. *Ce Prince eſt un grand Capitaine & un grand Soldat, il eſt vrai, mais très-violent & très-avare : il eſt même douteux qu'il ſoit auſſi grand Roi qu'il eſt grand homme de guerre, & il eſt néceſſaire de ne pas confondre ces qualités qui ſont fort différentes.*

Cependant le nom de Condé triomphoit dans la Diète ; ſon argent prodigué dans l'ordre équeſtre donnoit un nouveau luſtre à ſes grandes qualités. Preſque tous les Magiſtrats, le Sénat entier concouroient à ſon élévation : *C'eſt le Héros*, diſoient-ils à la Nation, *que tous les Peuples ſe choiſiroient pour Roi, s'ils avoient la liberté de diſpoſer d'eux-mêmes.* Le Primat Prazmovizki ajoutoit qu'il ſe feroit plutôt mettre en pièces que d'en couronner un autre. Les femmes même, touchées de la gloire du Héros, agitoient puiſſamment les eſprits en ſa faveur. On voyoit à leur tête trois Françoiſes mariées à Sobieski, à Marſtein & à Pazzi. Elles avoient porté dans leur nouvelle patrie l'amour de l'ancienne, & elles ne reſ-

Mémoires de Chavagnac.

piroient que la domination d'un Bourbon. La Maîtreſſe du Primat s'étoit jointe à elles; les graces, la beauté & l'éloquence leur avoient acquis un empire ſans bornes ſur le cœur de leurs époux & de leurs amants, & elles ne s'en ſervoient que pour couronner la valeur. 1668.

Déja le Roi Caſimir & tous les Grands écrivoient à Condé que le trône lui étoit aſſuré, & qu'il ſe tînt prêt à partir pour le remplir. On dit que le Prince porta la crédulité juſqu'à faire frapper des médailles d'or & d'argent pour tranſmettre cet événement glorieux à la poſtérité. Il ſollicitoit déja la liberté du paſſage dans les Etats des Princes d'Allemagne qu'il devoit traverſer pour ſe rendre à Warſovie. 1669. *Annales de Hollande, par Baſnage, t. II.*

Pendant ce temps-là la politique & la jalouſie d'une part, & la calomnie de l'autre, réuniſſoient tous leurs efforts pour lui arracher la plus digne récompenſe de la vertu.

Louis XIV préparoit en ſecret les foudres qui devoient écraſer la Hollande. Il n'y avoit point de

moyens qu'il ne tentât pour assurer
1669. le succès de cette invasion, & enlever à la République tous ses alliés.
Histoire de Sobieski, t. I. p. 281. La Suède, la Saxe, le Brandebourg insinuèrent au Monarque qu'ils lui abandonneroient la Hollande, pourvu qu'il retirât sa protection de dessus Condé, pour la transférer au duc de Neubourg. Ce Prince avoit promis à chacune de ces Puissances de grands avantages s'il parvenoit au trône. La politique décida Louis XIV; il abandonna un Bourbon en faveur d'un étranger. *Mon Cousin*, dit-il au Prince, *je vous prie de ne plus penser à la Couronne de Pologne; il y va de l'intérêt de mon Etat.* Condé se soumit de bonne grace à un arrêt plus terrible aux yeux de l'ambition que celui de la mort. Il écrivit ce jour-là même à ses amis, qu'il les remercioit de leur zèle, qu'il les dispensoit de leurs promesses, & qu'il renonçoit à l'espérance de régner dans les circonstances où son élévation se trouvoit en contradiction avec les intérêts & les vues du Roi son Maître.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Mais ſon parti, perſuadé qu'on ne ſacrifie pas ſi aiſément un trône, perſévéra avec le même zèle à ſon élévation. Il lui écrivit pour vaincre ſa réſiſtance. Les obſtacles s'applaniſſoient de jour en jour. Condé alloit régner ſans un libelle infâme fabriqué en latin à la Cour, & ſous les yeux de la Reine Chriſtine; les autres diſent à Paris, dans les ténèbres. Quoi qu'il en ſoit, le voici dans toute ſon étendue. Rien de plus inſtructif pour la poſtérité que l'exemple d'un grand homme injuſtement déchiré, & opprimé par la calomnie. 1669.

L'auteur pourſuivoit le Prince depuis ſon berceau juſqu'à la paix des Pyrénées. L'envie, l'impoſture & le fanatiſme lui avoient prêté le pinceau à l'aide duquel il défiguroit le caractère, les mœurs, le génie & les actions du Héros. *Hiſtoire de Sobieski, t. I. p. 276.*

« Troie, diſoit-il, a exiſté, mais » ſa gloire & ſa ſplendeur ont diſ» paru. Condé, plus affaiſſé par les » excès de ſa jeuneſſe, & le feu dé» vorant des paſſions, que par la *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

1669. » main du temps & les travaux de la » guerre, n'eſt plus que l'ombre de » ce qu'il a été. En proie aux dou- » leurs de la goutte, les nerfs affoi- » blis, n'ayant pas plus de reſſort » dans l'eſprit que dans le corps, il » eſt obligé de ſe faire traîner comme » un vain ſimulacre de ſon antique » grandeur. Si la vigueur de ſon corps » preſque anéantie, ſi le feu de ſon » génie ſe raniment jamais, ce ne ſera » que pour établir le deſpotiſme & » les mœurs de ſa Patrie en Pologne, » & plier la milice Sarmate à la diſ- » cipline Françoiſe ». Le libelle lui refuſoit tout, excepté les vertus guerrières. « S'il a été, diſoit-il, un » autre Mars dans les combats, Mi- » nerve ne l'a jamais inſpiré dans les » conſeils ». On le repréſentoit en- ſuite comme un Prince ſans mœurs, ſans foi, ſans reconnoiſſance, ſans humanité : il avoit voulu répudier ſa femme pour épouſer ſa maîtreſſe : il avoit abandonné Bouillon, Tu- renne & tous ceux qui s'étoient at- tachés à ſa deſtinée. On rappelloit toutes les anciennes calomnies de la

Fronde, lues autrefois avec avidité, désavouées avec horreur depuis que l'esprit de faction n'animoit plus la Nation. On lui reprochoit la hauteur & l'indignité avec lesquelles il avoit traité le Sénat François : on l'accusoit d'avoir payé les assassins & les incendiaires de l'Hôtel-de-ville : enfin voici le trait le plus mortel qu'on pût lui porter aux yeux d'un peuple aussi attaché à la religion qu'à la liberté de ses pères. Il ne cherchoit qu'à déchirer d'une main indiscrete & téméraire le voile dont la foi a couvert les mystères du Christianisme. On ne l'avoit jamais vu aux pieds d'un Prêtre, à la table sacrée; il égayoit sans cesse ses amis aux dépens des pratiques de la religion : les Evêques, les Cardinaux n'étoient pas plus à l'abri de ses railleries que les moindres Ministres des Autels : il ne rougissoit pas de se faire servir en gras les jours prohibés par l'Eglise, & de danser les Fêtes : enfin la France ne vouloit l'élever au trône que pour se défaire d'un enfant qui lui avoit déchiré le sein. 1669. *Ibidem.*

1669. Il falloit bien compter sur l'aveugle crédulité des Polonois pour leur présenter ce tissu d'accusations, la plupart fausses & contradictoires. C'étoit dans le temps qu'il réduisoit la Franche-Comté, au milieu des frimats & des pluies, qu'il faisoit une guerre de ruses & de stratagêmes qui demande tant de vigilance & d'activité, qu'on prétendoit qu'il n'avoit pas la force de se soutenir. Comment un homme qui n'avoit point de jambes pour marcher, en trouvoit-il pour danser ? Comment le Prince de son temps qui témoignoit le plus de tendresse à sa famille, & qui eut toujours autant d'amis que d'admirateurs, avoit-il l'ame insensible & inhumaine ? Cet écrit, qui n'étoit fait que pour la multitude, ne fit aussi impression que sur elle. Les Grands, qui le mépriſoient, ne s'en préparoient pas moins à couronner Condé ; ils ne redoutoient que ses refus.

Ce fut alors que les factions opposées, qui s'étoient prévalues du libelle, qui l'avoient commenté & ré-

pandu avec une eſpèce de fureur, eurent recours à d'autres armes auſſi mépriſables; tant il eſt vrai que l'ambition ne connoît point de moyens bas & vils quand il s'agit de régner. 1669.

Il y avoit alors à la Diéte un gentilhomme appellé Pétreski, autrefois Jéſuite. On ne ſavoit qu'admirer le plus en cet homme, ou ſon éloquence, ou ſon audace, ou ſon goût pour l'ivrognerie & l'intrigue. Un habit en lambeaux couvroit à peine ce malheureux, dont la pauvreté n'eût pas été honteuſe s'il elle n'eût été le fruit & la récompenſe du vice & de la baſſeſſe. L'indigence, l'effronterie, la corruption des mœurs, les mêmes penchants & la même deſtinée rendoient Pétreski cher à la petite nobleſſe. Le parti du Prince dédaigna d'acheter un homme mépriſable; il offrit ſon miniſtère à la faction de Lorraine, pour exclure Condé du trône. On lui compta une ſomme de cent ducas, à l'aide de laquelle Pétreski acheta un habit & ſe préſenta à l'Aſſemblée. Là il invective ſans ménagement & ſans *Mémoires de Chavagnac, p. 287.*

pudeur contre le Prince. Il l'accuſe
1669. d'avoir corrompu le Sénat & preſque
Ibidem. tout l'ordre équeſtre. Cet homme de bien demandoit ſi c'étoit par la ſéduction ou la vertu qu'on devoit aſpirer à gouverner une Nation libre & magnanime. Il conclut enfin en conjurant ſes Compatriotes d'exclure un étranger du trône, où il ne vouloit monter que ſur le débris des loix. A ces mots on voit briller mille ſabres en l'air, on n'entend que ces cris ſiniſtres : *Qu'il ſoit exclus comme un corbeau.* On marche à la Szoppa où le Sénat étoit aſſemblé. Le Primat, qui avoit proteſté tant de fois qu'il périroit plutôt que de proclamer un autre Roi que Condé, voit le fer ſuſpendu ſur ſa tête, & céde en frémiſſant. Sobieski, Leczinski, Morſtein, Lubomirski, Sapiéha, Pazzi, Jablonowski, n'échappent aux coups & à la mort qu'en ſouſcrivant à l'arrêt prononcé par l'infâme Pétreski.

Mémoires de Chavagnac.

Mais ni le prince de Lorraine, ni le duc de Neubourg, ni la Reine Chriſtine ne profitèrent d'une diſ-

grace à laquelle ils avoient travaillé par des voies ſi honteuſes. Cette dernière avoit pourtant pour protecteur le Pape Clément IX, Pontife éclairé, ſage, magnifique, qui ne reſpiroit que la paix & la félicité publique. Son autorité étoit grande en Pologne, elle eût mérité d'influer dans tout l'Univers; mais il n'oſa ſeulement propoſer une Princeſſe qui eut été condamnée à l'oubli & peut-être au mépris, ſans ſa noble paſſion pour les arts. 1669.

Les Polonois allèrent chercher un Roi dans la foule des Piaſtes, & jamais choix plus indigne & plus funeſte ne déshonora les ſuffrages d'un Peuple libre. On diroit que les hommes aſſemblés perdent autant en lumières & en ſageſſe, qu'ils gagnent en autorité & en pouvoir. Michel Wieſno-Weski, qui ne ſubſiſtoit que des aumônes de la feue Reine, étonné de ſe voir élu, levoit les yeux & les mains au Ciel, en atteſtant ſon ignorance & ſon incapacité. Il fallut le traîner au trône,

dont l'éclat & les devoirs l'épouvantoient.
1669. La Pologne ne tarda pas à rougir d'un chef ſous lequel elle connut la honte & l'opprobre d'un tribut envers le Grand Seigneur. Une partie de la Nation ſe préparoit à profaner & à briſer l'autel ſur lequel elle venoit de ſacrifier. Condé eût pu régner encore s'il eût voulu ſe prêter aux vœux d'une puiſſante confédération. Il les détermina en faveur du duc de Longueville ſon neveu. On n'attendoit plus que le jeune Prince pour lui donner le trône & la femme (*a*) de l'imbécile Michel, lorſqu'il fut enlevé par une mort funeſte & précipitée.

Condé ſe conſoloit, dans le ſein de l'amitié, de l'injuſtice des hommes & des caprices de la fortune. On lui adreſſa des vers qui méritent d'autant plus d'être conſervés qu'ils peignent en peu de mots ſon

(*a*) Eléonore d'Autriche, ſœur de l'Empereur Léopold.

caractère. Ils étoient inſcrits au bas de ſon Portrait. 1669.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

J'ai le cœur comme la naiſſance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ai de la foi, de la conſtance,
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant;
Rien n'eſt comparable à ma gloire:
Les plus fameux Héros qu'on vante dans l'Hiſtoire
Ne me le ſauroient diſputer.
Si je n'ai pas une Couronne,
C'eſt la fortune qui la donne;
Il ſuffit de la mériter.

Mais ce Prince ſi ſupérieur aux événements, qui diſoit, *je fuyois*, avec la même grace & la même ſimplicité que, *nous battions l'ennemi*, ſouffroit plus impatiemment le dérangement de ſes affaires que la perte d'un trône; il étoit chargé de plus de neuf millions de dettes exigibles, triſte fruit de l'honneur funeſte d'avoir partagé la Nation entre le Roi & lui. Il y avoit plus de ſix ans que ſa maiſon n'étoit payée; preſque toutes ſes terres étoient ſaiſies, & il n'avoit pas deux cent mille écus par an pour ſoutenir l'éclat de la repréſentation la plus légitime.

1669. Condé, qui avoit tant de fois bravé la mort & l'adverſité, n'avoit pas la même réſolution contre ſes créanciers. Il ne ſortoit jamais ſans en trouver une troupe dans ſon antichambre qui, ſe rangeant ſur deux lignes, imploroient, les uns ſa juſtice, les autres ſa compaſſion. Le Prince ému paſſoit rapidement, appuyé ſur deux Officiers; il jetoit un regard timide, honteux & embarraſſé ſur ce bataillon plus terrible pour lui que tous ceux qu'il avoit eu à combattre en pleine campagne, & il donnoit des eſpérances qu'il étoit intérieurement au déſeſpoir de ne pouvoir remplir.

Mémoires de Gourville, t. II, p. 58.

Tel étoit le cahos où l'ignorance, l'uſure, un ſecret brigandage peut-être avoient plongé ſes affaires, que le Conſeil n'avoit pas voulu permettre au duc d'Enguien de conſacrer la riche ſucceſſion qu'il avoit recœuillie de la Reine de Pologne, à la liquidation des dettes de ſa Maiſon. On avoit préféré l'acquiſition de quelques terres qui avoient été portées une fois au-delà de

leur valeur. Cet état de gêne, de contrainte & de perplexité, si sen- 1669.
sible à une ame honnête & magnanime, répandoit le poison de l'amertume sur les jours de Condé; & il eût langui toute sa vie sous le poids de l'inquiétude & de l'affliction, sans le secours généreux & intrépide de Gourville.

On a perdu de vue cet ancien & fidèle serviteur du Prince qui avoit tant de fois bravé la mort pour soutenir sa querelle. Il n'abandonna Condé que lorsque le ressentiment, la défiance & la haine l'eurent conduit à Bruxelles. Mazarin employa à son tour les talents & les ressources de Gourville. Il le récompensa de ses services en l'initiant dans les Finances. Une fortune rapide fut le fruit de l'application de Gourville, dans cette science alors mystérieuse & funeste à la Patrie. Il gouverna le Sur-Intendant Fouquet; mais enveloppé dans la disgrace de son ami, condamné à être pendu, exécuté en effigie, Gourville se sauva dans les Pays étrangers. Là son génie lumi-

neux & fertile en expédients, le mit
1669. à portée d'être utile à l'Etat. Il ménagea à Louis XIV l'alliance de la puiſſante Maiſon de Hanovre, & mérita le titre d'Envoyé extraordinaire du Roi auprès des Princes de la baſſe Allemagne. Ainſi par une contradiction preſque inouïe, Gourville, mort civilement, avoit l'honneur de repréſenter le Roi. Cependant, malgré ſes ſervices, Colbert vouloit lui faire acheter ſon retour en France ſix cent mille livres. Il n'y eut que Condé qui lui tendit une main ſecourable dans ſon naufrage, & lui ménagea la permiſſion de rentrer dans ſa Patrie.

Gourville offrit de conſacrer ſes talents au ſervice de ſon bienfaiteur. Il entreprit de débrouiller le cahos de ſes affaires. Elles étoient tellement déſeſpérées que Condé le regarda d'abord comme un fou & un viſionnaire. Mais enfin entraîné par ſon eſtime & ſon goût pour un homme dont il connoiſſoit l'ame & les ſentiments, il lui abandonna la conduite de ſa maiſon, ſans réſerve & ſans reſtriction.

L'adminiſtration de Gourville fut un chef-d'œuvre de ſageſſe, d'application, de zèle & de déſintéreſſement. Il avança d'abord de ſes propres fonds tout ce qui étoit néceſſaire à la ſubſiſtance du Prince. Il alla enſuite réclamer à Madrid la ſomme de plus de ſix millions qui étoient dûs à ſon Maître. L'Eſpagne avouoit que la dette ne pouvoit être plus ſacrée & plus légitime; mais les circonſtances étoient très-malheureuſes. Les affaires du Roi Catholique étoient auſſi délabrées que celles de ſon Créancier. Gourville ne ſe découragea point. Il ſe prévalut avec tant d'adreſſe de la vénération attachée au nom d'un Prince qui avoit ſauvé la Monarchie, qu'il arracha d'une Cour indigente trente mille piſtoles, & la promeſſe d'être mis en poſſeſſion de beaucoup de bois & de fiefs en Flandre, & du comté de Charolois. Mais le Gouverneur des Pays-Bas n'eut garde de livrer ces domaines à un Prince du Sang, à la veille de la guerre qui étoit près d'éclater entre les deux 1670.

Ibidem, p. 109.

Nations. Condé eut recours à la
1670. force pour s'emparer du comté de Charolois, qui n'étoit guère évalué qu'à cinq ou ſix cent mille livres : ainſi l'Eſpagne doit encore aujourd'hui à la Maiſon de Condé plus de cinq millions, ſans compter les arrérages de plus d'un ſiècle.

Au-reſte, il ne tint pas à Gourville que ſon voyage en Eſpagne ne fût encore plus utile à la France qu'à Condé. Il obſerva tout en homme de génie & d'Etat, & il acquit une connoiſſance profonde du revenu, des forces, de la population, de la culture, du commerce & de la ſituation de l'Eſpagne. Ses Mémoires éclairerent le Conſeil de France qui, après tant de guerres & de ſi grands intérêts avec l'Eſpagne, n'en connoiſſoit guère mieux l'intérieur que celui de la Chine. C'eſt d'après les Mémoires de Gourville que Condé forma le projet de pénétrer juſqu'à Madrid en une ſeule campagne. Louvois applaudit au plan, mais il n'eut garde de l'exécuter ; la guerre eût été terminée en trop peu de

temps; il ne fit agir sur les frontières d'Espagne que de petites armées, auxquelles l'ennemi en opposa encore de plus foibles. 1670.

Animé par le succès, Gourville se livra sans réserve à une administration pénible & difficile. Il arrêta le pillage & rétablit l'ordre; il fit deux états des dettes de la Maison. Le premier renfermoit les dettes légitimes & inconteſtables; l'autre les dettes douteuses & usuraires: celles-ci montoient à plus de six millions. Il falloit que le brigandage eût été porté à l'excès, puisqu'avec quinze cents mille livres il trouva le secret d'éteindre cette créance énorme; & que loin d'essuyer des plaintes & des reproches de ceux dont il réduisoit les prétentions, il n'en reçut que des remerciments & des bénédictions. On jugera par le trait suivant de l'idée que les Grands doivent avoir de la plupart des petits qui les servent. Le Tailleur, dont le mémoire montoit à cent mille écus, n'avoit pas eu honte de porter la façon d'un seul habit à six mille livres. *Ibidem* p. 138.

1670. En voyant disparoître les Créanciers de son anti-chambre, Condé se sentoit soulagé d'un poids qui l'accabloit : il renvoyoit tout l'honneur de la victoire à son Intendant. *Ah ! Gourville*, lui disoit-il, *quel plaisir tu m'as fait en mettant en déroute ce bataillon, qui ne me laissoit pas respirer.*

Il n'y avoit que l'estime & la confiance qui pussent toucher un homme tel que Gourville, supérieur aux récompenses. Le Prince le traitoit en ami nécessaire ; le duc d'Enguien lui demandoit des conseils. La jalousie s'irrita de la faveur du fidèle & laborieux économe. L'Evêque d'Autun l'accusa auprès de Condé de se vanter de le gouverner ; c'étoit le trait le plus mortel qu'il pût lui porter vis-à-vis d'un Prince fier & délicat, lequel s'étoit moqué toute sa vie des Grands qui laissent prendre à leurs domestiques un ascendant honteux. Mais Condé ne donna pas dans le piège. *Monsieur*, dit-il au Prélat, *si cela est, il faut avouer qu'il me gouverne bien.* Il repoussa par

des railleries toutes les attaques des envieux de Gourville, & les réduisit enfin au silence. 1670.

Pendant ce temps-là Gourville réparoit tous les débris du naufrage. Il augmentoit les revenus du Clermontois de quatre-vingt mille livres de rente; il étendoit la valeur & la recette des autres domaines; il mit enfin Condé à portée de créer Chantilli, de briller à la tête des armées, & de soulager les malheureux.

Le désintéressement, les talents supérieurs & les succès de Gourville parvinrent au trône, & lui méritèrent l'estime & les applaudissements du Roi. Après la mort de Colbert, Louis XIV le regardoit comme le seul homme capable de remplacer le plus grand de ses Ministres. M. le Tellier l'emporta, & fit nommer M. le Pelletier, son parent. M. le Pelletier étoit tout à la fois un homme de bien, un habile Magistrat, un excellent Citoyen; mais il n'avoit ni la capacité, ni les ressources, ni l'expérience de Gourville. Celui-ci vit en Philosophe la préfé- *Ibidem*, p. 283.

rence accordée à un autre; & s'il
1670. n'eut pas la gloire d'adminiſtrer les Finances d'un vaſte Empire, il eut au-moins celle d'éclairer de ſes vues & de ſes conſeils ſon rival & ſes ſucceſſeurs.

Ce caractère de déſintéreſſement, de patriotiſme & d'élévation ne réunit pourtant pas tous les ſuffrages en faveur de Gourville. Le myſantrope la Bruyère a tracé un portrait de cet homme célèbre, dicté par l'injuſtice & l'envie. Le Financier Gourville a fait plus de belles actions dans ſa vie, que le Philoſophe n'a étalé de belles maximes dans ſon livre.

Cependant le Roi méditoit en ſecret l'humiliation de la Hollande, & la conquête des Pays-Bas. Il traitoit Condé & Turenne en hommes qui devoient être les principaux inſtruments de la victoire; il ſavoit les entretenir, les écouter & profiter. Condé répondoit avec modeſtie aux careſſes de Louis XIV, & il ne ſe ſervoit de ſon crédit naiſſant que pour lui donner des conſeils dignes d'un Roi.

Mademoiſelle de Montpenſier, qui avoit refuſé & manqué tant de têtes couronnées, la plus haute & la plus fière de toutes les Princeſſes, avoit vu diſparoître tout ſon orgueuil à l'aſpect de Lauzun, plus célèbre par ſa faveur auprès des femmes & du Roi, que par ſon mérite. Elle n'eut pas honte de lui offrir ſa main. Louis XIV approuva les feux de ſa couſine-germaine. Les Empereurs Romains & tous les Rois avoient autrefois donné leurs filles à leurs principaux Sujets; mais d'autres temps, d'autres mœurs : ce qui n'eût pas été remarqué en Aſie devenoit un affront en France pour le ſang royal. La Reine, Monſieur, les Miniſtres, les jaloux, le cri public s'élevèrent contre la fortune de Lauzun. Le Roi ne parut touché que des remontrances fortes & reſpectueuſes de Condé. Il rétracta ſon approbation, & défendit aux deux amants, en préſence du Prince, de terminer leur hyménée. Mais en même temps, pour ménager la haute nobleſſe dont 1670.

Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier, t. II.

il alloit prodiguer le ſang dans la
1670. guerre, il déclara que ſi la petite-fille de Henri IV jetoit les yeux ſur un autre homme de qualité que Lauzun, il la méneroit lui-même à l'Autel. Mademoiſelle de Montpenſier & Lauzun éludèrent les ordres du Roi en ſe mariant ſecrétement. De-là la priſon, l'exil, les écarts & les fautes de Lauzun. Mademoiſelle de Montpenſier, après avoir vécu la moitié de ſa vie au milieu des hommages & des applaudiſſements, paſſa l'autre dans la honte & le mépris. Elle ne pardonna jamais au Prince d'avoir pris plus d'intérêt à la gloire de la Maiſon royale, que le chef même de la Maiſon; & elle conçut pour lui autant d'averſion qu'elle lui avoit autrefois témoigné d'eſtime & d'attachement.

1671. La proſpérité du Prince fut troublée par un accident domeſtique, dont on ſçait à peine les circonſtances. Condé avoit été marié en premier Prince du Sang, c'eſt-à-dire, que ſon hyménée avoit été l'ouvrage

Ibidem, t. VI, p. 237.

de

de la politique & de l'autorité paternelle. Il s'étoit bien dédommagé 1671.
de la contrainte qui lui avoit été imposée, non en se livrant à une vaine galanterie, qu'il mépriſa preſque toujours, mais en s'abandonnant à toute la violence de l'amour qu'il ſentit ſucceſſivement pour deux femmes d'un mérite diſtingué. Sa paſſion l'égara au point qu'il fut tenté plus d'une fois de briſer des nœuds légitimes. Mais il fut retenu tantôt par les remontrances d'un père ſage, tantôt par la vue d'un fils qui enfin raſſembla toute ſa tendreſſe. Cependant Madame la Princeſſe, jeune, bien faite, ne manquant ni de graces ni d'attraits, dévoroit ſes larmes en ſecret. Non-ſeulement ſa vertu ne ſe démentit jamais au milieu des infidélités & des mépris qu'elle eſſuyoit; mais elle porta l'attachement à ſon époux juſqu'à l'héroïſme. Elle vola de Province en Province pour lui chercher des vengeurs pendant ſa priſon. Elle ſoutint avec un courage intrépide tout le poids de la première guerre civile en Guienne; & à la

fin de la ſeconde, elle aima mieux
1671. s'embarquer mourante pour aller trouver, dans les pays étrangers, un époux fugitif & proſcrit, que de jouïr en France de tous les avantages que Mazarin offroit à la nièce de Richelieu, ſon bienfaiteur. Tant de ſacrifices émûrent à peine l'ame inſenſible de Condé; il ne put jamais vaincre le dégoût qu'il avoit conçu contre ſa femme. Le ſentiment profond de la douleur altéra le tempérament de Madame la Princeſſe : elle fut attaquée de longues & cruelles maladies qui influèrent ſur ſes organes : on crut s'appercevoir de quelque dérangement au cerveau. La ſolitude à laquelle elle s'abandonna, aigrit encore ſes maux, & l'aventure ſuivante y mit le comble.

Madame la Princeſſe, malheureuſe, aimoit à ſoulager les malheureux. Ses charités indiſcrètes la réduiſoient quelquefois à manquer, pour ainſi dire, du néceſſaire. Elle ſe trouvoit dans cet état de gêne, lorſqu'un Officier de l'hôtel s'adreſſa

à elle pour en obtenir quelques ſecours ; il n'en eſſuya que des refus auxquels il n'étoit pas accoutumé. Cet homme s'oublia au point de s'emporter contre la Princeſſe. Un Page, indigné de ſon inſolence, le menaça du châtiment le plus ſévère. L'Officier entre en fureur, & met l'épée à la main ; le Page fait le même mouvement, & le combat s'engage. La Princeſſe éperdue ſe jete au milieu des combattants pour les arrêter : elle tombe percée d'un coup d'épée à la cuiſſe, & évanouïe dans ſon ſang. Un accident ſi terrible fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit de Condé. Il ſaiſit cette occaſion pour ſouſtraire ſa femme aux regards avides & téméraires du public. Il la fit tranſporter, de concert avec le Roi, à Château-Roux, où elle mourut en 1694.

1671. *Ibidem.*

Plus le Roi voyoit Condé de près, plus le ſouvenir de la guerre civile s'effaçoit de ſon cœur. Il ne lui avoit donné juſqu'ici que des marques de diſtinction, il voulut lui en donner de confiance & de faveur:

1671. il l'alla visiter à Chantilli, suivi de toute sa Cour. Condé reçut avec transport cet Hôte, le plus grand de l'univers. Il déploya une magnificence qui ne le cédoit qu'à celle du Monarque. L'ordre & le goût présidèrent à toutes les fêtes qu'il lui donna pendant trois jours : il avoit appellé à Chantilli le cortège brillant de tous les arts & de tous les talents. Paris se trouva pendant trois jours sans musique & sans spectacle. La Cour entière, défrayée aux dépens du Prince, trouvoit par-tout des plaisirs nouveaux & variés : elle n'avoit pas le temps de respirer. A la chère la plus délicate succédoient la chasse, le jeu, la comédie, les feux d'artifice. L'air retentissoit jour & nuit des concerts d'une musique militaire qu'on avoit disposée dans les jardins, les bosquets & la forêt. Des soldats Suisses servoient à toutes les tables : car il falloit que tout se ressentît du génie guerrier du maître de Chantilli. Mais le spectacle qui frappa le plus la multitude des citoyens & des

Mémoires de Gourville, t. II, p. 126 & suiv.

étrangers, que la curioſité avoit attirés de toute part, fut le plus puiſſant des Rois, au milieu des Héros & des Beautés de ſa Cour, dépoſant le faſte de la grandeur, & ſe livrant aux charmes de la ſociété. La gaieté des payſans & des payſanes de Chantilli, qui formoient à l'envi des danſes & des concerts ruſtiques, ſe communiqua à l'ame du Monarque, & la délaſſa de la repréſentation pénible de Verſailles. 1671.

La joie publique fut troublée par un accident imprévu. Vatel, Contrôleur de la Maiſon du Prince, apprit que le rôt avoit manqué à une des vingt-cinq tables qu'on dreſſoit ſous des tentes magnifiques. Les ſoins divers dont il étoit agité, l'excès du travail, une inſomnie de huit jours avoient affoibli ſa raiſon; il déclara qu'il ne ſurvivroit point à un pareil affront. Condé, alarmé de l'état d'un ſerviteur chargé de détails immenſes & néceſſaires, fut le trouver pour le conſoler. *Vatel*, lui dit-il, *je ſuis très-content, & le Roi auſſi. Ah! Monſeigneur*, lui ré- *Ibidem.* *Lettres de Madame de Sévigné, t. I.*

pondit Vatel, *votre bonté achève de*
1671. *me tuer : je ſuis un homme déshonoré.*
Le lendemain Vatel ſort à la pointe du jour, & ne voyant point arriver la marée qu'il attendoit, il remonte chez lui, ferme la porte au verrou
Ibidem. & ſe perce de ſon épée. Il n'avoit pas rendu le dernier ſoupir qu'on voit paroître la marée. On appelle Vatel, on vole à lui, on enfonce la porte, & on le trouve noyé dans ſon ſang. Sa mort déplorable pénétra de douleur Condé & Enguien. On plaignit ſa deſtinée; on loua, on blâma l'excès d'honneur qui lui avoit été ſi fatal. Le Roi touché, déclara qu'il ne vouloit point une autrefois que M. le Prince ſe chargeât du ſoin diſpendieux de nourrir toute la Cour. Le Prince, dont les affaires n'étoient pas encore rétablies, dépenſa dans cette fête deux cents mille livres, qui en vaudroient aujourd'hui le double.

Cependant Louis XIV, ſi ſenſible
1672. à la mort d'un ſeul homme, la préparoit à des milliers, au milieu des fêtes, des plaiſirs & des arts. Ebloui de la vaine & fauſſe gloire de con-

quérant, à peine réfléchiſſoit-il ſur le tableau affreux des calamités que la guerre entraîne. Au-lieu des meurtres, des débris, de la deſtruction & des calamités de toute eſpèce, l'ambition ne préſentoit à ſes yeux faſcinés que des trophées, des lauriers & des victoires. 1672.

Il avoit voué aux Hollandois une haine mortelle depuis que ce Peuple, qui s'érigeoit en génie tutélaire de la liberté publique, l'avoit arrêté au milieu de ſes triomphes. Avant que de les vaincre par la force des armes, il eut le plaiſir plus piquant peut-être de les vaincre par la ſupériorité de ſa politique. Il trouva le ſecret de faire ſouhaiter à toute l'Europe, l'humiliation d'un Peuple qui, à peine échappé à la hache du duc d'Albe, s'étoit élevé par la ſageſſe de ſa conduite, au plus haut degré de puiſſance & de ſplendeur.

Le commerce de la Hollande étoit parvenu à ſon comble, & par conſéquent ſon opulence & ſa proſpérité. Ses négociations embraſſoient l'univers entier, & elle comptoit

1672. plus de vaiſſeaux dans ſes ports que tout le reſte de l'Europe enſemble. Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que l'or n'avoit pas corrompu les mœurs des Citoyens. Ils avoient la frugalité des Spartiates avec les richeſſes des Carthaginois. Mais la juſtice & la modération, dont la République faiſoit une vaine oſtentation, n'avoit pas toujours réglé ſes démarches & ſa politique. Elle avoit envahi des places ſur ſes frontières, & des Royaumes au bout de l'univers : elle ne ménageoit pas aſſez l'oreille délicate & ſuperbe des Rois: le ſtile de ſes écrivains, le langage de ſes Ambaſſadeurs, le faſte de ſes médailles, tout ſe reſſentoit de la hauteur & de l'ambition d'une République qui, après avoir vaincu ſes anciens maîtres, affectoit de les protéger. On connoît cette médaille dont Louis XIV ne pardonna jamais l'inſcription aux Hollandois. *Aſſertis Legibus ; emendatis Sacris ; adjutis, defenſis, conciliatis Regibus ; vindicatâ marium libertate ; ſtablitâ urbis Europæ quiete. Les Loix affermies ; la*

Hiſtoire de Hollande, par le Clerc, t. II.

Religion épurée ; les Rois ſecourus, défendus, réconciliés ; la liberté établie ſur la mer ; l'Europe pacifiée. Et qu'eût dit de plus Rome victorieuſe de toutes les Nations ? 1672.

Mais ce qui choquoit le plus les Peuples qui aſpiroient aux avantages du commerce, c'eſt qu'ils trouvoient des obſtacles inſurmontables de la part des Hollandois. Ils avoient fait échouer tous les projets de navigation & d'établiſſement des François dans l'Inde. Ce grief, à peine ſenti par Louis XIV, trop accoutumé à rapporter tout à lui-même, eût ſuffi pour ſoulever une Nation de Négociants. Ce Monarque, plus indigné des traits indécents & ſatiriques lâchés contre ſa propre perſonne & celle de ſes Miniſtres, demandoit à Condé les moyens d'enlever à la Hollande un commerce qui la rendoit ſi fière. *Je n'en connois qu'un*, répondit Condé, *c'eſt de la ſoumettre.* Son œuil perçant avoit démêlé la foibleſſe de la République dans le temps même qu'on reſpectoit le plus ſa puiſſance. Il ſçavoit que ce pays, *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

autrefois l'école la plus illuſtre de
1672. la guerre comptoit peu de ſoldats, & encore moins d'Officiers; que la haute conſidération dûe aux généreux dévouements des guerriers, étoit ignorée des Hollandois; que cette Nation, uniquement livrée à l'amour du gain, ne regardoit les défenſeurs de la Patrie que comme des mercenaires, à l'égard deſquels elle ſe croyoit quitte en payant; & enfin que l'honneur, la diſcipline, l'émulation & le courage, ces vrais ſoutiens des Empires, étoient diſparus des armées en même temps que la conſidération. Cet orgueuil & ce mépris, dignes de Carthage, devoient entraîner tôt ou tard la honte, l'infortune & la ſervitude. Jamais la Hollande n'eût échappé au joug de Louis XIV, ſi enfin l'Europe n'eût pris les armes pour la liberté de la République.

Au premier bruit des préparatifs du Monarque, la fierté des Hollandois s'évanouit. Ils empruntèrent le langage de la ſoumiſſion pour fléchir un Prince dont ils avoient trop bra-

vé la puiſſance & le reſſentiment. Louis XIV donna au célèbre Grotius une audience preſque menaçante. Il avoit Condé à ſa droite, Turenne à ſa gauche, Créqui & Luxembourg derrière lui. L'Ambaſſadeur s'expliqua en peu de mots. Il dit que ſes Maîtres, après l'examen le plus ſcrupuleux de leur conduite, oſoient ſe flatter de ne s'être jamais écartés du reſpect qu'ils devoient à un ſi grand Roi : que cependant ils apprenoient avec douleur que l'appareil de la guerre ne menaçoit que la République ; qu'ils étoient prêts de ſe ſoumettre à toutes les ſatisfactions que Sa Majeſté voudroit exiger ; qu'ils la conjuroient ſeulement de ſe ſouvenir que la Hollande ne devoit ſa liberté & ſa grandeur qu'aux bienfaits de ſes auguſtes Ancêtres. 1672. *Lettres de Madame de Sévigné, t. II.*

La réponſe du Roi fut plus laconique encore. Il répondit que les Hollandois, ayant tâché de ſoulever toute l'Europe contre lui, ils ne devoient point être étonnés de le voir armer ſur terre & ſur mer ; que ſes

forces seroient encore plus redoutables au mois de Mars ; & qu'alors il prendroit des résolutions convenables à sa gloire & à ses intérêts. Tant de fierté annonçoit l'orage. La Hollande chercha des protecteurs & des défenseurs dans toute l'Europe, & ne trouva que des ennemis & des jaloux.

1672.

Le Roi d'Angleterre s'étoit joint à Louis XIV, à qui il vendoit tantôt son inaction, tantôt ses places, tantôt son alliance. Il cherchoit moins à élever sa Nation sur les débris de la Hollande, qu'à s'enrichir des subsides de son allié, & du pillage de l'ennemi. Son Chancelier, le célèbre Shaftsburi avoit beau crier au Parlement, *Delenda Carthago*, *il faut détruire Carthage ;* son maître ne vouloit que la rançonner.

L'Electeur de Cologne & l'évêque de Munster associèrent leurs armes à celles des deux Monarques. Le premier vouloit étendre la Religion catholique l'épée à la main ; l'autre vouloit s'agrandir : il s'appelloit Van-Galen. Cet homme eût été le fléau de toute l'Europe, si sa puis-

ſance eût répondu à ſon ambition & à ſa cruauté. 1672.

Mais le coup le plus funeſte que Louis XIV porta aux Hollandois, fut l'achat de la plupart de leurs munitions. Comment ces Républicains ſi vantés pouvoient-ils ainſi vendre le gage de la victoire ? C'eſt donc que l'amour de la liberté eſt ſubordonné à celui de l'or, chez un Peuple négociant. Les Hollandois n'aſpiroient à l'empire des mers que pour envahir celui du commerce. La puiſſance n'avoit d'attraits chez eux qu'autant qu'elle devoit les enrichir. Ils regorgeoient de tréſors, & cependant point de pays en Europe où l'argent de Louis XIV ait fait plus de traîtres.

La République n'avoit que trois hommes ſur qui elle pût compter : Jean de Witt, Ruyter & le prince d'Orange. Le premier, génie élevé, ſublime & profond, nouveau Fabricius, étoit plus flatté de commander à des hommes qui avoient de l'or, que d'en poſſéder lui-même. On voyoit ce Chef d'un Etat puiſſant,

dont le nom étoit tracé dans tous
1672. les traités ſur la même ligne que celui des Rois, ſervi par un ſeul laquais. Sa place de Grand Penſionnaire le rendoit l'ame de la République, le dépoſitaire de ſes ſecrets, l'exécuteur de ſes deſſeins & l'oracle des Citoyens; place d'autant plus glorieuſe qu'on ne compta jamais, pour la remplir, la naiſſance, ni les titres, mais la vertu, le génie & l'éloquence. La fin tragique de ce Philoſophe citoyen, à qui ſa Patrie devoit des autels, déchiré par les mains des ſiens, celle de Barneveldt ſon prédéceſſeur & ſon modèle, expirant à ſoixante-dix ans ſur un échafaud, font voir à quels revers ſont expoſés dans un état populaire, les pères & les protecteurs du Peuple.

Annales de Hollande, par Baſnage, t. II.

Ruyter, de ſimple Matelot devenu Amiral, étoit auſſi grand homme ſur mer que Condé & Turenne ſur terre. Sa modeſtie égaloit ſes talents; mais la gloire de ſauver la Hollande étoit réſervée à un jeune homme de vingt-deux ans.

C'étoit Guillaume de Naſſau qui,

sous l'extérieur le plus froid & le plus réservé, renfermoit toute l'ardeur du courage, toute l'élévation du génie, toute la fermeté, la patience & les ressources de ses ancêtres paternels, & de l'Amiral de Coligni, son aïeul maternel. Les Hollandois étoient si persuadés que la gloire & la fortune étoient attachées au grand nom d'Orange, qu'ils lui confièrent le salut de la République, à un âge où un autre homme ne peut disposer de sa liberté. 1672.

La République étoit partagée en deux factions : celle de Witt & celle du jeune Prince. Le péril les invitoit à se réunir, la haine l'emporta ; & ce ne fut que sur les cadavres sanglants des deux de Witt, & les débris de leur parti, que Guillaume vint à bout d'établir le concert & l'harmonie qui sauvèrent enfin la Hollande.

Le mois d'Avril n'étoit pas encore écoulé que Louis XIV déclara la guerre à la Hollande, sans daigner en expliquer les motifs. Il délibéroit tous les jours avec Condé &

1672. Turenne sur son expédition, regardée alors comme la plus périlleuse & la plus terrible que la France eût entreprise depuis deux siècles. Il falloit traverser trois grands fleuves, presque à leur embouchure, la Meuse, l'Issel & le Rhin, & emporter plus de quarante Places, dont on exagéroit la force, avant que de pénétrer à Amsterdam. Condé supposoit à l'ennemi un plan de guerre judicieux. Il croyoit qu'il muniroit les places qui bordent les fleuves, & qu'il défendroit l'Issel avec ses principales forces. On sçait ce qu'il répondit à un visionnaire qui vouloit lui communiquer le secret de faire de l'or. *Mon ami*, lui dit-il, *je te remercie; mais si tu sçais un secret pour nous faire passer l'Issel sans être assommés, tu peux compter sur toute ma reconnoissance.*

Mémoires de Madame de Sévigné, t. II.

Cependant toutes les forces de la France s'acheminoient vers la Hollande. Le Roi, suivi de Monsieur, de Condé, d'Enguien & de Turenne, traînoit après lui cent dix mille hommes, une artillerie formidable, & des

tréſors qui n'étoient pas les armes dont il devoit ſe ſervir avec le moins de ſuccès contre la République. L'ordre & la beauté des troupes excitoient partout la ſurpriſe, l'admiration & la terreur. Le Monarque donnoit l'exemple de la vigilance, de l'application & de l'activité. Laborieux, infatigable, levé preſque toujours à trois heures du matin, l'hiſtoire n'auroit rien à lui reprocher s'il eût écarté des armées le luxe, en même temps qu'il y établiſſoit la diſcipline. Mais il étoit trop touché de la pompe & de l'éclat; lui-même avoit chargé d'or & d'argent les troupes de ſa Maiſon. Bien différent d'Henri II, qui marchant au ſecours de la Germanie opprimée par Charles-Quint, fit, dit un Hiſtorien contemporain, très-expreſſes défenſes à ſes gens d'armes *de porter au camp précieux joyaux & habits, & commanda d'uſer ſeulement de communes victuailles, comme de bœuf & mouton, ayant regard que par la ſuperfluité d'habits & de délicates viandes, les corps humains ſont amollis & énervés, & le bien & le* 1672.

Chronique des Rois de France, p. 188.

revenu d'iceux dissipé & consommé; de
1672. *sorte que par impuissance de continuer à la fourniture de tant lourde & excessive dépense, plusieurs bonnes entreprises cessent & sont rompues au grand déshonneur & dommage de tels prodigues, & de leur souverain Seigneur.*

C'étoit le maréchal d'Humières, plus célèbre par sa magnificence que par ses exploits, qui avoit introduit dans les troupes la chère la plus délicate, la somptuosité du service & des équipages. Condé & Turenne blâmoient ces excès, qui depuis ont été surpassés, & sont devenus si fort à charge à l'Etat & aux particuliers.

Lettres de Pélisson, t. I.

Louis XIV, dont l'ambition alloit faire tant de malheureux, ne passoit pas un jour sans répandre des bienfaits. Il recevoit avec des graces infinies, & combloit de présents tous les étrangers qui obtenoient l'honneur de le voir; ils s'en retournoient pénétrés de vénération, regrettant tout haut qu'un tel Roi ne leur eût pas été donné pour Souverain.

Les armées étant arrivées dans les plaines de Charleroi, où étoit le

rendez-vous général, Louis XIV ordonna au Maréchal-des-logis de marquer le plus beau logement pour Condé. On montra au Prince un Château magnifique où ſon équipage avoit été reçu, & ſon appartement tendu. Il demanda où étoit logé le Roi; on lui fit voir une maiſon très-ſimple. Perſuadé qu'on ne cherche qu'à indiſpoſer ſon Maître contre lui, Condé va le trouver & ſe plaint amèrement à lui de la malice ou de l'ineptie du Maréchal-des-logis. *Non, mon Couſin*, dit le Roi, *il n'a rien fait que par mes ordres. Vous êtes mon Général, je ſers dans votre armée en qualité de Volontaire, & pour apprendre de vous le métier de la guerre; & il eſt juſte que vous acceptiez le logement qui convient à votre dignité.* Condé faiſoit les fonctions de Connétable; ſon armée ſervoit d'avant-garde à celle du Roi. Turenne & tous les Généraux prenoient ſes ordres, & il devoit être chargé des opérations les plus difficiles & les plus déciſives. Ses amis partageoient avec lui la confiance du Monarque. Luxem-

1672.

Mémoires du prince de Tarente, p. 363.

bourg commandoit l'armée des Al-
1672. liés. Chamilli avoit la conduite d'un corps détaché : tous les autres étoient placés selon leurs talents.

Cependant Louis XIV avoit convoqué un grand Conseil pour sçavoir comment il entameroit la campagne. Animé par ce zèle noble & généreux qu'on ne trouve que dans un grand homme ou dans un Citoyen, Condé rappella au Roi la faute qu'il avoit faite en Flandre, & qui en avoit fait manquer la conquête entière. *Sire*, lui dit-il, *Votre Majesté auroit soumis tous les Pays-Bas dans la précédente guerre, aucune place n'auroit échappé à vos armes victorieuses, si vous n'eussiez eu le malheur de séparer vos forces. Réunissez-les aujourd'hui; fondez comme un aigle sur la Hollande; accablez-là de tout le poids de votre puissance, & vous la subjuguerez avant que l'Europe pense à la sauver.*

Annales de Hollande, par Basnage, t. II.

Louis XIV profita de ce conseil qui fut la source de tous les succès. Les armées ne se séparèrent que pour ne pas s'affamer les unes & les autres sur la même route. Le Roi

prit la ſienne à travers les terres qui appartenoient à l'Eſpagne. Condé franchit les Ardennes à grandes journées. Parvenu aux bords de la Meuſe il alla trouver le Monarque qui l'attendoit pour délibérer avec lui s'il attaqueroit la Hollande par la Meuſe ou par le Rhin. 1672.

Le Prince ſe déclara pour le premier de ces deux moyens. Il propoſa le ſiège de Maſtricht, où l'ennemi avoit jeté une garniſon de quatorze mille hommes. Il faiſoit voir qu'en prenant cette ville, on prendroit une armée & le Brabant Hollandois; que le ſiège ne ſeroit ni long ni difficile; qu'en attaquant la place du côté de la montagne de S. Pierre qui la domine, il répondoit d'un prompt ſuccès; que les Catholiques, dont le nombre excédoit celui des Proteſtants, attendoient le Roi comme leur libérateur; que Maſtricht deviendroit entre les mains de Sa Majeſté une place d'armes redoutable, d'où elle pourſuivroit ſes ſuccès en Hollande, & empêcheroit les Eſpagnols de ſe joindre au *Ibidem.*

1672. prince d'Orange : il ajoutoit que ſi le Roi, après s'être avancé juſqu'aux portes de Maſtricht n'en entreprenoit pas le ſiège, cette démarche ſeroit regardée de toute l'Europe comme un aveu tacite de foibleſſe & d'impuiſſance, capable de nuire à la réputation de ſes armes.

Turenne combattit le ſentiment de Condé : les raiſons dont il appuyoit le ſien, étoient : Que le ſiège ſeroit long & difficile; que le Rhingrave, connu par ſon courage, combattroit juſqu'au dernier ſoupir pour ſauver ſa Patrie, & mériter l'eſtime du plus puiſſant Roi du monde & de M. le Prince, le plus grand homme de guerre de l'Europe; qu'il ne falloit pas laiſſer aux Hollandois le temps de ſe reconnoître; qu'on devoit les aller chercher juſque dans leurs marais; qu'en laiſſant Maſtricht bloqué on marcheroit aux places du duché de Clèves pour ſe frayer, par leur priſe, le chemin de la Hollande; que cette Province une fois réduite, non-ſeulement Maſtricht, mais la république

entière deviendroit une province de la Monarchie Françoiſe. Louis XIV préféra le ſentiment de Turenne qui flattoit plus ſon ambition. Mais la campagne ſuivante on fut obligé d'entreprendre le ſiège de Maſtricht. Le Roi l'emporta en treize jours de tranchée ouverte. Elle lui eût coûté encore moins de temps s'il l'eût aſſiégé au commencement de la guerre. 1672.

Cependant on entreprenoit quatre ſièges à la fois, ceux de Weſel, d'Orſoy, de Rhinberg & de Burick. Condé, chargé de réduire la première de ces places, fut arrêté en chemin par l'indocilité des Suiſſes. Ils déclarèrent qu'ils ne marcheroient pas plus loin. Ils alléguoient d'anciens traités entre la nation Helvétique, l'Empire & la Hollande, en vertu deſquels il ne leur étoit pas permis de paſſer le Rhin. Condé eut d'abord recours aux voies de la modération; il ſe ſervit du Miniſtère de Stoup, qui de Miniſtre proteſtant & d'eſpion de Cromwel, étoit parvenu au grade d'Officier général dans les armées du Roi. Mais les Suiſſes, loin de *Ibidem.*

se laisser ébranler, éclatent en re-
1672. proches & jetent les armes. Condé frémissoit d'indignation ; il avoit déjà fait investir les séditieux par toute son armée, résolu d'en faire un exemple effrayant. Les Suisses, voyant qu'ils ne pouvoient échapper à la mort, se soumirent enfin, & reprirent les armes. Condé passa le Rhin ; il ne trouva sur le bord du fleuve que deux cents hommes retranchés, qu'il enveloppa & tailla en pièces. Ce furent les premieres victimes de la guerre. Il marcha ensuite à Wesel.

Cette ville passoit pour la clef des Provinces-unies & la dominatrice du Rhin ; elle appartenoit à Guillaume, Electeur de Brandebourg, le créateur & le fondateur de la puissance de la maison de Hohenzollern. Il ne la laissoit au pouvoir des Hollandois que pour ménager l'esprit de ces Républicains, & obtenir un jour de leur reconnoissance le Sthatoudérat, auquel il aspiroit secrétement. Au-reste, la force de Wesel ne répondoit point à sa réputation ; cette place

place n'avoit pas plus de deux mille hommes de garniſon, & il en eût fallu dix mille pour la défendre avec ſuccès. 1672.

Le premier ſoin du Prince fut d'établir une batterie de canon entre le Rhin & la ville, pour couper aux aſſiégés la communication du fleuve. Condé recœuillit les fruits de ſa prévoyance; il s'empara de pluſieurs frégates chargées de troupes & de canons, qui s'avançoient au ſecours de la place. Cependant l'ennemi, qui avoit des magaſins immenſes de poudre & de plomb, prodiguoit le feu. Au milieu de ce fracas, Condé obſerva qu'on ne tiroit point du fort de la Lippe ſitué à l'embouchure de la rivière du même nom, qui ſe décharge dans le Rhin, aux portes de Weſel. On ſe rendoit de la ville au fort, à couvert du canon; & ce poſte étoit ſi avantageux qu'il eût arrêté long-temps les François, ſi l'ennemi eût eu la plus légère teinture de l'art militaire. *Ibidem.*

Le Prince n'attendoit que la nuit pour détacher quatre cents hommes

des plus déterminés, afin d'escalader
1672. le fort, sous les ordres de S. Abre, Lieutenant-Général. Celui-ci surprend le corps-de-garde, lui coupe la gorge & disperse la garnison. Condé trouva dans le fort deux pièces de canon, dont les assiégés n'avoient point fait usage, les ayant jugés hors d'état de servir. Il eut le secret de les rétablir, & la ville se vit foudroyée de l'artillerie même destinée à sa défense.

Le lendemain, au lever de l'aurore, la terreur & la consternation s'emparèrent de tous les esprits, en voyant flotter les drapeaux de la France sur le rempart du fort. Trente femmes de qualité, effrayées des suites du siège, envoyèrent demander au Prince un passe-port pour se retirer en Hollande; mais Condé persuadé que la frayeur & les larmes de ces Dames acheveroient d'amollir le courage de la garnison, répondit qu'il n'avoit garde de se priver du plus bel ornement de son triomphe.

Cependant la ville étoit remplie de troubles & d'alarmes. Les habi-

tants, qu'on avoit armés au nombre de plus de dix mille hommes, pour partager avec la garnison le péril & les fatigues du siège, refusoient de marcher aux postes menacés. Les femmes demandoient à grands cris qu'on eût à capituler, afin de les préserver des horreurs dont elles étoient menacées si la ville étoit emportée d'assaut. Mais voyant la garnison insensible à leurs larmes, ces femmes entrent en fureur & parcourent la ville, le poignard & la corde à la main, menaçant d'égorger & d'étrangler tous ceux qui entreprendroient de résister aux François. Elles rencontrent sur le rempart le Gouverneur, appellé Van-Santen, l'enveloppent, le renversent de cheval, le chargent d'opprobres & de coups, le foulent aux pieds & ne lui laissent la vie qu'après lui avoir fait promettre de perdre l'honneur en rendant la ville. 1672. *Ibidem.*

Déja les Bourguemestres traitoient à l'insçu du malheureux Gouverneur. Ils firent présent au Prince de plusieurs tonneaux de vin du Rhin. La

garnison lui députa aussi deux Colo-
1672. nels : l'un d'eux, appellé Nieulant, en haranguant Condé, parla de la puissance de la République en des termes si fiers, que le Prince, pour toute réponse, le chassa de sa tente. De nouveaux Députés furent trouver Condé à la tranchée pour implorer sa clémence : ils ne lui demandoient d'autre grace que celle de laisser sortir la garnison libre ; mais Condé vouloit en même temps enlever à l'ennemi ses places & ses troupes ; il exigeoit que la garnison demeurât prisonniere de guerre. Les Députés n'osoient souscrire à des conditions si honteuses ; la place étoit à peine attaquée. Ils s'épuisoient en raisonnements pour prouver qu'ils méritoient un autre sort.

Lettres de Pélisson, t. I.

Messieurs, leur dit le duc d'Enguien en riant, *vous ne contestez que pour gagner du temps & arrêter nos opérations. Si vous agissiez de bonne foi, vous nous laisseriez continuer nos travaux, jusqu'à ce que la capitulation fût réglée.* Les Députés portèrent la stupidité jusqu'à trouver la propo-

sition raisonnable. On perce une digue & on se loge sur le fossé sans trouver d'obstacles de la part de la garnison. Condé alloit donner le signal de l'assaut ; mais l'idée de tous les crimes & de tous les excès auxquels le Soldat victorieux ne manqueroit pas de se livrer, l'attendrit, & il consentit, à la prière de son fils, de laisser la liberté au Gouverneur & à huit Officiers. Ce fut ainsi que la lâcheté d'une part, & la trahison de l'autre, le rendirent maître en trois jours d'une place qui eût dû l'arrêter plus d'un mois. Van-Santen fut livré à la Justice, dégradé des armes & banni, après que le bourreau lui eut passé l'épée sur le cou ; traitement pire que la mort. Cet Officier avoit autrefois brillé dans les guerres de Danemarck ; il n'étoit point soupçonné de s'être laissé corrompre. Mais il eut dû périr de la main de l'ennemi ou du Citoyen révolté, plutôt que de céder ainsi la clef & le rempart des Provinces-Unies. Qu'un Gouverneur livre une place pour de l'ar-

1672.

Histoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

gent, ou qu'il la rende sans résistance
1672. pour sauver sa vie, son crime est également funeste à la Patrie : elle ne doit pas plus épargner le lâche que le traître.

Pendant ce temps-là Turenne prenoit Orsoi, & le Roi Rhinberg. Condé continua sa route vers Emmerick. La garnison aima mieux déserter la place que de la défendre. Le vainqueur laissa à la ville ses Magistrats, ses privilèges & sa police. Il réduisit en deux jours les forts de Hulst, de Dorkel & de Quessel, dont il fit les garnisons prisonnières de guerre. Celle de Doetckum n'évita le même sort que par la fuite. Condé étoit déja aux portes de Doesbourg.

Turenne assiégeoit Rées; le Gouverneur étoit résolu de s'ensevelir sous les ruines de la place pour donner le temps à la république de respirer. Trahi par un Officier à qui il avoit confié la défense d'un fort, il fait tirer avec la même vigueur sur le fort & sur les assiégeants; sa valeur arrêtoit les progrès des Fran-

çois. Condé, persuadé que la terreur de ses armes effrayera plus les habitants que les troupes campées à leurs portes, les fait sommer par un Trompette. Au seul nom de Condé la frayeur s'empare des esprits, le peuple se soulève & attaque le Gouverneur, qui n'évita la mort que par le prompt secours de la garnison. Cet accident ne ralentit point l'ardeur de cet homme intrépide. Il résista tout à la fois aux François & aux séditieux : mais enfin tous les dehors de la place ayant été emportés, il fallut succomber. Condé qui avoit toujours respecté l'honneur & la valeur dans ses ennemis, vouloit le traiter avec distinction. Le Roi pensoit comme lui ; mais Louvois, plus fier qu'un Prince du Sang & que le Monarque même, osa faire un crime à ce brave Citoyen de sa défense héroïque, & il ne put échapper à la honte d'être prisonnier de guerre, que tous les autres Gouverneurs n'avoient évitée qu'en trahissant ou en servant mal la Patrie.

1672. *Annales de Hollande, par Basnage, t. II.*

Des succès si rapides en annon-

çoient de plus éclatants. Déja Louis
1672. XIV les célébroit par des monuments dont les inſcriptions ne reſpiroient que la menace & le châtiment. Il eût cru ne pas vaincre s'il n'eût fait ſentir aux Hollandois tout le poids de la victoire & de la vengeance. On connoît cette médaille, dont le corps eſt un Soleil qui élève les vapeurs d'un marais, avec ces mots : *Evexi, ſed diſcutiam : Je les ai élevées, mais je les diſſiperai* (a).

Hiſtoire de Hollande, par le Clerc, t. II.

L'indignation du Monarque ſe ſeroit peut-être exhalée en de vaines menaces, ſi la République, au-lieu de diſperſer ſes forces dans plus de quarante places, les eût aſſemblées en un ſeul corps. Elle eût alors oppoſé à l'ennemi plus de cent mille hommes qui, combattant pour leurs

Annales de Hollande, t. II.

(a) C'étoit ſans doute pour répondre à celle que la voix publique attribuoit fauſſement à Van-Beuningen qui avoir négocié le traité de la triple alliance : en voici l'idée que Louis XIV regardoit comme un outrage. Le Miniſtre Hollandois étoit repréſenté vis-à-vis d'un Soleil, l'emblême du Roi avec ces mots : *In conſpectu meo ſtetit Sol. Le Soleil s'eſt arrêté en ma préſence.*

propres foyers, euſſent pu rendre le ſuccès de l'invaſion incertain & périlleux. C'étoit le plan du prince d'Orange qui, à vingt-deux ans, montroit plus de prévoyance, de courage & de fermeté que ceux qui avoient vieilli à la tête des armées & du gouvernement. Mais il ne lui fut pas permis de ſuivre l'impulſion du génie : on le réduiſit à être ſpectateur, avec trente mille hommes, de la perte des villes & des troupes. Dans des circonſtances ſi déſeſpérées, il ne penſa qu'à retarder la chûte de l'Etat ; il alla camper derrière l'Iſſel, dans des retranchements auxquels on travailloit depuis long-temps. Ce fut de-là qu'il envoyoit des ſecours par-tout où le beſoin l'exigeoit, & qu'il veilloit au ſalut de la Patrie, avec plus de vigilance que de ſuccès. 1672.

Toutes les places qui bordent le Rhin étoient tombées au pouvoir du Roi. Mais il ne pouvoit pénétrer en Hollande qu'en franchiſſant ce fleuve, quatre fois plus large & plus rapide que la

Seine à Paris ; ou bien l'Iſſel dont
1672. l'ennemi défendoit le paſſage avec toutes ſes forces.

Les avis étoient partagés : on exagéroit le péril des deux expéditions, mais plus particuliérement de la dernière. Le ſeul Condé en démontroit la facilité : il prétendoit que le prince d'Orange ayant un retranchement de vingt-cinq lieues à garder ſuccomberoit, quand même il auroit cent mille hommes à ſes ordres. Il vouloit parier qu'il n'en coûteroit pas cent hommes au Roi, s'il vouloit le charger de l'entrepriſe : mais ſon défi ne fut pas plus goûté que ſes raiſons.

Ibidem. Cependant il s'agiſſoit de pourſuivre la conquête. Le Roi ſe rendit à l'armée du Prince, pour en concerter les moyens avec lui ; il n'y eut que le duc d'Enguien d'admis à ce Conſeil, dont les ſuites devoient être ſi terribles pour la Hollande. Condé propoſa alors au Roi de paſſer le Rhin ſur un pont de bateaux de cuivre, dont on devoit l'invention à Martinet, homme dont le génie, le

zèle & la vigilance n'avoient preſque point de bornes ; qui avoit introduit dans l'Infanterie cette diſcipline admirable, à laquelle la France fut redevable de preſque tous ſes ſuccès. Les vues du Prince étoient profondes ; il faiſoit voir au Roi qu'en laiſſant le Vahal à dos, & en repaſſant l'autre bras du Rhin, il pourroit envelopper l'armée de Guillaume, la prendre priſonnière, ou la précipiter dans les flots. C'étoit accabler du même coup le prince d'Orange & la Hollande. Le Roi & Turenne à qui le projet fut communiqué, l'admirerent. 1672.

Tandis que Condé s'appliquoit à reconnoître les bords du Rhin, le Roi faiſoit filer des troupes vers l'Iſſel pour en impoſer au prince d'Orange, & l'obliger de réunir toutes ſes forces dans ſon camp.

La fortune ſervoit admirablement la France. La ſéchereſſe avoit été ſi grande cette année, que les eaux du Rhin en étoient conſidérablement diminuées. Deux Gentilshommes du pays, attirés par l'eſpoir

Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

1672. d'une riche récompenſe, furent trouver le Prince & lui découvrirent un gué vis-à-vis le Tolhuis, où il n'y avoit que vingt ou trente pas à nager. Condé étoit au comble de ſa joie ; mais il avoit peine à ſe fier au rapport de deux hommes qui trahiſſoient leur Patrie. Il chargea le comte de Guiche de ſonder ſecrétement le gué. Le courage, l'amour de la gloire, l'élévation de l'eſprit, l'induſtrie & les talents de Guiche lui auroient mérité une réputation éclatante, s'il n'eût détruit lui-même de ſi grands avantages par ſon inquiétude, ſes intrigues, ſa préſomption, ſon libertinage & ſes écarts. Exilé pluſieurs fois de la Cour, il avoit été chercher ſa grace en ſervant les alliés de la France. Il avoit fait des prodiges de valeur en Pologne contre les Turcs & les Tartares, & il s'étoit accoutumé dans ces guerres à paſſer les plus grands fleuves à la nage. Condé, à qui le fils de Grammont ne pouvoit manquer d'être cher, le chargeoit des entrepriſes les plus

brillantes, afin de le mettre à portée de recouvrer la faveur du Roi. 1672.

Guiche s'acquitta avec soin de sa commission; il confirma la découverte des deux traîtres, & ajouta que l'autre rive du Rhin étoit d'un accès facile. Condé, qui se défioit de l'ardeur extrême du Comte pour la gloire, fit sonder de nouveau le fleuve. *Ibidem.*

Mais les Officiers qui reçurent cet ordre ne purent l'exécuter si secrétement qu'ils ne fussent apperçus par quelques Payſans. Ceux-ci, plus fidèles à la Patrie que les Nobles qui en obtenoient des charges, des honneurs & des récompenses, instruisirent le Prince d'Orange de leur découverte. Guillaume comprit alors que le mouvement des François sur l'Issel n'étoit qu'un stratagême pour l'arrêter dans son camp, pendant que Condé passeroit le Rhin. Aussi-tôt il détache le comte de Montbas, l'un de ses principaux Officiers, avec quatre régiments, pour veiller à la sûreté du Rhin, ou pour se jeter dans Ni-

mègue, selon les circonstances.

1672. Montbas étoit à peine parti que de nouveaux avis alarment le jeune Prince. Il mande à cet Officier de demeurer sur les bords du fleuve & d'y attendre de nouveaux secours. Montbas traita d'absurde & de chimérique le dessein que l'on supposoit aux François de passer un fleuve si terrible & si rapide, sur-tout vis-à-vis le Tolhuis, dont la Tour étoit à l'épreuve du canon. Il retourna au camp de l'Issel où le Prince le fit arrêter : il lui en eût coûté la tête s'il n'eût trouvé le moyen de se sauver.

Ibidem. Le maréchal de Wurts lui fut substitué. Ce Général arriva le 9 de Juin au Tolhuis, avec deux Régiments de Cavalerie, six compagnies détachées de différents corps, & quatre Régiments d'Infanterie. Il manda le jour même de son arrivée, six mille hommes & quatorze pièces de canon, d'Arnhem, ville située dans le voisinage. Condé, bien servi par ses espions, apprit cette nouvelle qui le confirma de plus en

plus dans la réſolution de bruſquer le paſſage du Rhin, avant l'arrivée d'un ſecours capable d'arrêter une armée deux fois plus nombreuſe que la ſienne. Il avoit tout préparé pour jeter un pont ſur le fleuve. Il écrivit au Roi qu'il n'attendoit plus que ſa préſence pour frapper le coup déciſif. 1672.

Louis XIV, avide de gloire, accourut au camp avec ſa Maiſon militaire. Un ſecret profond couvroit l'entrepriſe. Les Courtiſans ignoroient où le Roi les conduiſoit à l'entrée de la nuit. Il deſcendit dans la tente de Condé à dix heures du ſoir.

L'armée n'étoit éloignée du Rhin que d'une demi-lieue : Condé avoit fait prendre les devants à l'artillerie & à une partie de l'Infanterie. On travailla pendant toute la nuit à conſtruire des batteries de canon, & à élever des redoutes & des épaulements, à la faveur deſquels un grand nombre de Mouſquetaires devoient favoriſer, par leur feu, l'établiſſement d'un pont. Condé, *Lettres de Péliſſon t. II.*

avare du ſang du Soldat, à moins
1672. que la néceſſité de vaincre ne l'obligeât de le prodiguer, avoit peine à conſentir que la Cavalerie franchît le fleuve à la nâge. Louis XIV, touché de l'éclat d'une telle entrepriſe, accorda aux troupes de ſa Maiſon l'honneur de ſe ſignaler ou de périr à ſes yeux.

Ce jour-là même régnoit un vent impétueux qui, en ſoulevant les flots, rendoit l'aſpect du fleuve plus terrible & plus majeſtueux; il ſembloit oppoſer au courage une barrière impénétrable. On voyoit de l'autre côté les eſcadrons de Wurts rangés en bataille ſur le rivage, & plus loin une Infanterie qui ne paroiſſoit pas nombreuſe, à la vérité, mais dont un bois voiſin pouvoit en cacher beaucoup plus qu'il n'en paroiſſoit. En un mot, le péril paroiſſoit digne de l'audace d'une Nation ſi célèbre par des actions uniques de valeur.

Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

Le comte de Guiche entra le premier dans le fleuve; il étoit ſuivi des Cuiraſſiers, à la tête deſquels

étoit le comte de Revel. Les Courtisans, les Gardes & les Gendarmes du Roi avançoient ensuite dans un ordre admirable. Tout ce qui passa en escadrons ne hasardoit presque rien, tant à cause de l'émulation qui augmentoit la vigueur des chevaux les plus foibles, que parce que la masse d'un corps entier, brisant le fil de l'eau, en diminuoit l'impétuosité. Il n'y avoit que trente pas à nâger; mais si l'on venoit à s'écarter du gué à droite ou à gauche, on ne trouvoit que des gouffres qui engloutissoient les hommes & les chevaux. 1672.

Condé, après avoir disposé les troupes, eût bien voulu les conduire lui-même à la nage; mais la goutte ne lui permettoit pas de mettre les pieds dans l'eau. Il s'embarqua dans un batteau de cuivre avec les ducs d'Enguien, de Bouillon, le prince de Marsillac & quelques autres. Il étoit déja à quelques pas du rivage lorsqu'il apperçut un Cavalier couvert de sueur & de poussière, qui crioit qu'on l'attendit, sinon qu'il

Mémoires de l'Abbé de Choisi.

alloit se jeter dans le fleuve. Le
1672. Prince reconnut le duc de Longueville, & craignant qu'il ne périt à cause de la lassitude de son cheval, il vint le prendre & poursuivit sa route en côtoyant l'armée.

Cependant Wurts, qui avoit passé la nuit sous les armes, entre lui-même dans le fleuve, à la tête de sa Cavalerie, pour charger l'ennemi. Les Cuirassiers, qui ne pouvoient se servir de leurs armes mouillées, parurent incertains & étonnés; mais rassurés par les regards intrépides de Guiche & de Revel, ils avancèrent suivis de nouveaux escadrons qui sembloient couvrir toute la surface du fleuve. L'artillerie étoit tellement disposée qu'elle prenoit les Hollandois en flanc. Wurts en ce moment apperçoit une poignée de François qui, ayant abordé le rivage, accouroient à lui l'épée à la main. Il se retira de l'eau sans fuir. Le péril augmentoit, les François se multiplioient: ce fut alors que l'espérance manquant à Wurts, on l'entendit

crier aux ſiens : *Retirons-nous, c'eſt une diable de Nation à laquelle il n'eſt pas permis de réſiſter.* 1672.

Guiche, parvenu le premier à l'autre bord, range en bataille la Cavalerie à meſure qu'elle prend terre, & la mène à l'Infanterie Hollandoiſe abandonnée par Wurts. Mais cette troupe, vaincue par ſa propre frayeur, demanda quartier à genoux. Condé, qui deſcendoit de batteau, le lui promit, à condition qu'elle mettroit les armes bas; en même-temps il défendit aux ſiens de tirer ſur l'ennemi, & de l'inſulter.

Tandis qu'il donnoit des ordres ſi ſages, les Volontaires, avides de combat, s'étoient échappés à ſes yeux. Ils marchoient aux Hollandois précédés par Enguien & Longueville, dont la gloire & le péril excitoient depuis long-temps l'émulation. A l'aſpect de Longueville, qui ſe préſenta le premier à la barrière, l'ennemi crie quartier : *Non, non*, répondit le jeune Prince, échauffé par les fumées du vin, *Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, p. 157 & ſuiv.*

point de quartier pour cette canaille.

1672. En même-temps il tire un coup de piſtolet. L'inſulte fut payée ſur-le-champ par une décharge qui renverſa Longueville mort, avec Guitri Brouilli & Aubuſſon. Marſillac, Vivonne, Beauveau, Termes, Montauban, Coaſlin, Dumeſnil, Saulx & la Salle furent dangereuſement bleſſés. Revel l'avoit été, mais à la tête de ſa troupe, dans le poſte qui lui étoit marqué par l'honneur & le devoir.

Condé s'étoit apperçu de l'éclipſe de ſon fils & de ſon neveu. Inquiet, tremblant pour les jours des deux Princes, dont il redoutoit l'excès de valeur, plein de preſſentiments funeſtes, il montoit à cheval pour les arracher au péril. Un Capitaine de Cavalerie ennemie, appellé Oſſembrock, qui ne s'étoit point enfui avec les autres, l'apperçoit, accourt & lui appuie le piſtolet à la tête. Un léger mouvement détourne le coup; Condé le reçut au poignet de la main gauche qui en fut fracaſſé. La goutte rendoit la bleſſure

Lettres de Péliſſon, t. I.

extrêmement douloureuſe : mais, malgré les maux qu'il reſſentoit, Condé n'abandonna point le champ de bataille, qu'il n'eût immolé aux mânes de ſon neveu ce malheureux ramas d'ennemis qui ne s'étoit défendu que par déſeſpoir. Le Régiment d'Aylva, qui accouroit au ſecours de Wurts, eut le même ſort. 1672. *Annales de Hollande, t. II.*

Condé ſe laiſſa alors deſcendre de cheval & conduire dans une grange ſituée ſur le fleuve. Il fit mettre à côté de lui le cadavre du duc de Longueville, couvert d'un manteau ; ce lugubre objet ne faiſoit qu'irriter ſa douleur. La deſtinée déplorable de ce neveu chéri, à qui il avoit ſervi de père, qu'il formoit à l'héroïſme, moiſſonné à vingt-quatre ans ; l'idée du déſeſpoir de ſa Sœur qui aimoit uniquement un fils doué de grandes qualités, déchiroient ſon ame. Son affliction augmenta, lorſqu'il vit arriver chez lui l'Envoyé de la Confédération Polonoiſe qui venoit ſaluer le Duc en qualité de Roi, & le conduire à Dantzick, où les Grands *Ibidem.*

1672. de la Nation l'attendoient pour le mettre en poſſeſſion du trône & de la femme du foible Michel. L'Envoyé Polonois, témoin de la ſenſibilité de Condé, ne fut guère moins touché de l'état de l'oncle, que de la triſte deſtinée du neveu. *Eſt-ce donc là*, s'écrioit-il tout haut, *ce Prince dont un libelle infâme nous a fait un portrait ſi difforme. C'eſt donc ainſi que la méchanceté calomnie l'ame des plus grands hommes.*

Le Roi avoit paſſé le fleuve ſur un pont de batteaux avec le reſte de la Cavalerie, & toute l'Infanterie. Son premier ſoin fut d'aller rendre viſite au Prince, étendu ſur un lit, & en proie aux maux les plus aigus. Il le remercia d'abord dans les termes les plus touchants, du ſervice ſignalé qu'il venoit de lui rendre; il lui témoigna enſuite un extrême regret de ſa bleſſure & de la mort de ſon neveu. Condé n'avoit beſoin d'être conſolé que ſur ce dernier événement; il mépriſoit ſa bleſſure, & en ſupportoit les douleurs avec une conſtance ma-

Lettres de Péliſſon, t. I.

gnanime. Mais le baume le plus salutaire que le Monarque versa sur tant de plaies, fut l'élévation du duc d'Enguien. Il donna à Turenne le commandement de l'armée de Condé, & à Enguien celui qu'avoit eu Turenne. 1672. *Mémoires de l'Abbé de Choisi.*

Tel fut le succès du fameux passage du Rhin. On a comparé l'action de Condé à celle d'Alexandre au Granique. Le Granique n'est qu'un ruisseau, mais le danger fut plus grand pour le Roi de Macédoine. Il avoit une armée à combattre, au-lieu que le Prince n'eût à disperser qu'une poignée de lâches & de misérables.

La victoire n'eut pas plutôt ouvert aux François le chemin du Betau, que le prince d'Orange quitta avec précipitation les retranchements de l'Issel où il alloit être enveloppé; il se refugia derrière Utrecht. Le passage du Rhin fut l'action brillante & décisive de cette campagne. Il porta la terreur dans le cœur de tous les ennemis. Quarante Places, parmi lesquelles on

1672. en comptoit beaucoup qui avoient arrêté autrefois de puiſſantes armées pendant des campagnes entières, tombèrent entre les mains du Roi, de Monſieur, du duc d'Enguien & de Turenne. Luxembourg, de ſon côté, conquit la Province entière de l'Ower-Iſſel. Les Hollandois, menacés depuis ſi long-temps, ſe comportèrent comme ſi un orage ſoudain & imprévu étoit venu tout-à-coup fondre ſur eux. Les uns imploroient la clémence du Roi & embraſſoient ſes genoux ; les autres fuyoient dans des barques. On eût dit que Louis XIV combattoit des Indiens ou des Mexicains, & non une Nation qui ne devoit ſa liberté qu'à ſon courage, & qui avoit porté plus loin qu'aucune autre la tactique de la guerre, & ſur-tout l'art d'attaquer & de défendre les Places. Le Soldat François rougiſſoit lui-même d'une victoire ſi facile. Il s'écrioit en voyant défiler devant lui les garniſons éperdues & tremblantes : *O les lâches ! ô les traîtres !*

Lettres de Pélisson, t. I.

Condé

Condé avoit été transporté à Emerick pour être traité de sa blessure. Il apprenoit dans son lit les succès du Roi ; il demandoit sans cesse s'il étoit à Amsterdam ; il n'avoit rien tant recommandé au Monarque que de couronner tous ses exploits par la conquête de la Capitale. Impatient, il le conjure dans toutes ses lettres de détacher six mille chevaux à toute bride, pour s'emparer d'Amsterdam. Turenne eut le malheur de s'opposer à ce conseil. La Nature variée dans ses dons n'accorde pas aux grands hommes les mêmes qualités. Turenne avoit plus les talents d'un défenseur de la Patrie, que ceux d'un conquérant. Il représentoit que si l'on approchoit de cette ville florissante, elle lâcheroit ses écluses & submergeroit le pays avec les troupes du Roi. Il se trompoit. Amsterdam, en proie à la frayeur, n'osoit encore embrasser un parti si vigoureux. D'ailleurs la sécheresse étoit telle que les écluses n'eussent pu fournir assez d'eau

1672.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

pour inonder les environs de cette
1672. Capitale. Enfin la consternation
Mémoires de Gourville. étoit si grande dans le pays que les Juifs d'Amsterdam, persuadés qu'elle ne pouvoit échapper au joug, envoyèrent offrir deux millions de florins à Condé pour les garantir du pillage.

Histoire du prince de Condé, par Coste. Ce fut donc avec raison qu'on blâma généralement Louis XIV de n'avoir pas plutôt fait usage *du feu de Condé, que du plomb de Turenne.* Toute l'Europe attribua le salut de la Hollande à la blessure du Prince.

Mémoires de la Reine Christine, t. III, p. 428 & suiv. Il faut entendre la Reine Christine: *Les disgraces de la Hollande me touchent autant que si j'étois née Hollandoise... Dieu pardonne les lenteurs des Espagnols, la négligence de la Suède; les manières Françoises de l'Angleterre, & l'imprudence des Allemands. C'est sur ce fondement que le Roi de France bâtit sa fortune. Mais si le prince de Condé est bien blessé, j'estime cet accident plus important pour la Hollande que si elle eût gagné une bataille complette. J'estime la personne de ce Prince plus que toutes les forces de la France.*

Après ce que j'ai vu arriver à la Hollande, je crois qu'il n'y a plus rien d'impoſſible au monde, & ſi la ville d'Amſterdam eſt ſauvée, elle ne doit ſon ſalut, après Dieu, qu'à la bleſſure du prince de Condé. 1672.

Amſterdam, ſauvée par des conſeils timides, le fut une ſeconde fois par la négligence. Perſonne n'ignore que le comte de Rochefort, détaché avec un corps d'armée, manqua la priſe de Muyden faute d'activité, de prévoyance & de pénétration. Muyden pris, Amſterdam ſuccomboit. Mais le Vainqueur devoit laſſer la fortune à force de fautes. La plus grande, ſans doute, celle dont Louis XIV a le plus rougi le reſte de ſa vie, fut d'avoir refuſé la paix aux vaincus qui lui tendoient des mains ſuppliantes. Ils lui offroient Maëſtricht, le Brabant Hollandois, dix millions & d'autres avantages. Le Roi exigeoit que la République ajoutât au Brabant toutes les places ſituées ſur l'une & l'autre rive du Rhin, Nimègue & d'autres Fortereſſes qui lui ouvroient

Annales de Hollande, t. II.

l'intérieur du Pays, qu'elle lui comptât vingt millions ; qu'elle rétablît l'exercice de la Religion Catholique ; qu'elle laiſſât aux François la liberté du commerce, par terre & par eau, ſans les aſſujettir à aucuns droits ; qu'elle lui fît tous les ans l'hommage d'une médaille d'or, par laquelle elle reconnoîtroit ne tenir ſa liberté que de la grandeur d'ame de ſon Vainqueur ; & enfin qu'elle ſatisfît à toutes les prétentions des Alliés de la France qui n'étoient pas moins exorbitantes. Ces conditions exigées, en faveur de la Religion & du commerce des François, bleſſoient trop ſenſiblement l'honneur, l'indépendance, la fortune & les principes du gouvernement Républicain. Louvois ne les propoſoit même qu'à regret ; il ne cherchoit qu'à rebuter & à écarter les Hollandois pour avoir le temps d'envahir le reſte de leurs Provinces. On ſçait que ce Miniſtre n'eut pas honte d'inſulter à la foibleſſe, au malheur & au caractère des Hollandois. Il fit refuſer audience à l'En-

1672.

Ibidem.

voyé du prince d'Orange, ſous prétexte que ſon Maître n'étoit qu'un particulier avec qui la France n'avoit rien à démêler. Tant de fierté rendit le cœur aux Hollandois. Ils aimèrent mieux combattre & périr, s'il le falloit, que de vivre deshorés & ruinés. 1672.

Dès-lors l'enthouſiaſme de la liberté fit éclore, dans un Peuple de Négociants, de Fabriquants, de Matelots, de Pêcheurs & d'Ouvriers, des vertus & des ſentiments dignes de Rome même. C'eſt ainſi que l'homme réduit aux extrêmités du déſeſpoir, trouve dans le déſeſpoir même, des forces, une vigueur & un courage invincible. Amſterdam, qui attendoit un Maître à genoux, donna l'exemple de la magnanimité. Un Magiſtrat, appellé Haſſalaër, harangua la multitude avec une véhémence digne de ces Républicains, dont l'Hiſtoire ancienne nous a conſervé le caractère énergique. *Citoyens*, diſoit-il, *il n'eſt pas ſeulement ici queſtion de combattre pour la liberté d'Amſterdam & de la Hollande, mais pour* *Ibiaem.*

1672. *celle de toute l'Europe. Sa deſtinée eſt entre nos mains ; elle dépend de nos réſolutions. Nous conquis & ſubjugués, rien n'arrêtera les François ; ils deviendront les maîtres de toutes les Nations. Souffrirons-nous qu'on nous reproche d'avoir entraîné la ſervitude générale, en ſouſcrivant à notre eſclavage particulier? Donnons, chers Citoyens, donnons à l'Univers des preuves éclatantes de conſtance & d'intrépidité. Laiſſons à la poſtérité un monument éternel de notre amour pour la liberté : combattons juſqu'au dernier ſoupir, & mourons, s'il le faut, pour notre religion, notre indépendance, nos biens, nos femmes & nos enfants.* Le cri du patriotiſme paſſe dans tous les cœurs. Amſterdam détruit ſes fauxbourgs & ſes maiſons de campagnes, rétablit ſes baſtions, couvre ſes remparts d'artillerie, arme tous ſes Habitants, &, comme ſi ces précautions n'euſſent pas ſuffi contre un ennemi ſi redoutable, elle appelle la mer à ſon ſecours, & s'abandonne à la merci d'un élément dont elle tenoit ſa gloire, ſa proſpérité & ſes ri-

Ibidem.

cheſſes : en un mot, on perce les digues, on lâche les écluſes. Les environs de la Capitale, la Hollande entière ſubmergée, ne préſentent plus que l'aſpect effrayant du vaſte Océan, ſur lequel ſurnagent quelques Fortereſſes & quelques Vaiſſeaux. La République n'exiſtoit plus que ſur l'eau. Un parti ſi déſeſpéré coûta des ſommes immenſes ; preſque tous les beſtiaux périrent ; les maladies contagieuſes enlevèrent une quantité étonnante de familles entaſſées les unes ſur les autres dans les Villes. Ce pays, le chef-d'œuvre de l'induſtrie humaine, eût été ruiné, & peut-être anéanti ſans les reſſources d'un commerce immenſe. 1672.

Des deux factions qui déchiroient les entrailles de la République, l'une tomba ſous le même coup qui fit périr les de Witt ; l'autre triompha en la perſonne du prince d'Orange. Il acquit une puiſſance preſque illimitée, & il ne s'en ſervit que pour ſoulever toute l'Europe contre la France.

1672. Les fautes se multiplioient dans le conseil du Roi. Condé arrêté longtemps à Emerick, par une érésipelle & une attaque de goutte qui s'étoient jointes à sa blessure, ne les apprenoit qu'en gémissant. Il se fit transporter à Utrecht pour être utile par ses conseils, s'il ne pouvoit l'être par son bras. Le Roi se rendit chez lui & on délibéra si l'on garderoit les Villes prises, ou si on les démanteleroit. Condé dit qu'il falloit sacrifier les vains honneurs de la conquête à la sûreté & à la gloire de l'Etat. Il fit voir que le Roi ne pouvoit contenir l'Allemagne, le Nord & l'Espagne, jaloux de ses progrès, qu'en conservant une armée formidable, toujours disposée à fondre sur celui qui oseroit embrasser la défense des Vaincus. Il concluoit en disant qu'il falloit garder trois ou quatre postes importants & abandonner les autres, après les avoir démolis. Turenne adopta le sentiment de Condé dans toute son étendue, & il n'y eut que le marquis de Louvois qui eut la témérité de combattre l'avis des deux

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Histoire de Turenne, t. II.

plus grands hommes de guerre de leur ſiècle. Louis XIV eut la foi- 1672.
bleſſe de ſouſcrire aux vues d'un Miniſtre ambitieux, qui ne multiplioit les places & les garniſons que pour avoir plus d'emplois à diſtribuer. Tel fut le conſeil imprudent où vint ſe briſer une puiſſance qui avoit menacé de tout engloutir. Qu'arriva-t-il ? On n'étoit pas encore au mois d'Août que le Monarque ſe trouva ſans armée. Toutes ſes troupes étoient éparſes & diſperſées dans plus de quarante places, & il fut obligé de s'en retourner à Verſailles avec ſa Maiſon militaire, dont la retraite affoibliſſoit encore ſes forces en Hollande. Il trouva en arrivant à Paris tous les arts occupés à conſacrer la gloire de ſes exploits par des monuments qui ne furent achevés que lorſque la conquête lui eut échappé.

Avant que de reprendre la route de ſes Etats, le Roi alla rendre viſite à Condé, toujours retenu au lit par la goutte & ſa bleſſure. Il lui fit un aveu magnanime de ſes

fautes. *Ah ! mon Couſin*, lui dit-il, 1672. *ſi j'avois ſuivi vos conſeils, je ne me verrois pas réduit à ſortir de la Hollande, au milieu de la campagne, faute de troupes pour pourſuivre la victoire.*

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Annales de Baſnage, t. II.

L'aſcendant fatal de Louvois lui fit commettre une nouvelle faute, qui ne fut pas moins funeſte. Il étoit tombé entre les mains du Roi plus de trente mille priſonniers dans le cours de ſes conquêtes. Le Miniſtre ſe trouvoit incommodé & ſurchargé de cette multitude. Condé lui conſeilla de l'envoyer en Languedoc pour achever le fameux canal de cette Province. Le Miniſtre aima mieux les relâcher pour cinquante mille écus, tant il mépriſoit les troupes Hollandoiſes. Mais ces priſonniers, qui n'avoient connu que la honte & l'opprobre ſous des Chefs lâches ou perfides, devinrent des hommes, des Soldats & des Citoyens entre les mains du prince d'Orange.

Recœuil de Lettres, pour ſervir à l'hiſ-

Dès que Condé ſe vit en état de ſoutenir le mouvement de la voi-

ture, il prit le parti de traverſer les Pays-Bas à petites journées pour achever de ſe rétablir à Chantilli. On le reçut partout avec des honneurs extraordinaires. Le Peuple accouroit en foule ſur ſon paſſage. Il ne pouvoit ſe raſſaſier de la vue d'un Héros dont il conſervoit le plus tendre ſouvenir. La haute nobleſſe lui formoit un cortège brillant, à la tête duquel on voyoit le comte de Montercy, Gouverneur des Pays-Bas. Condé, né obſervateur, pénétra les vues du Comte, & démêla ſa politique & ſon caractère. Il rendit au Roi un compte exact des forces & des villes du Pays: enfin il trouva le ſecret d'enlever à l'Eſpagne le comte de Marſin, le ſeul Général ſur qui cette Monarchie pût compter. Il n'en coûta au Roi qu'une ſomme médiocre & une Compagnie de Gendarmes pour le fils du Comte. Mais la mort de ce Capitaine illuſtre, arrivée bientôt après, priva le Roi des ſervices qu'il étoit en droit d'attendre de ſon expérience & de ſa valeur.

1672. *toire militaire de Louis XIV, t. I, p. 87.*

1672. Tandis que le Prince reſpiroit à Chantilli, Turenne & Luxembourg ſoutenoient la fortune de la France en Allemagne & en Hollande. L'Europe s'étoit tue devant les victoires du Roi : elle laiſſoit périr la Hollande. Dans cet abattement univerſel, il n'y eut que l'Electeur de Brandebourg qui fût attendri par les cris plaintifs de la République, il vola à ſon ſecours avec vingt-cinq mille hommes. Son exemple entraîna l'Empereur Léopold : il envoya Montecuculli en Weſtphalie avec dix-huit mille hommes. Enfin, le vieux duc de Lorraine, errant & fugitif, trouva le ſecret de raſſembler dix mille hommes, à la tête deſquels il vouloit avoir encore une fois la conſolation de combattre les François, avant que de rendre le dernier ſoupir. Turenne n'avoit que quinze mille hommes à oppoſer à un ſi grand nombre d'ennemis. Le Roi, craignant qu'il ne ſuccombât, jeta les yeux ſur Condé pour lui confier conjointement avec le Vicomte, le ſalut de l'Etat. Le Prince

Hiſtoire du vicomte de Turenne, t. I.

étoit chargé de la défenſe du haut Rhin, de l'Alſace, de la Lorraine & du pays Meſſin. 1672.

Condé partit ſeul de Chantilli, avec le duc d'Enguien. Sa bleſſure n'étoit pas tellement guérie, qu'on n'appréhendât qu'il ne fût eſtropié de pluſieurs doigts. Il forma en peu de temps une armée de dix-huit mille hommes de troupes & de milices diſperſées en Lorraine & en Alſace. Turenne rendit le bas Rhin ſi reſpectable par la profondeur de ſes manœuvres, que l'ennemi, déſeſpérant de paſſer le fleuve à Coblents, prit le parti de le remonter pour pénétrer en Alſace par le pont de Strasbourg, dont les Habitants lui étoient dévoués. Mais Condé trouva le moyen de faire brûler ce pont avec des batteaux chargés de feux d'artifice. L'armée combinée erra pendant trois mois dans les Electorats de Maïence, de Treves & dans le Palatinat, ſans pouvoir s'ouvrir un chemin en France. Ces contrées floriſſantes furent entiérement dévaſtées & ruinées. Les troupes Alle-

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

mandes, épuisées de tant de marches & de contre-marches dans une saison rigoureuse, se virent en proie aux maladies qui enlevèrent plus d'hommes & de chevaux que la bataille la plus sanglante. L'Electeur de Brandebourg renonça à la diversion puissante qu'il avoit tentée en Alsace; il descendit vers l'Electorat de Cologne & l'Evêché de Munster, résolu de faire éprouver aux Alliés de la France les maux dont Condé avoit garanti sa Patrie. Mais il trouva sur sa route Turenne, qui, fortifié d'une partie des troupes du Prince, lui opposa une barrière impénétrable. Bientôt, poursuivi lui-même par Turenne, il fut chassé de la Westphalie, & obligé enfin de demander la paix, qui lui fut accordée l'année suivante.

1672.

Annales de Hollande, t. II.

Pendant ce temps-là Condé ravageoit l'Electorat de Trèves, où ses troupes firent un butin immense. Il détacha ensuite sa Cavalerie au secours de Charleroi. Guillaume, vaincu dans sa Patrie, avoit osé transporter le théâtre de la guerre chez son ennemi. La fortune ne

seconda pas ſon audace : réduit à lever le ſiège & à fuir, il ne rentra en Hollande que pour être témoin des ravages & des ſuccès de Luxembourg, que la victoire couronnoit par-tout. 1672.

Condé ramena ſon armée, diminuée par tant de détachements, dans le duché de Luxembourg. Il établit ſon quartier à Cirk. Cette campagne, commencée au mois d'Avril, & prolongée juſqu'à la fin de Décembre, avoit fatigué cruellement les troupes. De-là les maladies qui régnoient parmi elles. On comptoit dans le camp & les villages voiſins, plus de deux mille Soldats, luttants avec la mort, & hors d'état d'être tranſportés. Pour comble de malheur, la Moſelle & toutes les rivières étoient débordées, les chemins impraticables, & les vivres rares & difficiles : chaque jour voyoit augmenter la miſère & les incommodités de l'armée. Condé agit en père & en bienfaiteur de l'humanité. Il fit voir que s'il étoit le Général de ſon temps qui exigeoit

Actions mémorables du prince de Condé, par Bergier.

1672. le plus de discipline & de services des troupes, il étoit en même-temps celui qui veilloit avec le plus de soin à leur conservation. Il prodigua l'argent & les secours de toute espèce en faveur des malheureux. On le pressoit de décamper & d'abandonner les malades & les blessés qui eussent été égorgés par la garnison de Luxembourg. Le Prince ne pouvoit s'y résoudre ; il n'opposa aux plaintes & aux murmures que la patience & le sentiment du patriotisme. *Je sais*, disoit-il, *qu'on est mal ici, qu'on y souffre beaucoup ; mais il s'agit de soulager & de consoler des malheureux, de sauver des Soldats à l'Etat, & de les préserver du désespoir.* Il recœuillit enfin la plus douce récompense de son zèle paternel. Les rivières rentrèrent dans leurs lits & l'abondance dans le camp. Il ramena son armée entière à Metz, excepté une trentaine de Soldats qui payèrent le tribut à la nature.

Cette action, moins admirée qu'une victoire, valut pourtant au Prince des hommages tendres &

empreſſés. Elle lui mérita le titre précieux de père des pauvres Soldats. Le Royaume entier fut touché de tant de ſenſibilité. Le libérateur de deux mille Citoyens eût été plus chéri & plus honoré à Rome, que le deſtructeur de dix mille ennemis. 1672.

Louis XIV lui ſut un gré particulier de ce dernier ſervice; il ne pouvoit l'en payer qu'en le mettant à portée de lui en rendre de nouveaux. Il s'agiſſoit de rendre la frontière de l'Alſace, de la Lorraine & du pays Meſſin impénétrables aux débordements des armées Allemandes. Le Roi s'en rapporta ſans réſerve aux lumières & à l'expérience du Prince. Condé, ſuivi d'Enguien & de Vauban, viſita tous les bords du Rhin, de la Moſelle & de la Meuſe; il condamna des poſtes, il en rétablit d'autres; enfin il donna des ordres ſi ſages qu'ils mirent le Royaume à couvert d'une invaſion pendant le reſte de la guerre.

Recœuil de Lettres, t. I. p. 143.

Le Roi, non content de mettre ſes frontières en ſûreté, méditoit de porter le ravage & la terreur

1672. chez tous ſes ennemis à la fois. Il avoit réſolu d'envoyer Turenne en Allemagne ; de faire pénétrer Luxembourg, à travers les glaces, juſque dans le cœur de la Hollande ; de charger Condé de la conquête de la Franche-Comté, & de fondre lui-même ſur les Pays-Bas. Il ſoumit ſon projet à l'examen & aux réflexions de Condé qui poſſédoit alors toute ſa confiance. Telle étoit la haute idée qu'il avoit conçue de ce grand homme, qu'il croyoit ne pouvoir louer avec énergie une belle action, ou un beau raiſonnement, qu'en diſant : *M. le Prince n'auroit pas mieux fait. M. le Prince ne ſe ſeroit pas mieux exprimé.* Condé admira le courage du Roi, mais il trouva ſon plan trop vaſte. Il approuva les expéditions de Turenne & de Luxembourg. Quant à l'invaſion de la Franche-Comté & des Pays-Pas, il faiſoit voir au Roi qu'il n'avoit pas aſſez de vieille Infanterie pour exécuter en même-temps deux entrepriſes ſi conſidérables. Il ouvroit à ſon Maître de nouveaux

Ibidem, p. 152.

moyens de vaincre ; mais il l'exhortoit à ne les employer que lorſque les conjonctures ſeroient plus favorables. 1672.

La vérité & la ſageſſe de ſes conſeils frappèrent vivement le Roi ; il les adopta entiérement, & le remercia de ſes ſervices & de ſes travaux, avec une effuſion de cœur bien capable de l'attendrir. *Je ne doute nullement*, lui marquoit-il, *que vous n'ayez eu bien de la joie de la levée du ſiège de Charleroi. Je crois que nous ſommes enſemble de manière que tout ce qui nous arrive nous touche également. Tout ce qui me flatte*, ajoute-t-il, *c'eſt le concert & l'union qui régnent entre mes Généraux, & l'envie que tout le monde a que tout réuſſiſſe. Il ne tiendra pas à moi que tout n'aille bien.* Il finiſſoit ainſi : *Vous pouvez compter que toute mon amitié vous eſt aſſurée ; dites à votre fils que je n'en ai pas moins pour lui : je crois que cette égalité ne vous déplaira pas.* C'étoit porter la vie & la joie dans le cœur de ce tendre père, que d'aſſocier ſon fils à une amitié ſi glorieuſe. Enfin le Roi

Ibidem, p. 267.

mit le comble à la ſatisfaction du
1672. Prince en l'accœuillant avec diſtinction à la fin de la Campagne. Il ſe leva avec précipitation pour aller au-devant de lui ; il ſe jeta à ſon cou, l'embraſſa pluſieurs fois & le tint long-temps ſerré dans ſes bras.

Lettres de Pélisſon, t. I. Il faut avouer qu'un Monarque auſſi ſenſible étoit bien digne de commander à tous les grands hommes qui entouroient ſon trône.

SOMMAIRE
DU NEUVIÈME LIVRE.

CAMPAGNE de 1673. Condé commande l'armée en Hollande ; belle conduite de ce Prince ; il plaide les intérêts du Peuple conquis auprès de la Cour ; il tombe malade à Utrecht ; il attire auprès de lui les Gens de lettres. Il veut s'attacher Spinosa. Ouverture de la Campagne. Condé est arrêté par-tout par l'inondation ; ses efforts pour pénétrer dans l'intérieur de la Hollande ; il trouve des obstacles insurmontables ; il favorise la prise de Maëstrich. Le Roi quitte les bords de la Meuse ; il marche en Alsace. Condé prépare le siège de Bolduc. L'Empereur déclare la guerre à la France. Le Prince reçoit ordre d'entrer dans les Pays-Bas. Acte d'hostilité de la part de l'Espagne. La guerre éclate entre les deux Couronnes. Embarras de Condé ; il met la Flandre Françoise à couvert d'une

invaſion. Le Prince d'Orange prend Naerden & enſuite Bonn. La France évacue ſes conquêtes en Hollande. Fin de la Campagne. Traits particuliers. La France eſt abandonnée de ſes Alliés ; fermeté de Louis XIV ; il entre en Franche-Comté ; conquête de cette Province. Condé commande dans les Pays-Bas. Imprudence du maréchal de Bellefond. Le Prince marche à ſon ſecours ſur la frontière de la Hollande & le ſauve d'une défaite. Forces & projets des Alliés ; ils ſe flattent de conquérir la Champagne & de pénétrer à Paris. Condé les arrête par-tout. Bataille de Senef ; deſcription de cette bataille. Les deux Partis s'attribuent la victoire. Condé fait lever le ſiège d'Oudenarde à l'ennemi ; il envoie l'élite de ſes forces au vicomte de Turenne. Fin de la Campagne dans les Pays-Bas. Beau trait du Roi envers Condé. Campagne de 1675. *Condé eſt déclaré Généraliſſime de toutes les troupes, depuis la mer, juſqu'à la Moſelle. Le Roi ne prend que la qualité de Volontaire. Conquête de Dinant & de Hui ; ſiège de Limbourg ; le prince d'Orange marche au*

ſecours de la Place ; le Roi s'avance au-devant de lui ; Condé ſe partage entre le ſiège & l'armée. La perte de Limbourg entraîne la conquête de la Province du même nom. Condé porte le fer & le feu dans toute l'étendue des Pays-Bas ; il envoie une partie de ſes forces en Alſace au ſecours de Turenne. Le prince d'Orange devient ſupérieur. Belle conduite de Condé ; il fait échouer tous les deſſeins de l'ennemi & le bat en détail. Mort de Turenne ; le Roi confie à Condé le ſalut de l'Alſace. Triſte état de la ſanté du Prince, il part & laiſſe le commandement de l'armée de Flandre à Luxembourg. Combat d'Altenheim ; les François repouſſent l'ennemi & repaſſent le Rhin. Le maréchal de Créqui perd la bataille de Conſarbrick. Soulévements en Guienne & en Bretagne ; étonnement du Royaume. Condé parvient en Alſace ; il raſſure l'armée & menace les Habitants de Strasbourg ; il fait lever le ſiège d'Haguenau à Montecuculli, & enſuite celui de Saverne ; il oblige l'ennemi de repaſſer le Rhin. Fin de la Campagne. Le Roi nomme Condé pour Général de

l'armée d'Alſace en 1676 ; *le Prince demande que ſon fils lui ſoit aſſocié dans le commandement. Louvois engage le Roi à ſe paſſer des ſervices du père & du fils. Condé conſulté ſur le ſiège de Philisbourg ; ſa réponſe. Paix de Nimègue. Retraite de Condé à Chantilli ; ſes occupations & ſa conduite. Divers traits particuliers. Converſion de Condé. La ducheſſe de Bourbon tombe malade à Fontainebleau. Inquiétude & tendreſſe du Prince ; il vole à ſon ſecours. Maladie du Prince ; ſa mort ; regrets de toute la France. Divers traits qui ſervent à le faire connoître ; Anecdotes. Portrait de Condé, par la Bruyère. Fin de l'Ouvrage.*

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE NEUVIÈME.

1673.

LOUIS XIV, dans ses plus grands succès, avoit déclaré qu'il aimoit mieux les Hollandois pour ses voisins & ses tributaires, que pour ses 1673. *Annales de Basnage, t. II.*

1673. ſujets. Il ne les avoit attaqués que pour les humilier, les affoiblir & ſur-tout les empêcher de ſecourir les Pays-Bas, dont il dévoroit ſecrétement la conquête. L'Europe, attentive à ſes projets les déconcerta. Il eut beau mettre de puiſſantes armées ſur pied, il en eut de plus puiſſantes à combattre. Il accoutuma la république chrétienne à des guerres plus diſpendieuſes, plus ſanglantes. Le ſang & l'or des Nations furent prodigués, Il en eût moins fallu pour changer les déſerts de l'Amérique en Colonies floriſſantes; pour étendre par-tout la culture, le commerce, les arts & l'abondance; & pour verſer ſur l'humanité tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible. Eh! qui, en réfléchiſſant ſur le fruit amer que Louis XIV, ce Monarque d'ailleurs ſi grand, recœuillit à la fin de ſa pénible carrière, de tant d'application, de vigilance, de fermeté, & de tous ces préparatifs qui étonnent l'imagination, ne gémiroit ſur le ſort des Rois & des Peuples, ani-

més de la paſſion fatale de conquérir ! 1673.

Mais Louis XIV triomphoit alors. La Hollande, réduite à quatre Provinces preſque entiérement ſubmergées, paroiſſoit dévouée à l'anéantiſſement. Elle eût ceſſé d'exiſter ſi ſon ennemi eût employé autant d'induſtrie à profiter de la victoire qu'il en avoit apporté à la préparer.

Les fautes du Monarque, ou plutôt celles de Louvois, preſque inſéparables de la proſpérité, avoient ſuſpendu, ſur la fin de la campagne précédente, la chûte de la République. Le Conquérant, craignant de compromettre ſa gloire & ſa puiſſance dans un pays qui ne préſentoit plus à l'audace que des abîmes, jugea à propos de la laiſſer reſpirer. Il crut qu'en ne tentant rien, les Hollandois, en proie à tous les maux, n'en périroient pas moins. L'événement confondit ſes eſpérances. Attaqué de toute part, abandonné de ſes Alliés, il ſe vit obligé de lâcher ſa proie. La Hollande ſortit enfin *Ibidem.*

1673. du sein des flots, & les troupes qui l'avoient presque asservie ne se retirèrent pas sans peine d'un pays où elles étoient entrées en triomphe.

Voici quels furent les préparatifs & les projets du Roi. Il mit trois armées sur pied; il se réserva la conduite de la première, à la tête de laquelle il devoit attaquer Maëstricht. Il donna le commandement des deux autres à Condé & à Turenne, chargés de contenir la Hollande & l'Allemagne : ce n'étoit, à proprement parler, que des armées d'observation. Condé ne put s'empêcher de faire sentir au Roi combien il lui en coûteroit de ne pouvoir lui rendre des services signalés dans des Provinces où tous les efforts du génie & de l'art échoueroient contre l'inondation. *Je sçais bien, mon cousin*, lui répondit le Monarque, *que vous ne vous distinguerez point par des exploits aussi éclatants que par le passé; mais en tenant le prince d'Orange en échec, en le concentrant dans ses marais, vous mettrez le comble aux revers de la*

Histoire manuscrite du prince de Condé, par l'Huillier.

Hollande, & vous assurerez mes succès.

On admira la modestie & le zèle de Luxembourg. Il avoit rendu de si grands services en Hollande, que le Roi lui avoit promis de ne le faire désormais commander qu'en chef. Mais il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit destiné à servir sous Condé, qu'il en remercia le Roi comme d'une grace qui alloit le mettre à portée de s'instruire sous un si grand maître. Ce trait magnanime a peu d'exemples dans les Républiques, & presque point dans les Monarchies. 1673.

Lettres pour servir à l'histoire militaire de Louis XIV, t. I, p. 300 & suiv.

Le premier soin de Condé, en arrivant en Hollande, fut de visiter les places conquises. Le Roi, éclairé enfin par l'expérience, avoit compris qu'il ne pouvoit laisser de garnison dans toutes ces villes, sans diminuer ses forces de moitié. Condé vit d'un coup d'œuil, les postes qui méritoient d'être conservés, & ceux qui devoient être abandonnés à eux-mêmes. Il mit les uns en un meilleur état de défense, & fit détruire les fortifications des autres.

1673. Il agit avec tant de ſagacité & de diſcernement, que l'ennemi n'oſa ſeulement pas eſſayer de s'établir dans aucune des places évacuées.

En parcourant les Provinces ſubjuguées, le Prince vit par-tout le tableau de la miſère, de l'abattement & du déſeſpoir. Les Bourgs, les Maiſons & les Châteaux étoient abandonnés par des Citoyens malheureux, qui ne redoutoient pas moins la licence & les outrages du Vainqueur que ſes rapines. Condé fut d'autant plus touché qu'à l'exemple d'Aléxandre, il n'eût ſouhaité de conquérir l'Univers que pour le rendre plus heureux. On avoit ſuivi, la campagne précédente, des principes plus humains; on avoit traité avec douceur des Peuples qui avoient, pour ainſi dire, volé au-devant du joug: c'étoit ſans doute dans l'eſpérance de gagner ceux qui avoient encore les armes à la main. Mais Louvois, voyant que ceux-ci avoient préféré de ſe ſoumettre à l'empire de la mer, plutôt qu'à celui du Roi, ne garda

Ibidem, t. II, p. 13.

plus de ménagements envers leurs Compatriotes. Il entreprit de les dépouiller de tous leurs biens par des taxes continuelles. Les vexations des gens d'affaires ajoutoient encore aux malheurs des Vaincus. On ne voyoit qu'exécutions militaires; on n'entendoit que cris, que gémiſſements, que malédictions. Condé entreprit de déciller les yeux à Louvois ſur les ſuites de ſa politique infortunée. *Je ne ſçaurois m'empêcher*, lui écrivoit-il, *de vous dire que je trouve les eſprits de ces Peuples-ci tout autres que l'année paſſée. Ils ſont tous au déſeſpoir à cauſe des taxes inſupportables qu'on leur impoſe tous les jours. Il me ſemble que le profit qu'on en a tiré, au-delà de ce qu'on auroit pu en tirer par douceur, eſt bien médiocre, & ne vaut pas l'averſion cruelle qu'on s'eſt attirée.* Mais Louvois n'eût pas cru être Miniſtre de la guerre, s'il eût eu des entrailles. Il avoit d'ailleurs voué aux Hollandois un mépris & une haine qu'ils ne méritoient pas : enfin il eût bien voulu ne pas laiſſer un florin dans ces 1673.

malheureuſes Provinces, ſi les cir-
1673. conſtances obligeoient la France à les abandonner. Le ton léger, froid & badin avec lequel il répondit au Prince, annonce toute la dureté de ſon ame. « Le Roi ſçait bien, lui mandoit-il, « que les taxes qu'il a or-
» donné à M. Robert (*a*) de lever
» ſur les Peuples de Hollande ne
» peuvent les avoir mis de bonne
» humeur, ni leur faire ſouhaiter
» de reſter ſous ſa domination; mais
Ibidem, t. II, p. 13. » Sa Majeſté a trouvé que de l'argent
» valoit mieux que leurs bonnes
» graces; & qu'outre cela il ſeroit
» fort utile de faire crier en Hol-
» lande tous les particuliers qui per-
» dent leurs biens. C'eſt pourquoi
» Elle deſire qu'on continue à tenir
» la même conduite, & que V. A.
» paroiſſe auſſi méchante & auſſi
» impitoyable à ceux qui viennent
» lui faire leurs repréſentations,
» qu'elle le ſeroit peu ſi elle ſuivoit
» ſon naturel ».

Condé ne ſe laſſoit point de plai-

(*a*) Intendant de la Province d'Utrecht.

der la cauſe de l'humanité. « Je ne
» vous dirai plus rien après cette 1673.
» fois-ci, écrivoit-il à Louvois, au
» ſujet des taxes dont vous me par-
» lez : mais pardonnez-moi ſi je vous *Ibidem, t. I.*
» dis que ce qu'on a tiré d'argent *p.* 368.
» par cette voie-là, au-deſſus de
» ce qu'on en auroit pu tirer par
» des voies qui n'auroient pas mis
» les Peuples au déſeſpoir, n'eſt
» pas une choſe fort conſidérable.
» J'oſerois même dire que cela eſt
» d'un prix bien au-deſſous de leurs
» bonnes graces ; puiſque par elles
» on auroit peut-être vu quelques
» révolutions plus grandes que celles
» qui ſont arrivées. Il n'auroit pas
» même été difficile de faire crier
» beaucoup de particuliers en Hol-
» lande ſans faire crier ceux qui
» ſont demeurés ici. Ç'auroit pu
» être une choſe fort utile d'enten-
» dre louer ceux-ci, & crier ceux-
» là. Je vais pourtant prendre mon
» front d'airain, puiſque vous le
» voulez ainſi, & être le plus impi-
» toyable du monde ».

Si Condé eut les mains liées pour

exercer ſa bienfaiſance dans toute
1673. ſon étendue, il fit au-moins tout ce qui dépendoit de lui pour ſoulager les vaincus. Sa préſence fut un bienfait pour eux ; elle les laiſſa reſpirer. Les François s'étoient montrés depuis un an en Hollande, tels que l'Hiſtoire nous les préſente dans tous les ſiècles : le premier peuple de l'Univers pour conquérir, & le dernier pour conſerver ſes conquêtes. On ne ſçavoit qui l'emportoit ou de la rapacité, ou de la licence, ou de l'indiſcrétion de l'impétueux Vainqueur. Son avarice ſacrilège n'avoit épargné ni les temples, ni les tombeaux. Ses mœurs effrénées, ſa gaieté diſſolue, ſes entrepriſes galantes, dont il faiſoit publiquement trophée, ſon air vain & railleur, le ridicule qu'il répandoit ſur le caractère ſimple des Hollandois, étoient bien capables de ſoulever contre lui, non-ſeulement une Nation libre & vertueuſe, mais celles qui ſont avilies ſous le ſceptre du deſpotiſme. Pour comble de malheur la corruption, l'eſprit de rapine & de brigan-

Lettre du colonel Stoup, t. I, p. 124.

dage avoient pénétré par-tout, & preſque tous les principaux chefs, excepté Luxembourg & le colonel Stoup (*a*), n'en avoient été exempts. Il n'eût tenu qu'à Condé, maître preſque abſolu de ces pays autrefois ſi opulents, d'en achever la ruine, en s'en appropriant les dépouilles : mais il n'étoit touché que de l'amour de la gloire & de la juſtice. Il portoit le déſintéreſſement au point que les commandements, ſi utiles à tant d'autres Généraux, n'étoient que diſpendieux & ruineux pour lui ; il négligeoit juſqu'aux droits légitimes de ſa place ; & c'étoit ſur ſes propres fonds qu'il prenoit ces dépenſes ſourdes que le bien du ſervice exige ſi ſouvent des Généraux. 1673.

Actions mémorables du Prince de Condé, par le P. Bergier.

Si quelqu'un eſt en droit d'armer la diſcipline de toute ſa rigueur, c'eſt ſans doute un Général qui donne l'exemple de l'intégrité. Condé parvint à ſe faire autant redouter des ſiens que de l'ennemi ; mais en ſe déclarant le protecteur des opprimés, le ven-

(*a*) Commandant d'Utrecht.

1673. geur des Loix de l'humanité, il ſe montra le père du Soldat, que la licence expoſoit à mourir de faim. Tout s'étoit anéanti ſous ſes impitoyables mains. Il avoit conſommé, ou plutôt détruit toutes les ſubſiſtances du pays, & particuliérement les beſtiaux qui, avant l'invaſion, étoient innombrables. Il étoit preſque réduit à ne vivre, avec le Peuple conquis, que de pain & d'eau. Condé obtint du Roi une augmentation de paie pour les corps auxquels il confia la défenſe des poſtes les plus avancés dans le pays ennemi.

Lettres de Condé à Louvois, t. I, p. 375 & ſuiv.

Après avoir rétabli par-tout l'ordre & la juſtice, Condé s'achemina à Utrecht, où la réputation de ſa fermeté & de ſes vertus l'avoient précédé. On le reçut avec les honneurs qu'on rend aux têtes Couronnées, & avec des acclamations qui n'accompagnent pas toujours ces honneurs. Le colonel Stoup, avec les Magiſtrats & la Nobleſſe, fut au-devant de lui juſqu'au-delà des portes de la Ville, dont il lui pré-

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

ſenta les clefs dans un baſſin d'or. Le Prince entra dans Utrecht au bruit de l'artillerie & au ſon de toutes les cloches, au milieu d'une double haie de troupes, & ſuivi de tous les Citoyens. Il fut conduit en triomphe au Palais qui lui étoit deſtiné. 1673.

Le premier ſoin du Prince fut d'envoyer au Roi & à Turenne toutes les vieilles troupes qui avoient hiverné dans les conquêtes. Il reçut en leur place des régiments nouvellement levés, & preſque tous compoſés de jeunes apprentifs. On ſçait que Condé ayant demandé au célèbre Deſpréaux, qui aſſiſtoit à la revue de cette armée, ce qu'il en penſoit : *Je penſe*, lui dit le Poëte, *qu'elle ſera fort bonne lorſqu'elle ſera majeure* : mais l'émulation la rendit telle avant la fin de la campagne. Ces François, ſi jeunes, ſi peu aguerris, prirent un tel aſcendant ſur l'ennemi, qu'il n'avoit qu'à paroître pour être battu ou mis en fuite. Il n'étoit pas rare de voir cent d'entr'eux battre deux cents Hollandois.

Lettres de Madame de Sévigné, t. II.

1673. Condé alloit conduire cette armée en campagne, lorſqu'il fut ſurpris & arrêté par la plus violente attaque de goutte qu'il eût encore reſſentie. Il charmoit ſes douleurs par la converſation des gens de lettres, dont la Hollande étoit alors remplie, & qui preſque tous avoient choiſi un aſyle à Utrecht, pour y vivre ſous la protection d'un Roi, ami & protecteur des arts. Le Palais de Condé leur fut ouvert à tous, il les entretint de tous les genres de littérature dans leſquels ils s'étoient exercés. Ces Citoyens de tous les ſiécles, étonnés de l'étendue & de la profondeur des connoiſſances du Prince, le trouvèrent plus grand que ſa renommée. Ils l'appelloient hautement le plus ſçavant des braves, & le plus brave des ſçavants. La Religion fut principalement l'objet des conférences de Condé. Il y avoit long-temps qu'il faiſoit une étude particulière de tous les cultes qui diviſent les hommes; & perſonne ne les examina jamais avec un eſprit plus libre & plus

exempt de préjugés. Si l'on eût apprécié ſes ſentiments par tout ce qui lui échappoit dans le commerce de ſes amis, on eût dit qu'il n'avoit recœuilli de ſon application & de ſes recherches, d'autre fruit que la tolérance. La plupart des ſçavants qu'il entendit penſoient avec hardieſſe; mais le plus audacieux de tous, le fameux Spinoſa, manquoit à ſes regards. Il lui écrivit pour l'inviter à ſe rendre auprès de lui. Spinoſa, qui d'ailleurs n'aimoit que la ſolitude & l'obſcurité, ne réſiſta pas à l'honneur de voir un Héros qui n'eût pas moins brillé dans le licée qu'à la tête des armées. Il abandonna ſa retraite. Mais la néceſſité des affaires avoit déja obligé Condé à ſortir d'Utrecht; & peu s'en fallut que le Philoſophe, à ſon retour, ne fût traité par la populace en transfuge & en déſerteur, pour être allé chez le Général ennemi. 1673. *Ibidem.*

On a prétendu que ſur le portrait avantageux qu'on avoit fait à Condé

des mœurs & du caractère d'un
1673. homme qui, apoſtat de deux Religions, ne connoiſſoit que le plaiſir funeſte de les combattre, il conçut
Ibidem. le deſſein de ſe l'attacher. Les Princes avoient eu juſqu'alors à leur ſuite, des nains, des bouffons, des fous, & quelquefois des Poëtes & des gens de lettres. Condé avoit payé le tribut à l'uſage. On lui connoît le fameux l'Angeli, le plus ſage, diſoit-on, des fous qui l'avoient ſuivi dans les Pays-Bas, parce qu'il y avoit fait fortune. Mais on avoit vu rarement des Philoſophes dans les Cours : c'eſt que la liberté de penſer eſt incompatible avec la ſoupleſſe & les devoirs d'un Courtiſan. On ajoute que Spinoſa aima mieux vivre du travail de ſes mains (*a*) que de devoir ſa ſubſiſtance aux bienfaits d'un grand homme. Il répondit au Prince que, malgré ſa puiſſante protection, il ne ſeroit

(*a*) Il travailloit à des téleſcopes, à des microſcopes & à des lunettes.

peut-être pas à l'abri des perſécu-
tions en France ; mais qu'il l'ac- 1673.
compagneroit à l'armée pour le dé-
laſſer de ſes travaux militaires par
des entretiens libres & philoſophi-
ques. D'autres révoquent en doute
cette anecdote. L'idée de fixer au-
près de lui un homme ſi juſtement
& ſi univerſellement décrié dans
toutes les Nations, paroît peu con-
venir à la ſageſſe & à la retenue de
Condé.

En effet, dans le temps qu'il avoit
le malheur d'être en proie à tous
les doutes, perſonne ne témoignoit
au-dehors plus de décence & de reſ-
pect pour le culte établi. Tandis
qu'entouré des Sçavants dont on
vient de parler, il oſoit citer au tri-
bunal de la Philoſophie les myſtères
de la Religion ; c'étoit alors qu'il or-
donnoit des prières & des proceſſions
publiques pour l'heureux ſuccès de
ſes armes. Les Catholiques des Pro-
vinces conquiſes, dont le nombre éga-
loit celui des Proteſtants, ſe prêtè-
rent avec joie à ſes ordres ; & tel étoit
l'excès de zèle, que la conformité

pellent de plus en plus la mer à leur ſecours ; les autres veillent nuit & jour ſous les armes, à la ſûreté des Villes : ceux-ci élevent de nouveaux forts dans les endroits qui ne ſont qu'à demi ſubmergés : ceux-là couvrent les fleuves & les canaux de frégates, armées de canon & de petites piéces de campagne, & les conduiſent à travers l'inondation juſque ſous les murs des Villes, dont elles deviennent les citadelles flottantes. Par-tout l'induſtrie, le travail & la crainte forment des barrières impénétrables. Mais ces précautions ne parurent pas ſuffire encore à la République contre l'audacieux ennemi qui campoit à ſes portes. Elle réclame, par des jeûnes & des prières publiques, la protection de l'Etre ſuprême, le conjurant de confondre les deſſeins du Prince & de l'égarer dans le chemin de la conquête.

1673. *Ibidem.*

Lettre de Condé à Louvois, t. II, p. 14.

Condé, la ſonde à la main, le cherchoit en vain, ce chemin fatal, avec Enguien & Luxembourg. Il ne

trouvoit par-tout qu'une mer vaſte
1673. & profonde, des écœuils & des gouffres. La peur exceſſive des Hollandois excitoit les railleries de la
Ibidem. Cour de France. Le Roi ne demandoit à ſon Général que le ſoin d'entretenir cette frayeur ridicule par des démonſtrations qui obligeaſſent l'ennemi à errer ſans ceſſe au milieu des flots, & à creuſer, pour ainſi dire, lui-même ſon propre tombeau. Mais Condé avoit peine à ſoutenir l'idée de ſe voir réduit à ne ſervir que d'un vain épouvantail à la Hollande. Il eſſaya tout ce que le génie de la guerre peut inventer pour accélérer la perte des Hollandois par des moyens bruſques & rapides. Il eſt conſtant que la République n'eût jamais échappé à ſa ruine, ſi Condé eût été ſecondé par Louvois.

Le prince d'Orange avoit cinq iſſues à défendre pour préſerver d'une invaſion l'intérieur du pays.
Lettres de Péliſſon, t. III. Il avoit employé plus de cent mille payſans à les fortifier. On ne pouvoit marcher vers lui qu'à travers des digues très-étroites, très-ref-

ſerrées, coupées en pluſieurs endroits, & ſubmergées au point que les François auroient eu de l'eau quelquefois juſqu'à la ceinture. Malgré des obſtacles ſi effrayants, Condé avoit réſolu d'attaquer à la fois ces cinq iſſues. Il prévoyoit que s'il en emportoit une, il ouvroit tous les paſſages & prenoit l'ennemi en queue : qu'en un mot, c'en étoit fait de la Hollande. Les moyens du Prince ne répondoient pas à la grandeur de l'entrepriſe. Il manquoit ſur-tout d'Infanterie ; il en demanda & n'en obtint point. Louvois dédaignoit de remporter des avantages ſur la Hollande qui coûtaſſent du ſang à la Nation, & des inquiétudes à ſon Maître. Il croyoit que pour dompter la République, il n'y avoit qu'à l'abandonner aux fléaux qu'il avoit raſſemblés ſur elle. Mais le caractère des Républicains étoit inconnu au Miniſtre : il ne ſe doutoit pas des dévouements & des ſacrifices qu'inſpire l'enthouſiaſme de la liberté : en un mot, la conſtance

1673.

des Hollandois fut plus grande que
1673. les maux qu'ils ſouffrirent.

Condé ne s'y étoit point mépris, mais les ordres de la Cour enchaînoient ſon génie. L'inaction à laquelle il ſe voyoit condamné étoit un état violent pour lui ; il ſoupiroit après les chaleurs de l'été qui, en deſſéchant l'inondation, le mettroient peut-être à portée de trouver l'ennemi ; car il ne demandoit qu'à le joindre pour le battre. Ses vœux furent encore trahis & confondus. Le Ciel ſembla lui-même avoir pris la défenſe de la Hollande ; les élémens combattirent en ſa faveur : le déchaînement des vents qui s'élevoient du ſein de la mer amena des pluies continuelles qui couvrirent toute l'étendue du pays d'une plus grande quantité d'eau.

Annales de Hollande, t. II.

Le beau temps ayant enfin ſuccédé au déſordre de la ſaiſon, Condé voulut en profiter pour porter le coup déciſif à la Hollande. Il s'agiſſoit de prendre Nieuwer-Sluis ; c'eſt un fort ſitué ſur la

petite rivière du Vecht qui se décharge dans le Zuyderzée, aux portes de Muyden. Amsterdam n'a d'eau douce que celle qu'il retire du Vecht par le canal de Wesop. En s'emparant du fort qui domine la rivière, le canal & l'écluse, Condé réduisoit la Capitale de Hollande à se rendre ou à périr de soif. Le succès de cette expédition demandoit beaucoup de secret & d'activité. On ne pouvoit traîner de gros canons à travers des lieux presque inaccessibles : il falloit emporter le fort d'emblée. Le projet transpira : presque tous les Habitants du pays conquis se faisoient gloire d'être les espions du prince d'Orange. Le Stathouder se hâta de prévenir les François; il envoya le colonel Stocheim, avec l'élite de ses troupes, sur le Vecht. En deux jours le Colonel construisit un fort capable d'arrêter une armée ; ensuite il fit entrer dans le sein de la rivière onze frégates munies d'artillerie, qui servoient, en quelque 1673. *Ibidem.*

forte, de rempart aux forts & à
1673. l'écluse.

Condé avoit ménagé à Luxembourg la gloire de cette expédition. Celui-ci arrive avec quatre mille hommes. Quel fut son étonnement lorsqu'il vit l'ennemi aussi fortifié en si peu de temps. Cependant ce Général intrépide n'en dispose pas moins ses troupes, résolu d'attaquer en même-temps l'ancien & le nouveau fort; mais l'artillerie seule des frégates l'arrêta, & l'entreprise échoua. Condé ne put s'empêcher de s'écrier, en apprenant cette nouvelle: *Le prince d'Orange a fait un coup de maître.*

Cet essai infructueux n'étoit pas capable de rebuter un Prince que les difficultés ne faisoient qu'irriter. Il se porta à Naerden, où il prit des mesures pour s'emparer de Muyden, poste dont il n'avoit tenu qu'au comte de Rochefort de se rendre maître la campagne précédente, & dont la prise eût entraîné celle d'Amsterdam; Condé n'a pouvoit

pouvoit inveſtir la place qu'en deſſéchant le pays. Il entreprit des travaux immenſes, & fit élever une digue dans le canal du Vecht, & au milieu de la digue une écluſe qui arrêtoit les eaux du Zuyderzée, & faiſoit refluer dans la mer celles qui couvroient la terre. Il eut à vaincre des obſtacles terribles, dont les plus grands avoient été formés par Louvois même, qui, indigné de voir la Hollande échapper au joug de ſon maître, avoit ordonné qu'on coupât la digue de la Leck, pour achever de ſubmerger ce malheureux pays. De leur côté les Hollandois, à meſure que les anciennes eaux s'écouloient, en introduiſoient de nouvelles. On ne vit jamais plus d'ardeur & d'émulation entre deux armées. Les François ne croyoient vaincre qu'en triomphant de l'élément qui protégeoit l'ennemi. Celui-ci n'attendoit ſon ſalut que de ce même élément qu'il oppoſoit de plus en plus aux efforts des François. C'étoit l'activité, le courage & l'induſtrie qui luttoient contre l'audace & la

1673. *Ibidem.*

vigilance. Cependant Condé, qui
1673. d'abord ſembloit avoir été condamné à l'ouvrage des Danaïdes, trouva le ſecret de pénétrer pas à pas juſqu'au Muydeberg qui commande Muyden. Il ſe vit obligé, faute de gros canon, d'établir de petites batteries de campagne; il éleva des re-
Ibidem. doutes, des épaulements, à la faveur deſquels il alloit s'emparer de la clef d'Amſterdam, ſi le Magiſtrat de cette ville ne ſe fût hâté de marcher au ſecours de Muyden avec toute la groſſe artillerie, & la jeuneſſe de la Capitale. Il n'eut pas de peine à démontrer les petites batteries du Prince, & à renverſer les travaux qu'il avoit conſtruits.

Tout le fruit que Condé recœuillit de ſes travaux, fut de ne pas laiſſer reſpirer l'ennemi, & de le tenir éloigné de Maëſtricht, dont le Roi fit la conquête en treize jours de tranchée ouverte. Cette entrepriſe, dans laquelle il déploya la prudence, la fermeté & le génie d'un grand homme, le couvrit de gloire.

La priſe rapide du plus puiſſant

boulevard de la République, ſembloit être le ſignal de ſa ruine entière. Louis XIV avoit quarante mille hommes, les meilleures troupes de l'univers. Sa flotte, jointe à celle d'Angleterre, préparoit une invaſion en Zélande. Condé étoit aux portes d'Amſterdam, & l'Evêque de Munſter en Friſe. La Hollande, preſſée, enveloppée de toutes parts, n'attendoit plus ſon ſalut que de la protection divine. Louis XIV ſembloit n'en avoir différé la perte que pour la rendre plus certaine. 1673.

L'état déplorable de cette République, autrefois ſi floriſſante, excitoit la compaſſion & l'effroi de tous les Peuples. Le comte de Tott, Ambaſſadeur de Suède en Hollande, alla trouver le Roi juſque dans ſon camp. Il lui repréſenta que ſa puiſſance & ſes conquêtes n'intimidoient pas moins le Nord que le Midi de l'Europe ; & que s'il n'étoit pas aſſez modéré pour mettre lui-même des bornes à ſes ſuccès, il devoit s'attendre à voir toute l'Europe ſe *Ibidem.*

réunir contre lui. On a prétendu
1673. que cette menace influa sur les résolutions de Louis XIV, & l'arrêta ; ce qui paroît peu conforme au caractère d'un Monarque si fier. Il ne quitta la frontière de la Hollande que pour aller mettre lui-même en sûreté celles d'Alsace & de Lorraine menacées par l'Empereur.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Condé l'exhortoit de profiter de la supériorité de ses forces pour envahir les Pays-Bas, dont le Gouverneur ne fatiguoit pas moins toutes les Cours de ses plaintes contre la France, que le Prince d'Orange même. Louis XIV persévéra dans son premier plan. Il jeta douze mille hommes dans Maëstricht, en envoya autant à Condé, & emmena le reste en Alsace. Il s'empara de Scheleſtat & de Colmar ; on croyoit qu'il passeroit le Rhin pour prévenir l'Empereur & pour l'accabler : mais ce Prince ne porta jamais sa fortune aussi loin qu'il le pouvoit ; il avoit plus l'éclat de l'ambition qu'il n'en avoit l'ardeur dévorante, & il étoit

plus touché de remplir l'Europe de la gloire de ſon nom que de la ſubjuguer. 1673.

Toutes les avenues de la Hollande étant impénétrables, Condé méditoit de ſoumettre la Friſe qui n'étoit pas inondée, ou le Brabant qui ne l'étoit qu'à demi. Mais le Roi lui ordonna d'attendre le ſuccès de la deſcente en Zélande. L'armée de débarquement, compoſée de vieilles troupes, étoit aſſemblée ſous les ordres du comte de Schomberg. On ne vouloit plus porter aux Hollandois que des coups déciſifs. Les flottes combinées, de France & d'Angleterre, allèrent chercher celles de l'ennemi juſque ſur ſes côtes. On en vint trois fois aux mains. On dit que l'avantage fut incertain : mais, qui pouroit méconnoître le Vainqueur dans l'immortel Ruyter, qui, non-ſeulement ne ſuccomba pas, mais encore ſauva ſa Patrie par des prodiges de valeur & d'habileté. Les éléments vinrent auſſi au ſecours de la République. Des

Lettre de Condé à Louvois, t. I, p. 375 & ſuiv.

1673. tempêtes continuelles & affreuſes écartèrent toujours les vaiſſeaux François & Anglois des parages de Zélande.

Tandis que les deux Nations les plus redoutables de l'Europe ſe conſumoient ſur mer en efforts impuiſſants, Condé, indigné de voir le temps de la campagne s'écouler dans l'inaction, accorda un ſecours de ſix mille hommes à l'Evêque de Munſter, pour conquérir les Provinces de Friſe & de Groningue. Le Prélat ne s'en ſervit que pour porter le fer & le feu dans ces malheureuſes contrées, au ſecours deſquelles on n'avoit point appellé l'inondation. Il fit la guerre en Tartare. Voyant un jour un de ſes Officiers attendri ſur le ſort des Hollandois, il entra en fureur : *Quoi !* lui dit-il, *vous me ſervez & vous avez des entrailles ? Apprenez de moi qu'un bon Soldat doit être auſſi impitoyable que le Diable.* La campagne précédente il avoit fait égorger au ſiège de Groningue tous les malades & les bleſſés de ſon

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny.

armée qui ne donnoient plus d'eſpérance de vie, *afin*, diſoit-il, *de leur épargner les douleurs d'une longue agonie.* 1673.

Condé n'apprit qu'en gémiſſant les exploits honteux du barbare Prélat. Il ſe hâta de rappeller ſon détachement, & de ſe porter dans le Brabant, dont le Roi lui avoit enfin permis de tenter la conquête. Déja il préparoit le ſiège de Bolduc, que Louis XIV avoit reſpecté dans ſes plus grands ſuccès. On ne pouvoit en approcher qu'à travers une langue de terre. Condé avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'il répondoit de l'événement. *Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.*

Mais la face de l'Europe étoit changée. Chaque victoire de la France lui avoit ſuſcité un nouvel ennemi. L'Empereur, qui s'étoit contenté, la campagne précédente, d'envoyer une armée au ſecours de la Hollande, prit le parti de conſacrer toutes ſes forces à la défenſe de la République, & de déclarer la guerre à la France. Le ſtyle de ſon

manifeſte ſurprit toute l'Europe. Il
1673. accuſoit Louis XIV d'aſpirer à la
Hiſtoire de Louis XIV, par Peliſſon, t. III. Monarchie univerſelle, & particulièrement à la dignité de Roi des Romains; &, comme s'il s'étoit agi d'une Croiſade, on le vit aux pieds des Autels atteſter l'Etre ſuprême de l'innocence de ſes vues, & rejeter ſur le Monarque François tous les fléaux de la guerre qui alloient dévorer tant de Chrétiens. Il fit plus, il ſe montra le crucifix en main à la tête de ſes troupes dans les plaines d'Egra, & leur recommanda, les larmes aux yeux, la liberté & le ſalut de l'Europe envahie, opprimée, ravagée par les armes d'un Conquérant ambitieux. Ce trait, digne de Pierre l'Hermite, donne une étrange idée du caractère & de la politique de Léopold, qui, ſans être jamais ſorti de ſon cabinet, entreprit plus de guerres & s'agrandit plus que Louis XIV.

Au-reſte, ſon exemple & ſes négociations entraînèrent preſque tout le corps Germanique. Au-lieu de ſonger à de nouvelles conquê-

tes, la France ſe vit obligée de veiller à la ſûreté de ſes propres frontières. Condé agit dans ces circonſtances comme s'il eût été chargé du ſalut de l'Etat. A la première nouvelle de la révolution, il envoya à Turenne une grande partie de ſon Infanterie, & marcha lui-même à grandes journées avec ſa Cavalerie dans le pays d'Aloſt, pour contenir les Eſpagnols. 1673.

La Cour de Madrid avoit laiſſé le comte de Monterey, Gouverneur des Pays-Bas, arbitre de la guerre & de la paix entre les deux Couronnes. Il étoit aiſé de conjecturer que Monterey n'en profiteroit que pour attaquer la France. Déja il s'oppoſoit au paſſage de quelques Régiments Anglois qui venoient joindre Condé. Le Prince lui envoya le marquis de Luſſon pour lui rappeller la foi des traités, & le menacer de repréſailles, s'il oſoit les enfreindre. Monterey répondit avec autant de nobleſſe que de fermeté, que quelque reſpect qu'il eût pour le Prince, il ne pouvoit le regarder

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

1673. que comme un illuſtre particulier avec qui il n'avoit rien à démêler ; qu'au-ſurplus les menaces de S. A. étoient bien inutiles, puiſqu'elle-même avoit rompu la paix par une invaſion dans le pays d'Aloſt. Il eſt conſtant qu'il ne manquoit de part & d'autre, pour rendre la guerre légitime, qu'une déclaration en forme ; cérémonie à laquelle les Nations ne peuvent ſe refuſer, ſans ajouter un nouveau poids à la chaîne des maux & des calamités qui affligent le genre humain.

Condé, pour toute réponſe, ſe répandit comme un torrent dans les Pays-Bas ; il les ſoumit à de grandes contributions. Cet avantage n'étoit pas capable de le ſatisfaire ; il eût bien voulu en entamer la conquête par la priſe de Mons ou de Namur ; mais toute l'Infanterie Françoiſe étoit en Alſace, en Hollande, ou dans les Places frontières ; il n'avoit qu'un corps de Cavalerie.

Le prince d'Orange n'eut pas plutôt vu Condé s'éloigner des Pro-

vinces-Unies, qu'il ſortit de ſes marais, & vint fondre, avec trente mille hommes, ſur Naerden, d'où les François bloquoient en quelque ſorte Amſterdam. Le Gouverneur, appellé du Pas, ne réſiſta que quatre jours. Louvois, perſuadé qu'un lâche n'eſt pas moins coupable envers la Patrie qu'un traître, vouloit qu'il fût puni avec la même rigueur. Du Pas n'évita le ſupplice que pour être dégradé des armes, & traîné, la pêle à la main, par le bourreau, dans les principales rues d'Utrecht; affront pire que la mort. On le plaignit en France; on cria contre la ſévérité d'un pareil jugement, ſurtout lorſque du Pas, devenu brave par déſeſpoir, eût été chercher la mort au ſiège de Graves. Mais cet exemple rigoureux n'influa peut-être pas moins que l'honneur ſur la conduite des Gouverneurs François; il n'y en eût pas un ſeul dans le cours de cette guerre qui ne fît des prodiges de valeur. 1673.

Cependant le Prince d'Orange, fier des premiers lauriers qu'il avoit

cœuillis, étoit allé chercher Condé
1673. dans les Pays-Bas. Il fut joint par douze mille Eſpagnols. La poſition du Prince devenoit critique ; il n'avoir que quinze mille hommes pour défendre la frontière. On lui envoya quelques Régiments d'Infanterie, mais dans un état de délabrement qui lui cauſoit de vives inquiétudes. « Je crains bien, écrivoit-il à Louvois, « que le pro-
» noſtic que je fis au Roi en votre
» préſence ne ſoit que trop vrai,
» & que je ne finiſſe cette campagne
» ſans rien faire, & ſans pouvoir
» rien entreprendre, comme je l'ai
» commencée. Vous voyez bien que
» cela n'eſt pas agréable ; mais il
» faut ſervir le Roi comme il le
» commande, & jamais perſonne ne
» le ſera avec plus de zèle que moi ».
Et dans une autre lettre : « Je vous
» ai mandé l'état de l'armée ; elle
» ne ſçauroit être pire pour l'In-
» fanterie, & il n'y auroit pas plaiſir
» à être à ſa tête dans une grande
» action. Je vous avoue que je n'ai-
» merois pas à finir une campagne

Lettres de Condé à Louvois, t. I, p. 393 & ſuiv.

» où j'ai fait auſſi peu que dans
» celle-ci, par une vilaine démar- 1673.
» che. Je prendrai toutes les pré-
» cautions poſſibles pour que cela
» n'arrive pas, & pour conſerver
» les troupes le mieux que je pou-
» rai ».

Il tint parole : il choiſit des camps ſi avantageux dans le pays ennemi ; il montra tant de réſolution, de ſageſſe & de précaution, que le Prince d'Orange comprit qu'il perdroit la campagne en l'employant contre un général dont le génie ſuppléoit à tout. Il ſortit des Pays-Bas, & prit la route du Rhin qu'il remonta pour ſe joindre aux Impériaux. Turenne ne put s'oppoſer à cette jonction. L'armée combinée, forte de plus de ſoixante mille hommes, ne pouvant pénétrer en France, dont Condé & Turenne gardoient les avenues, alla porter les horreurs de la guerre chez les Alliés de la France. L'Electorat de Cologne, dont le Souverain avoit ouvert aux François les portes de la Hollande, en leur livrant Nuits

& Keyſerverts, eſſuya des repré-
1673. ſailles d'autant plus funeſtes, que les Généraux des Alliés mêloient leurs reſſentiments particuliers à la vengeance générale. Ils aſſiégèrent Bonn, & le prirent après l'avoir preſque réduit en cendres à force de bombes. Rhimberg ſubit le même
Annales de Hollande, t. II. ſort; & le prince d'Orange ne rougir point de ſouiller ſa gloire en faiſant pendre le Bourguemeſtre de cette Ville; action infâme, puiſqu'il ne pouvoit reprocher à ce Magiſtrat que trop de zèle pour l'Electeur ſon maître.

Ainſi finit cette campagne dans laquelle Condé ne ſe diſtingua pas par des expéditions brillantes. Il ne lui fut permis d'agir qu'après que les circonſtances ou la ſupériorité de l'ennemi l'eurent réduit à ne rien tenter. Cependant il ne laiſſa pas de battre l'ennemi en détail; de conſerver toutes les conquêtes du Roi en Hollande, tant qu'il demeura dans cette Province; de ſauver la Flandre Françoiſe, & de ravager les Pays-Bas. Mais ces exploits, qui

eussent suffi à la gloire d'un autre Général, n'étoient pas capables de toucher Condé. Il n'y avoit que l'éclat d'une grande victoire ou d'une grande conquête qui pût remplir son ame; & il étoit secrétement indigné contre Louvois de l'avoir privé de tous les moyens de vaincre. 1673.

Turenne, de son côté, n'avoit pas été plus heureux dans le cours de la campagne. Louvois osoit même lui imputer, avec autant d'injustice que de témérité, la jonction du prince d'Orange avec Montecuculli, & les suites funestes qui en étoient résultées. Le ressentiment unit ces deux grands hommes contre le Ministre de la guerre. Ils lui reconnoissoient, à la vérité, de grands talents, beaucoup de prévoyance, d'ordre, de vigilance & de fermeté; mais ils lui reprochoient de grandes fautes : la conservation de tant de conquêtes inutiles en Hollande qui avoient fait manquer au Roi la conquête entière de la République; le relâchement des prisonniers de

Mémoires du marquis de la Fare.

Histoire de Turenne, par Ramsai.

guerre, qui avoit valu une armée
1673. à l'ennemi ; la dureté dont il uſoit envers les vaincus; la hauteur avec laquelle il preſcrivoit les ordres du Roi, qui n'étoient ſouvent que les ſiens : mais c'étoit ſur-tout contre ſa préſomption qu'ils s'élevoient. Il prétendoit conduire les armées de ſon cabinet, & faire paſſer pour rebelles les Généraux qui ne ſe ſoumettoient pas aſſez promptement à ſes vues. Il ſembloit, en un mot, que le rang de Condé, ſa réputation & celle de Turenne, gênaſſent un Miniſtre ardent, fier, impétueux, qui, à l'ame d'un Viſir, en eût voulu joindre le pouvoir. Le réſultat des conférences de Condé & de Turenne fut de porter enſemble aux pieds du trône des repréſentations juſtes & légitimes. Louvois eût ſuccombé ſous les attaques de deux hommes ſi néceſſaires à l'Etat : mais le ſecret tranſpira. M. le Tellier, alarmé d'une réſolution ſi funeſte à ſon fils, fut trouver Condé. Les larmes & la douleur du vénérable vieillard at-

tendrirent le Prince ; il étoit père : Turenne, qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs avoit plus à ſe plaindre d'un Miniſtre qui interprétoit malignement ſes actions, ſes projets, ſon ſilence même, perſévéra dans le deſſein de le perdre, ou au-moins de l'humilier. Il fit entendre au Roi des plaintes amères. Le Monarque les trouva ſi juſtes qu'il obligea le jeune Miniſtre à aller demander pardon au vieux Général. On conçoit combien il en coûta à l'orgueuil de Louvois pour ſe ſoumettre à une pareille démarche. Turenne, trop épris peut-être de la faveur populaire, affecta de rendre public un fait qu'il eût été de l'intérêt du Roi de tenir enſeveli dans le ſecret. Louis XIV blâma cette oſtentation. Louvois, en proie à la douleur, ne ſe mit pas ſeulement en peine de diſſimuler ſa haine & ſon animoſité contre Turenne. Il conſerva auſſi un reſſentiment profond contre Condé, dont l'indulgence l'avoit pourtant garanti d'une diſgrace éclatante.

1673.

Ibidem.

1674. Les Alliés de la France lui échappoient. Les feux qui dévoroient l'Electorat de Cologne & l'Evêché de Munſter, obligèrent enfin les Souverains de ces deux pays à abjurer une alliance qui leur devenoit ſi funeſte. D'amis de la France ils en devinrent les ennemis. Leurs troupes, au nombre de plus de vingt mille hommes, paſſèrent ſous les drapeaux de l'Empire. Les Anglois, las d'une guerre qui n'avoit été pour eux qu'un objet perpétuel de jalouſie, d'inquiétude & d'alarmes à cauſe des ſuccès de la France, dont ils n'avoient point partagé la gloire, renoncèrent à la confédération. Preſque tout le corps Germanique aſſocia ſes armes à celles de ſon Chef. Louis XIV vit d'un œuil intrépide l'orage qu'il n'avoit tenu qu'à lui de diſſiper, en accordant la paix aux vaincus. Jamais il ne ſe montra plus grand & plus magnanime. De ſon côté, Louvois répara ſes fautes par une prévoyance, une application & une activité ſans bornes. Ce ne fut plus qu'un combat d'émulation entre le

Miniſtre & les Généraux, à qui porteroit plus loin la gloire du Maître : Louvois, en un mot, ne fut pas moins utile à l'Etat que les Condé & les Turenne. L'union & l'harmonie du cabinet & de l'armée ne ſont peut-être pas moins d'honneur au Roi que la victoire même. 1674.

Louis XIV avoit beſoin de toutes ſes forces pour réſiſter au déluge d'ennemis qu'il s'étoit attirés. Il évacua ſes conquêtes en Hollande. Luxembourg, chargé de ramener les troupes, les ôtages, les contributions & toute l'artillerie, ſembloit ne pouvoir échapper, dans une longue retraite, à trois armées, dont la plus foible égaloit la ſienne. Le Roi, inquiet de la deſtinée du Général & de ſes troupes, jeta les yeux ſur Condé pour aller le dégager. Le Prince partit, Enguien le ſuivoit avec Turenne qui avoit ordre d'obéir aux deux Princes.

Hiſtoire du Maréchal de Luxembourg, t. I.

Lettres de Madame de Sévigné, t. I.

Mais Luxembourg ne fut redevable de ſon ſalut qu'à la ſageſſe de ſa conduite. Il ſe joua de tous les efforts de l'ennemi, &, après l'avoir

continuellement repouſſé & harcelé,
1674. il arriva en France, ſans avoir perdu un homme. Condé apprit ſur la frontière de Flandre, le triomphe de ſon élève; ce qui le combla de joie. Il retourna à la Cour, où il concerta avec le Roi le plan de cette campagne, l'une des plus brillantes qui aient jamais été.

Tandis que l'Europe croyoit que la France alloit être réduite aux mêmes extrêmités dont la Hollande venoit à peine d'être garantie, Louis XIV entroit dans la Franche-Comté. Condé lui fraya le chemin de la victoire en dreſſant le plan de cette expédition. Le duc d'Enguien commandoit l'armée ſous le Roi; Turenne fermoit les paſſages de l'Alſace; Luxembourg, ceux de la Suiſſe; & Condé arrêtoit dans les Pays-Bas, avec une poignée de troupes, toutes les forces de l'Eſpagne & de la Hollande.

Cependant Louis XIV eut de grands obſtacles à vaincre. Il trouva les Villes mieux fortifiées, la Nobleſſe & les Milices plus aguerries;

il eût à combattre des troupes réglées, & la trahiſon n'agit point en ſa faveur : en un mot, l'entrepriſe étoit digne d'un grand Roi. Il fut ſecondé par le duc d'Enguien, comme il l'eût été par Turenne & Condé. Le jeune Prince ſe couvrit de gloire. La ville de Beſançon, défendue par le prince de Vaudemont fit une réſiſtance incroyable. Le débordement de la rivière du Doux, joint à des pluies continuelles, ſubmergea les travaux & le camp. Le Soldat avoit de l'eau juſqu'aux genoux ; à peine pouvoit-il ſoutenir le poids de ſes armes ; il n'y eut que l'exemple du Roi & celui du duc d'Enguien, qui bravoient tous les périls, & l'argent qu'ils répandoient, qui rendirent le Soldat ſupérieur au danger & à la fatigue. Enfin la ville capitula ; le Fort & la Citadelle ſuccombèrent à leur tour. Les villes de Dole & de Salins, attaquées avec la même vigueur, ſubirent le joug ; & Luxembourg acheva la conquête en ſe rendant maître de tous les Châteaux

1674.

Hiſtoire de Louis XIV, par Péliſſon. t. III.

1674. ſitués dans le cœur du Pays, & ſur les frontières de la Suiſſe & de l'Alſace.

Louis XIV n'avoit pas encore incorporé la Franche-Comté à la Monarchie, que Condé projetoit dans les Pays-Bas de le rendre maître de Mons. Son armée devoit être principalement compoſée des garniſons des villes d'Arnhem, de Zutphen, de Nimègue, de Weſel, de Réez & des forts de Schenck & de Saint-André, que les François n'avoient pas encore abandonnés. On prétend que la Cour offrit au Sthatouder la ſouveraineté de ces Places. C'étoit donner un Roi à la Hollande, & ajouter le fléau d'une guerre inteſtine au fléau d'une guerre étrangère. Mais le Prince d'Orange, fidèle à la haine qu'il avoit jurée à la France, fit part de ces offres aux Etats Généraux, pour exciter de plus en plus leurs reſſentiments contre le Roi.

Annales de Hollande, t. II.

Le maréchal de Bellefonds étoit chargé d'évacuer toutes ces places, & d'en conduire les garniſons en Flandre; mais il ne pouvoit ſe ré-

ſoudre à abandonner tant de conquêtes, dont il n'y en avoit preſque pas une qui ne fût en état d'arrêter l'ennemi pendant une campagne entière. D'un autre côté, il n'ignoroit pas que le Roi ne pouvoit les conſerver ſans ſe priver d'une partie des forces qui lui étoient néceſſaires pour mettre le Royaume à l'abri d'une invaſion. L'excès de ſon zèle lui inſpira la réſolution la plus téméraire. Il forma le deſſein de remettre les places à l'Evêque de Strasbourg. Le Roi n'apprit qu'avec indignation que le Maréchal eût eu l'audace d'interpréter ſes ordres. Il lui écrivit de ſe rendre à Maëſtricht avec ſon corps de troupes. Il fallut obéir; ſon opiniâtreté manqua de lui être funeſte; il avoit donné le temps à l'armée Impériale d'approcher de la Meuſe pour le combattre dans les plaines qu'il devoit traverſer. Sa perte paroiſſoit d'autant plus certaine qu'il n'avoit preſque point de Cavalerie à oppoſer à celle de l'ennemi, qui étoit formidable.

1674. *Campagne de 1674, par M. de la Bozière.*

1674. Condé attendoit avec impatience les troupes de Bellefonds pour ouvrir la campagne par un exploit éclatant. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit les fautes, la présomption & le danger du Maréchal. Les circonstances ne pouvoient être plus déplorables. Condé, en proie aux maux de la goutte, dont il ressentoit les attaques périodiques au printemps & en automne, étoit perclus des pieds & des mains. Son corps d'armée ne consistoit qu'en douze ou quinze mille hommes, dont la Cavalerie étoit dans un état digne de compassion. Cependant il se fait mettre en carrosse avec des douleurs inouïes, & marche nuit & jour pour sauver les troupes du Roi. Il arrive en huit jours à Tongres; son approche fut un coup de foudre pour les Espagnols & les Hollandois, qui demeurèrent immobiles. L'armée Impériale, dont la tête étoit avancée jusqu'à Leckning, vaincue au seul bruit de son nom, se refugia à Limbourg, & Condé joignit

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

joignit Bellefonds sans avoir trouvé un ennemi sur sa route : il assiégea & prit les châteaux de Novagne & d'Argenteau, qui commandoient la Meuse, & coupoient la communication de Maëstricht avec Liège. 1674.

Il ramena ensuite son armée dans le Hainaut, toujours résolu d'attaquer Mons. Mais en jetant les yeux sur l'état des troupes, il les trouva si harrassées, qu'il changea de dessein. Il ne pouvoit exécuter une grande entreprise sans les affoiblir encore, & il prévoyoit qu'il auroit bientôt besoin de toutes ses forces pour contenir l'ennemi; il préféra donc le solide honneur de sauver le Royaume, à la gloire de l'agrandir. *Lettres de Condé à Louvois.*

Jamais les Alliés de la France n'avoient assiégé ses frontières avec des armées plus redoutables. On comptoit en Alsace plus de soixante-dix mille hommes, & autant dans les Pays-Bas, sans parler d'une armée Impériale qui agissoit entre la Meuse & la Moselle, sous les ordres du Feldt-maréchal de Souche : enfin *Manuscrits de l'Hôtel de Condé.*

la Hollande avoit équippé une flotte
1674. formidable, qui menaçoit Dunkerque & Calais. Le Roi n'oppoſoit que trente mille hommes à l'ennemi ſur les bords du Rhin ; quarante-cinq mille dans les Pays-Bas contre le Prince d'Orange & Souche. Il avoit abandonné aux Hollandois l'empire de la Mer pour ne pas trop affoiblir ſes forces ſur terre. Mais, ce qui raſſuroit le Royaume, c'eſt que la défenſe en étoit confiée à Condé & à Turenne.

Le prince d'Orange étoit entré dans le Brabant. Condé, quoiqu'inférieur, s'établit dans le Pays ennemi, aux dépens duquel il rétablit ſon armée. Il fit enſuite des mouvements qui inquiétèrent ſi fort le Stathouder qu'il réclama le ſecours du comte de Souche, dont Condé avoit fait échouer tous les deſſeins ſur Charleville & Mouzon.

Il eſt conſtant que ſi les ennemis euſſent agi avec ce concert & cette harmonie, qui décident preſque toujours de la victoire, la France eût été entamée. Mais, quoique réunis

par la haine contre une ſeule Nation, l'intérêt perſonnel les diviſoit. 1674.
La Hollande n'avoit d'autres vues que la conquête de Grave & de Maëſtricht, les ſeules places que la France eût conſervées de tant de conquêtes. C'étoit le ſeul fruit qu'elle attendoit des dépenſes les plus énormes; car il n'y avoit pas juſqu'à l'Empereur que cette petite République ne ſoudoyât. L'Eſpagne ne ſoupiroit qu'après la priſe de Charleroi, d'où les François portoient le fer & le feu dans toute l'étendue des Pays-Bas. Pourvu que l'Empereur recouvrât l'Alſace, il ſe mettoit peu en peine des progrès des Hollandois & des Eſpagnols. Il avoit donné des ordres ſecrets au comte de Souche de tenir les François en échec ſur la Meuſe, & de les empêcher de ſecourir l'Alſace. Ce ne fut pas ſans peine que le prince d'Orange détermina Souche à ſe joindre à lui pour accabler Condé, & s'ouvrir, par ſa défaite, le chemin de Paris.

Le prince d'Orange avoit été dé-

1674. *Annales de Hollande, t. II.*

claré Généraliſſime de toutes les forces des Alliés. C'étoit à qui de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne combleroit le plus d'honneurs & de diſtinctions le petit-fils de ce fameux Guillaume de Naſſau, qui avoit été ſi fatal à la Maiſon d'Autriche. Ils lui avoient accordé le titre d'Alteſſe Royale; il étoit l'ame & le Héros de la ligue. On ne vit peut-être jamais plus de Généraux & de Princes que dans l'armée qui lui obéiſſoit. Le Feldt-maréchal de Souche, né à la Rochelle, d'une famille obſcure, commandoit les Allemands. Il avoit de l'expérience & de la valeur; mais on le croyoit plus occupé des moyens de s'enrichir que de ceux de gagner des batailles. Le duc de Villa-Hermoſa étoit à la tête des Eſpagnols. Les Hollandois avoient pour chef le comte de Waldeck. On voyoit enſuite le prince de Lorraine, devenu depuis ſi grand homme de guerre; Sporck, qui de valet de tambour étoit parvenu à être Général, Comte de l'Empire, & riche de plus de ſept

millions : il paſſoit pour le meilleur Officier de Cavalerie qu'il y eût en Europe. Le prince Pio avoit dans l'Infanterie, la même réputation que Sporck dans la Cavalerie. Le comte de Souche, fils du Général, homme plein d'intrépidité & de talents : Chavagnac qui avoit ſervi ſous Condé, & qui ſe montroit digne d'un tel maître ; le marquis de Grana, fameux par ſa haine contre la France ; Caprara, élève & ami de Montecuculli ; le marquis d'Aſſentar, l'un des hommes les plus braves que l'Eſpagne ait produits ; les princes de Vaudemont, de Brunſwick, de Holſtein, d'Anhalt, de Naſſau & de Salm, rempliſſoient les principaux emplois de l'armée. 1674.

Mémoires de Chavagnac.

A la tête de tant de troupes, le Sthatouder ne mettoit point de bornes à ſes eſpérances. Il commença par détacher quinze mille hommes qu'il envoya aſſiéger Grave. Il lui en reſtoit encore ſoixante-cinq mille, qu'il ne tenoit qu'à lui d'augmenter de plus de vingt mille, en ſe faiſant joindre par les gar-

1674. nisons que la supériorité de ses forces rendoit inutiles dans la plupart des villes des Pays-Bas.

Campagne de 1674, par M. de la Roxière.

Condé n'eut pas plutôt appris que tous les Alliés étoient réunis, qu'il alla camper sur la hauteur du Piéton, à deux lieues de Charleroi. Son armée, comme on a vu, ne montoit guère qu'à quarante-cinq mille hommes. Le duc d'Enguien la commandoit sous ses ordres. Les autres Généraux étoient Luxembourg, que Condé avoit demandé lui-même au Roi, comme le seul homme sur le génie duquel il pût compter, si les douleurs de la goutte ne lui permettoient pas de monter à cheval; Navailles, qui avoit commandé les armées en chef avec beaucoup de gloire & de succès; Rochefort qui n'avoit que du courage & de la faveur à la Cour; Fourilles à qui il ne manqua qu'une longue carrière pour augmenter le nombre des grands hommes de sa Patrie; Villeroi, Choiseul, Montal, Soubise, Genlis, la Cardonnière, le Suédois Koniſgmarck, & beaucoup d'autres,

que les bornes de l'Hiſtoire ne permettent point de nommer. 1674.

Juſqu'ici Condé avoit fait échouer tous les projets des Alliés ; ſes partis, ſes détachements avoient toujours battu ceux des ennemis ; mais il ne regardoit que comme un foible avantage de ruiner en détail leur armée & leur pays : il s'agiſſoit de ſauver la frontière, & de rendre impénétrables les chemins de la France.

Le prince d'Orange vint camper à Nivelle, d'où il menaçoit Courtrai & Oudenarde. Il étoit encore à portée de pénétrer dans le Royaume à la faveur de Mons & de Cambrai : mais quelque parti qu'il prît, Condé avoit tellement ſu choiſir ſa poſition, qu'il pouvoit le prévenir par-tout où il porteroit ſes pas. Si, pour ſurmonter un obſtacle qui ſe préſentoit ſans ceſſe, le Sthatouder entreprenoît d'attaquer les François, Condé avoit ſi bien pris ſes meſures, que la victoire ne pouvoit lui échapper. Il avoit enfermé ſon armée dans une eſpèce d'Iſle,

Mémoires de Feuquières, t. III.

couverte d'une rivière qui n'étoit
1674. preſque pas guéable. On ne pouvoit l'aborder qu'avec l'Infanterie ; & ſi celle des Alliés l'emportoit en nombre, l'Infanterie Françoiſe étoit plus aguerrie. Mais rien ne touchoit plus Condé, à la veille d'une bataille où il ne s'agiſſoit pas moins que du ſalut de l'Etat, que la joie, l'émulation & l'ardeur qui brilloient dans les yeux du Soldat. On ne voyoit dans le camp que des fêtes & des réjouïſſances. La crainte ſiniſtre d'un revers n'agitoit perſonne ; en un mot, on ſe croyoit invincible ſous les auſpices d'un Héros qui avoit enchaîné la victoire, toutes les fois qu'il avoit combattu pour ſa Patrie.

Les Généraux ennemis, après avoir reconnu le camp du Prince, le jugèrent inattaquable. Ils réſolurent de s'avancer entre les places conquiſes dans la derniere guerre, par le Roi & l'armée Françoiſe, & de tomber ſur le Queſnoi, dont la priſe leur ouvriroit le chemin du Royaume. En conſéquence ils mar-

chèrent à Senef, d'où ils décampèrent le 11 d'Août, à la pointe du jour. 1674.

Ibidem.

L'inexpérience & la témérité guidoient leurs pas. Le Sthatouder, fier du nombre de ſes troupes, ne jugea pas à propos d'employer toutes les précautions de l'art devant un ennemi inférieur. Il oſa prêter le flanc à un vieux Général qui n'avoit jamais laiſſé de fautes impunies. L'armée des Alliés défiloit ſur trois colonnes. Les Impériaux formoient la première; ils étoient ſuivis des troupes de Hollande : venoient enſuite les Eſpagnols, protégés par un corps de quatre mille chevaux d'élite. Ils avoient à traverſer un pays ſerré & rempli de défilés, enſorte que la dernière diviſion fut bientôt ſéparée des autres.

Condé ne les perdoit point de vue. Au moment qu'ils décampoient, il obſervoit d'une hauteur le développement & la direction de leurs colonnes. Il admiroit la témérité du prince d'Orange, dont il regarda bientôt l'arrière-garde comme ſa

proie. Mais avant que de fondre
1674. ſur elle, il jugea à propos de courir
Mémoires de Gourville, t. II. au galop à un bois, ſur la droite de l'ennemi, où il le ſoupçonnoit d'avoir poſté de l'Infanterie. Ravi de n'y trouver perſonne, il retourna à ſa troupe, les yeux étincelants de joie & d'eſpérance : *Il n'y a*, dit-il, *qu'à les charger pour les battre.* En même-temps il forme ſon plan d'attaque, donne rapidement ſes ordres, & les fait exécuter encore plus rapidement.

L'armée n'eut pas plutôt pris les armes, qu'il envoya le comte de Choiſeul à l'Hermitage de Notre-Dame des ſept douleurs, pour obſerver les mouvements des premières colonnes. Il chargea le marquis de Montal de l'attaque de Senef. Fourilles eut ordre de charger ſix eſcadrons poſtés à la pointe d'un bois. Condé ſe mit à la tête des Gardes-du-Corps, des Gendarmes & des Chevaux légers de la Garde, avec Enguien, Navailles, Luxembourg & Rochefort, pour combattre le prince de Vaudemont qui

commandoit les quatre mille chevaux détachés de tous les corps ennemis auxquels on avoit joint plusieurs bataillons. Vaudemont avoit formé sa troupe dans le poste le plus avantageux. Sa droite étoit appuyée d'un marais où se perd le ruisseau de Senef, & sa gauche d'un espèce de bois taillis. 1674.

Arrivé à la portée du mousquet, Condé tire son épée, qu'un ruban tenoit attachée à son bras. A cet aspect, Villars, tressaillant de joie, s'écria : *Enfin j'ai l'honneur de voir le grand Condé l'épée à la main.* Ce cri de l'héroïsme valut au jeune Guerrier un regard flatteur. Les trois attaques commencèrent en même temps & avec la même vigueur. Condé fondit comme un aigle sur les quatre mille chevaux de Vaudemont. Son choc fut si terrible, que l'ennemi rompu, enfoncé, dispersé, chercha son salut vers le gros de l'armée qui s'étoit arrêtée sur une hauteur, d'où elle fut témoin de la déroute de l'arrière-garde. Le village de Senef avoit été

Mémoires du maréchal de Villars, t. I.

emporté ; les ſix eſcadrons que Fourilles avoit combattus, étoient taillés en pièces ; par-tout la victoire couronnoit l'audace & la conduite.

1674.

Mais des avantages ſi faciles ne faiſoient qu'irriter l'ardeur du Prince. Il marche à la hauteur où la moitié de l'armée ennemie l'attendoit en bataille. On ne pouvoit la joindre qu'après avoir franchi des vergers fermés de groſſes barrières & de haies vives, & taillé en pièces un grand corps d'Infanterie que les Alliés avoient jeté dans ces vergers, pour favoriſer la retraite des fuyards. Ce corps étoit ſoutenu de pluſieurs bataillons poſtés à la tête des défilés qui aboutiſſent à l'éminence ſur laquelle on appercevoit une ligne immenſe de Cavalerie. Condé entreprit de détruire toutes ces troupes avant que le prince d'Orange & le comte de Souche, qui étoient beaucoup plus avancés, puſſent les ſecourir. Déja il avoit formé, à la vue de l'ennemi, ſa Cavalerie victorieuſe. A meſure que ſon Infanterie arrive, il en détache,

Campagne de 1674, par M. de la Rogière.

des bataillons pour occuper les postes nécessaires : enfin il donne le signal de l'attaque. Les Alliés disputèrent le terrein avec fermeté ; mais le Prince, à qui rien n'échappoit, ayant apperçu parmi eux un instant d'étonnement, se mit à la tête des Gardes-du-Corps, & alla les charger. Ce ne fut pas sans peine que Fourilles obtint de lui la permission de le précéder avec deux escadrons. Fourilles, soutenu de Condé & d'Enguien, ouvre les bataillons ennemis, les pénètre & les renverse. Il parvient à la hauteur, d'où la Cavalerie ennemie se préparoit à le précipiter. Ce fut alors que Condé, qui le suivoit de près, tomba lui-même sur cette Cavalerie, & la mit en fuite. Elle ne s'arrêta qu'au Prieuré de Saint-Nicolas, situé à mi-côte, & environné de haies & de jardins, dans lesquels les Alliés avoient embusqué beaucoup d'Infanterie.

1674.

Ibidem.

Le Prince, ne voulant pas laisser à l'ennemi le temps de respirer, le charge de nouveau avec fureur ;

1674. mais il trouve une réſiſtance étonnante. Enflammé de plus en plus, il ordonne à Fourilles de commencer une nouvelle attaque. *Monſeigneur*, lui répondit cet Officier Général, *j'irai par-tout où V. A. voudra; mais je dois lui repréſenter que la poſition de l'ennemi eſt telle qu'on ne peut le battre ſans verſer bien du ſang. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me ſuis apperçu*, repartit Condé en colère, *que vous aimez mieux raiſonner que combattre; mais c'eſt de l'obéiſſance que je vous demande, & non des conſeils.* Le brave Fourilles, pénétré d'indignation & de douleur, marche tête baiſſée à l'ennemi, & reçoit une bleſſure mortelle. On dit qu'il ne demandoit à Dieu qu'une heure de vie de plus pour ſçavoir comment ſon impétueux Général ſe tireroit d'affaire. Mais il vécut aſſez long-temps pour être témoin de ſon nouveau triomphe. Tout céda à la valeur de Condé & des Gardes-du-Corps. Le Vaiqueur ne ceſſa de pourſuivre l'ennemi, que lorſqu'il ſe fut ſauvé au village du Fayth.

Annales de Hollande, t. II.

La réſiſtance opiniâtre du dernier corps des ennemis avoit donné le temps au prince d'Orange de revenir ſur ſes pas & de ranger ſon armée en bataille derrière le village de Fayth, dont il étoit encore maître. Le village étoit environné de jardins, de houblonnieres, de haies vives & de foſſés. A droite régnoit une eſpèce de ravine ou de chemin creux qui communiquoit à un bois aſſez épais. A gauche ce n'étoient que marais & que vergers, clos de haies preſque impénétrables. Si le Sthatouder eût choiſi exprès dans toute l'étendue des Pays-Bas, un champ de bataille, il n'en auroit pu trouver de plus avantageux que celui que la fortune lui préſentoit. Aidé des lumières & de l'expérience du comte de Souche, il acheva de le rendre formidable. Il jeta dans Fayth l'élite de ſon Infanterie ; il établit des batteries qui enfiloient toutes les avenues du Village ; enfin il réſolut de ſoutenir ce poſte avec toute ſon armée, de vaincre ou de périr.

1674.

Ibidem.

1674. La victoire avoit déja conduit Condé à la vue de Fayth. Il alla reconnoître la position du Sthatouder & la trouva digne d'un grand homme de guerre. Mais victorieux en deux grands combats, il croyoit n'avoir rien fait pour sa gloire, s'il n'en gagnoit un troisième qui décidât du sort de la guerre. Les Officiers Généraux lui représentèrent la grandeur des obstacles & du péril; Condé regardoit seulement comme difficile ce qui paroissoit impossible aux autres. Il avoit pris pour devise: *La sage & prudente témérité;* enfin il n'avoit pas perdu cent hommes, & il n'avoit à combattre que des troupes battues ou consternées.

Campagne de 1674, par M. de la Rozière.

Déja il avoit fait de nouvelles dispositions: Luxembourg avoit la droite, Navailles la gauche; Condé demeura au centre avec son fils. Il eût bien voulu attendre les troupes qui arrivoient successivement de son camp pour fondre sur l'ennemi avec une plus grosse masse d'Infanterie; mais c'étoit donner aux Alliés le temps de fortifier de

Mémoires du Maréchal de Navailles.

plus en plus leur poſition. Le ſuccès dépendoit moins d'une force égale que d'une manœuvre rapide : le prince prit donc le parti de donner le ſignal d'un nouveau combat. Les François chargèrent avec la même vigueur que s'ils n'euſſent pas encore combattu. Les Alliés qui avoient pour eux les avantages du poſte & du nombre, ſe battirent en gens qui ne vouloient pas ſurvivre à une nouvelle défaite : à meſure qu'un bataillon étoit enfoncé, un autre prenoit ſa place ; le ſang ruiſſeloit de tous côtés. 1674.

Relation de la bataille de Senef.

Tandis qu'au centre l'Infanterie faiſoit de part & d'autre des prodiges de valeur, Luxembourg attaquoit la Cavalerie des Hollandois, & Navailles celles des Eſpagnols. Ils renverſèrent pluſieurs fois les eſcadrons ennemis, & culbutèrent quelques bataillons ; mais les avantages qu'ils remportèrent furent preſque toujours imparfaits. L'armée combinée étoit une hydre dont on n'avoit pas plutôt abattu une tête qu'il s'en préſentoit une autre à combattre.

1674. Au milieu du feu le plus terrible Condé forma une attaque qui sembloit devoir décider la victoire. Il disposa sa Cavalerie dans une petite plaine sur la gauche du Village, pour attaquer en flanc l'ennemi. Déja il marchoit avec une nouvelle ardeur, lorsqu'il apperçut un grand corps de Cavalerie Impériale qui sortoit d'un bois, pour le charger lui-même en flanc : il lui oppose soudain Luxembourg avec les Gendarmes, les Dragons & le régiment de Picardie. Le Duc se posta si rapidement sur la lisière du bois, que l'ennemi n'osant avancer, tout se réduisit de sa part à un feu épouvantable qui emportoit des rangs entiers de François. Ceux-ci soutinrent avec une intrépidité inouïe un combat si inégal. A mesure qu'une file disparoissoit, une autre lui succédoit : on n'entendoit que ces mots de Luxembourg & des Officiers : *Ce n'est rien, enfants; serre, serre.*

Mémoires de Chavagnac.

Le Prince s'étoit mis à la tête des Gardes-du-Corps. Il attaquoit l'ennemi en-deçà de la ravine qui,

d'un côté, ſe terminoit au village, & de l'autre au bois. S'il eût pu les chaſſer de ce poſte, il les auroit coupés du village de Fayth, & il s'en ſeroit rendu maître, ainſi que d'une partie de leur Infanterie dont les bataillons étoient entaſſés les uns ſur les autres. Le ſuccès répondit d'abord à ſes vues. Il rompit la première ligne des Alliés; le prince d'Orange la remplaça avec la ſeconde. Condé, à la tête de la brigade de Caylus, fait un nouvel effort; il précipite l'ennemi au-delà de la ravine. Mais dans cet inſtant critique ſurvient le gros de la Cavalerie du Sthathouder, pour ſoutenir un poſte d'où dépend le ſalut de l'armée. Condé avoit à combattre quatre fois plus de troupes qu'il n'en avoit amené. Il envoya demander du ſecours à Luxembourg qui détacha de ſon corps le marquis de la Fare, avec ſix eſcadrons de Gendarmerie. Il étoit temps qu'il arrivât; les Gardes-du-Corps & la brigade de Caylus avoient été repouſſés. Le Prince ſe met à la

1674.

Mémoires du marquis de la Fare.

1674. tête du renfort, marche à l'ennemi & le renverſe encore une fois au-de-là de la ravine : c'étoit le moment de la victoire. Il ordonne à deux bataillons de Suiſſes de ſe jeter dans la ravine ; mais les Suiſſes, oubliant leur antique valeur, ne font que plier les épaules ſans avancer ni reculer ; pluſieurs même d'entr'eux jetent leurs armes & ſe couchent par terre. Il n'y a point de Général qui n'eût frémi en voyant ainſi échapper la victoire : mais Condé n'étoit jamais plus maître de lui-même, que lorſque la fortune le trahiſſoit avec plus d'éclat. Sans s'abaiſſer à des plaintes, à des murmures & à des reproches indignes de ſa grande ame, il ſe contenta de dire : *Ceux-ci n'iront pas, il faut en aller chercher d'autres.* Il n'avoit pas achevé de proférer ces mots, que ſon cheval eſt tué ſous lui : c'étoit le ſecond. Condé tombe dans un foſſé : Enguien, qui combat à ſes côtés, ſe jete ſur lui, l'embraſſe, le ſerre dans ſes bras, & le relève froiſſé & ſanglant. Le jeune Prince eſt lui-

Ibidem.

même bleſſé en s'acquittant d'un devoir ſi ſacré. 1674.

Cependant l'Infanterie qu'on attendoit n'arrivoit point ; le moment de la victoire s'étoit évanoui. La Cavalerie Françoiſe, expoſée à tout le feu de l'artillerie des Alliés, ébranlée, rebutée de tant d'efforts inutiles & ſanglants, demeuroit pourtant immobile : & la ſituation du Prince ne pouvoit être plus périlleuſe. D'un côté, comment emporter, ſans Infanterie & ſans artillerie, des poſtes qui en étoient remplis ? De l'autre, il ne pouvoit ſe retirer à travers tous les défilés qu'il avoit franchis & emportés, ſans être battu. Il falloit donc ſe réſoudre d'entretenir un combat ſi inégal juſqu'à la nuit, qui approchoit.

On prépara de nouvelles attaques contre le Village même. Condé, Luxembourg, Navailles chargent chacun de leur côté, & preſque toujours victorieuſement. Mais ces ſuccès ne pouvoient être déciſifs, juſqu'à ce que l'Infanterie fût ar-

rivée. On eſt étonné de voir l'enne-
1674. mi, dont toutes les forces étoient
Ibidem. réunies, ſe retrancher toujours ſur la défenſive, contre Condé, qui n'avoit pas la moitié des ſiennes.

La nuit ne mit pas fin à une action ſi meurtrière. La lune qui lui ſuccéda bientôt, ſembloit ne prêter ſa clarté aux deux armées que pour éclairer leur deſtruction. On combattit avec un nouvel acharnement. La plupart des Officiers Généraux des Alliés étoient tués ou bleſſés; on les emportoit mourants, les uns ſur des piques, les autres ſur des planches. Le marquis d'Aſſentar, chargé de ſept bleſſures, combattit tant qu'il lui reſta un ſouffle de vie. Le comte de Waldeck, après en avoir reçu trois, tuoit encore des François de ſa main. Le duc de Villa-Hermoſa, le prince Charles de Lorraine, le prince Pio, le Rheingrave, le marquis de Grana, le prince de Vaudemont, le comte d'Erpach ne pouvoient quitter le champ de bataille, quoiqu'ils fuſſent tout cou-

Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

verts de ſang. Le prince d'Orange leur donnoit l'exemple. On le vit pendant plus de ſix heures au milieu du feu, agir en Général, & combattre en Soldat; il eut pluſieurs chevaux tués ſous lui, & il manqua pluſieurs fois d'être pris; ſon Capitaine des Gardes le fut à ſes côtés: on peut dire enfin qu'il ſauva l'armée & les Pays-Bas qui euſſent été la proie du Vainqueur. 1674.

Les Généraux François ne témoignoient ni moins de zèle, ni moins de courage. La plupart étoient hors de combat: Fourilles, Rochefort, Montal, Soubiſe, Villeroi, Genlis, la Cardonnière, & une foule d'autres. Condé ſe voyoit lui-même expoſé à de nouveaux & de plus affreux dangers. Au commencement de la nuit un régiment François plie: le Prince changeoit de cheval; le palfrenier qui lui en préſentoit un autre, croyant que tout étoit perdu, s'enfuit & diſparut avec le cheval. Condé demeura à pied, ſoutenu par deux Gentilshommes qui l'accompagnoient. Ses jambes enflées

Mémoires de Gourville, t. II.

par la goutte, lui refuſoient le ſer-
1674. vice. *Courez, Monſeigneur, courez,* lui diſoit un de ſes compagnons. *Mais ne vois-tu pas bien*, lui répondit le Prince en riant, *que je ne peux courir avec mes jambes.* Il avoit réſolu de ſe jeter dans un foſſé, & de n'en ſortir que lorſque les ſiens auroient repouſſé à leur tour l'ennemi. Mais un cheval ſans maître qu'il apperçût, l'arracha au danger d'être pris ou tué. Il monte deſſus, joint la troupe, la rallie & la ramène au combat.

L'action ne ceſſa que lorſque la lune ayant enfin diſparu ſur les onze heures du ſoir, les ténèbres épaiſſes qui enveloppoient l'horiſon ne permirent plus de diſcerner les objets. Les deux armées demeurèrent dans les poſtes qu'elles occupoient, à portée du mouſquet l'une de l'autre. Condé donna des ordres pour recommencer le lendemain, à la pointe du jour, un combat plus égal. Son artillerie, qui étoit enfin arrivée avec le reſte de ſon Infanterie; les poſtes excellents qu'il

qu'il avoit gagnés, & où il s'étoit maintenu, ſembloient lui aſſurer la victoire. Mais il n'y avoit plus que lui dans l'armée qui ſe ſentît encore animé du deſir de combattre. Tous ceux qui l'entendirent, plus capables de l'admirer que de l'imiter, gardoient un morne & profond ſilence. On rapporte que quelqu'un lui ayant parlé de la quantité d'hommes qu'il avoit perdus, Condé, encore échauffé de l'ardeur du combat, répondit : *Bon, bon, ce n'eſt qu'une nuit de Paris.* Ce mot a été attribué à tant de Généraux François, qu'on n'oſe aſſurer qu'il ſoit ſorti de la bouche du Prince. Quoi qu'il en ſoit, il deſcendit de cheval, où, malgré la foibleſſe de ſa ſanté, il avoit été pendant dix-ſept heures. Il ſe coucha ſur un manteau, au coin d'une haie, au milieu des morts & des mourants. Les réflexions triſtes auxquelles il étoit en proie, l'agitation de ſon eſprit, l'idée du nouveau combat qu'il préparoit, ne lui permirent point de fermer les yeux. A peine commençoit-il à goûter quelque re-

1674.

Mémoires du marquis de la Fare.

pos, qu'il entendit une ſalve géné-
1674. rale de mouſquetterie, à laquelle on répondit preſque au même inſtant. C'étoit l'ennemi qui, déſeſpérant le lendemain de la victoire, & voulant profiter des ombres de la nuit, maſquoit ſa retraite par cette
Ibidem. décharge. Elle jeta le trouble & la terreur parmi les François, les deux armées fuyoient en même temps : mais rien n'étonna plus Condé que la frayeur de la Cavalerie Françoiſe qui, pendant la journée, s'étoit ſignalée par des actions héroïques ; tant il eſt vrai que les hommes les plus braves n'ont qu'une certaine meſure de courage, d'audace & de vigueur, au-delà de laquelle on ne trouve que foibleſſe.

Condé ne penſa plus à combattre avec une armée éperdue, découragée ; il la rallia & la ramena à travers les défilés, que la veille il avoit
Mémoires de Gourville, t. II. traverſés en vainqueur. Il étoit neuf heures du matin lorſqu'il rentra dans le camp du Piéton. Le premier objet qu'il apperçut fut Gourville qui accouroit au-devant de lui. *Ah !*

Gourville, lui dit-il, d'une voix enrouée & presque éteinte, *sans les Suisses j'aurois achevé de détruire toutes les forces des Alliés.* 1674.

Il en étoit persuadé. Louis XIV le fut aussi, lorsqu'au commencement de la campagne suivante il alla visiter le champ de bataille qui avoit été jonché de plus de vingt-sept mille cadavres. On dit qu'à la vue de tant de postes inaccessibles qu'il avoit fallu forcer, le Roi s'écria qu'il n'y avoit point de lieux dans l'Univers où, avec le même Général & les mêmes troupes, il ne dût se regarder comme invincible. Mais lorsqu'il fut parvenu à cette ravine, qui avoit été pour les Suisses le terme fatal de leur audace, il admira les alternatives de courage & de foiblesse dont les hommes sont susceptibles presque dans le même instant; & il comprit que le plus grand Général ne doit jamais compter sur la victoire, qui ne dépend pas moins des caprices de la fortune & des dispositions de la multitude, que de son génie.

Lettres de Pélisson, t. III.

1674. Que ne fit point Condé pour la déterminer ! Il chargea quinze fois à la tête des différents corps ; il exposa sa vie comme celle d'un Grenadier : on le blâma de cet excès de courage, & sur-tout, d'avoir trop hazardé à la fin de cette terrible journée. Mais les détracteurs de ce grand homme n'auroient-ils pas été les premiers à l'accuser d'avoir trahi l'Etat & sa gloire, s'il s'étoit arrêté au milieu de sa course victorieuse ? Peut-on nier que dans le dernier combat, qu'on reproche tant à sa mémoire, il ne perdit pas plus que les Alliés, & qu'enfin la bataille de Senef fut utile & glorieuse au Royaume, puisqu'elle le délivra de cette multitude d'ennemis qui se préparoient à l'entamer ? Sans doute que ce triple & terrible combat coûta beaucoup de sang à la Nation : mais on exagéra sa perte. Il paroît par une lettre du marquis de Louvois, qu'il n'y eut que sept mille hommes tués ou blessés. On soupçonnoit même les Officiers d'avoir compris dans ce nombre les soldats qui, de-

Mémoires de Feuquières, t. II.

Recœuil de Lettres militaires, t. II.

puis le commencement de la campagne, étoient morts, ou avoient déserté. Parmi les principales victimes de la Patrie on remarquoit le marquis de Fourilles, Lieutenant-Général; MM. de Muret, Harlai-de-Chanvallon, de Bourbonne, de Razilly, d'Yliers & de Gacé, Colonels; le Brun & de Chémeraut, Officiers des Gardes-du-Corps. 1674.

La perte des Alliés doit avoir été immense, s'il est vrai, comme on l'a écrit, que les Curés du Pays enterrèrent vingt-sept mille morts dans l'espace de trois lieues; mais le comte de Monterey n'avouoit que vingt mille hommes tués ou pris. *Mémoires du marquis de la Fare.*

Ces derniers montoient à plus de cinq mille, à la tête desquels on voyoit le prince de Salm, beau-frère du duc d'Enguien; le duc de Holstein, le prince Frédéric de Nassau; les comtes de Salm, de Solmes, de Staremberg, de Mérode; le marquis d'Assentar, Général de la Cavalerie Espagnole qui expira entre les bras du Vainqueur; le Capitaine des Gardes du Sthatouder; quinze *Campagne de 1674, en Flandre, par M. de la Rozière.*

Colonels, & près de quatre cents
1674. Capitaines. Les autres marques de la victoire furent cent cinq drapeaux ou étendards; plusieurs timbales, deux mortiers; quatre piéces de canon; quatre mille chariots, caléches ou carrosses; cent pontons; la caisse militaire, où il y avoit deux cents mille écus; les équipages de tous les Généraux, & huit cents femmes qui suivoient l'armée des Alliés.

Lettres de Condé à Louvois, t. II, p. 74.

Le Roi parut si sensible à la gloire de cette journée, qu'il fit distribuer aux Officiers & aux Soldats la même gratification que s'il eût été lui-même à la tête de l'armée. On a vu avec quelle opiniâtreté la victoire fut disputée. Condé se plaisoit à rendre justice aux Généraux ennemis, & particulièrement au Sthatouder. Il disoit de lui qu'il s'étoit comporté par-tout comme un vieux Capitaine; mais qu'il s'étoit trop exposé. Condé ne méritoit-il pas le même reproche? Au-reste, le prince d'Orange renchérissoit encore sur les éloges de son généreux ennemi. Il faisoit profession de l'honorer comme

Annales de Hollande, t. II.

Mémoires de Gourville, t. II.

un des plus grands hommes qui eussent jamais été. *Ah ! je voudrois bien*, disoit-il, *qu'il m'en eût coûté la moitié de mon bien, & avoir fait quelques campagnes sous lui.* 1674.

Condé traita les prisonniers avec magnanimité. Il renvoya les Princes sur leurs paroles, & fit partir les autres pour Reims, où on les combla d'honneurs & de distinctions. On rapporte que le comte de Staremberg, dans un grand repas, s'avisa de boire à la santé du prince d'Orange : *C'est un homme d'honneur*, ajouta-t-il, *à qui je me fierai toute ma vie. Il m'avoit promis de me faire boire du vin de Champagne en Champagne, & il m'a tenu parole.* *Histoire de Hollande, par Neuville, t. IV.*

D'après la perte, la retraite & le renversement de tous les projets des Alliés, on a peine à comprendre comment ils osèrent s'arroger les honneurs de la victoire. Le Prince d'Orange ordonna des réjouïssances publiques en Hollande : on chanta le *Te Deum* à la Haie comme à Paris : étoit-ce pour rassurer les Peuples découragés à la vue de tant

d'efforts inutiles, ou bien pour re-
1674. mercier Dieu de ce que les Hollandois avoient combattu à Sénef avec cette même fermeté qui avoit fixé ſur eux les regards de toute l'Europe, dans leurs guerres contre les Eſpagnols.

Mais il falloit ſoutenir une démarche ſi hardie par un exploit éclatant. Le Sthatouder ſe hâta de remplir preſque tout le vuide de la journée de Sénef, en ſe faiſant joindre par dix-huit mille hommes, qu'il tira des garniſons. Il marcha enſuite aux François, réſolu de faire oublier la dernière bataille par une plus ſanglante & plus déciſive. Mais Condé ſçut tellement choiſir ſes poſitions, qu'il fit échouer les deſſeins de l'ennemi, ſans qu'il en coûtât à la France une goutte de ſang. Le Sthatouder alla inveſtir Oudenarde.

Cette Ville n'étoit qu'une place de médiocre défenſe. Le marquis d'Argouges de Ranes, homme célèbre par ſa valeur & par ſes talents, la défendoit avec l'immortel Vauban, & deux mille Soldats.

Perſuadé que le ſuccès dépend de ſon activité, le Sthatouder ouvre la tranchée, dreſſe ſes groſſes batteries, & parvient en quatre jours à foudroyer la Ville de toute ſon artillerie. La nuit même il attaque la contreſcarpe & l'emporte au prix du ſang de deux mille hommes. Le lendemain il prépare un aſſaut général: il eût volontiers haſardé toute ſon armée pour emporter la place avant que Condé fût en état de la ſecourir. 1674. *Mémoires de Feuquières, t. II.*

Mais le Prince n'eut pas plutôt appris le danger d'Oudenarde qu'il attendit à peine quelques renforts que le maréchal d'Humières lui amenoit de la Flandre Françoiſe. Il partit du camp de la Buſſière pour ſauver Oudenarde à quelque prix que ce fût.

Du ſalut ou de la perte de cette Place dépendoit la réputation de la bataille de Sénef. Si le prince d'Orange s'en rendoit maître, le bruit de ſon triomphe ſe confirmoit, & ſon crédit augmentoit. Si, au contraire, il échouoit, il ſe couvroit

de honte & de ridicule pour avoir
1674. voulu en impoſer à l'Europe par ſa prétendue victoire. Il s'agiſſoit donc de l'intérêt le plus délicat des deux Généraux, de leur gloire perſonnelle.

L'armée Françoiſe approchoit ; elle étoit partagée en trois corps qui devoient en même-temps attaquer les trois armées ennemies ſéparées les unes des autres par l'Eſcaut, & par des hauteurs dont ils avoient négligé de s'emparer.

Le Sthatouder propoſa alors aux autres Généraux de ſortir des lignes & d'épargner au Prince la moitié du chemin. Mais le Feld-maréchal de Souche combattit ſon avis. « Quoi ! dit-il, en élevant la voix, » avons-» nous déja oublié ce qu'il nous en » a coûté à Sénef pour avoir atten-» du Condé ? A quelles extrêmités » n'avons-nous pas été réduits, mal-» gré l'avantage du poſte & du nom-» bre ? Combien peu s'en eſt-il fallu » que nous n'ayons été entièrement » défaits ! & nous ſerions aujour-» d'hui aſſez téméraires pour aller

» chercher ce même ennemi, forti-
» fié de nouvelles troupes, & pour 1674.
» hazarder une nouvelle bataille,
» dont la perte peut entraîner celle
» des Pays-Bas, la ruine de la Mai-
» ſon d'Autriche, & la ſervitude de
» l'Europe! » En même-temps il ſe leva pour ordonner aux Impériaux de ſe diſpoſer à la retraite. Le découragement, la frayeur & la conſternation ſe répandirent dans l'armée avec la diſcorde & l'eſprit de vertige.

Condé étoit arrivé aux pieds des hauteurs qui dominoient les lignes des aſſiégeants. Il ſuppoſoit que le prince d'Orange avoit réſervé ce poſte excellent pour y former ſon armée. Sa ſurpriſe & ſa joie furent extrêmes quand il le vit abandonné; mais il ſe garda bien de s'en ſaiſir avec la colonne qu'il conduiſoit: c'eut été avertir l'ennemi de réparer ſa faute. Il alla manœuvrer plus loin vers le haut Eſcaut pour fixer ailleurs les regards des Alliés; puis il attaqua l'Abbaye de Péthégem dont il ſe rendit maître; & la nuit ne fut pas plutôt arrivée, qu'il porta *Campagne de 1674.*

1674. sur la hauteur une partie de son armée. Il n'attendoit plus que le point du jour pour fondre avec Enguien & Luxembourg sur les Espagnols, tandis qu'Humières attaqueroit les Hollandois, & Navailles les Impériaux.

Mémoires de Feuquières.

Ces avantages, ménagés avec tant d'art, sembloient assurer à Condé une victoire signalée ; mais le prince d'Orange ne pensoit qu'à fuir. La précipitation de sa retraite ne l'auroit pourtant pas garanti d'une déroute, si un brouillard obscur qui succéda aux ténèbres de la nuit, & qui ne se dissipa que sur les neuf heures du matin, n'eût dérobé ses mouvements. Condé le poursuivit avec tant de rapidité, qu'il parut bientôt à la vue de son arrière-garde, dont il se trouva séparé par un défilé impraticable. Tandis qu'il cherchoit un chemin plus facile, le comte de Souche manœuvra avec tant d'art, qu'on peut dire qu'il sauva l'armée des Alliés ; il ne perdit d'hommes que ce que le canon du prince en emporta. Au-reste, les premiers

Ibidem.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

corps des Alliés ne ceſſèrent de fuir que lorſqu'ils eurent trouvé un aſyle ſous les murs de Gand. Le déſordre & la confuſion furent tels que ſi les François euſſent paru, cette armée eût été défaite ſans combattre. Ils abandonnèrent douze mille ſacs de farine & une quantité étonnante de boulets, de grenades & d'inſtruments propres à un ſiège. 1674.

Malgré le ſervice que Souche venoit de rendre à la cauſe commune, le Sthatouder s'en prenoit à lui de la honte & des déſaſtres d'une campagne dans laquelle il s'étoit vanté de rendre à la France tous les maux qu'elle avoit faits à la Hollande; & ce Prince, naturellement haut, fier, ſombre & deſpotique, fut ſur le point de faire arrêter le Général de l'Empereur, & de le traduire au Conſeil de guerre comme un traître. La crainte de perdre un Allié puiſſant, qu'un ſi ſanglant outrage n'eût pas manque d'irriter, l'empêcha d'exécuter une réſolution ſi hardie. Mais il porta contre lui des plaintes ſi vives, ſi amères, que Léopold le *Mémoires de Chavagnac.*

destitua du commandement de ses
1674. armées. Souche ne paroît pourtant coupable que d'avoir trop fidélement rempli les ordres secrets de son maître.

Condé avoit garanti le Royaume d'une invasion; il étoit le maître de la campagne. Les Alliés s'étoient retirés; le prince d'Orange pour aller presser le siège de Grave; les Impériaux pour prendre Dinant & Hui, villes du pays de Liège, alors presque dénuées de fortifications. Il ne tenoit qu'à Condé d'effacer de si foibles exploits par une grande conquête. Mais ce Prince citoyen préféra le salut de la Monarchie à sa gloire particulière. Il envoya quinze mille hommes au secours de Turenne, qui luttoit en Alsace avec une poignée de Soldats contre une multitude innombrable d'Allemands. Ce détachement fut suivi de plusieurs autres qui formèrent au Vicomte une belle armée, & n'en laissèrent plus à Condé. Turenne, pendant l'hiver, détruisit en détail l'armée ennemie, dont les débris se sau-

Actions mémorables du prince de Condé, par Bergier.

vèrent en-deçà du Rhin, couverts de honte & de confuſion. 1674.

Condé étoit retourné à la Cour, où il fut reçu en triomphe. Le Roi vint au-devant de lui juſque ſur le grand eſcalier de Verſailles. Le Prince le montoit lentement à cauſe de la goutte dont il étoit preſque perclus. Dès qu'il apperçut le Monarque, *Sire*, lui cria-t-il, *je demande pardon à V. M. de la faire attendre ſi long-temps. Mon Couſin*, lui répondit le Roi, *ne vous preſſez pas. Quand on eſt auſſi chargé de lauriers que vous l'êtes, on a de la peine à marcher vîte.* Louis XIV le ſerra dans ſes bras, & l'embraſſa à diverſes repriſes. *Lettres de Péliſſon t. III.*

Le Sthatouder, délivré d'un ennemi ſi redoutable, achevoit le ſiège de Grave, commencé depuis long-temps. Tout le monde connoît la défenſe de Chamilli, élève de Condé; elle paſſe encore aujourd'hui pour un chef-d'œuvre de l'art. Le prince d'Orange eût eu la honte de ſuccomber, ſi le Roi n'eût enfin donné ordre au Gouverneur de ren-

dre la Place, dont il vouloit conser-
1674. ver la garnison.

Tandis que Condé défendoit la Couronne avec tant de gloire & de succès, il s'en présentoit une à acquérir dans le Nord. Les Polonois, délivrés de Michel Wiénowiski, ce phantôme de Roi sous lequel ils n'avoient connu que la honte, la misère & l'opprobre, respiroient enfin, & lui cherchoient un successeur qui réparât tant de maux. Les mêmes Candidats, dont on a parlé plus haut, partageoient la Diéte. De-là l'intrigue, les cabales, la discorde & l'effusion du sang humain qui souilla plusieurs Assemblées particulières. Pour comble de malheur la République étoit à la veille de voir fondre sur elle toutes les forces de l'Empire Ottoman, & celles de la Tartarie. Elle avoit besoin dans ces circonstances d'un Roi dont le nom seul lui servît de bouclier. Le grand maréchal Sobieski indiqua Condé, ce héros, disoit-il, que la dernière Diéte auroit dû couronner au mépris du libelle infâme publié

Histoire de Sobieski, t. I.

contre lui, & dont les vils auteurs couvroient leur ignominie des ténèbres de l'anonyme. 1674.

Condé étoit peu jaloux d'aller régner à un âge avancé dans les glaces du Nord, chez une Nation qui compte autant de maîtres qu'elle a de Citoyens & de voiſins puiſſants. Il regardoit d'un œuil indifférent un trône entouré d'écœuils & de précipices, & n'avoit pas même daigné le ſolliciter. Cependant l'armée Polonoiſe le demandoit à grands cris, les Candidats, inquiets, alarmés des vœux de la Milice, n'eurent pas honte de renouveller les anciennes calomnies contre un Prince qui laiſſoit la carrière libre à l'ambition. La nobleſſe de Lithuanie, ſéduite par la Veuve du dernier Roi, menaçoit de mort tous ceux qui s'oppoſeroient à l'élection du prince Charles de Lorraine. Les Partiſans de Condé frémiſſoient d'indignation contre les Lithuaniens. Tout tendoit au ſchiſme le plus ſanglant, lorſque Jablonowski, également célèbre par ſon éloquence & par ſa

valeur, entreprit de réunir tous les
1674. ſuffrages ſur Sobieski. Il éleva Condé comme un des plus grands hommes qui euſſent jamais exiſté. Il foula aux pieds le libelle qui l'avoit noirci aux yeux de la Nation; mais il peignit ſous des couleurs ſi vives la délicateſſe de ſa ſanté, & l'épuiſement total dont il étoit menacé, qu'il refroidit ſenſiblement l'Aſſemblée. Enſuite il montra Sobieski tout brillant encore des rayons de la victoire qu'il venoit de remporter ſur les Turcs. Il vanta la vigueur de ſa ſanté, ſon âge floriſſant, ſon expérience dans l'adminiſtration des affaires de la République; enfin il vint à bout de décider l'Aſſemblée en faveur de ſon ami.

Sobieski, grand Capitaine, n'avoit propoſé un grand Capitaine étranger que pour ſe faire remarquer lui-même. Il fut proclamé Roi. Condé lui pardonna d'autant plus volontiers qu'il l'avoit toujours aimé, & que, ne prétendant plus au trône, il en voyoit exclure des Concurrents qui lui en avoient autrefois fermé

l'accès par des manœuvres indignes. Il entretint avec le Roi Jean le même commerce qu'il avoit eu avec le grand Maréchal. Sobieski, de ſon côté, faiſoit profeſſion d'honorer le Grand Condé. Il n'entreprenoit point de campagne ſans conſulter un Héros que les guerriers de toutes les Nations regardoient comme le diſpenſateur des réputations militaires. 1674.

Le Roi n'avoit garde de confier le commandement de ſes armées à d'autres Généraux qu'à ceux qui venoient de défendre le Royaume avec tant de gloire. Condé & Turenne partageoient entr'eux preſque tout le poids de la guerre. Le premier commandoit dans toutes les Provinces qui s'étendent depuis la mer juſqu'à la Moſelle. Les ordres du ſecond étoient reconnus depuis Metz juſqu'aux montagnes de la Suiſſe. L'un & l'autre diſpoſoient de toutes les forces de la Monarchie. 1675.

Mais ces forces n'approchoient point de celles des Alliés. Louis XIV ne pouvoit vaincre qu'en appellant à ſon ſecours l'induſtrie, la vigi-

lance & l'activité. L'Europe n'appre-
1675. noit qu'avec étonnement qu'il eût enlevé des Villes & des Provinces aux Alliés, avant que ceux-ci fussent sortis de leurs quartiers d'hiver. Le Vainqueur laissoit alors une partie de son armée en Flandre pour veiller à la sûreté de ses nouvelles conquêtes. Il envoyoit l'autre en Alsace achever la campagne qui ne s'ouvroit qu'au milieu de l'été à cause de la lenteur des Allemands.

Ce fut à ce plan judicieux, qui doubloit en quelque sorte ses forces, que Louis XIV dut presque tous ses triomphes. Il en remettoit la principale exécution à Condé & à Turenne. Ce Monarque, qui ne croyoit point leur céder dans l'art des siéges, avouoit sans peine qu'il leur étoit inférieur dans celui de disputer la campagne à l'ennemi. Aussi ne prenoit-il jamais dans l'armée de Condé, que la qualité de Volontaire. Il laissoit au Prince les soins & les honneurs de Généralissime.

Condé fondit sur les Pays-Bas

avec ſoixante mille hommes qu'il partagea en pluſieurs corps, à la tête deſquels on voyoit le duc d'Enguien, les maréchaux de Créqui & d'Humières; les ducs de Luxembourg & de la Feuillade, & le comte de Rochefort. Le Roi en voulut auſſi commander un vers Charleroi. L'ennemi confondu ne ſçavoit où porter ſes troupes. Cependant Créqui lui enlevoit Dinant; & Rochefort, Hui. Les garniſons de ces deux places, qui montoient à près de quatre mille hommes, demeurèrent priſonnières de guerre. Condé parut enſuite devant Limbourg, alors l'une des plus fortes places qu'il y eût dans les Pays-Bas. Un prince de Naſſau la défendoit avec quatre mille hommes, & le prince d'Orange ſe préparoit à la ſecourir avec quarante mille.

1675. *Campagne de 1675.*

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Annales de Baſnage t. II.

Le Roi réunit tous les corps de troupes épars dans les Pays-Bas, à la tête deſquels il couvroit le ſiège. Condé voloit perpétuellement de la tranchée à l'armée d'obſervation. Il dirigeoit en même temps les travaux

du siège & les mouvements des
1675. troupes. Cependant le Sthatouder, qui venoit d'être renforcé par sept mille hommes de Cavalerie Espagnole, approchoit ; l'honneur de mesurer ses armes avec celles du Monarque François, ajoutoit à son ardeur.

Ibidem.

Le Roi passa la Meuse & lui épargna la moitié du chemin. Une manœuvre si fière étonna le prince d'Orange : il n'osa tenter le sort d'une bataille, qu'il n'eût été joint par une armée de Lunebourgeois & de Lorrains, qui s'avançoit en Flandre. Mais Condé ne lui donna pas le temps de l'attendre. Il mit tant de vigueur & d'impétuosité dans les attaques de Limbourg, qu'il en emporta bientôt tous les dehors. Il se retira ensuite pour ménager à son fils la gloire de cette conquête, qui fut suivie de celle de la Province de même nom.

Le Sthatouder n'eut pas plutôt appris que Condé étoit dans le camp du Roi, qu'il ne songea plus à combattre : il s'éloigna avec tant de

Ibidem.

précipitation, que Luxembourg, détaché à ſa pourſuite ne put l'atteindre. Le Prince, maître de la campagne, s'empara de Tirlemont, de Saint-Tron & de beaucoup d'autres Places. Il partagea l'armée en différents corps qui pénétrèrent en même temps dans toute l'étendue des Pays-Bas, & les ſoumirent à des contributions immenſes. 1675.

Cependant il falloit une armée à Turenne pour défendre l'Alſace contre les Allemands qui paroiſſoient enfin ſur le Rhin. Le Roi lui en compoſa une des troupes de Flandre; il donna en même temps à Créqui quinze mille hommes, pour arrêter l'armée du duc de Zell, ſur la frontière du Luxembourg, & Condé demeura dans les Pays-Bas à la tête de trente-cinq mille hommes.

Le prince d'Orange en avoit plus de ſoixante mille. Ce général hardi, entreprenant, avide de batailles & prodigue de ſang, ſe flattoit que le temps étoit enfin venu de réparer avec uſure les pertes de la campagne. Il formoit tantôt le projet d'at-

taquer Condé, tantôt celui d'aſſiéger
1675. Ath. Mais le Prince ſe joua de tous ſes efforts. Il s'établit dans le Pays ennemi, battit & diſſipa tous les partis & les détachements des Alliés.

Telle étoit la ſituation brillante des affaires dans les Pays-Bas, lorſque la France éprouva en Alſace un revers plus irréparable que la perte d'une bataille. Turenne, après des manœuvres immortelles, touchant à la victoire, eſt emporté d'un coup de canon. Le ſecret de cette journée, qu'il devoit rendre triomphante, fut enſeveli avec lui. L'armée, épuiſée de fatigue, en proie à la douleur & au déſeſpoir, étoit, pour comble de malheur, aux ordres de deux Généraux diviſés & jaloux l'un de l'autre. Elle eût péri ſi Jacquier, ce célébre Général des vivres, qui n'eut pas moins excellé dans l'art de conduire les armées, que dans celui de les faire ſubſiſter; l'ami & le conſeil de tous les grands hommes de guerre, n'eût veillé à ſon ſalut.

Mémoires de S. Hilaire, t. I.

Montecuculli faiſoit avancer des troupes

troupes ſur Wilſtett, où il n'y avoit que deux cents hommes de garniſon. 1675.
En ſe rendant maître de ce poſte il coupoit aux François la communication du pont d'Altenheim & de leurs magaſins, & les réduiſoit à périr de faim ou à rendre les armes ſans combattre. Le péril échappoit à tous les yeux. Jacquier va trouver les Généraux, & leur fait voir que c'en eſt fait de l'armée s'ils ne préviennent l'ennemi à Wilſtett. On profite d'un avis ſi ſalutaire. On ſe hâte d'envoyer *Ibidem.*
une brigade de Cavalerie au ſecours d'un poſte ſi néceſſaire; il étoit temps qu'elle arrivât. Les Impériaux attaquoient Wilſtett; ils furent repouſſés, l'armée qui ſuivoit la Brigade, continua ſa route vers Altenheim : elle fut pourſuivie & attaqué par Montecuculli. Les François firent des prodiges de valeur; il s'agiſſoit de venger Turenne. Lorge & Vaubrun ne témoignèrent de rivalité qu'en ſe ſignalant à l'envi l'un de l'autre. Le premier fut blèſſé & l'autre tué. L'ennemi repouſſé, perdit cinq mille hommes, & les François

trois mille. Mais bientôt l'infidélité
1675. combattit en faveur de Montecuculli. Strasbourg lui livra son pont, au mépris de la foi des traités ; & l'Alsace se vit inondée d'une armée de plus de quarante-cinq mille hommes.

Une poignée de Soldats composoient toutes les forces de la France. On craignoit, non-seulement pour l'Alsace, mais encore pour la Lorraine & la Franche-Comté. Le Roi ne voyoit que Condé capable de rassurer le Royaume & d'arrêter l'ennemi. Il lui écrivit d'aller se mettre à la tête de l'armée d'Alsace.

La santé du Prince étoit si chancelante, qu'il étoit réduit à craindre le changement d'air, le travail, la fatigue, & sur-tout l'intempérie de l'automne. Il ne lui restoit, pour ainsi dire, qu'un soufle de vie, qu'il ne prolongeoit que par les secours de l'art. « Je vous avoue, écrivoit-il à Louvois, « que je me crois peu » propre à bien servir le Roi dans » l'emploi que S. M. me destine. » C'est un Pays d'un travail extrê-

Recœuil de Lettres militaires, t. II, p. 27.

» me, & ma ſanté eſt ſi peu affer- 1675.
» mie, que j'appréhende d'y ſuccom-
» ber, particuliérement ſi le froid
» vient avant la fin de l'automne.
» Vous ſçavez que je vous en prévins
» avant que de partir. J'obeis pour-
» tant, & je ne ferai jamais de diffi-
» culté d'expoſer ce qui me reſte de
» vie & de ſanté pour la ſatisfaction
» & le ſervice du Roi ».

Il partit, laiſſant l'armée de Flandre déſolée de ſon départ. Elle en eût été inconſolable s'il n'eût eu pour ſucceſſeur le maréchal de Luxembourg. Le Maréchal, dépoſitaire des deſſeins, du génie & de l'ame de ſon maître, exécuta en grand homme le plan qui lui fut tracé par Condé. Il réduiſit le prince d'Orange à n'être que le ſpectateur du ravage des Pays-Bas. *Lettres de Madame de Sévigné.*

La route de Condé en Alſace, devoit être de vingt-deux jours, au milieu des plus grandes chaleurs de l'été. Il conduiſoit un détachement; le duc d'Enguien & le maréchal de la Feuillade le précédoient avec un autre. La Nation étoit dans des in-

quiétudes mortelles jusqu'à ce qu'il
1675. eût joint l'armée : chaque jour éclairoit de nouveaux malheurs. L'Alsace étoit envahie; la Guienne & la Bretagne s'étoient soulevées : la mort de Turenne sembloit être le terme fatal des prospérités : on ne pressentoit que des malheurs. Arrivé à Metz, le Prince apprit la défaite entière du maréchal de Créqui à Consarbrick. Ce revers jetoit le Royaume dans de nouveaux périls, & Condé dans de cruels embarras : mais son front n'etoit jamais plus calme qu'au milieu des dangers. Tandis que tout le monde se déchaînoit contre Créqui, & accusoit son imprudence & sa témérité, Condé seul voyoit dans ce Général malheureux, un homme qui feroit bientôt rougir la fortune de ses caprices.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Il ne lui manquoit, dit-il, *que d'être battu pour devenir l'un des plus grands Capitaines de l'Univers*. Créqui étoit né avec des talents sublimes ; mais ses discours & sa conduite respiroient trop la présomption & le mépris de l'ennemi. Le malheur lui apprit à

être plus circonſpect : il juſtifia avec éclat l'oracle de Condé ; il entra dans Trèves, réſolu de s'enſevelir ſous les ruines de cette Place, plutôt que de la rendre. La trahiſon livra l'une & l'autre au Vainqueur : ce fut la dernière diſgrace qu'il eſſuya ; ſa vie ne fut plus qu'un tiſſu d'actions héroïques & de ſuccès brillants. 1675.

Le Prince, ayant donné rapidement des ordres pour réparer la diſgrace de Créqui, continua ſa route. Il ne formoit qu'un vœu : c'étoit *d'entretenir une heure ſeulement l'ombre de Turenne.* Ce vœu d'un rival eſt peut-être l'éloge le plus magnifique qui ait été fait du grand Turenne. A l'aſpect du Prince, l'inquiétude, le trouble & le découragement diſparoiſſoient ſur la frontière. Les Peuples ſe croyoient ſauvés, pourvu qu'il gagnât l'Alſace, & qu'il fût en état d'agir. Il arriva enfin à l'armée, où il fut reçu avec des larmes de joie. Il la trouva plus affoiblie, plus délabrée encore qu'il ne s'y étoit attendu. *Lettres de Madame de Sévigné.*

1675. Le maréchal de Duras l'avoit commandée depuis la journée d'Altenheim. Ses diſpoſitions avoient été dictées par la ſageſſe : il avoit abandonné une partie de l'Alſace pour ſauver l'autre ; il s'étoit retranché à Chatenoi, d'où il veilloit au ſalut de la Lorraine & de la Franche-Comté. Mais la face des affaires étoit changée depuis que le duc de Zell, vainqueur à Conſarbrick, s'étoit emparé de Treves. Il étoit à portée d'entrer en Lorraine, & de-là en Alſace, & d'envelopper l'armée françoiſe entre la ſienne & celle de Montecuculli. Déja celui-ci aſſiégeoit Haguenau, place foible : Mathieu de Caſtellas, à la tête du Régiment de la Marine, dont il étoit Colonel, la défendit avec un courage digne du nom François. Condé n'avoit garde de laiſſer ſuccomber un ſi brave Officier : il quitta le camp de Chatenoi pour l'aller ſecourir. Auſſi-tôt le bruit ſe répand qu'il va combattre Montecuculli, ou bien lui couper ſa communication avec Strasbourg. La terreur de ſon nom ſauva Haguenau : Monte-

cuculli se hâta de lever le siège. Les Habitants de Strasbourg, effrayés d'une révolution si rapide, envoyèrent au Prince une députation célèbre pour se justifier d'avoir livré leur Pont à l'ennemi. Condé la reçut fièrement : *Je connois vos sentiments*, leur dit-il, d'un air irrité & menaçant, *je cours au plus pressé ; après quoi j'irai vous rendre visite, avec la permission du Roi.* 1675.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Montecuculli, plus jaloux de la gloire de combattre Condé, que de celle de prendre une place, accouroit avec toutes ses forces. Condé, qui n'avoit que vingt-cinq mille hommes, l'attendit de pied ferme, & le défia au combat. L'artillerie, servie de part & d'autre, nuit & jour, sans interruption, sembloit être le prélude d'une action terrible. Les deux armées n'étoient séparées l'une de l'autre que par la petite rivière, ou plutôt le ruisseau de Bruch. Mais tandis que Montecuculli avoit recours à toutes les démonstrations de l'art pour en imposer à Condé, & lui persuader qu'il n'avoit d'autre

Mémoires de S. Hilaire.

deſſein que de lui livrer bataille, il
1675. faiſoit filer ſur ſa droite une partie de ſes troupes, afin de gagner les montagnes qui ſéparent la Lorraine d'avec l'Alſace. Ce mouvement étoit déciſif; il coupoit à l'armée la communication de la France & de ſes magaſins : mais il n'échappa point au Prince qui fit échouer le projet en regagnant Chatenoi, d'où il couvroit la Lorraine, la Franche-Comté & une partie de l'Alſace.

Actions mémorables du Prince de Condé, par le P. Bergier.

Il y fut ſuivi de l'ennemi. Montecuculli, perſuadé que l'armée Françoiſe ne pouvoit ſubſiſter dans un poſte où elle avoit déja campé pendant ſix ſemaines, & dont les environs étoient ravagés, ne penſa qu'à la reſſerrer de plus en plus, & à l'affamer. Condé ſe vit obligé d'envoyer ſa Cavalerie fourager à pluſieurs lieues de ſon camp : mais il prit tant de précautions, pour aſſurer ſes convois & ſes fourages, que Montecuculli eut le chagrin de voir tous ſes efforts déconcertés par un art ſupérieur. Ses détachements ne rentroient au camp que battus &

dispersés. Cependant le flegme & la patience de Condé, assiégé, pour ainsi dire, dans ses lignes, défié chaque jour au combat, étonnoient également les François & les Alliés: on l'avoit toujours cru plus propre à l'attaque qu'à la défense. *Comprenez un peu*, écrivoit Madame de Sévigné, *ce que c'est que le grand prince de Condé, qui se retranche & envisage le mois d'Octobre & la goutte.* Mais lorsque Condé ne pouvoit être Annibal, ou lui-même, il sçavoit être Fabius ou Turenne. Il trouva le secret de demeurer près de deux mois dans un camp où Montecuculli avoit jugé qu'il ne pouvoit subsister plus de quinze jours. Sa constance triompha de celle des Alliés, à qui les vivres manquèrent les premiers. Montecuculli, au désespoir de voir les avantages d'une campagne, qu'il s'étoit flatté de rendre décisive, se réduire à une invasion inutile, ne voulut pas s'en retourner sans avoir pris Saverne. Il envoya la moitié de ses troupes devant cette Place. Condé, de son côté, détacha quatre

1675.

Lettres de Madame de Sévigné.

mille chevaux pour aller porter le
1675. fer & le feu dans le Briſgaw. Le ſuccès des deux entrepriſes fut bien différent : les Alliés échouèrent devant Saverne, & les François revinrent chargés des dépouilles d'une riche & fertile contrée : enfin Condé & la diſette obligèrent Montecuculli à ramener au-delà du Rhin une armée épuiſée de fatigue, & en proie aux maladies contagieuſes. Le Prince ne termina cette longue & pénible campagne, qu'à la fin de Novembre. On le reçut par-tout à ſon retour comme le libérateur de l'Etat. Son génie avoit triomphé en Flandre comme en Alſace.

Ainſi finit la carrière militaire de Condé. Il eut des graces à rendre à la fortune de lui avoir ménagé, pendant cette campagne, les moyens de déployer de nouveaux talents. Ce n'eſt plus ce Conquérant, dont le génie ardent & rapide ſemble s'élancer au-delà des principes de l'art, & dont le courage invincible domine & entraîne la fortune : c'eſt un Général qui n'attend le ſalut de

la Patrie, que de la ſageſſe de ſes meſures, de la préciſion de ſes manœuvres, des reſſources & de la lenteur de ſon art. Ses derniers ſuccès, moins éblouiſſants que des victoires, & plus eſtimés des connoiſſeurs, montrèrent en lui le mêlange des qualités qui ſemblent les plus incompatibles : en un mot, ils mirent le comble à ſa gloire. 1675.

La ſanté du Prince, qui ne ſe ſoutenoit plus que par un régime auſtère, le laiſſoit en proie depuis quelque temps à de triſtes & importunes réflexions. Il appréhendoit de ne pouvoir déſormais fournir la carrière du commandement avec cette mâle vigueur & cette vigilance auxquelles il devoit tant de triomphes. L'exemple du Connétable Wrangel, qui, tourmenté par la goutte & les mêmes infirmités, venoit de perdre en une campagne la réputation qu'il s'étoit acquiſe en trente, le faiſoit frémir. Mais ſi le Prince craignoit un échec pour ſa gloire, il le craignoit encore plus pour l'État. D'un autre côté, quoiqu'il eût défendu, 1676. *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

1676. agrandi & ſauvé la Patrie, il croyoit n'en avoir pas encore aſſez fait pour expier le malheur qu'il avoit eu de porter les armes contre elle ; & il réſolut de lui ſacrifier les reſtes d'une vie uſée par le feu dévorant des paſſions, & les travaux de trente campagnes. Mais il tâcha de rendre ce ſacrifice utile à l'élévation du duc d'Enguien. Ce fut ainſi qu'il répondit au Roi, lorſque Sa Majeſté le nomma Général de l'armée d'Alſace. « Sire, mes forces ſont épuiſées, & ma ſanté entiérement détruite : il ne me reſte que du zèle. J'ai beſoin d'être aidé dans l'emploi que V. M. veut bien me confier, par quelqu'un ſur qui je puiſſe me décharger d'une partie du fardeau. Daignez, Sire, daignez m'aſſocier mon fils. Ne me refuſez pas la conſolation de le voir en état d'acquérir de la gloire. Il n'agira qu'après mes ordres & mes conſeils ». Le Roi parut étonné de ces vives inſtances ; il crut entrevoir dans le Prince quelques reſtes de cette ancienne hauteur qui

Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huilier.

pendant la minorité, avoit si souvent fait trembler la Régente & Mazarin. Il lui répondit froidement qu'il y penseroit, & il consulta Louvois, qui étoit alors dans la plus haute faveur. 1676.

Louvois n'avoit vu qu'en frémissant l'union intime de Condé & de Turenne. La mort l'avoit délivré du premier, & il s'étoit flatté que les maladies le déferoient bientôt de l'autre. Il avoit peine à se prêter aux justes égards & au respect qu'il devoit au premier prince du Sang. Il craignoit de ne point assez participer à la gloire des succès, tant que les armées seroient commandées par un Général blanchi sous les lauriers, & par un Prince que ses victoires avoient rendu presque aussi grand que le Roi. Il insinua au Monarque que Condé, d'ailleurs le plus grand Capitaine de l'Univers, avoit plus d'égards à sa gloire particulière, qu'aux avantages de l'Etat. Il lui reprochoit le sang François prodigué à Senef; il ajoutoit que les Alliés souhaitoient tous les *Ibidem.*

jours à la France de ſemblables vic-
1676. toires pour la voir bientôt enſevelie ſous ſes propres triomphes : enfin il lui repréſenta que c'étoit manquer à la Majeſté Royale que d'entreprendre de lui arracher des graces. Ce dernier trait fut celui qni pénétra le plus avant dans l'ame fière & ſenſible du Monarque. Il eut toute ſa vie la foibleſſe de ſe défier des Princes du Sang, & de les craindre; comme ſi l'autorité ſuprême qu'il avoit rétablie dans ſon ancienne ſplendeur, eût pu être ébranlée par des ſujets qui ont tant d'intérêt à la conſerver; comme ſi les progrès de la raiſon & des lumières ne lui euſſent pas répondu de la ſoumiſſion & du zèle d'un Peuple qu'il gouvernoit avec tant de gloire!

Cependant il s'agiſſoit de ſauver Philisbourg, le rempart de l'Alſace, de la Lorraine & de la Franche-Comté, la terreur de l'Empire. Le maréchal de Rochefort, qui commandoit pendant l'hiver ſur la frontière de l'Alſace, avoit laiſſé bloquer cette fortereſſe. Le Roi, jugeant

Mémoires de Feuquières, T. III.

que Condé étoit seul capable de la sauver, ou d'en réparer la perte, le pressa encore une fois, malgré sa répugnance, de marcher en Alsace, & affecta de se taire sur le duc d'Enguien. Il étoit résolu de se passer des services du père, plutôt que de voir, en quelque sorte malgré lui, le fils à la tête des armées. Le Prince répondit modestement que dans l'état où étoit réduite sa santé, le fardeau surpassoit ses forces. Il cita le Connétable Wrangel, dont les infirmités avoient été si funestes à son Roi & à lui-même : il ajouta qu'un homme sage devoit profiter de cet exemple. Le Roi ne répliqua point, & Luxembourg se rendit bientôt à l'armée d'Alsace, dont il avoit été nommé Général. 1676.

Histoire manuscrite du prince de Condé, par l'Huilier.

En le voyant partir, Condé s'écrioit : *Ah! le beau poste! ah! le joli commandement jusqu'au mois de Juillet!* C'est à cette époque que le Prince avoit fixé la perte de Philisbourg. Il alla rétablir sa santé à Chantilli, & y demeura jusqu'au milieu de la campagne. Alors le Roi l'appella

Lettres de Madame de Sévigné, t. I.

pour lui demander ſes conſeils ſur
1676. les moyens de ſauver Philisbourg.
On prétend que Condé répondit :
Annales de Hollande, t. II. *Il falloit, Sire, que le maréchal de Luxembourg empêchât l'ennemi d'aſſiéger Philisbourg. La faute étant faite, il devoit la réparer en forçant les retranchements des ennemis, aux dépens de mille vies s'il les eût eues.* Ces paro-
Manuſcrits de l'Hôtel de Condé. les ſont démenties par les lettres de Condé à Luxembourg. Il ne ceſſa de l'exhorter à prendre Strasbourg ou Fribourg. C'étoit le plan de Turenne, qui avoit déclaré plus d'une fois que ſi Philisbourg étoit aſſiégé, il ne tenteroit pas même de le ſecourir.

Luxembourg ne laiſſa pas de marcher à l'armée ennemie : elle étoit commandée par le duc de Lorraine. Montecuculli avoit renoncé à la guerre depuis que Condé s'étoit retiré. Il diſoit qu'un homme qui avoit eu l'honneur de meſurer ſes armes avec Turenne, le grand Condé & le Viſir Kuprogli, ne devoit point compromettre ſa gloire avec de jeunes Généraux.

Malgré des obſtacles inſurmontables, Luxembourg étoit ſur le point d'attaquer les lignes des Alliés. Mais le Roi, qui ne vouloit pas perdre à la fois ſon armée & Philisbourg, lui ordonna de ſe retirer. Il avoit préparé le ſiège de Strasbourg : les ordres de la Cour lui lièrent encore les mains. Tout ce qu'il put faire fut de ſauver l'Alſace & de prendre Montbéliard. 1676.

Philisbourg ſuccomba. Le Royaume entier ſe déchaîna contre Luxembourg. On ſe plaignoit tout haut qu'on n'éprouvoit de revers que depuis que *Turenne étoit à S. Denis, & Condé à Chantilli.* Mais le Roi fit bientôt rougir ces Cenſeurs à force de ſuccès & de victoires. Les armées confiées à Luxembourg & à Créqui, élèves de Condé & de Turenne, favoriſées par la diverſion puiſſante, quoique malheureuſe de la Suède, & dirigées par Louvois, dont l'expérience avoit mûri les grands talents, furent par-tout triomphantes. Louis XIV ſe ſurpaſſa lui-même; & après avoir vaincu preſque toute *Lettres de Madame de Sévigné.* 1677,78. 1679.

l'Europe les armes à la main, il eut
1679. la gloire de lui dicter des Loix dans le traité de Nimégue.

Condé s'étoit partagé pendant la guerre entre la Cour & Chantilli. Le Roi le consultoit sur toutes les opérations militaires. Les Généraux ne cessoient de lui demander des conseils ; & s'il ne servoit plus l'Etat de son bras, il avoit encore le plaisir secret de le servir de ses lumières. Mais dès qu'il l'eut vu délivré de tous ses ennemis, & au comble de la gloire, il demanda au Roi la permission de passer le reste de ses jours dans la retraite, au milieu de ses amis & des arts, dont il avoit toujours fait ses délices. *J'y consens, mon Cousin*, répondit le Monarque ; *mais ce n'est pas sans regret que je me verrai privé des conseils du plus grand homme de mon Royaume.*

Histoire manuscrite du prince de Condé, par l'Huilier.

La retraite de Condé fit autant de bruit que ses actions les plus éclatantes. On avoit peine à croire que l'amour du repos, la satiété des honneurs & des plaisirs, eussent conduit à la campagne un homme

Traité du Magnanime, par le P. Rapin, p. 51.

d'un génie vif, ardent, impétueux, accoutumé à l'action & aux grands événements. On chercha à approfondir les motifs de sa résolution. Les uns prétendoient que sa santé ruinée, ne lui permettant plus de rendre assidument au Roi tous les devoirs auxquels sa naissance & le rang l'assujettissoient, il appréhendoit qu'on ne fît passer sa réserve pour hauteur, & ses absences pour mécontentement. D'autres ont cru que Condé, toujours traité par Louis XIV avec la plus haute distinction, avoit peine à voir dominer dans les Conseils la politique dure & ambitieuse de Louvois. Quelques-uns enfin ont écrit que Condé se trouvoit déplacé dans une Cour dont il ne partageoit plus avec le Roi les hommages & les regards, où il n'étoit plus grand que par son nom. Mais pourquoi un grand homme, après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, ne chercheroit-il pas à dompter ses passions, & à régner sur lui-même? 1679.

A force de réflexions le Prince

avoit acquis cette raiſon mâle, pure
1679. & droite, la ſource des vrais biens & des grandes vertus. Tout étoit devenu au-deſſous de lui, parce qu'il avoit eu la force & la grandeur d'ame de s'élever au-deſſus de tout. Peut-être ne pouvoit-il ſauver la gloire de ſes belles actions des traits de l'envie, & ſe faire pardonner ſa haute réputation, qu'en abandonnant aux autres le théâtre ſur lequel il repréſentoit depuis ſi long-temps. Si ce motif fut un de ceux qui le déterminèrent à la retraite, on peut dire qu'il recœuillit le fruit de ſa modé-
Ibidem. ration. La France s'occupa plus de lui dans ſa ſolitude que de ceux qui étoient à la tête des armées & du Miniſtère.

Cependant ces prétendus ſages de la Cour, ces brillants eſclaves de la fortune, du crédit & des honneurs, oſèrent condamner cette retraite preſque abſolue, ce détachement ſi rare & ſi philoſophique. Ils ne pouvoient croire que Condé pût ſoutenir dans l'inaction la grandeur de ſa renommée. Ils ne doutoient point

que l'ennui & le dégoût d'une vie tranquille & uniforme ne vinſſent bientôt agiter ou appeſantir ſon ame. Mais Condé avoit ſondé ſon cœur & combiné ſes forces ; & l'on peut dire que de tous les grands hommes anciens & modernes qui ont ſçu mettre un intervalle entre la vie & la mort, nul n'exécuta & ne ſoutint ſa réſolution avec plus de nobleſſe, de grandeur d'ame & de ſuccès. 1679.

Scipion n'abandonna ſa Patrie que pour ſe dérober à l'ingratitude de ſes Concitoyens. Retiré à Literne, il y vécut & mourut preſque obſcur. On ne parla plus à Rome du Libérateur de Rome, du Vainqueur d'Annibal. La retraite de Charles-Quint fut celle d'un Monarque dont le génie étoit affaiſſé & l'ame flétrie. Il étoit las de lutter contre la fortune, cette courtiſanne qui ne prodigue, diſoit-il, ſes faveurs qu'à la jeuneſſe. Sa vie, en Eſtramadoure, fut un mêlange de grandeur & de foibleſſe. S'il penſa encore quelquefois en Empereur, il agit ſouvent *Ibidem*, p. 47.

en Moine : le repentir & les regrets
1680. ternirent l'éclat de ſon ſacrifice.

Ce n'étoit point pour éviter les hommes, dont il avoit appris à ſupporter les défauts & à excuſer les foibleſſes, que Condé s'étoit arraché au tumulte de la Cour & de la Ville; c'étoit pour jouïr de lui-même & du calme de la nature. Il porta dans ſa retraite une ame pure, modérée, également éloignée de l'oſtentation & de la fauſſe modeſtie : en un mot, il ſe retira en Philoſophe, & vécut en grand homme.

Son premier ſoin fut de ſe créer un ſéjour digne de lui. Il forma le projet de rendre Chantilli le Château le plus magnifique du Royaume, après celui de Verſailles. Il n'eſt rien dans l'étendue immenſe de Chantilli, qui ne donne la plus haute idée du goût de Condé. On découvre par-tout, dans l'ordre & la diſtribution des ornements, des traits de ſon génie & de la nobleſſe de ſon ame : tout devint entre ſes mains gracieux ou ſublime. La beauté & la ſymétrie de l'édifice ; les bo-

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

cages, les berceaux, les allées, les ruiſſeaux, les jardins; cette quantité étonnante des plus belles eaux qu'il y ait au monde; ce canal délicieux; ce nombre prodigieux de jets d'eau qui ſe font entendre nuit & jour, & qui entretiennent la fraîcheur de l'air; cette forêt ſuperbe, ſi bien percée, ſi bien alignée; les beautés de la nature, aidées de celles de l'art, forment l'enſemble le plus majeſtueux. Si Condé, avec des moyens bornés, ſçût faire naître tant de merveilles, que n'eût-il pas exécuté s'il eût eu en ſa poſſeſſion les tréſors des Rois! Sa poſtérité, marchant ſur ſes traces, n'a rien épargné pour ajouter un nouvel éclat à une Maiſon plus chère à ſon cœur par la retraite du grand Condé, que par la magnificence qui l'entoure. L'un de ſes Petit-Fils a élevé l'arc de triomphe, & bâti ces écuries plus ſuperbes que les Palais de pluſieurs Souverains. Celui de ſes deſcendants qui lui reſſemble le plus, a rétabli l'Iſle d'Amour & le Palais de Silvie, conſtruit le jeu de Paume, 1680.

& le Théâtre. Par-tout le même
1680. goût a produit de nouvelles beautés.

C'eſt-là que Condé, livré à lui-même, remplit, ſans s'en appercevoir, toute l'idée qu'Ariſtote nous a tracée du Magnanime. Chantilli devint le temple de la gloire, de l'honneur, de la vertu & des arts. Sa Cour, ou plutôt ſa ſociété, car il aimoit mieux avoir des amis que des protégés, étoit la plus illuſtre des Académies, puiſqu'elle réuniſſoit tout ce qui portoit l'empreinte du génie, ſans diſtinction d'état. On voyoit des Généraux illuſtres, des Magiſtrats profonds, des Négociateurs éclairés, mêlés & confondus avec les plus célèbres Artiſtes & Littérateurs. Eh ! qui, mieux que Condé, méritoit d'être entouré du ſiècle de Louis XIV ? La conformité
1681. des goûts, l'élévation de l'ame, un penchant déterminé lui rendoient chers tous les grands hommes. Son accœuil, ſes applaudiſſements, ſes careſſes les encourageoient tous. Molière ſe ſurpaſſoit lui-même, lorſqu'en jouant ſes chefs-d'œuvres, il avoit

Traité du Magnanime, p. 91.

Vie de Molière.

avoit pour ſpectateur le grand Condé. C'étoit ſon ſuffrage principalement que Racine & Deſpréaux recherchoient, comme la plus douce récompenſe de leurs veilles. Mais Corneille excitoit encore plus ſon admiration : en entendant ces ſcènes admirables de Pompée, de Sertorius, de Nicomède; *Où Corneille*, diſoit-il, *a-t-il appris la guerre & la politique !* Mais il ne pouvoit retenir ſes larmes héroïques lorſque dans *Cinna*, Auguſte, après de longs & pénibles combats, triomphant enfin de ſa colère, & pardonnant à l'ingrat Favori qui avoit voulu l'aſſaſſiner, s'écrie : 1681.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

» Je ſuis maître de moi comme de l'Univers :
» Je le ſuis, je veux l'être. O ſiècles ! ô mémoire !
» Conſervez à jamais ma nouvelle victoire.
» Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux,
» De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
» Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Ces ſentiments exprimés avec tant de nobleſſe, étoient gravés profondément dans le cœur de Condé. La généroſité & la clémence formoient principalement ſon caractère. Per-

1681

ſonne, avec plus de motifs & de moyens de ſe venger, ne mépriſa plus la vengeance : le mot ſeul de *vengeance* le faiſoit ſouffrir. « Quoi, diſoit-il, avant même qu'il ſe fût jeté entre les bras de la Religion, » quoi! » nous implorons l'Être ſuprême ; » nous le conjurons de jeter ſur nos » offenſes un œuil de commiſéra- » tion, &, vils mortels que nous » ſommes, nous oſerions pourſuivre » nos frères, & étendre ſur eux une » vengeance implacable ! Ah ! n'eſt- » ce pas prononcer nous-mêmes no- » tre arrêt au tribunal de la juſtice » Divine ! »

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Perſonne ne ſçut peut-être mieux allier la dignité au repos, & la ſimplicité à l'héroïſme. Voici le plan de vie qu'il ſe traca, & dont il ne s'écarta preſque jamais. A la place de la chaſſe, de la paume, de la danſe, & de tous les exercices du corps qui avoient fait les délices de ſa jeuneſſe, & dans leſquels il avoit excellé, il ſubſtitua la lecture, la converſation & la promenade. On le voyoit ſouvent dans ſes vaſtes

jardins, tantôt à pied, tantôt en calèche, aujourd'hui environné de ſes amis, demain ſeul & ſans ſuite. Mais quel cortège que celui de Rocroi, de Fribourg, de Norlingue, de Dunkerque, de Lens & de Senef! Il rentroit enſuite pour ſe livrer aux amuſements variés de la ſociété la plus polie & la plus délicate. Ces plaiſirs étoient animés par des fêtes pleines de goût, dont le duc d'Enguien étoit l'inventeur, l'ordonnateur & l'ame. 1681. *Traité du Magnanime, p. 63.*

C'étoit ainſi que Condé paſſoit des jours purs & ſereins. La liberté acquéroit à ſes yeux chaque jour un nouveau prix. Il avoit banni de ſon Palais l'étiquette dont il n'avoit jamais été l'eſclave. La gaieté, la franchiſe, & la candeur régnoient chez lui avec tous les plaiſirs de l'innocence. L'ennui, le chagrin, la tracaſſerie, l'intrigue & la jalouſie, poiſons des autres Cours, étoient inconnus à la ſienne. On reſpiroit à Chantilli un air auſſi pur que l'ame de celui qui l'habitoit. *Vie manuſcrite du prince de Condé, par l'Huilier.*

Depuis ſa retraite, on remarquoit

en Condé plus d'affabilité, de grandeur d'ame, de magnificence & de politeſſe : il faiſoit les honneurs de ſa maiſon avec des graces touchantes. Tous ceux que le déſir de voir un grand homme attiroient à Chantilli, étoient reçus avec cet accœuil qui gagne tous les cœurs. Le Prince conduiſoit quelquefois les compagnies dans ſes jardins, & leur expliquoit ſes travaux & ſes projets. On ne ſçauroit croire combien les Princes vertueux gagnent à ſe communiquer, à être vus de près. C'étoit à qui célébreroit les merveilles de la vie privée de Condé. Sa réputation n'étoit point renfermée dans les bornes du Royaume. La France étoit remplie d'Etrangers qui venoient étudier les mœurs, le génie, la politique, les arts & la langue d'une Nation que ſon Roi, ſes Généraux, ſes Miniſtres & ſes grands Hommes, dans tous les genres, avoient rendue la plus illuſtre de l'Univers. Mais après avoir examiné tout ce qui étoit digne de leur curioſité, ils croyoient n'avoir rien vu, tant qu'

1681. *Ibidem.*

Condé leur reſtoit à voir. Ils ſe rendoient en foule à Chantilli. Les fêtes auxquelles ils étoient invités, les agréments qu'ils trouvoient dans ce ſéjour, les charmes de la converſation du Prince, tout excitoit en eux l'enthouſiaſme. Interrogés à leur retour ſur ce qui les avoit frappés le plus en France, ils répondoient : *Condé à Chantilli.* 1681.

La gloire de Condé ſubjugua juſqu'aux Courtiſans mêmes qui avoient condamné ſa retraite. Après avoir été ſes cenſeurs, ils furent ſes admirateurs. L'amour-propre les conduiſoit chez un Prince dont l'eſtime & l'amitié étoient un titre pour la conſidération. Ses entretiens mâles, ſolides, variés & inſtructifs avoient des attraits inexprimables pour ceux qui ſçavoient penſer. Condé enlevoit ſes auditeurs, quand il s'agiſſoit d'opérations militaires, & ſur-tout des ſiennes : mais il falloit beaucoup d'adreſſe pour le jeter dans ces narrations. Le Prince, plus touché des vertus des autres que des ſiennes, regardoit ſa gloire avec indifférence. *Ibidem.*

1681. Tout retentiſſoit à Chantilli des grandes actions de ſes rivaux; & c'eût été un crime de louer les ſiennes. Son ame ne laiſſoit point d'entrée à la flatterie : l'oſtentation de l'eſprit ne lui déplaiſoit pas moins que celle du courage, & il dédaignoit autant le faux goût que les faux braves.

C'eſt une vérité bien triſte que plus l'homme avance en âge, plus la faculté qu'il a d'aimer ſe reſſerre & ſe concentre en lui-même. Parvenu à la vieilleſſe, il devient l'unique objet de ſes complaiſances, ſon tout, ſon univers à lui-même. L'ame de Condé ſembloit, au-contraire, acquérir chaque jour un nouveau degré de ſenſibilité. Ses enfants, ſes amis, le genre humain lui devenoient plus chers. La bonté, gravée de la main du ſouverain Être, dans le cœur de l'homme, & l'auguſte bienfaiſance, préſidoient à toutes ſes actions. Ses conſeils ne ſe régloient que par la juſtice, par le déſintéreſſement & l'humanité : on y ſoulageoit la Veuve & l'Orphelin. Les malheureux en approchoient

avec une confiance que l'événement ne trahiſſoit jamais. Condé fit plus, il ordonna qu'on procédât contre lui avec rigueur, & qu'on uſât d'indulgence envers des Créanciers dont les droits étoient douteux. *Gourville*, diſoit-il, *j'aime mieux voir mon bien entre les mains d'autrui, que le bien d'autrui entre les miennes.* 1681. *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

On a vu dans le cours de cette hiſtoire, qu'il y a eu peu d'hommes en faveur de qui l'amitié ait fait de plus grands ſacrifices. S'il n'eût été lui-même fidèle obſervateur des loix de l'amitié, il n'eût trouvé que des Courtiſans & des Admirateurs. Il ne croyoit pas que la naiſſance, le rang & la fortune puſſent diſpenſer des devoirs qu'exige le titre ſacré d'ami. La confiance de ceux qui lui étoient ſincérement attachés, pénétroit ſon ame de joie. Dépoſitaire de tous leurs ſecrets, il entroit avec eux dans le détail de toutes leurs affaires; il leur prodiguoit ſes conſeils, ſes ſoins, ſes ſecours, & ſon crédit qui s'étendoit dans toutes les Cours de l'Europe.

1681. On le voyoit changer de visage ; s'attendrir au récit de leurs infortunes. Arbitre & pacificateur de leurs querelles, ce Prince, naturellement vif & impatient, écoutoit avec un flegme incroyable leurs plaintes & leurs reproches. Il avoit l'art de les rapprocher, de les réconcilier. S'il étoit assez heureux pour accorder des graces, on voyoit éclater dans ses yeux une joie vive & pure. Le bonheur d'autrui faisoit le sien : on eût dit que c'étoit lui-même qu'on obligeoit.

Traité du Magnanime, p. 46.

Parmi une infinité de traits qui peignent sa sensibilité, on ne peut oublier celui-ci. Il apprend à Chantilli que le maréchal de Grammont, le compagnon de ses victoires, son ami dans l'une & dans l'autre fortune, & l'un des hommes les plus estimables de son siècle, est tombé malade à Versailles, & qu'on désespère de sa vie. Condé part sur-le-champ, & descend à l'hôtel de Grammont. Il trouve son ami luttant contre la mort ; une famille dans les pleurs & dans l'accablement ; les Médecins

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

étonnés, incertains &, pour comble de malheur, diviſés & jaloux l'un de l'autre. Il s'établit à l'Hôtel, & ne quitte jour & nuit le chevet du lit du Maréchal; il conſole la famille & interroge les Médecins : à force d'adreſſe & de patience il les concilie & les fait agir de concert : le ſuccès couronna ſes ſoins. Au bout de treize jours il eut la joie de rendre ſon ami à la vie. Quand on ſçait aimer ainſi, quel eſt l'homme, & à plus forte raiſon le Prince, qui ne ſoit adoré ! 1681.

Perſonne ne plaça ſes bienfaits avec plus de diſcernement. On l'accuſoit de ne pas les prodiguer. Mais le dérangement de ſes affaires, occaſionné par la guerre civile, par ſa diſgrace & la confiſcation, ne lui eût permis d'être libéral qu'aux dépens de la juſtice ; & il étoit trop éclairé pour préférer la plus agréable des vertus à la plus ſolide. Un préſent médiocre lui ſembloit indigne de lui. Il eût rougi de répandre de modiques ſommes ; mais lorſque, par une noble économie, il eût ré- *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

paré les brêches de ſa fortune, il en
1681. prodigua de très-conſidérables. On découvrit, ſeulement après ſa mort, qu'il donnoit chaque année cent mille écus à la vertu & au mérite indigent. Ce caractère d'humanité étoit celui de ſa Maiſon. La Princeſſe ſa mère conſacroit tous les ans la ſomme de deux cents mille livres à l'entretien des pauvres de la Capitale. Le Prince de Conti avoit épuiſé ſa fortune en charités. La ducheſſe de Longueville, en une ſeule année, avoit délivré neuf cents malheureux détenus en priſon pour dettes, & avoir nourri juſqu'à quatre mille pauvres. Enfin les biens de cette branche de la Maiſon Royale ſe ſeroient trouvés conſidérablement diminués à la mort du Chef, s'il n'eût mérité par ſes ſervices le Clermontois.

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, ſeconde partie, p. 139.

Néanmoins il n'eût tenu qu'à Condé de rendre ſa fortune la plus éclatante qu'on eût jamais vue. Mazarin eût mieux aimé partager avec lui les tréſors de l'Etat pendant la Minorité que de l'avoir pour enne-

mi. Mais loin de ſonger à s'engraiſſer du ſang de ſes Concitoyens, le Prince dédaigna même de profiter des dépouilles de l'ennemi. Ce fut dans le temps même qu'il parcouroit en conquérant la plus grande & la plus riche partie de l'Allemagne, qu'il ravageoit tous les Pays-Bas, plus opulents encore, qu'il trouva le moyen de dépenſer plus de deux millions pour ſoulager l'Officier & le Soldat indigents. Il portoit ſi loin le déſintéreſſement que l'Abbé d'Orléans, dernier héritier de la Maiſon de Longueville, lui ayant propoſé de lui faire une donation entre-vifs de la principauté de Neuf-Châtel & de pluſieurs terres conſidérables, Condé lui répondit qu'il avoit aſſez de biens, & l'engagea à jeter les yeux ſur le prince de Conti, dont la fortune ne répondoit pas à la naiſſance. 1681.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Une des occupations les plus agréables de Condé dans ſa retraite, & qui remplit le plus ſon ame, fut de former le cœur du duc de Bourbon, ſon petit-fils. Il voulut lui

rendre les mêmes ſoins qu'il avoit
1681. reçus de ſon père, & qu'il avoit
Manuſcrits de l'Hôtel de Condé. prodigués au duc d'Enguien. C'étoit ſous ſes yeux que Deſchamps, qui nous a laiſſé une relation ſi eſtimée des deux dernières campagnes de Turenne, donnoit des leçons militaires au jeune Prince. On ſçait combien le duc de Bourbon profita des inſtructions de ſon aïeul. Les faſtes de l'Hiſtoire n'oublieront jamais les prodiges de valeur & d'habileté qu'il fit à Steinkerque. Il détermina la victoire à Néerwinde. Malgré les talents les plus brillants, aidés de la ſageſſe, de la modération & de la modeſtie, il ne parvint jamais au commandement des armées, tant Louvois avoit ſçu inculquer au Roi cette maxime ſi fauſſe, qu'il eſt dangereux de mettre les Princes du ſang à portée d'acquérir de la gloire; comme ſi les héritiers du trône, chez une Nation militaire, n'en devoient pas être les appuis, les défenſeurs & l'ornement.

Condé étendit ſes ſoins paternels ſur les princes de Conti ſes neveux,

dont les Loix lui avoient confié la tutelle. Il répondirent à ſes leçons avec le même ſuccès. L'aîné mourut à la fleur de ſon âge, généralement regretté; le ſecond parvint à une réputation égale à celle des plus grands hommes de guerre de ſon temps. Elle lui mérita le trône de Pologne, dont il ne fut écarté que par l'aſcendant de la force & de l'injuſtice. Il eut pour les lettres & les arts le même amour que Condé, Enguien & Bourbon. Conti, doué de tous les dons de la nature, ne fut pas plus heureux que Bourbon. Louis XIV les refuſa conſtamment l'un & l'autre aux vœux de toutes les armées, qui, preſque toujours battues, ne demandoient qu'à réparer la honte & les déſaſtres de la France, ſous les auſpices de l'héroïſme. 1682.

Condé ne quittoit Chantilli que lorſque le devoir ou l'amitié l'en arrachoit. Quatre fois l'année il alloit rendre au Roi de juſtes hommages. Il ne venoit à Paris que lorſqu'il s'agiſſoit d'aider ſes amis de

Traité du Magnanime, p. 66.

1682. son conseil, de ses soins & de son crédit. Il assista en 1679 aux Nôces du prince de Conti, avec Mademoiselle de Blois, légitimée de France. Il avoit conservé jusqu'alors l'ancien costume de la Nation, & particuliérement la barbe à la lévre supérieure & au milieu du menton; il s'en défit à l'occasion de cette cérémonie. La magnificence dont il se laissa entourer étonna toute la Cour.

*Lettres de Madame de Sévigné, t. IV, p. 418 & 419.

« Je vous dirai, écrivoit Madame » de Sévigné, » une nouvelle la plus » grande & la plus extraordinaire » que vous puissiez apprendre; c'est » que M. le Prince fit faire hier sa » barbe, il étoit rasé; ce n'est point » une illusion, ni de ces choses que » l'on dit en l'air; c'est une vérité; » toute la Cour en fut témoin: & » Madame de Langeron, prenant » son temps qu'il avoit les pattes » croisées comme le Lion, lui fit » mettre un juste-au-corps avec des » boutonnières de diamants. Un Va- » let-de-chambre, abusant aussi de » sa patience, le frisa, lui mit de la » poudre, & le réduisit enfin d'être

» l'homme de la Cour de la meil-
» leure mine, & une tête qui effa- 1682.
» çoit toutes les perruques. Voilà
» le prodige de la Nôce. Mais j'ou-
» bliois le meilleur : c'eſt que l'épée
» de M. le Prince étoit garnie de
» diamants :

» *La famoſa ſpada,*
» *Cui valore ogni, vittoria è certa.*

Un lien plus tendre encore & plus étroit unit, quelques années après, le prince de Condé à Louis XIV. Le duc de Bourbon épouſa Mademoiſelle de Nantes, légitimée de France. On a écrit que le duc d'Enguien eut quelque peine à ſe réſoudre à ce mariage, & qu'il demanda au Roi la permiſſion d'en délibérer avec ſon père, qui cenſura vivement ſon imprudence & ſon incertitude. Mais tous ces faits ſont démentis par les Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier, mieux inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit, que Coſte, & tous ceux qui l'ont ſuivi. Dès que Mademoiſelle de Nantes parut à la Cour, elle fixa

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier, t. VII.

tous les regards par les graces de ſa
1682. figure & de ſon eſprit. Condé & Enguien la regardèrent comme le ſeul parti en France qui fût digne du duc de Bourbon. En effet Louis XIV avoit élevé ſi haut ſes enfants légitimés, qu'il n'y avoit au-deſſus d'eux que les Princes du Sang. On voit encore dans les Mémoires de cette Princeſſe, que Condé avoit deſtiné au comte de Vermandois, grand Amiral de France, Mademoiſelle de Bourbon, mariée depuis au duc du Maine. C'eſt cette Princeſſe, héritière du goût de ſon aïeul, que nous avons vu recœuillir les Muſes dans ſon Palais, & s'immortaliſer par la protection éclatante qu'elle leur accorda toute ſa vie.

Louis XIV, en mariant ſes enfants, agiſſoit avec la tendreſſe d'un père & la politeſſe d'un particulier. Il faiſoit des compliments à M. le Prince, & en recevoit de lui. D'un côté, le Roi ne pouvoit tempérer l'éclat du trône par plus de douceur & de bonté; de l'autre, Condé ne pouvoit en approcher avec plus de

ſoumiſſion & de reſpect. Il honoroit ſon Roi comme l'image de la Divinité ; & le Monarque, flatté de trouver dans le premier Prince du Sang le plus grand homme de ſon Royaume, ſe plaiſoit à prévenir ſes déſirs. Il accorda au duc d'Enguien, les grandes entrées de ſa Chambre, & au duc de Bourbon la ſurvivance de la dignité de Grand-Maître de France & du Gouvernement de Bourgogne. Il étendit ſes bienfaits ſur les amis de Condé : enfin le Prince fut au comble de ſes vœux, lorſque le Roi l'alla viſiter à Chantilli avec toute ſa Cour. 1682.

Condé le reçut avec une joie & une magnificence inexprimables. Il porta la grandeur d'ame juſqu'à faire des préſents conſidérables à tous ceux qui l'accompagnoient. Le Roi examina en détail toutes les beautés de Chantilli, & les trouva ſupérieures à l'idée qu'il s'en étoit faite.

Il ne manquoit au bonheur de Condé que de couronner une vie ſi éclatante par une fin religieuſe & chrétienne. Le ſilence de la re-

1685. traite & le calme des paſſions le livrèrent plus que jamais aux méditations les plus profondes ſur la religion. Non content de dévorer tous les livres qui l'attaquent & la défendent, il avoit voulu entretenir les hommes les plus éclairés de tous les cultes & de toutes les ſectes. Juifs, Sociniens, Anabatiſtes, Proteſtants, Déiſtes même & Matérialiſtes, rien n'échappa à ſes regards. Mais ſes efforts, loin de diſſiper ſes doutes, ne ſervoient qu'à les augmenter. La foi, ce don de la Divinité, qui exige le ſacrifice de la raiſon, ſembloit s'éloigner de lui, & il vivoit dans un profond oubli des devoirs du Chriſtianiſme. Ceux qui avoient des ſentiments hardis ſe prévaloient de ſon exemple pour autoriſer leur conduite.

Mais au milieu de ſes écarts, le Prince conſervoit un jugement ſain, un cœur pur & droit; il ne pouvoit ſoutenir l'idée de voir inſulter au Chriſtianiſme. Nul Général n'avoit protégé plus hautement les lieux Saints; il lui étoit arrivé plus

d'une fois de courir l'épée à la main pour défendre les Monaſtères contre l'audace & la licence du Soldat. Son premier ſoin dans les combats & les aſſauts, étoit de procurer les ſecours ſpirituels, ainſi que les temporels, à ceux qui tomboient bleſſés à ſes côtés; il viſitoit exactement ſes amis & ſes domeſtiques malades, & les exhortoit à pourvoir au ſoin de leur ſalut; il ne nommoit aux bénéfices que des hommes irréprochables; enfin perſonne ne rendit jamais des hommages plus éclatants à la vertu & au mérite, ſous quelques formes qu'ils ſe préſentaſſent, ſous le froc comme ſous le caſque & le dais. De-là, la répugnance qu'il témoignoit lorſqu'on tournoit en ridicule les perſonnes qui faiſoient une profeſſion plus particulière de piété. Un jour qu'en ſa préſence on traitoit d'imbécilles tous les dévots : *Je ne ſçais pas trop bien*, répartit le Prince, d'un air indigné, *ce que c'eſt que dévotion; tout ce que je ſçais, c'eſt que ma Sœur n'eſt pas une ſotte.*

1685.

Actions mémorables du prince de Condé par le P. Bergier.

Vie de la ducheſſe de Longueville, ſeconde partie, p. 173.

Jamais Cour ne fut plus fertile en

conversions éclatantes, que celle de
1685. Louis XIV. Les Héros de la Fronde, dont la plupart l'avoient été de l'irréligion, le devinrent du Christianisme. Le duc d'Orléans, Retz, la Rochefoucault, expièrent des écarts passagers par de longs repentirs. La fin édifiante du prince de Conti ne toucha pas moins Condé, que le courage & la constance de la duchesse de Longueville, qui ne se démentirent jamais pendant vingt-sept ans de retraite & de pénitence; cette Princesse ne cessoit de demander à Dieu la conversion de son frère; ses vœux redoublèrent pendant la maladie qui l'emporta. Condé ne la quittoit point; elle tournoit sans cesse sur lui des regards pleins d'une tendresse religieuse. Quelques instants avant sa mort, le Curé de Saint Jacques du Haut-Pas l'exhortoit à franchir avec confiance le passage terrible de l'éternité; la duchesse fait un dernier effort pour se mettre sur son séant, lève les yeux au Ciel & étend les bras, comme pour s'élancer dans le sein de l'Être

Ibidem, p. 178.

ſuprême. *Ah ! que ce ſpectacle me touche*, s'écria Condé les larmes aux yeux ; *Monſeigneur*, lui répliqua le Paſteur, *cela ne vous touche que parce que cela eſt vrai.* 1685.

Mais rien n'ébranla plus Condé que la converſion de la princeſſe Palatine, qui diſoit d'elle-même, que le plus grand de tous les prodiges ſeroit de la voir croire au Chriſtianiſme. Non-ſeulement elle ſoumit ſon eſprit fier & indocile au joug de la foi ; mais encore elle eut des ſonges, des extaſes & des révélations, dont le ſouvenir méritoit bien moins d'être conſervé, que celui de ſes actions généreuſes & charitables. *Oraiſons funèbres par Boſſuet.*

Après avoir long-temps balancé, Condé éclairé d'ailleurs par les entretiens & les écrits des Boſſuet, des Bourdaloue & des Nicole, prit enfin la réſolution de ſe ranger ſous les étendards de la foi. Son changement fut preſque imperceptible, tant l'intervalle eſt court entre l'homme de bien & le Chrétien. Cette converſion, à laquelle on ne s'at-

tendoit plus, fut un triomphe pour
1685. l'Egliſe, & un coup de foudre pour les incrédules. On avoit appellé de la converſion des hommes & des femmes célèbres de ce ſiècle ; on l'avoit attribuée à l'ennui, à l'oiſiveté, à la foibleſſe, aux diſgraces, à l'inconſtance, en un mot, au vuide du cœur humain ; on avoit verſé ſur eux le ridicule & le ſarcaſme. Mais la vérité du caractère de Condé étoit ſi généralement reconnue, & ſa candeur ſi reſpectée, que l'on fut obligé d'avouer qu'il étoit convaincu, puiſqu'il étoit converti.

Actions mémorables de Louis de Bourbon, prince de Condé, par le P. Bergier.

L'humanité gagna à ſa converſion. Son premier ſoin fut de faire diſtribuer de groſſes ſommes dans les provinces qui avoient le plus ſouffert de la guerre civile. C'eſt ainſi qu'il réparoit, autant qu'il étoit en lui, des maux dont il n'avoit pas été ſeul la cauſe.

Ibidem.

Dans les temps malheureux de la Fronde, ſi fertile en eſprits forts & en courages déterminés, Condé avoit contracté l'habitude d'une converſation hardie, licencieuſe, ſatirique &

plaiſante. Le beſoin qu'il eut de ménager tout le monde, le guérit d'aſſez bonne heure de ſon penchant à la raillerie, beaucoup plus barbare & plus outrageante de la part d'un prince, que d'un particulier : mais la ſeule Religion mit un frein à la licence de ſes paroles ; ſa maiſon n'eut beſoin que de ſon exemple, pour ſe renfermer dans les bornes de la ſageſſe & de la décence. Bientôt Condé tranſporté de zèle pour la Religion, entreprit de ramener à la Foi Catholique la plupart de ſes Gentilhommes & de ſes Officiers, nés dans le ſein du Calviniſme ; il leur expliquoit les dogmes de l'Egliſe avec tant de clarté & de force, qu'il étoit preſqu'auſſi impoſſible de lui réſiſter dans une conférence, que ſur un champ de bataille. 1685. *Ibidem.*

Il y avoit près de ſept ans que Condé vivoit à Chantilli, dans le ſein de la paix & de la vertu. Le calme de ſon ame n'avoit été altéré que par la diſgrace des princes de Conti. Les jeunes Héros avoient été chercher la gloire en Hongrie ;

1685. ils avoient fait des prodiges de valeur à la bataille de Gran & au siège de Neuhausel ; leur exemple influa puissamment sur la Noblesse Françoise, dont la fleur se préparoit à aller sur leurs pas moissonner des lauriers : mais le Roi jugea à propos de réserver pour la défense de la patrie un sang si précieux. Etoit-ce aux François à cimenter le trône de Léopold, & à agrandir la puissance d'une maison, alors rivale & ennemie de celle de Bourbon ? Les princes de Conti prévinrent les ordres du Roi ; ils s'échappèrent de la Cour, & gagnèrent la Hollande. Il ne fallut pas moins que les conseils & les remontrances de Condé, joints aux ordres du Roi les plus sévères, pour les obliger à revenir sur leurs pas ; il n'y eut que le prince Eugène de Savoie, qui, mépriſé à la Cour, alla apprendre dans les combats le secret d'ébranler la Monarchie Françoise. Ce voyage imprudent des princes de Conti, & des lettres adressées au plus jeune, où la témérité & la calomnie osoient outrager

Mémoires de Madame de Maintenon.

outrager Louis XIV, leur attirèrent une disgrace éclatante. Pour comble de malheur, l'aîné, à peine rentré en grace, & la Princesse son épouse tombèrent malades à Fontainebleau de la petite vérole. Condé vola à leur secours; il trouva au chevet du lit de la Princesse Madame de Maintenon, qui lui prodiguoit les soins les plus tendres. Il ne manquoit alors à Madame de Maintenon que le titre de Reine. *Courage, Madame*, lui dit Condé, *courage, votre fortune n'est pas encore faite.* La Princesse recouvra la santé, mais son époux succomba sous les efforts du mal, & ses titres avec ses biens passèrent à son frère. 1685.

Le nouveau prince de Conti s'étoit retiré à Chantilli. Il en apprit peut-être plus dans les entretiens de son oncle, qu'il n'eût fait dans les campagnes de Hongrie. Condé touché des graces & du mérite du jeune Prince, le traitoit comme son fils. Conti essaya de profiter de la confiance de ce grand homme, pour l'engager à écrire les Mémoires de *Manuscrits de l'Hôtel de Condé.*

1665. ſa vie, il lui offroit d'être ſon Sécrétaire : mais ſes efforts ne furent pas plus heureux que ceux du duc d'Enguien ; ni l'un ni l'autre ne purent réuſſir à vaincre ſa modeſtie.

Tant que Condé avoit vécu dans l'indifférence à l'égard de toutes les Religions, on l'avoit exalté comme un des plus beaux génies du ſiécle; la malignité s'étoit même tue, depuis qu'il s'étoit ſoumis au joug de la Foi ; mais bientôt elle ſe laſſa de le reſpecter. Elle publia que ſon eſprit étoit baiſſé ; on en vint même juſqu'à prétendre les deux dernières années de ſa vie, qu'il ne reſtoit plus rien du grand Condé. Il eſt vrai que tout reſpiroit chez lui l'innocence & la ſimplicité ; mais ces vertus n'annoncent-elles pas le grand homme? Tous les génies du premier ordre qui l'environnoient, auroient-ils trouvé tant de charmes dans les entretiens d'un homme qui auroit ſurvécu à ſon génie ? Enfin, d'après les traits qui lui échappèrent dans ſes derniers moments, & dont un témoin oculaire nous a tracé un fidèle

Relation de la maladie & de la mort du prince de Condé, par Bergier.

tableau, le Lecteur pourra juger si Condé fut jamais plus grand que dans sa maladie & à sa mort. 1686.

Il étoit à Chantilli, lorsqu'il apprit que la duchesse de Bourbon étoit tombée dangereusement malade à Fontainebleau de la petite vérole ; ce funeste accident le pénétra d'inquiétude & de douleur ; il se voyoit menacé de perdre une Princesse, dont les graces, les saillies & l'enjouement faisoient les délices de la Cour. La santé de Condé étoit très-foible & très-chancelante ; mais accoutumé à s'oublier & à se sacrifier lui-même, lorsqu'il s'agissoit de la vie de ses enfants ; il se fit mettre en caroſſe, & partit pour Fontainebleau. Il rencontra sur sa route le duc de Bourbon & Mademoiselle de Bourbon, que le Roi avoit éloignés du péril en les renvoyant à Paris. Les jeunes Princes le voyant pâle & défait, employèrent les prières, les careſſes & les larmes, pour l'engager à rebrouſſer chemin ; on n'attendoit plus que le dernier soupir de la Princesse : Madame

de Monteſpan l'avoit déja abandon-
1686. née ; pourroit-il ſoutenir un ſpectacle ſi affligeant? Condé ne laiſſa pas de pourſuivre ſon chemin ; il arriva à Fontainebleau avec la fièvre. D'abord il prit toutes les précautions imaginables pour garantir ſa famille de la petite vérole, ce fléau ſi contagieux : mais en écartant les autres du danger, il s'y livra ſans réſerve
Ibidem. & ſans ménagement ; il ſe faiſoit porter pluſieurs fois le jour dans la chambre de la malade, où il paſſoit des heures entières, reſpirant un air empoiſonné. Le Roi jaloux de partager avec lui des ſoins ſi tendres, ſe préſenta à l'appartement de ſa fille. Condé vole au-devant de lui, & ramaſſant tout ce qui lui reſtoit de forces, il l'arrête, le conjurant de ne point expoſer ſa perſonne ſacrée à la malignité de l'air. Louis XIV portoit, pour ainſi dire, lui-même la mort dans le ſein ; il étoit attaqué d'une maladie d'autant plus terrible, que l'art de la guérir étoit alors preſque inconnu. Ce ne fut pas ſans peine que le Monarque ſe retira,

vaincu par des instances si touchantes. Mais Condé foible, languissant, épuisé par les efforts qu'il avoit faits pour retenir le Roi, alla tomber à quatre pas de-là évanoui & mourant : on le transporta chez lui ; la fièvre redoubla ; les symptômes de la maladie varièrent plus d'une fois, & l'on flotta quelques jours entre la crainte & l'espérance. 1686.

Cependant Louis XIV de retour à Versailles, essuyoit l'opération de la fistule ; on vit alors entre le Monarque & Condé, un combat de sensibilité & d'intérêt, qui fait également honneur à l'un & à l'autre. Le Roi, au milieu des douleurs les plus aiguës, qu'il supportoit avec une constance inouïe, demandoit sans cesse des nouvelles du Prince, témoignant, pour la vie de ce grand homme, une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la sienne. De son côté, Condé ne s'occupoit que de la maladie & du courage d'un maître, qui avoit porté à son comble la gloire du nom François ; il renvoya quatre fois de Fontainebleau à *Ibidem.*

Versailles le duc d'Enguien, qui,
1686. partagé entre les devoirs de fils & de sujet, auroit bien voulu n'abandonner, ni son père, ni son Roi.
Ibidem. Condé, au bord du tombeau, ne voyoit qu'avec douleur les malheurs du prince de Conti; il ne souhaitoit rien tant avant sa mort, que de le rétablir dans les bonnes graces du Roi; il conjuroit le duc d'Enguien d'épier toutes les occasions de faire valoir auprès du Monarque le repentir & la soumission de son neveu.

Le séjour de Chantilli étoit devenu insupportable au prince de Conti, depuis le danger qui menaçoit les jours de son oncle; il lui écrivit une lettre tendre & pathétique, par laquelle il le conjuroit de permettre qu'il se rendît auprès de lui; il ne craignoit point l'air de la petite vérole; le Roi pouvoit-il trouver mauvris qu'il quittât Chantilli pour voler où l'appelloit le plus sacré de tous
Ibidem. les devoirs? Condé touché de tant de marques de tendresse, lui répondit qu'il alloit se faire transporter à Paris, où il le verroit; mais le

terme fatal approchoit, & il ne devoit plus revoir la capitale. 1686.

A meſure que le Roi & la ducheſſe de Bourbon recouvroient leurs forces, Condé s'affoibliſſoit de plus en plus; il étoit la ſeule victime que la mort eût choiſie dans la Maiſon Royale. Le duc d'Enguien n'apprenoit qu'en frémiſſant de ſi triſtes nouvelles; il dépêchoit tous les jours à Fontainebleau juſqu'à cinq ou ſix Couriers; enfin, ne pouvant plus ſoutenir le poids de l'inquiétude & de l'abſence, il conjura tous les amis de ſon père de lui obtenir la permiſſion d'aller ſe jeter à ſes pieds: *Ah!* répondit Condé à ceux qui lui peignoient toute la douleur du duc d'Enguien, *croyez-vous que je doute de la tendreſſe de mon fils? Je ſçais combien il déſire d'être ici, j'aurois auſſi beaucoup de joie à le voir; mais il faut ſacrifier ſes déſirs à ſon devoir, je le ferai avertir lorſqu'il en ſera temps; ce ſera peut-être plutôt que lui & moi nous ne voudrions.* Ces paroles annonçoient combien il ſe trouvoit mal. *Ibidem.* Sur ces entrefaites les Médecins en-

trent, & lui tatent le pouls, ils le
1686. trouvent inégal, embarraſſé; l'inquiétude étoit peinte dans leurs yeux; Condé s'en apperçut, & leur demanda s'il n'y avoit point de danger; *Parlez hardiment*, ajoute-t-il, *ne diſſimulez rien.* L'un d'eux, appellé Morin, s'approchant, lui dit, *Monſeigneur, il eſt temps de ſonger aux Sacrements: Voilà ce qui s'appelle parler*, continua le Prince. En même-temps il éleva la voix, *O mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez; je me ſoumets, je me réſigne à tous les ordres de votre providence.* Il apperçut alors Gourville, qui étoit plongé dans l'affliction: *Eh bien! Gourville*, lui dit-il, *l'Arrêt eſt prononcé, il faut nous ſéparer, mon ami.*

Tous les ſpectateurs fondoient en larmes. La ducheſſe d'Enguien, princeſſe infiniment reſpectable par ſes vertus, pénétrée d'amour & de vénération pour un beau-père qui la chériſſoit tendrement, s'abandonnoit aux tranſports & aux éclats de ſa douleur. Condé d'un air calme la pria de modérer ſon affliction;

& de dépêcher deux Couriers, l'un à ſon fils, & l'autre à ſon neveu, pour les preſſer de venir recœuillir ſes derniers ſoupirs. La Princeſſe lui demanda ſi elle ne manderoit pas auſſi le duc de Bourbon, qui l'aimoit tant, & qui étoit déſeſpéré de ſe voir éloigné de lui dans de ſi triſtes conjonctures : *Ma fille*, répliqua Condé, *vous ne doutez pas de la joie que j'aurois à le voir ; je l'aime autant qu'un pere peut aimer ſon enfant ; mais c'eſt un fils unique, ſes jours ſont précieux, devons-nous l'expoſer à la contagion de l'air qu'on reſpire ici?* Il écrivit une feuille entière, qu'il communiqua à la Ducheſſe & à Gourville ; il s'agiſſoit de ſon épouſe reléguée à Château-Roux ; il conjuroit le Roi d'étendre ſes ſoins paternels ſur cette Princeſſe plus malheureuſe que coupable, & déja oubliée de la Cour & de la Ville.

1686.

Ibidem.

Condé s'occupa enſuite de ſes dernières diſpoſitions ; on le voyoit dans ces affreux moments, tranquille, réſolu, agiſſant ſans inquiétude, donnant ordre à tout, & re-

1686. gardant la mort, qui s'avançoit à pas lents, du même œuil qu'il la voyoit au milieu des combats. Son teſtament eſt un monument éternel de ſa tendreſſe pour ſa famille & ſes amis, & de ſes bontés pour ſes Officiers; ſes domeſtiques & les pauvres. Il y léguoit cinquante mille écus à Gourville : ce fidèle ſerviteur, chargé de dreſſer l'acte avec un Notaire & un Secrétaire des commandements, n'oublia que la diſpoſition qui le regardoit. Condé en ſe faiſant lire le teſtament, s'apperçut du déſintéreſſement de Gourville : *Quoi !* lui dit-il, en lui jetant un regard étincelant, *après les ſervices importants que vous m'avez rendus, nous m'enviez la conſolation de vous donner quelques marques de ma reconnoiſſance ! Monſeigneur*, lui répondit le généreux Intendant, *n'ai-je pas été trop payé par l'excès de vos bontés ? je ne veux d'autres graces, d'autres bienfaits que la bienveillance de Meſſeigneurs vos enfants.* Le teſtateur laiſſoit une ſomme de cinquante mille écus pour les malades des pro-

Mémoires de Gourville, t. II.

vinces qui avoient été le théâtre de la guerre civile, une ſomme pareille pour faire conſtruire une Egliſe Paroiſſiale à Chantilli, & des ſommes très-conſidérables pour les pauvres de ſes terres & de la Capitale. 1686.

Quelque temps après, le Prince eſſaya d'écrire au Roi, mais ſa foibleſſe étoit ſi grande, que la plume étoit devenue un fardeau pour ſes mains tremblantes : il dicta la lettre qui ſuit :

SIRE,

« Je ſupplie très-humblement » Votre Majeſté de trouver bon » que je lui écrive pour la derniè» re fois de ma vie ; je ſuis dans » un état où je ne ſerai pas long» temps ſans aller rendre compte » à Dieu de toutes mes actions ; » je ſouhaiterois de tout mon cœur » que celles qui le regardent, ſuſ» ſent auſſi innocentes, que preſ» que toutes celles qui regardent » Votre Majeſté. J'ai tâché de rem» plir tous les devoirs auxquels ma *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

» naiſſance & le zèle ſincère que
1686. » j'avois pour la gloire de Votre
» Majeſté, m'obligeoient; il eſt vrai
» que dans le milieu de ma vie,
» j'ai eu une conduite que j'ai con-
» damnée le premier, & que vous
» avez eu la bonté de me pardonner.
» J'ai enſuite tâché de réparer ma
» faute par un attachement inviola-
» ble à Votre Majeſté, & mon dé-
» plaiſir a toujours été depuis ce
» temps-là, de n'avoir pu faire d'aſ-
» ſez grandes choſes, qui méritaſ-
» ſent les bontés que vous avez eues
» pour moi; j'ai au-moins cette ſa-
» tisfaction de n'avoir rien oublié de
» ce que j'avois de plus cher & de
» plus précieux, pour marquer à
» Votre Majeſté que j'avois pour
» elle & pour ſon État tous les ſen-
» timents que je devois avoir. Après
» toutes les bontés dont vous m'a-
» vez comblé, oſerois-je encore
» vous demander une grace, la-
» quelle, dans l'état où je me vois
» réduit, me ſeroit d'une conſola-
» tion très-ſenſible, c'eſt en faveur
» du prince de Conti; il y a un an

» que je le conduis, & j'ai la ſatis-
» faction de l'avoir mis dans des ſen- 1686.
» timents tels que Votre Majeſté
» peut les ſouhaiter. Ce Prince a
» aſſurément du mérite, & ſi je ne
» lui avois pas reconnu pour vous
» toute la ſoumiſſion imaginable,
» & une envie très-ſincère de n'avoir
» point d'autre règle de ſa conduite,
» que la volonté de Votre Majeſté,
» je ne la prierois pas, comme je
» fais très-humblement, de vouloir
» bien lui rendre ce qu'il eſtime plus
» que toutes choſes au monde, l'hon-
» neur de ſes bonnes graces : il y a
» plus d'un an qu'il ſoupire, & qu'il
» ſe regarde en l'état où il eſt,
» comme s'il étoit en purgatoire ;
» je conjure Votre Majeſté de l'en
» vouloir tirer, & de lui accorder
» un pardon général. Je me flatte
» peut-être un peu trop, mais que
» ne peut-on pas eſpérer du plus
» grand Roi de la terre, de qui je
» meurs, comme j'ai vêcu, très-
» humble & très-obéiſſant ſerviteur
» & ſujet ».

LOUIS DE BOURBON.

1686. Le Prince ayant ſigné cette lettre, ordonna qu'on la tînt prête à l'heure qu'il jugeroit à propos de la faire partir; il vouloit qu'elle ne parvînt au Roi qu'après ſa mort. Il fit enſuite appeller Gourville, avec qui il acheva de régler toutes ſes affaires : on lui demanda s'il avoit pourvu à tout; *Je crois*, dit-il, *n'avoir rien oublié, mais ſi cela étoit, il n'y auroit qu'à s'adreſſer à mon fils; il m'aime, il a l'ame grande, il fera tout ce que j'aurois fait moi-même, & au-delà.*

Relation de la maladie & de la mort du prince de Condé, par le P. Bergier.

Condé étoit dans un fauteuil auprès du feu; il s'aſſoupit ſur les onze heures du ſoir, & s'éveilla deux heures après : ſe trouvant plus mal, il demanda quand le P. Deſchamps, ſon Confeſſeur, arriveroit; on lui répondit que ce ne ſeroit que ſur le midi : *Ce ſera peut-être trop tard*, répliqua Condé, *il faut que vous me confeſſiez tout-à-l'heure*, ajouta-t-il, en regardant le P. Bergier. En même temps il leva les yeux au ciel : *O mon Dieu*, s'écria-t-il, *ayez pitié de moi, faites-moi la grace de mourir chrétiennement!* Le Jéſuite l'exhortant

Ibidem.

de pardonner à ſes ennemis, *Ah ! pourquoi*, lui dit Condé, *me parlez-vous de pardon, vous qui ſçavez que je n'ai jamais conſervé le plus léger reſſentiment contre perſonne.* 1686.

Avant de recevoir le Viatique, il voulut expier par une réparation publique, ſes fautes & les ſcandales qu'il avoit donnés : mais trop foible pour exprimer fortement ce qu'il déſavouoit avec horreur, il emprunta l'organe du Confeſſeur. Le Miniſtre élevant la voix, déclara que M. le Prince s'avouoit coupable d'avoir long-temps donné des exemples pernicieux à ſa famille, à ſes amis, à ſes domeſtiques & à ſon prochain ; qu'il s'en repentoit & en demandoit humblement pardon à Dieu & aux hommes. Sa chambre étoit remplie d'Officiers & de domeſtiques à genoux, qui ne lui répondoient que par des ſanglots & des gémiſſements. Il reçut le Viatique avec une foi vive & une profonde humilité. Il répondoit lui-même à tous les paſſages de l'écriture qu'on lui citoit pour le conſoler & le fortifier. *Ibidem.*

1686. Les routes de Verſailles & de Paris à Fontainebleau étoient couvertes de couriers qui venoient chercher des nouvelles du prince expirant. Le duc d'Enguien qui étoit parti la nuit même arriva à ſix heures du matin. A la vue des ombres de la mort répandues ſur le viſage de ſon père, il eut peine à retenir un cri de douleur & de tendreſſe. Après s'être un peu remis, il apprit au Prince que le Roi, en ſa conſidération, pardonnoit au prince de Conti. La joie brilla encore dans les yeux appeſantis du mourant. Il répondit à ſon fils qu'il ne pouvoit lui apporter de nouvelles plus agréables & plus conſolantes, & demanda la lettre écrite à Sa Majeſté; il y ajouta ces paroles :

« Mon fils vient de m'apprendre » en arrivant, la grace que V. M. a » eu la bonté de me faire en par- » donnant à M. le prince de Conti. » Je ſuis bien heureux qu'il me reſte » aſſez de vie pour en faire mes très- » humbles remerciements à V. M. *Ibidem.* » Je meurs content ſi elle veut bien

» me faire la juſtice de croire que
» perſonne n'a eu pour Elle des ſen- 1686.
» timents ſi remplis de reſpect & de
» dévouement, &, ſi j'oſe le dire, de
» tendreſſe ».

LOUIS DE BOURBON.

Condé, ſatisfait de voir ſes derniers regards tomber ſur un fils qui avoit toujours été la partie la plus ſenſible de ſon cœur, laiſſa éclater toute ſa tendreſſe. Enguien y répondit par des tranſports touchants; ce ſpectacle arrachoit des larmes.

Après s'être entretenus plus d'une heure avec une effuſion de cœur, une confiance dignes de deux grandes ames, Condé appella la Ducheſſe & fit ſortir tout le monde. Il n'y eut point de marques d'eſtime & d'amitié qu'il ne prodiguât aux deux époux; il les conjura de perſévérer dans cette union tendre & étroite qui leur avoit concilié les vœux & le reſpect de la Nation. Il leur donna des conſeils ſages & éclairés ſur l'éducation de leurs enfants, & ſur la conduite qu'ils devoient te-

nir envers Dieu, le Roi, les Gens
1686. de qualité & leur Maiſon, & les ſerra
Ibidem. enſuite dans ſes bras. Alors ils tombèrent à ſes pieds, fondant en larmes, & lui demandant ſa bénédiction. Le Prince la leur donna & à chacun de leurs enfants. Enguien lui prenant ſes mains défaillantes, les arroſoit de ſes pleurs, & lui rendoit grace de ſes bienfaits, de ſes vœux, de ſon amour. Condé, ému de tant de marques de tendreſſes, lui dit d'un air triſte : *Mon fils, vous n'avez plus de père.* Ces paroles percèrent le cœur du Duc; il tomba évanoui, il ne ſe releva que pour s'élancer dans le ſein de ſon père, dont il ſembloit vouloir retenir l'ame. *Ah! Monſieur*, lui diſoit-il en ſanglottant, *ſi jamais j'avois été aſſez malheureux pour vous avoir manqué dans le cours de ma vie, je vous en conjure, au nom de l'amour dont vous m'avez toujours prodigué les careſſes, pardonnez des fautes échappées à l'erreur, à l'ignorance & à la foibleſſe.* Condé avoit l'ame déchirée : *Non, non*, lui dit-il d'une voix entrecou-

pée ; *non, mon fils, vous ne m'avez jamais manqué. Si je vous ai été bon père, vous m'avez été bon fils. Je meurs, comme j'ai vécu, rempli de tendresse & d'estime pour vous.* 1686. *Ibidem.*

Un silence éloquent succéda à cette scène attendrissante. Le père & le fils confondoient leurs regards. Condé ne rompit cet entretien muet, que pour recommander au Duc ses Officiers & ses domestiques, dont il fit l'éloge : on les laissa entrer pour faire à leur maître d'éternels adieux. L'accablement étoit peint sur tous les visages. Il s'en falloit bien que Condé fût insensible à tant de marques d'attachement ; mais son ame s'élevoit au-dessus de tous les liens terrestres. L'espérance d'une vie immortelle soutenoit sa constance, & sans qu'il lui en coûtât un soupir, il voyoit disparoître la gloire, les honneurs & la fortune. Il appella Gourville & lui dit : *Mon ami, je t'en conjure par l'amitié que tu as toujours eue pour moi, informe-toi des Médecins combien j'ai encore de moments à vivre.* On lui répondit que sa vie

1686. *Ibidem.*

étoit entre les mains de Dieu qui abrége ou prolonge à ſon gré celle des hommes : *Eh ! bien*, répondit Condé, *attendons patiemment tout ce qu'il lui plaira d'ordonner.* Il n'interrompoit des prières courtes & ardentes, que pour jeter de tendres & avides regards ſur ſes enfants, en proie à tous les mouvements de la douleur. *Ah !* diſoit-il, *que le bon cœur de mon fils & de Madame la Ducheſſe me touche ! Mon fils*, ajoutoit-il, *il n'y a plus de reſſource, je vais rendre mon ame à Dieu ; mais je ne peux vous exprimer combien je meurs pénetré de vos ſoins & de votre tendreſſe.* La jeune Ducheſſe de Bourbon, pour qui il avoit, en quelque ſorte, ſacrifié ſa vie, vouloit, malgré ſa maladie, voler aux pieds de Condé, & lui rendre les ſervices qu'elle en avoit reçus. Retenue dans ſa chambre, elle envoyoit tous les quarts d'heure demander des nouvelles. Le Prince ordonna qu'on laiſſât entrer tous les meſſagers, & les renvoyoit chargés de lui dire les choſes les plus obligeantes.

Sur ces entrefaites arrive le prince de Conti, éploré, déſeſpéré de la perte qu'il alloit faire. Condé, qui l'avoit toujours regardé comme ſon fils, le prend avec le duc d'Enguien; & les ſerrant tous deux entre ſes bras, il leur dit tout ce que la religion & l'héroïſme inſpirent de plus touchant & de plus ſublime : *Mes enfants, aimez-vous comme deux frères, ayez l'un pour l'autre une confiance ſans réſerve, & ſur-tout n'oubliez jamais que vous ne ſerez de grands hommes qu'autant que vous ſerez fidèles à Dieu & au Roi.* Un Prêtre, craignant que des mouvements ſi affectueux n'achevaſſent d'épuiſer le Prince, le conjura de prendre quelque repos & d'offrir à Dieu ſes douleurs. *Mes douleurs?* répondit-il, *je n'en ſouffre point : plût à Dieu que j'en ſouffriſſe d'aſſez grandes pour mériter le pardon de mes fautes!* Il congédia ſa famille malgré elle, puis s'adreſſant aux Médecins, & leur montrant ſon Confeſſeur, le Curé de Fontainebleau, & les autres Miniſtres dont il étoit entouré : *Voilà maintenant*, dit-il, *mes vrais Méde-*

1686. *Ibidem.*

cins. Le Curé, étonné de la réſigna-
1686. tion & de la tranquillité du Héros, édifié, d'ailleurs de tous les traits magnanimes & chrétiens qui lui échappoient, ne put s'empêcher de lui dire : *Monſeigneur, vous nous offrez un ſpectacle dont nous ſçaurons bien profiter pour inſtruire le Peuple & les Grands.* Bleſſé de cet éloge, Condé répondit : *Ce n'eſt pas pour les hommes, c'eſt pour Dieu & mon ſalut.*

On vint annoncer le P. Deſchamps : la joie éclata dans les yeux du Prince ; il recœuillit tout ce qui lui reſtoit de forces pour s'entretenir avec ſon Confeſſeur ordinaire. Bientôt ſa famille ſollicita la grace de rentrer encore une fois dans ſa chambre, & de recevoir ſa dernière bénédiction. Condé eut peine à y conſentir, il vouloit conſacrer à Dieu ſes derniers moments. Il parla bas quelque temps au duc d'Enguien : *Je vous laiſſe, mon fils,* lui dit-il, *le ſoin de ma ſépulture,*
Ibidem. *je ſouhaiterois cependant que mon corps fût tranſporté à Valeri, dans le tombeau de mes Ancêtres, & qu'on dépoſât*

mon cœur auprès de celui de mon père, dans l'Egliſe de Saint Louis. Au-reſte, continua-t-il, *vous ſerez le maître, vous ferez là-deſſus tout ce qui vous paroîtra le plus convenable.* Quelques moments après il ajoûta : *Mon fils, il n'y a dans ce monde, que je vais quitter, qu'une choſe ſolide & eſtimable, c'eſt d'avoir été toute ſa vie homme de bien.* Il le pria enſuite de ſe retirer, ſa douleur l'attendriſſant trop. 1686.

Un Jéſuite crut devoir lui dire : *Monſeigneur, vous avez toujours vécu en grand homme, il faut mourir de même.* Condé, indocile aux éloges juſqu'au dernier ſoupir, lui répondit : *Vous me louez & vous ſçavez que je ne le mérite pas.* Un autre voyant que l'heure fatale approchoit, l'exhorta d'invoquer le ſecours de la Vierge & celui de Saint Louis, dont il avoit l'honneur de deſcendre & de porter le nom. *Vous avez raiſon,* lui dit-il, *un grand pécheur comme moi a beſoin de puiſſants amis auprès de Dieu.* *Ibidem.*

Le Prince, occupé de tous les actes que preſcrivent la pénitence

& le repentir, ſe recœuillit quelques
1686. inſtants, & élevant la voix proféra ces paroles : *Ah! que je vois les choſes bien différemment que je ne les ai vues dans le cours de ma vie !* Il demanda encore s'il avoit long-temps à vivre ? On lui fit la même réponſe qu'auparavant. *Je me ſoumets*, dit-il ; *tout ce que j'appréhende, c'eſt que mon eſprit ne ſe ſoutienne pas, & que je ne puiſſe pas penſer à Dieu juſqu'à la fin. Mais au-moins, Monſeigneur*, lui répondit le Confeſſeur, *votre cœur ne vous abandonnera pas. Je vous réponds de lui*, répliqua le Prince en mettant la main deſſus, *il ne reſpirera plus que pour Dieu.* Il lui rendit ſon ame à ſept heures du matin.

Tout-à-coup un cri lugubre & perçant ſe fait entendre de la chambre où il venoit d'expirer : *C'en eſt fait, il n'eſt plus.* Le duc d'Enguien n'avoit pu prendre ſur lui d'abandonner la pièce voiſine. Il ſe préſente à la porte, plus mort que vif : on l'arrête de force & on le tranſporte dans ſon appartement, où il trouva la Ducheſſe ſon épouſe.

Ils

Ils ne s'expliquèrent en s'embraſſant, que par des cris, des ſanglots & des gémiſſements qui retentiſſoient dans tout le Palais. Il ne fut pas long-temps au pouvoir des ſerviteurs du duc d'Enguien de lui interdire l'entrée de la chambre où Condé avoit rendu le dernier ſoupir. Il entre, il approche; le premier objet qui le frappe, c'eſt le cadavre de l'auteur de ſes jours, étendu ſur un lit, le viſage couvert d'un linge. *Ah! que vois-je*, s'écria-t-il, *eſt-ce là mon père! Voilà donc tout ce qui reſte de ce grand homme!* La douleur lui coupe la parole; il tombe preſque ſans mouvement. A peine eſt-il revenu à lui qu'il s'élance ſur le cadavre, dont il baiſe les pieds en les arroſant d'un déluge de larmes. Il fallut l'arracher d'un lieu & d'un ſpectacle qui auroient pu lui devenir funeſtes. Il n'eut pas été le premier exemple d'un Prince de la Maiſon Royale, à qui la piété filiale eût coûté la vie. Le comte de Montpenſier expira de douleur à Naples, ſur le tombeau de ſon père.

1686.

Ibidem.

Ibidem.

1686. La ducheſſe d'Enguien & le prince de Conti, qui accompagnoient le Duc, ne témoignoient pas moins d'affliction. On eût dit, qu'après la perte qu'ils venoient de faire, ils n'avoient plus de malheur à appréhender. Le fidèle Gourville les fit partir pour Paris, preſque malgré eux. Ils rencontrèrent le duc de Bourbon & Mademoiſelle ſa Sœur. L'entrevue de la famille, déſolée de la mort d'un Chef qui en étoit la gloire & les délices, fit verſer des larmes à tous ceux qui en *furent* témoins.

Tandis que le Prince couronnoit à Fontainebleau une vie éclatante par une fin chrétienne, Louis XIV, malade à Verſailles, liſoit la lettre de Condé mourant. L'aveu magnanime qu'il faiſoit de ſes fautes toucha le Roi juſqu'aux larmes; & lorſqu'à la fin le Prince proteſtoit qu'il mouroit, comme il avoit vécu, plein de dévouement & de tendreſſe pour ſa perſonne ſacrée, il n'y eut aucun des aſſiſtants qui ne rendît juſtice à la vérité de ces paroles. Le Monar-

que en étoit ſi convaincu, qu'il dit en ſoupirant, *J'ai perdu le plus grand homme de mes Etats.* Dès que la douleur permit à Enguien de paroître devant Sa Majeſté, & de lui rendre compte des derniers moments d'une vie ſi intéreſſante, le Roi l'accabla de marques de bonté & de tendreſſe. Toute la Nation partagea les regrets du Monarque; elle n'avoit pas attendu la mort de Condé pour l'honorer du nom de *Grand.* 1686.

Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huilier.

Cependant les arts déployoient tout ce qu'ils ont de magnifique, pour célébrer la mémoire d'un Prince qui en avoit été l'ami, plus encore que le protecteur. Son Catafalque à Notre-Dame, dont on a conſervé les deſſins, eſt un chef-d'œuvre d'élégance & de goût. Mais les Boſſuet & les Bourdaloue élevèrent à ſa gloire des monuments plus durables par les éloges immortels qu'ils lui conſacrèrent.

Son corps fut tranſporté à Valeri & inhumé dans le tombeau de ſes Ancêtres. On obſerva dans ces triſtes & lugubres devoirs, les mêmes

cérémonies qu'aux obſéques des
1686. Rois. Son cœur fut porté avec la
Ibidem. plus grande pompe à l'Egliſe de Saint-Louis, & dépoſé dans cette Chapelle ſuperbe où reſpirent la reconnoiſſance & la grandeur d'ame d'un (*a*) Serviteur, enrichi des bienfaits de la Maiſon de Condé.

Ainſi vécut & mourut Louis II, Prince de Condé. Le cardinal de Retz diſoit que le Ciel en le donnant à un ſiècle de guerre lui avoit fait l'eſprit auſſi grand que le cœur. Il ne lui reprochoit que de n'avoir *pas* ſçu remplir ſon mérite dans ſon étendue; c'eſt-à-dire, ſelon les principes audacieux du turbulent Prélat, de n'avoir pas porté l'eſprit de révolte auſſi loin qu'il pouvoit aller.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Quoique le génie vif & pénétrant de Condé le rendît capable de tout, la guerre étoit ſon véritable élément. Au ſortir du Collège, il ſe ſentoit déja l'ame d'un Conquérant; il avoit pris une deviſe qui eût été moins

(*a*) Le Préſident Perrault, Intendant des princes de Condé, Henri II & Louis II.

goûtée dans un siècle plus éclairé ; la voici : *Sicut catulus leonis exsurget; non dormitabit, donec comedat prædam, & sanguinem vulneratorum bibat.* « Tel qu'un jeune lion, il se levera, » & ne se couchera point qu'il n'ait » dévoré sa proie, & ne se soit rassa- » sié de sang ». Dès le commencement de sa carrière, il éclipsa tous les Généraux de son temps, non en traînant ses pas sur des routes déja frayées, mais en s'en ouvrant à lui-même de nouvelles ; il embrassoit d'un coup d'œuil le plan universel & tous les détails de la guerre : ses batailles, ses combats, ses marches, son activité, la rapidité de ses conquêtes, n'avoient presque point d'exemple en Europe ; les Nations étonnées, croyoient voir en lui un de ces hommes extraordinaires, nés pour ébranler les Empires, & changer la face de l'Univers ; nulle expédition où il n'inventât quelque moyen d'accélérer la victoire, où il n'étonnât l'ennemi par la vigueur & le nombre des attaques ; il avoit pour principe, que c'étoit épargner

1686.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

1686. le ſang du ſoldat, que d'abréger les périls d'un ſiège & les incommodités plus inſupportables & plus funeſtes que le péril même. Mais c'étoit un jour d'action, qu'il ſembloit s'élever au-deſſus de lui-même : Général & Soldat, il ſe trouvoit partout, il ſuppléoit à tout; on le voyoit dans la mêlée, froid, tranquille, agiſſant, & ſoutenu d'une préſence d'eſprit admirable; ſes regards inſpiroient de l'audace aux plus lâches; en un mot, on le regardoit comme le Dieu des batailles. Les contre-temps, les accidents ſi ordinaires à la guerre, le trouvoient ferme & inébranlable; d'une vigilance infatigable, il ne ſe couchoit jamais ſans avoir donné ordre qu'on l'éveillât à toute heure de la nuit, & qu'on introduisît tous ceux qui apporteroient des nouvelles de l'ennemi; il diſoit qu'un grand homme de guerre pouvoit bien être battu, mais jamais ſurpris. D'un autre côté, il ne pouvoit ſouffrir les inquiétudes de ces Généraux, qui ne ſe croient en ſûreté qu'à force de multiplier les gar-

Traité du Magnanime, par le P. Rapin.

des, & de fatiguer le soldat, déja surchargé des travaux indispensables de la milice. Ses ordres étoient clairs, précis, lumineux, d'une exécution facile. Nul Général ne démêla jamais mieux & n'employa plus à propos les talents des Officiers. La paix & l'harmonie régnoient dans son camp comme dans une famille bien unie; tous concouroient au succès, les uns par honneur, les autres par crainte. Son commandement étoit fier & sévère envers ceux-ci, doux & honnête envers ceux-là. Il porta presque à son comble l'art d'exciter le zèle & l'émulation des troupes; non-seulement il ne laissa jamais une belle action sans éloge ou sans récompense, mais encore il en paroissoit touché, attendri: dans toutes ses relations à la Cour, il vantoit la valeur de l'un, les conseils de l'autre, l'activité de celui-ci, l'application de celui-là. En lisant le détail de ses victoires, Louis XIV, la Reine Anne d'Autriche & Mazarin ne pouvoient s'empêcher de s'écrier : *A entendre M. le Prince, il* 1686. *Ibidem.*

1686. *ſemble qu'il n'ait eu aucune part au ſuccès !* Il n'y avoit pas juſqu'à la gloire du Soldat François, ſi ſuſceptible d'honneur, qui ne lui fût chère : il propoſa pluſieurs fois d'établir dans les Régiments un regiſtre, où ſeroient inſcrites, non-ſeulement les belles actions des ſoldats, mais encore leurs paroles remarquables; c'eût été le Code de l'Héroïſme.

La ſeule perſonne de Condé valoit une armée ; les forces ennemies s'affoibliſſoient viſiblement devant lui par la terreur de ſon nom; entre ſes mains, les troupes les plus foibles devenoient intrépides; il gagna autant de batailles qu'il en livra, & prit autant de places qu'il en attaqua; & ſi l'on excepte Lérida, où la politique de Mazarin le laiſſa manquer de tout, il fut par-tout invincible à la tête des troupes du Roi. Ses principes dans l'art militaire, qu'il tranſmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquière, rendirent long-temps la France victo-

rieuſe & triomphante : peut-être n'eſt-il pas inutile d'obſerver que ce fut de Condé principalement que Louvois emprunta l'ordre, la diſcipline & l'art de faire ſubſiſter une armée. 1686.

Condé étoit d'un ſecret impénétrable, ſobre dans un temps où régnoit l'intempérance, acceſſible, facile, & d'autant plus indulgent dans le commerce de la vie, qu'il avoit l'ame plus haute & l'eſprit plus éclairé ; il promettoit difficilement, mais il étoit rigide obſervateur de ſa parole ; il tempéroit par un accœuil careſſant, le reſpect qu'il inſpiroit ; perſonne ne ſçut mieux ſe mettre à la portée des autres ; on ne ſe retiroit jamais d'auprès de lui ſans reſſentir une ſatisfaction ſecrete ; on l'aimoit, non par politique ou par intérêt, mais par inclination, par choix, par eſtime, parce qu'il aimoit lui-même, & qu'il avoit enfin appris à préférer la conquête d'un cœur à celle d'une place. *Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. II, p. 299.*

Le vrai caractère de ce Prince étoit d'être fier dans le malheur, & modeſte dans la proſpérité. Après

1686. la conquête de Dunkerque, la Reine Anne d'Autriche voulut, en quelque ſorte, renouveller en ſa faveur les triomphes des Romains. En entrant dans Paris, il trouva les rues jonchées de fleurs, les maiſons tendues de tapiſſeries, l'air retentiſſoit de cris de joie, d'acclamations & de chanſons en l'honneur du jeune Conquérant, la Capitale entière s'étoit ébranlée au-devant de lui. Condé ne chercha qu'à ſe dérober aux éloges qu'il n'écoutoit par-tout ailleurs qu'avec peine & embarras. On eût pu le comparer aux Divinités impétueuſes de l'air, qui abattent les autels qu'on élève en leur honneur.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Il eut toujours des mœurs aſſez réglées, excepté du temps de la Fronde, qu'il ſe livra à la débauche, peut-être moins pour ſatisfaire ſon goût que pour ſe conformer aux mœurs de ſon ſiècle. Il s'amuſa quelque temps du commerce de la moderne Léontium, la fameuſe Ninon de Lenclos, qui, dans un âge très-avancé, eut encore l'hon-

neur de voir à ſes pieds tout ce qu'il y avoit en France de plus illuſtre & de plus aimable; mais il l'abandonna bientôt à toute ſa coquetterie. 1686.

Condé, avec un eſprit univerſel, ne ſe piquoit de rien; il avoit cultivé tous les genres de Littérature, mais il n'affectoit de briller dans aucun. Il s'étoit attaché ſurtout à la Tactique des anciens & des modernes, à l'Hiſtoire & aux médailles. Son ſtyle étoit clair, précis, ſimple & quelquefois majeſtueux; on remarque dans toutes ſes dépêches, des lumières étendues, des connoiſſances profondes, une imagination vive, qui n'ôte rien à la ſageſſe & à la ſolidité des réflexions; il ne chercha jamais à ſe diſtinguer par la fineſſe, mais par de grands & nobles efforts de raiſon, par de belles actions, par des vertus & par des ſoins utiles à la patrie.

Jeune, il avoit été inégal, bruſque, impatient, chagrin, fier & immodéré dans ſes deſirs, voulant tout emporter de force; un ſang

1686. trop facile à s'émouvoir ne lui permit pas toujours, même dans un âge plus mûr, de triompher des premiers mouvements de sa colère. Il étoit encore sujet à des saillies offensantes, mais il ne tardoit pas à en rougir, & tâchoit de les réparer à force d'honnêtetés. Un jour qu'il avoit piqué par quelques propos très-vifs le comte de Palluau, depuis maréchal de Clérambault, le voyant triste & morne, il s'approcha de lui : *Palluau*, lui dit-il, *attache-moi, je te prie, ma casaque.* Le Comte, qui connoissoit son caractère, lui répondit : *Je vous entends, vous voudriez bien vous réconcilier avec moi.* Condé éclata de rire, & l'embrassa tendrement.

Mémoires de Bussi-Rabutin, t. I.

Le zèle dont il étoit dévoré pour la gloire de la patrie, ajoutoit encore à son ardeur naturelle. A la vue d'une faute, qui avoit pour principe la négligence, il ne pouvoit contenir son indignation, il ne ménageoit personne, & éclatoit sans distinction contre les coupables. On rapporte que dans une de ses der-

nières campagnes, le Prince malade & languiſſant, ayant été obligé de faire une longue marche, confia au duc d'Enguien le ſoin du nouveau campement. La chaleur étoit exceſſive, & le Duc épuiſé de fatigue, ne prit pas toutes les précautions qu'exigeoit la ſûreté de l'armée. Arrivé au camp, Condé apperçut d'un coup d'œuil tous les défauts de la poſition ; il envoie chercher ſon fils, on le trouva à table chez un Officier général, ſe délaſſant des travaux de la journée. Le jeune prince pria l'Aide-de-Camp de ſon père de lui dire qu'il ne l'avoit pas trouvé : *Qu'on m'amène mon fils, mort ou vif*, s'écria Condé avec tranſport ; il fallut paroître : *Eſt-ce ainſi, jeune téméraire*, lui dit Condé, *qu'on ſert le Roi, quoi ! vous oſeriez expoſer ſon armée à un affront inévitable ?* Il lui fit voir tous les défauts du poſte qu'il avoit choiſi, & ne prit de repos qu'après lui avoir fait changer de camp & pourvu au ſalut des troupes.

1686.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Il ſemble qu'il y ait une ſympathie ſecrete qui unit les grandes

ames, malgré la distance des siècles
1686. & des lieux. Le moment de la vie d'Alexandre, le plus beau aux yeux de Condé, est celui où le Héros Macédonien répond à ses troupes, qui vouloient l'abandonner : « Allez, » ingrats, fuyez, lâches, je dompte- » rai l'Univers sans vous ; Alexan- » dre trouvera des sujets & des sol- » dats par-tout où il trouvera des » hommes ».

Portrait de Condé, par S. Evremont.

Au commencement de la guerre civile, Condé fit attaquer en Berri une Place, dont les habitants, après s'être défendus jusqu'à l'extrêmité, furent obligés de se rendre à discrétion. Le Maire, auteur d'une résistance si opiniâtre, fut traduit au Conseil de guerre, & condamné à être pendu ; le généreux Citoyen entendit, sans pâlir, son arrêt de mort ; il sembloit qu'il s'applaudissoit de mourir pour son Roi ; sa vertu toucha Condé jusqu'aux larmes ; non-seulement il lui fit grace de la vie, mais encore il l'attacha à son service après les guerres civiles.

Le Prince sçavoit dans l'occasion,

ſe relâcher des droits de ſa naiſſance. Faiſant un jour la revue de 1686.
ſon armée, il trouva une Compagnie en mauvais état : non content de caſſer le Gentilhomme qui la commandoit, il laiſſa échapper contre lui des paroles outrageantes. Celui-ci, au retour de la campagne, s'attache à tous les pas de Condé ; ſes triſtes regards ſe fixent conſtamment ſur le Prince, & il s'obſtine à garder un morne ſilence. Condé, qui avoit perdu le ſouvenir de cet Officier, étonné de ſa contenance, & plus encore de ſa perſévérance à le ſuivre, fait ſortir tout le monde, & lui demande qui il eſt : *Je ſuis*, repartit l'Officier, en ſe faiſant connoître, *un Gentilhomme à qui votre Alteſſe a ôté l'honneur : Eh bien*, dit le Prince, *il faut vous ſatisfaire.* Condé lui donna rendez-vous à la campagne. Il y arriva ſeul & tira l'épée : auſſi-tôt le Gentilhomme jeta la ſienne aux pieds du Prince, en lui diſant, *Monſeigneur, je ſuis content, mon honneur, eſt réparé.* Son courage plut ſi fort à

Condé, qu'il eut ſoin de l'avancer.

1686. On dit que Condé s'étant fait ouvrir la veine, Dalencé lui piqua l'artère. *Monſeigneur*, lui dit le Chirurgien ému, *quel parti prendriez-vous, ſi en vous ſaignant votre Chirurgien avoit eu le malheur de vous bleſſer? Si j'avois confiance en lui*, repartit froidement le Prince, *je le prierois de réparer le mal qu'il a fait.* Dalencé répara ſi bien ſa faute, que le Prince ne fut point eſtropié (*a*).

Comme on faiſoit le récit d'une bataille navale, Condé témoigna ſouhaiter avec paſſion d'en voir une: *Monſeigneur*, lui dit un Officier de Marine, *il n'y a point d'Amiral qui ne ſe fît honneur de prendre vos ordres : Mes ordres*, reprit-il bruſquement, *je me donnerois bien de garde de dire mon avis, je me tiendrois ſur le pont, & je regarderois tranquille-*

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

(*a*) Le Prince étant tombé malade en route, envoya chercher un Chirurgien de Village pour lui tirer du ſang. *Ne trembles-tu pas*, lui dit-il, *de me ſaigner? Ma foi, Monſeigneur*, lui répondit le Diſciple de S. Côme, *c'eſt à V. A. à trembler.* La fermeté de cet homme fut agréable au Prince, qui l'établit avantageuſement dans ſes terres.

ment les manœuvres pour m'inſtruire.

Il eſt reſté de ce grand homme quelques reparties, qui font regretter que ſes contemporains n'en ayent pas conſervé un plus grand nombre. Le Prince & la ducheſſe de Longueville étoient allés entendre le P. Bourdaloue : la Ducheſſe s'endormit ; l'Orateur venant à paroître, *Alerte, ma ſœur, alerte*, lui cria Condé, *voilà l'ennemi.* 1686.

Un jour, après la repréſentation du Tartuffe de Molière : *Je ſuis bien étonné*, dit Louis XIV, *de voir les dévots ſe déchaîner contre cette pièce, tandis qu'ils ſe taiſent ſur celle de Scaramouche Hermite. Sire*, répondit Condé, *c'eſt que dans l'une on attaque la Religion, dont ces Meſſieurs ne ſe ſoucient guère, & que dans l'autre on les attaque perſonnellement, ce qu'ils ne peuvent ſouffrir.* *Vie de Molière.*

Le duc de Candale étant chez le Prince, affectoit de ne jamais parler du duc d'Epernon ſon père, ſans ajouter le mot de *Monſieur*, que l'uſage ſembloit avoir conſacré aux Princes du Sang. Impatient de la

vanité du Duc, qui étoit à peine
1686. Gentilhomme, Condé ſe mit à crier
devant lui : *Monſieur mon Ecuyer, dites à Monſieur mon cocher de mettre Meſſieurs mes chevaux à mon caroſſe.*

Mélanges hiſtoriques de Vigneul, de Marville, t. III.

Enguien emprunta le ſecours de tous les arts, pour conſerver le ſouvenir des grandes actions de ſon père. Chantilli eſt rempli de trophées, érigés en l'honneur de Condé; par-tout reſpirent la gloire du père & la piété du fils; on admire, entre autres, la ſtatue pédeſtre du Prince, placée ſous le périſtile du grand eſcalier. Enguien eſſaya auſſi d'exciter le génie des Poëtes, la Poéſie rentroit alors dans ſa plus auguſte fonction, celle de célébrer les grands hommes; mais ſes efforts furent infructueux : on ne connoît rien en vers qui ſoit digne du grand Condé (*a*).

(*a*) On avoit promis une récompenſe de mille écus au Poëte qui feroit la meilleure inſcription ſur les victoires de Condé. Elle devoit être gravée ſur le frontiſpice du Château. Un Gaſcon préſenta celle-ci;

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire.
Mille écus ! Rien que mille écus !
Ce n'eſt pas un ſou par victoire ?

On lui compta la ſomme, & on ne fit point uſage de ſes vers.

La galerie de Chantilli, ouvrage du duc d'Enguien, offre un morceau qu'on ne peut paſſer ſous ſilence. Le Duc, faiſant peindre l'hiſtoire de ſon père, ne pouvoit conſentir à laiſſer enſevelies dans l'oubli les grandes actions qu'il avoit faites à la tête des armées Eſpagnoles; d'un autre côté, il n'oſoit expoſer aux yeux de toute la France des exploits, dont Condé avoit rougi le premier. Le Peintre n'imaginoit rien qui conciliât les ſcrupules d'Enguien & ſes déſirs. Le Duc vint à ſon ſecours, & lui fournit l'idée la plus noble & la plus heureuſe. On voit la Muſe de l'hiſtoire qui arrache des feuillets d'un livre qu'elle tient entre ſes mains : on lit ſur ces feuillets : *Secours de Cambrai*, *ſecours de Valenciennes*, *retraite de devant Arras* : au milieu du tableau Condé paroît debout, faiſant tous ſes efforts pour impoſer ſilence à la Renommée, qui, la trompette à la bouche, publie ſes autres exploits contre la France. Ce morceau excite l'admiration de tous les connoiſſeurs. 1686.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

1686. On ne ſçauroit mieux terminer l'hiſtoire de ce grand homme, qu'en mettant ſous les yeux du Lecteur le portrait qu'en a fait la Bruyère.

« Emile étoit né ce que les autres hommes ne deviennent qu'à » force de règles, de méditations » & d'exercice : il n'a eu dans ſes » premières années, qu'à remplir » des talents qui lui étoient naturels, & à ſe livrer à ſon génie ; il » a fait, il a agi avant que de ſçavoir, ou plutôt il a ſçu ce qu'il » n'avoit jamais appris. Dirai-je que » les jeux de ſon enfance ont été » pluſieurs victoires ? une vie accompagnée d'un extrême bonheur, joint à une longue expérience, ſeroit illuſtre par les ſeules » actions qu'il avoit achevées dans » ſa jeuneſſe ; toutes les occaſions » de vaincre, qui ſe ſont depuis » offertes, il les a embraſſées, & » celles qui n'étoient pas, ſa vertu » & ſon étoile les ont fait naître.... » Homme rempli de gloire & de » modeſtie. On lui a entendu dire » *Je fuyois*, avec la même grace

» qu'il disoit, *Nous les battîmes.* 1686.
» Homme dévoué à l'Etat, à sa fa-
» mille, au Chef de sa famille, sin-
» cère pour Dieu & pour les hom-
» mes; autant admirateur du mérite
» que s'il lui eût été moins familier;
» homme vrai, simple & magnani-
» me, à qui il n'a manqué que les
» moindres vertus ».

FIN.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit formant le troisième & le quatrième Volume de l'*Histoire du Grand Condé*. Le style nerveux & intéressant de l'Auteur mérite les plus grands éloges; & on ne peut lire cet Ouvrage sans être pénétré de la grandeur d'ame du Prince qui en est l'objet, tant pendant le cours de sa vie publique, que particulière: A Paris, ce premier Décembre 1767.

PONCET DE LA GRAVE.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné; 1769.

VA1
1535999

~~20 Bo~~

141
a
46